THE LIBRARY OF CONGRESS

THE LIBRARY OF CONGRESS

LES DRAMES DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

Paris. — TOUBON, éditeur, 5, rue du Pont-de-Lodi.

12° 2

LA HURONNE

SCENES DE LA VIE CANADIENNE

Imprimé par Charles Noblet, rue Soufflot, 18.

Chevalier, H. Emile

DRAMES DE L'AMÉRIQUE DU NORD

LA HURONNE

SCÈNES DE LA VIE CANADIENNE

PAR

EMILE CHEVALIER

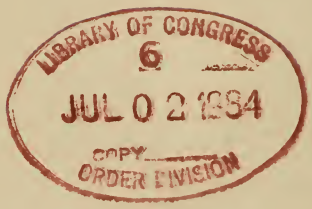
6e EDITION.

PARIS
TOUBON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
5, RUE DU PONT-DE-LODI, 5

1864

Traduction et reproduction réservées.

PQ2207
.C45H87
1864



RU-207410

A MADAME

MARIE DE GRANFORT

—

Quand même vous n'auriez pas consacré au Canada quelques-unes de ces belles et poétiques pages dont on ne trouve l'inspiration que dans un cœur animé de nobles sentiments, je me ferais, madame et excellente amie, un charmant devoir de vous offrir ce volume à vous tant aimée et admirée par delà l'Atlantique, et à qui l'Institut canadien de Montréal a, dans une de ses plus mémorables séances, offert un si précieux témoignage de sa haute distinction.

H. Émile Chevalier.

Château de Maulnes, 1er juin 1861.

Les dissensions intestines dont aujourd'hui l'Amérique septentrionale est le théâtre appellent vivement sur cet hémisphère les regards du monde entier.

Quel que soit le résultat de la lutte engagée entre le Nord et le Sud, nul doute que les effets ne s'en fassent ressentir sur le vieux continent européen.

Écrire en ce moment un livre, et un livre aussi attachant que consciencieusement étudié sur l'Amérique du Nord, était une saine et opportune idée.

M. H. Émile Chevalier l'a pensé comme moi, et il s'est mis courageusement à l'œuvre.

Si je ne me trompe, le public lui en saura un juste gré. « Grande réussite oblige, du reste. »

Le succès incontestable et mérité de son dernier roman, *les Pieds-noirs*, lui faisait une loi de ne pas laisser sans successeur un volume accueilli avec une aussi éclalante faveur [1]. Mais M. Chevalier a compris, en outre, qu'après avoir attiré l'attention sur les forêts canadiennes et sur quelques types indigènes rendus attrayants par leur excentricité même, il serait bien à lui de donner à ses lecteurs une connaissance *mathématiquement exacte* des lieux où sont éclos les événements qui serviront de thème à ses ouvrages futurs.

Voilà pourquoi il a créé *la Huronne*.

Voilà pourquoi il a pris plaisir à faire défiler devant nous le panorama des deux mille lieues qui séparent le fleuve Saint-Laurent de l'île Vancouver.

Ses premiers chapitres portent l'empreinte du long séjour qu'il a fait au Canada. Ils nous initient d'abord aux coutumes de ceux qui se considèrent encore avec orgueil comme les descendants des hommes intrépides par lesquels le glorieux nom de Français fut implanté dans ces contrées, lointaines alors, et dont quelques tours de la roue d'un steamer nous séparent à peine aujourd'hui.

La mémoire de Jacques Cartier n'est point éteinte dans les cœurs qui battent sur les bords du Saint-Laurent.

Si, en 1759, l'Angleterre réussit, par le *droit* de la

[1] Plusieurs éditions en six mois. *Note de l'éditeur.*

force, mais surtout par l'astuce et la ruse, à englober dans ses possessions la plus riche de nos anciennes colonies, les Canadiens se regardent toujours de *fait* comme Français. Leurs locutions populaires si bien reproduites par M. Chevalier le démontrent évidemment.

Le jour où ils verraient exaucer leur vœu le plus ardent, serait celui où ils pourraient, de nouveau, faire flotter sur leurs têtes le pavillon sacré de leur mère patrie.

On en trouvera la preuve éloquente dans les pages de *la Huronne.*

Et, d'ailleurs, qui n'a entendu parler, qui ne se souvient avec tristesse des valeureux et héroïques, mais inutiles efforts, tentés en 1837 et 1838 par les nobles champions de l'émancipation canadienne ? Combien de ces petits-fils de la France ont perdu la vie en voulant secouer le joug de l'Angleterre ! l'Angleterre que la France a toujours trouvée, et trouvera toujours, prête à profiter de ses moindres fautes et de son inexpérience en fait de colonisation.

Parcourez *la Huronne*, et vous serez complétement édifiés sur les causes malheureuses qui ont amené pour nous la perte de territoires immenses, d'où la Grande-Bretagne tire chaque année une notable partie de ses meilleurs revenus.

En lisant les passages qui ont trait à la *vie de bohème* au Canada, on sent que l'auteur a dû s'identifier avec

elle, et on lui pardonne facilement de s'être quelque peu étendu sur ce sujet; tant il est vrai qu'un romancier ne saurait jamais trop rester fidèle aux modèles qui ont posé devant lui.

Mais passons à ce qui donne une importance réelle cet ouvrage. Certes, ce n'est pas à l'aide de coups de dictionnaire géographique, et de l'imagination la plus heureusement douée, que l'on parvient à peindre de pareils tableaux.

Chaque trait esquissé porte l'empreinte de la vérité.

Comment pourrait-il en être autrement?

M. Émile Chevalier a employé sa meilleure jeunesse à étudier les divers pays dont les souvenirs alimenteront désormais sa plume féconde et laborieuse.

Pendant plusieurs années, il a *vécu de la vie du désert*, côte à côte avec les enfants de la nature. Les scènes qu'il décrit lui étaient devenues familières; il a figuré en personne dans la plupart des épisodes qu'il a livrés ou livrera à la publicité.

Ce nouveau volume contient le récit éminemment dramatique d'un voyage de deux mille lieues à travers les solitudes de l'Amérique septentrionale, et à propos duquel il nous faut détruire une erreur très-grave et malheureusement fort accréditée : on se figure que beaucoup de Français ont parcouru ou parcourent encore les immenses

possessions des Compagnies de la baie d'Hudson et du Nord-Ouest.

C'est un tort.

Le nombre des Français ayant dépassé les Grands Lacs est si restreint, qu'il serait facile d'en citer les noms.

L'auteur de *la Huronne* nous en donne la raison.

Indépendamment de l'attrait littéraire de l'œuvre, où l'intérêt palpite à chaque pas, le lecteur pourra puiser dans son livre des connaissances géographiques d'une exactitude rigoureuse.

Quant aux us et coutumes des Canadiens et des Indiens, il est facile de voir qu'ils ont été calqués sur place; j'en dirai autant de ce qui a rapport aux sociétés secrètes du Canada.

M. Chevalier a fait partie de la Commission géologique anglaise, dont les travaux ont été si dignement appréciés lors de la grande Exposition parisienne de 1855.

Attaché à la rédaction de plusieurs journaux américains, tels que *le Courrier des États-Unis*, *le Pays*, etc., etc., et rédacteur en chef propriétaire de *la Ruche littéraire* de Montréal, personne, mieux que lui, n'a été à même d'approfondir la question américaine, et en même temps d'étudier les différents types indigènes, indispensables à la continuation de la série de romans sur l'Amérique, qu'il se propose de publier.

Encore quelques mots et je conclus.

Autant l'auteur, uniquement préoccupé de ses vigoureux personnages, a été sobre de descriptions dans *les Pieds noirs*, autant il a apporté de soins à ne pas laisser un paysage inachevé dans *la Huronne*.

Cet ouvrage à la main, inutile de se précautionner d'un *Guide* pour traverser les interminables possessions anglaises qui bordent la baie d'Hudson.

Mais, tout en instruisant ses lecteurs, et cela d'une façon pleine de charmes, M. Émile Chevalier s'est bien gardé de négliger la partie dramatique de son œuvre, dans laquelle il a eu le talent de réunir et de faire marcher ensemble, avec un accord parfait, *l'utile et l'agréable*.

CH. DUBOIS DE GENNES.

Paris octobre 1861.

LA HURONNE

(SCÈNES DE LA VIE CANADIENNE)

PROLOGUE

I

..... Une heure du matin sonna à Notre-Dame de Montréal, métropole du bas Canada. M. Villefranche tressaillit.

— Déjà! s'écria-t-il.

— Il faut partir, monsieur, dit Jacques avec un profond soupir.

— Une minute encore et je suis prêt, reprit le notaire en pliant une lettre et en y apposant un sceau armorié.

Après avoir fini et mis une adresse sur l'enveloppe, il ajouta:

— Tu te rappelleras bien mes dernières instructions?

Un signe de tête affirmatif fut toute la réponse du vieux serviteur.

— Tu pleures, pauvre Jacques! dit ensuite M. Villefranche se tournant et prenant affectueusement la main de son domestique.

— Hélas! monsieur, répliqua celui-ci, comment pourrait-il en être autrement! quand je songe... Bonne sainte Vierge!...

Fondant en larmes, il ne put achever sa pensée.

L'appartement où se passait cette scène était triste et désolé comme le cœur des deux uniques personnages qui l'occupaient. C'était une grande pièce sans tapisserie, au plancher pourri, dé-

foncé en plusieurs places, au plafond ouvert à tous les vents, aux murs délabrés, lézardés, d'un gris verdâtre, suintant l'humidité. Pour tout ameublement, elle avait un lit ou plutôt un grabat, dépourvu de rideaux, quelques chaises de bois peint et une table fabriquée avec quatre planches mal jointes posées sur des tréteaux à peine équarris. Une cruche de faïence ébréchée, un verre rempli d'un liquide rouge, une écritoire, du papier, des plumes, et plusieurs paquets, soigneusement cachetés, étaient épars sur la table autour d'une chandelle de suif jaunâtre, à l'odeur infecte, fichée dans le goulot d'une bouteille qui lui servait de flambeau. La misère la plus complète régnait dans cette chambre. Cependant ses hôtes actuels semblaient plus habitués au luxe qu'au dénûment.

Le premier, M. Villefranche, était un homme de trente-cinq à quarante ans. Sa taille était élancée, bien prise quoique assez maigre ; son visage annonçait une de ces douleurs lentes qui rongent plus impitoyablement l'existence qu'un cancer. Il avait les cheveux noirs, le front élevé, découvert, quelque peu rétréci vers les tempes, les yeux caves, brillants sous l'enfoncement de l'arcade sourcilière, le nez long, busqué, sillonné aux coins des narines par deux rides qui couraient vers les commissures de sa bouche fine, pincée, et se perdaient sur la sécheresse de son menton proéminent. Des joues creuses, un teint bistré et des maxillaires saillants achevaient de donner à sa physionomie un caractère qui eût dérouté les diagnostics des phrénologistes ou des faiseurs d'horoscopes. Certaines gens auraient cru voir dans cette figure l'incarnation de la passion ; d'autres eussent avancé qu'elle cachait une âme froide, un esprit mordant et railleur, mais incapable d'un sentiment énergique. La suite de ce récit nous indiquera quelle sorte de jugement on pouvait porter sur M. Villefranche.

Jacques, son domestique, avait dépassé la cinquantaine, mais c'était un vieillard encore vert, plein de séve et de vigueur.

Des circonstances particulières l'avaient mis au service de M. Villefranche qu'il aimait avec une tendresse mêlée de respect et de dévouement sans borne. Il était d'ailleurs payé de retour ; et ses rapports avec le notaire n'étaient point ceux du valet avec le maître. M. Villefranche ne commandait jamais, Jacques obéissait toujours ; le premier levait-il les yeux, le second avait compris ce qu'il désirait ; ils vivaient comme deux amis, l'un concevant, l'autre diri-

geant. Ces deux individualités formaient ainsi un tout complet, fort de la double force intellectuelle et physique, parce que, à notre sens, la force du corps ou de l'âme est d'autant plus virile qu'elle est l'expression de volontés isolées mais agissant simultanément. La discipline qui constitue la puissance des armées est la preuve de cette opinion.

Après un instant de morne silence, le notaire se leva.

— Allons, dit-il, point de faiblesse; marchons!

Jacques essuya ses yeux avec la manche de son *capot* et imita le mouvement de M. Villefranche.

Ils s'approchèrent d'un grand coffre noir, rangé dans un coin de la pièce, le prirent par des anneaux en fer fixés aux extrémités, sortirent lentement, descendirent la rue Saint-Gabriel en longeant le trottoir pour ne pas être remarqués, traversèrent la rue des Commissaires et déposèrent leur fardeau dans une chaloupe amarrée à l'un des quais du Saint-Laurent. Ils avaient opéré le trajet sans prononcer une parole. Saisissant les avirons, M. Villefranche dit tout bas à l'oreille de Jacques :

— Va chercher la petite boîte ; voici la clef du logis. Avant de le quitter, tu mettras tout en sûreté. Pendant ce temps, j'abandonnerai le rivage et j'irai t'attendre en bas de la prison.

Au bout de vingt minutes, Jacques rejoignait le notaire à l'endroit désigné:

— Personne ne t'a-t-il suivi? demanda M. Villefranche.

— Je ne crois pas.

— C'est bien. Enveloppe la boîte dans mon manteau, de peur que la fraîcheur ne se communique aux armes.

Le domestique obéit sans faire une observation.

Villefranche s'assit au gouvernail, Jacques empoigna les rames et l'esquif s'éloigna rapidement de la grève.

C'était par une de ces belles nuits que l'on ne trouve que sous le ciel d'Italie ou du Canada. Le firmament était uni comme un miroir. Des globes étincelants constellaient l'azur de la voûte éthérée, et la lune, rayonnante, plaquait d'argent les bords du Saint-Laurent. On touchait à la fin de l'été; l'atmosphère était douce. Une tiède brise courait dans l'air, promenant sur ses ailes impalpables le parfum des prairies mêlé à la senteur pénétrante des plantes aquatiques.

Durant un assez long intervalle, nos nocturnes nautonniers se tinrent dans une taciturnité absolue.

Le front renversé dans les mains, le notaire réfléchissait ; Jacques nageait vigoureusement en côtoyant la rive droite du fleuve.

— Nous sommes loin de la ville, dit M. Villefranche. Oblique à gauche. Je ne veux pas le rencontrer avant l'instant décisif.

— Viendra-t-il par ce *chenail?* fit Jacques.

— Cela se pourrait.

— Ah!

II

L'aube blanchissait l'horizon, et une gaze légère, aérienne comme la fumée que l'ardeur du soleil fait jaillir des marécages, folâtrait sur les ondes du Saint-Laurent, quand on aperçut les îlots de Boucherville.

— Est-ce là? interrogea le notaire en pointant du doigt un rideau vert sombre qui bordait le paysage.

Jacques tourna à demi la tête et répliqua :

— C'est là.

— Quelle distance encore?

— Environ une lieue.

— Serons-nous débarqués pour cinq heures?

— Certainement.

— Distingues-tu un autre canot derrière nous?

— Aucun.

— J'espère bien qu'il ne manquera pas, poursuivit le notaire avec une fureur concentrée.

— Il ne manquera pas, dit Jacques.

Le silence recommença jusqu'à ce que la barque fût parvenue à la hauteur du premier îlot.

— Aborde, commanda Villefranche.

— Non, à l'autre!

— Veille à ce que nul ne nous guette.

— Je veillerai.

L'embarcation fut attachée à une grosse racine, dans une petite anse ombragée par une coupole de trembles. Puis, les deux hommes mystérieux soulevèrent le coffre, le transportèrent sur la plage et se frayèrent un passage à travers les ronces et les rameaux des grands arbres, dont les membres chevelus s'entre-baisaient amoureusement. Chargés, comme ils l'étaient, Villefranche et son domestique avancèrent avec beaucoup de peine ; mais néanmoins ils finirent par déboucher dans une étroite clairière, jetée au sein du fourré, comme une oasis au sein du désert. Une riche nappe de verdure, damassée de fleurs aux nuances chatoyantes et ployant leurs mignonnes têtes sous le faix des gouttelettes de rosée, tapissait l'enceinte de la clairière. Éveillés par le sourire de l'aurore, les oiseaux gazouillaient leurs chants harmonieux à la cime des merisiers, et, l'on entendait le murmure des vagues lutinant sur les galets des *battures*.

— Nous sommes arrivés, dit Jacques d'un ton ému.

— Ce sera donc ici! répondit amèrement Villefranche... Creuse la fosse! Moi, je n'en aurais pas le courage.

Le domestique se mit incontinent à l'œuvre, tandis que son maître s'agenouillait près du coffre. Une heure s'écoula, pendant laquelle le calme solennel de la nature ne fut troublé que par le son mat et sourd de la pioche taillant une ouverture dans les entrailles du sol. Le trou avait atteint une profondeur de quatre pieds sur deux de large et six de long, lorsque Jacques s'écria douloureusement :

— C'est fait!

— Mon Dieu! exclama Villefranche, en crispant les mains contre son visage.

Jacques marcha vers lui et lui toucha l'épaule.

— Il est temps! dit-il.

Le notaire recula avec un frisson convulsif.

— Il est temps! répéta Jacques d'une voix sévère, bien que brisée par le chagrin.

— Tu as raison! dit Villefranche. Plus d'hésitation serait lâcheté. Il ne tardera pas à se montrer ; hâtons-nous !

Au moyen de cordes, ils descendirent le coffre dans la fosse qu'ils recouvrirent de terre, de mottes, de gazon et de mousse, afin de

faire disparaître les traces de l'inhumation. Le travail achevé, Villefranche, dont les traits étaient bouleversés, dit à Jacques :

— Si je succombe, souviens-toi de mes instructions.

— Je m'en souviendrai, répondit flegmatiquement le domestique.

Comme il terminait ces mots, deux individus pénétrèrent dans la clairière. C'étaient des gens, vêtus avec une excessive recherche. Le plus âgé accusait trente ans et semblait être le type du don Juan de Byron. Son camarade était un gros garçon, bouffi, replet, à la mine réjouie et égoïste. Il tenait, cachées sous son manteau, des épées qu'il piqua sur la souche d'un chêne, immédiatement après leur arrivée.

— Vous êtes exacts, messieurs, dit le notaire, saluant les nouveaux venus.

— Monsieur Vermillier, mon second, dit le plus vieux des jeunes gens.

Villefranche s'inclina et répondit en présentant son domestique :

— Jacques, mon second.

— Quelles sont vos armes, monsieur?

— Le pistolet.

— Soit. Nos témoins régleront les dispositions du duel.

— Elles sont toutes réglées, monsieur Hermisson.

— Pardon, monsieur, mais...

— Monsieur, dit Villefranche avec hauteur, je suis l'insulté. J'ai le droit de tout arranger moi-même, et j'ai résolu que l'un de nous mourrait ici.

L'élégant pâlit légèrement.

— En conséquence, continua son interlocuteur, broyant pour ainsi dire les syllabes entre ses dents, j'ai résolu que nous nous battrions au pistolet, à bout portant, et qu'un seul pistolet serait chargé. Telles sont mes conditions, les conditions que vous accepterez.

— C'est impossible ! s'écria Vermillier. Cela ne serait plus un cartel, mais un assassinat. En ma qualité de témoin, je m'oppose.....

— Vous ne vous opposez à rien, monsieur, interrompit le notaire. M. Hermisson aurait dû vous apprendre qu'entre nous il s'a-

git de choses sérieuses, non de niaiseries. L'un de nous mourra ici, soyez-en intimement persuadé.

— Il est d'usage cependant, insista Vermillier...

— Il n'y a point d'usage dans les circonstances extraordinaires. Nous ne nous sommes pas donné rendez-vous pour discuter. Monsieur Hermisson, êtes-vous prêt ?

— Oui, monsieur, balbutia le jeune homme avec une terreur évidente.

Le notaire fit un signe à Jacques qui, prenant la petite boîte qu'il avait apportée, s'éloigna à quelques mètres en compagnie de l'autre témoin. La boîte renfermait une paire de pistolets. Ils furent déchargés, puis l'un d'eux rechargé par Vermillier qui les entoura dans son manteau. Une pièce de monnaie, lancée en l'air, décida naturellement du choix des armes. Le sort fut favorable à Hermisson ; il introduisit sa main dans les plis du manteau, hésita quelques instants et retira un pistolet ; son ennemi prit l'autre sans sourciller. Ensuite les deux antagonistes, se posant face à face sur le terrain où Jacques avait enfoui la caisse, et chacun ayant le canon de son arme appuyé contre la poitrine de son adversaire, attendirent le signal que devait leur donner Vermillier. Villefranche était froid, glacial comme la statue du Commandeur ; seulement ses prunelles brillaient d'un éclat sanglant et un sourire de sinistre satisfaction plissait ses lèvres. Hermisson, au contraire, tremblait comme la feuille et fermait désespérément les yeux.

Son témoin l'examinait, en haussant les épaules. Vingt secondes, vingt siècles passèrent avant qu'il mît fin à cette scène épouvantable dont il semblait prolonger à plaisir les terribles péripéties. Jacques était muet et affreusement pâle. Tout à coup Vermillier frappa deux fois dans ses mains et une détonation retentit.

Hermisson lâcha un cri perçant, tournoya sur lui-même et tomba à la renverse.

Il était mort !

Délivré de ses appréhensions, Jacques se précipita vers le notaire pour l'embrasser. Mais celui-ci, l'arrêtant d'un regard, se pencha sur le cadavre de son malheureux antagoniste, déchira le vêtement qui couvrait sa blessure et, après s'être assuré que la balle avait traversé le cœur, dit froidement :

— La destinée est juste ! Mon devoir est accompli !

— Un Lovelace de moins ! pensa Vermillier en allumant un cigare. Que ferons-nous de ce cadavre? demanda-t-il à Villefranche.

Les bras croisés sur sa poitrine et le front chargé de nuages, le notaire rêvait profondément. Vermillier réitéra sa question.

— Ce que vous voudrez, monsieur, répliqua-t-il alors.

— Si nous confiions au Saint-Laurent le soin de sa sépulture?

— Cela est votre affaire et non la mienne.

— Je ne pourrais, étant seul, le traîner.

— Qu'à cela ne tienne ! Jacques vous aidera.

Le corps de la victime ayant été plongé dans le fleuve, Villefranche et son domestique remontèrent dans leur canot et gagnèrent Sorel à toutes rames. Vermillier quitta également l'îlet et se rendit à la paroisse de la Pointe-aux-Trembles.

III

Les acteurs du drame présumaient que ce meurtre demeurerait à jamais enseveli dans l'ombre et le mystère ; ils se trompaient, ils avaient été vus, car tout de suite après leur départ, un homme s'élança de la futaie en criant.

— A moi le trésor !

S'emparant de la pioche que, par mégarde, Jacques avait laissée, il se mit à creuser le sol, au lieu où avait été enterré le coffre. La soif du gain le stimulait, il eut promptement déblayé la fosse. En deux coups de son outil il fit voler en éclats le couvercle de la caisse, et se baissa pour en examiner le contenu, mais aussitôt ses cheveux se dressèrent sur sa tête et il s'évanouit en poussant une exclamation d'horreur !

IV

Villefranche et son domestique s'enfuirent sur-le-champ aux États-Unis, où ils s'embarquèrent pour la Colombie. Depuis la perpétration de sa vengeance, le notaire se drapait dans un impénétrable manteau de tristesse, et Jacques, connaissant son maître, s'était bien gardé de troubler la profondeur de ses rêveries. Mais, quand le vaisseau qui les emportait eut quitté les côtes de New-York, quand les regards n'eurent d'autre horizon que l'immensité de l'Océan couronné par l'immensité des cieux, quand leurs oreilles n'entendirent plus que le bruissement des vagues moutonneuses, le sifflement des vents dans les cordages du navire, quand tout autour d'eux fut grand comme le Créateur, mystérieux comme l'éternité; quand, à la stupeur que causent toujours les premiers moments passés en pleine mer, se joignit ce trouble physique résultat de tout changement dans l'hygiène ordinaire, quand M. Villefranche devint plus sombre, à mesure qu'on s'éloignait, Jacques sentit que le moment était arrivé de sauver son ami. Pour cela, il fallait attaquer le mal à sa racine, rouvrir la blessure, en écarter les lèvres, en sonder la concavité, et cautériser les chairs pantelantes. Sans doute Jacques ne se fit pas cette réflexion; mais, à défaut de science, il avait un instinct naturel et une longue expérience, qui lui tenaient lieu de ces notions, souvent erronées, qu'on ramasse dans les livres ou dans les salons du monde. Il savait surtout ceci, c'est que de même que petite pluie apaise grand vent, simple rosée de larmes apaise grande douleur. « Si mon maître pouvait pleurer ! » se disait-il, en voyant Villefranche, sur le gaillard d'arrière, l'œil sec, brûlant, les bras pendant le long du corps, les mains convulsivement croisées et retournées de sorte que le revers faisait face au visage. Et il cherchait dans son cerveau le moyen de réaliser ce souhait. Un matin que le notaire paraissait plus affecté que de coutume, Jacques s'approcha de lui :

— Monsieur ! dit-il doucement.

— C'est toi, mon bon Jacques, répondit Villefranche de l'air d'un homme qui s'éveille.

— Vous ne vous êtes pas couché la nuit dernière, reprit le domestique avec un ton de tendre reproche.

— Je n'ai plus de sommeil !

— Ces veilles successives vous tueront, monsieur !

Villefranche sourit amèrement.

— Je voudrais mourir ! dit-il ensuite, en penchant la tête sur sa poitrine.

— Mourir ! répéta Jacques. Sont-ce là les principes que vous défendiez naguère ? Le suicide est-il le refuge des âmes fortement trempées ? N'avez-vous pas une mission à accomplir sur cette terre? Oubliez-vous les paroles que vous prononçâtes après la... trahison de madame ?...

— Silence ! s'écria brusquement Villefranche. Pas un mot de plus sur elle !

— Monsieur se montra digne alors, persista le domestique ; nul cri, nulle plainte, nul soupir ! monsieur dit : « Mon Adèle me reste ! »

Le notaire bondit comme s'il eût été frappé au cœur.

— Jacques, tu es bien dur pour moi, murmura-t-il avec un geste impossible à décrire.

— Ah ! poursuivit le vieux serviteur, surmontant sa propre affliction, vous ne pensiez pas à mourir ! vous ne pensiez pas à commettre une infamie, une lâcheté ! vous prouviez que la philosophie n'était pas seulement sur vos lèvres, mais qu'elle régnait dans votre âme. Quand je faiblissais, vous me releviez, vous, mon excellent maître ; quand je blasphémais, vous éleviez le doigt vers le ciel ; quand je désespérais : « Jacques, me disiez-vous, il y a des gens plus ulcérés que nous ! » Et moi, je vous écoutais, et moi je rougissais de mon abattement, et moi je vous admirais, et moi, monsieur Villefranche, comme un gui parasite, je me nourrissais de votre mâle vigueur, je m'affermissais aux dépens de votre fermeté.

— Jacques !

— Non, monsieur, je ne me tairai pas. La reconnaissance m'étouffe, je veux...

— Assez, Jacques !

— Ah! monsieur, vous ne m'aimez plus, vous n'aimez plus votre vieux Jacques !

Villefranche, ému par la sincérité de cet attachement, refoula ses chagrins et tendit la main au vieillard. Celui-ci s'empara de cette main et la serra passionnément dans les siennes.

— Eh bien ! mon ami, que veux-tu que je fasse ? Je n'ai plus rien... rien au monde ! Désormais je suis un membre inutile, sinon nuisible à la société ; car celui qui ne la sert pas lui est à charge, celui dont l'esprit est gangrené, gangrènera l'esprit de ceux qui l'entoureront.

— Oui, répliqua Jacques ; mais vous pouvez vous guérir. Vous pouvez rendre service à vos semblables.

Le notaire hocha la tête.

— Ma cure est impossible.

— Rappelez-vous votre maxime favorite, monsieur : Vouloir, c'est pouvoir !

— Les maximes ! elles sont bonnes pour les heureux !

— Monsieur Villefranche !

— Oh ! tu t'imagines que je n'ai pas plus de courage qu'une femmelette ! mais tu verras si la mort me fait peur.

— Il y a moins de courage à s'ôter la vie qu'à se la conserver.

— Encore une fois, que veux-tu que je fasse ?

— Eh ! monsieur, ne tremblez pas à l'examen de votre blessure regardez-la, touchez-la, palpez-la et posez-y un appareil convenable.

— Je ne te comprends point.

— Me permettrez-vous de m'expliquer ?

— Est-ce que tu n'es pas mon meilleur, mon unique ami ?

— Ainsi, monsieur Villefranche, dit-il timidement, vous ne me croiriez pas indiscret, si...

— Achève !

— Je désirais connaître...

Villefranche fronça les sourcils et Jacques n'osa continuer.

Mais après une minute de réflexion le notaire prit la parole.

— C'est juste ! dit-il avec un sourire sardonique, lorsque j'ai eu besoin de ton aide, tu ne m'as demandé aucune explication ; lorsque je t'ai dit : « Jacques, Adèle est morte ! Un misérable l'a assassinée, je dois me venger, » toi, Jacques, tu m'as répondu : « Disposez de moi. »

— Monsieur...

— Et, sans tenter de pénétrer ce nouveau mystère, tu *l'as ensevelie*, tu as creusé *sa* tombe ; tu m'as assisté comme témoin, tu as...

— Oh ! cessez, monsieur, s'écria le fidèle domestique, en fondant en larmes.

— Vois, dit Villefranche, vois comme notre nature est molle. Toi, si stoïque tout à l'heure, tu sanglotes maintenant ! Ne crains rien, je reprendrai ton rôle. Opposant la cire à ses afflictions personnelles, l'homme oppose le marbre aux afflictions d'autrui. Notre orgueil se plaît à consoler et il regimbe contre la consolation qu'on lui offre. Enfin tu aimerais à me servir de médecin, n'est-ce pas ? Pour ce faire, il te faut apprécier les causes de ma maladie, en étudier les effets, en préciser l'étendue ; il te faut savoir comment et pourquoi Adèle est morte ?... Tiens, lis ! tu jugeras ensuite.

Tirant de sa redingote une lettre froissée, M. Villefranche la mit dans les mains de Jacques et rentra précipitamment dans l'intérieur du navire.

Le domestique, un instant terrassé, par l'explosion de ces angoisses déchirantes, retourna à sa cabine, en ferma la porte, s'assit au bord d'un cadre, ouvrit la lettre et lut ce qui suit, en mouillant le papier de ses larmes :

« Pauvre père, j'avais douze ans quand un hasard m'initia aux misères de cette vie. Je couchais dans *sa* chambre, vous vous rappelez ? La nuit où vous revîntes subitement, la nuit où *elle* était avec *lui*, je ne dormais pas,... j'ai tout vu, tout entendu ! Oh ! quelle affreuse scène, grand Dieu ! mais que vous avez été noble, que vous avez été généreux !... Pauvre père, vous qui l'aimiez tant, vous me pardonnerez, n'est-ce pas, d'avoir aimé ! et puis vous lui pardonnerez, comme je lui pardonne, à celui que j'ai aimé ! Il a été plus infortuné que méchant ! Je ne l'ai peut-être pas aimé comme il pensait être aimé, comme il méritait d'être aimé !

» Écoutez, je vais tout vous dire.

» Dans cette nuit fatale, je perdis mon innocence de jeune fille. Après ce dont j'avais été témoin, je rêvai, et l'enfant qui rêve se gâte vite. Saisissant mal l'ensemble des choses, il en exagère les détails, il en outre les conséquences. Je tournai à la mélancolie. Aux hommes, je vouai une violente haine, et en même temps maudis l'infériorité où les usages et les lois s'obstinaient à tenir mon sexe.

En guerre ouverte avec le désespoir, vous ne vous aperceviez pas, pauvre père, des sensations qui agitaient votre Adèle chérie. A vos caresses, elle répondait par des caresses; à vos baisers, elle répondait par des baisers ; sa gaieté factice déridait votre front soucieux, ses sourires amenaient un sourire sur vos lèvres, et vous ne soupçonniez point les noires appréhensions qui déjà flétrissaient la virginité de son printemps. Mais quelle tendresse, quelle idolâtrie vous prodiguiez à votre Adèle, pauvre père ! Ses caprices, ses fantaisies, étaient prévus, devancés ! Pour elle, votre cœur était un trésor d'amour inépuisable, votre esprit une source de science intarissable ! Ah ! que n'ai-je su résister ! que n'ai-je su isoler entièrement du reste du monde le foyer de mes sentiments ! quel destin impitoyable m'a clouée au pilori de la honte et va me précipiter dans un abîme sans fond ! Mon père, pardonnez-nous ! tous deux nous avons été victimes d'une faiblesse ! Pourquoi aussi, m'avez-vous quittée ? pourquoi m'avoir laissée seule chez des étrangers ? — Pourquoi avoir emmené Jacques dans ce voyage ! s'il fût resté avec moi, malheureuse femme, je n'eusse point succombé. Oh ! j'en suis sûre ! Sa présence m'aurait protégée comme une égide, sa vue aurait entretenu vivant dans ma mémoire le souvenir de cette nuit !... Mais, j'étais là, seule, mon père, seule dans la maison qu'il habitait avec sa famille; et il était bien beau ! et à toute heure j'entendais vanter la noblesse de son caractère, sa bravoure, son intrépidité, et deux fois, il m'avait sauvé la vie au péril de la sienne. Qui donc n'aurait pas cru à ses protestations, à ses serments ! Oh ! comme il m'aimait ! comme il savait me le prouver ! Non, allez, il n'est point coupable ! on l'aura trompé, lui aussi ; on l'aura enlevé à son Adèle ! Des propos mensongers... des calomnies... que sais-je ? On jalouse tant ceux qui sont heureux ! car, avant ma faute, avant cet égarement funeste où j'oubliai tout dans un accès de délire, nous étions heureux du bonheur des anges ! Pauvre père, croyez-moi, il m'aimait !...

» Vous veniez de partir pour Londres ! C'était dans les premiers jours de juillet. Un soir, Lucien me proposa une partie de canot... j'acceptai... Le fleuve berçait mollement notre esquif... Couché à mes pieds, Lucien m'enivrait de son amour ! Pauvre père, *elle* m'a légué son cœur, son impressionnabilité ; de vous j'ai hérité de cette confiance, de cette crédulité naïve, que la probité, l'ingénuité, l'at-

traction vers le beau, l'horreur du laid exaltent dans les cœurs bien nés. Aussi, comme une folle brise fuyaient insensiblement mes souvenances du passé, mes résolutions pour l'avenir, et je m'endormais aux suaves accents de mon Lucien. Vous même, jadis, pauvre père, vous m'aviez dit qu'il était bon, qu'il était honnête, lui! qu'il ferait le bonheur de la femme qu'il aimerait! Vous le chérissiez à l'égal d'un fils, vous espériez qu'une étroite union resserrerait les liens d'amitié qui nous attachaient à ses parents! Ai-je pu ne pas m'abandonner, dites, mon père?

» Le courant du fleuve nous entraînait... est-ce que nous y pensions! Les ténèbres effacèrent les lueurs incertaines du crépuscule... Il me causait de nous... de vous... de vous, dont il admirait les hautes qualités... Oh! il m'aimait bien!

» ... Mais le temps changea : l'atmosphère se plomba de nuages aux teintes cuivrées, les lames du Saint-Laurent grossirent, un orage affreux convulsionna les éléments... Il était trop tard quand nous prîmes garde au danger qui nous menaçait... Plût au ciel que nous ne l'eussions jamais pressenti, que les flots s'entr'ouvrant sous notre canot eussent englouti nos corps et nos terrestres amours!...

» Lucien voulut me sauver!... Oh! tenez, j'en suis convaincue, à ce moment, à ce moment suprême, il n'aimait que moi, que son Adèle!... Sa vie lui importait peu... il voulait conserver la mienne!... Mon Dieu! qu'il était beau! qu'il était sublime! mon Lucien, bravant le courroux des vagues déchaînées, luttant de puissance avec les rafales de l'ouragan!..Tantôt debout, les cheveux épars, le visage en sueur, éclairé par la phosphorescence des grands éclairs qui déchiraient la nue; tantôt assis, les doigts incrustés aux avirons, disputant de violence et d'énergie avec la rage des eaux bouillonnantes, il ressemblait au génie des tempêtes!...

» Il triompha, hélas!... Nous abordâmes aux îles de Boucherville!... Pauvre père, priez pour votre Adèle, priez pour votre enfant!... mais pardonnez à Lucien... Plus que lui je fus coupable... Le lendemain, nous rentrions au logis... Je n'ai pas pleuré alors, mon père, il m'aimait et je l'aimais... Mais quand, au bout d'un an, il me délaissa pour en épouser une autre... la dernière fibre de mon existence fut rompue... J'appris votre prochain retour alors... Comment vous avouer!... Que servait de vous avouer, puisque je l'aimais toujours... Malgré tout, vous eussiez appris... J'avais deux enfants!

deux jumeaux, un garçon et une fille que j'aimais, que j'aime bien, ô mon Dieu! Adieu, bon père, adieu! pardonnez-moi, comme vous avez pardonné à ma mère... pardonnez-lui aussi; il est innocent... et à eux, à ces chers petits, vous leur pardonnerez, n'est-ce pas? moi seule je fus criminelle...

» Adieu... le poison est là... je le porte à mes lèvres... Là haut nous nous retrouverons!

» ADÈLE VILLEFRANCHE. »

Les dernières lignes de cette lettre étaient à peine lisibles et portaient de nombreuses traces de pleurs.

— Ah! dit Jacques en terminant, je m'en doutais! Cher maître... sa femme... sa fille! mais, il faut qu'il vive! il vivra...

V

Lorsque le pêcheur sortit de son évanouissement, il se signa deux fois, se pencha encore sur le coffre et murmura :

— Mademoiselle Adèle Villefranche... pauvre créature!... Elle était bien belle... Je garderai le secret.

Il referma la fosse et se dirigea vers sa cabane.

Le lendemain on lisait dans les journaux de Montréal :

« 20 septembre 1816.

« *Départ.* — M. Villefranche, l'ex-notaire, si bien connu de nos concitoyens, a quitté hier cette ville avec sa charmante fille, Mlle Adèle, pour voyager en Europe, dit-on. »

« *Disparu.* — M. Lucien Hermisson a disparu sans qu'on sache ce qu'il est devenu. »

Les mauvaises langues prétendirent que M. Lucien Hermisson avait suivi incognito Mlle Adèle Villefranche, dont il était éperdument épris avant son mariage...

FIN DU PROLOGUE

PREMIÈRE PARTIE

QUÉBEC

CHAPITRE PREMIER

OU, POUR COMMENCER, LE LECTEUR N'AURA GARDE DE TROUVER SON COMPTE

— Un tas de nigauds !
— Pourquoi te fâcher ?
— Des imbéciles !
— Quand tu t'emporterais ?
— Véritable horde de crétins !
— Qu'y faire ?
— Qui ne savent pas même lire !
— Oh !
— Ni signer leur nom !
— Pour le coup...
— Des ânes !
— Oui, mais des ânes nécessaires.
— Des pleutres !
— Hélas !
— Qui se connaissent en littérature comme des huîtres en poésie.
— A quoi bon te fâcher ?
— Qui ne veulent que se gorger au râtelier des réputations toutes faites.

— C'est plus facile.

— Qui prennent des chardons pour des roses et des roses pour des chardons.

— Tu as raison.

— Raison ! oui, j'ai raison ; eh ! crois-tu que je ne m'estime pas à ma juste valeur ? Parbleu ! quand tu riras ! est-ce que j'exagère mes talents ? est-ce que je ne suis pas un écrivain comme un autre ?

— Qui en doute ?

— Qui en doute ! qui en doute ! toi le premier. Penses-tu que je sois fou, et que je ne m'aperçoive pas que depuis un quart d'heure tu te moques de moi ?

— Me moquer de toi ! Ah ! Alphonse, je n'en aurais garde.

— Encore ce ton railleur ! Tu m'importunes à la fin !

— Voyons, calme-toi. Que diable, cet échec n'est pas irréparable. Tu en reviendras. Une autre fois tu seras plus heureux.

— Vous dites, monsieur ?

— Allons, te voilà rouge de colère.

— Et s'il me plaît, à moi, d'être rouge, d'être en colère, ne suis-je pas libre ?

— Certainement ; oh ! très-certainement, je ne te contesterai pas ce droit.

— Que trouvent-ils donc de si mauvais dans ce roman, où j'ai déposé tous les trésors de mon âme ? Parle, oh ! ne crains pas de tout m'avouer, je suis modeste, et j'aime qu'on m'instruise. Mais recevoir des leçons de pareilles nullités, de lecteurs qui s'épuisent à déchiffrer l'A B C D, de journalistes qui écorchent la langue française et font la guerre à l'orthographe, oh ! c'est à se briser la tête contre les murs.

— Pardon encore, cher, mais le remède ne me paraît pas fort hygiénique.

— Tu badines toujours, toi !

— Dame, je ne me trouve pas mal de ce genre d'exercice.

— Et tu te figures que chacun a un cœur de bronze comme le tien ; tu te figures que nous ne possédons pas des fibres...

— Synonymes de cordes, câbles ou ficelles ; ne fais pas attention et va toujours.

— Quelle rage de jouer constamment sur les mots ! Enfin, parce que tu n'as que de la glace dans les veines...

— De la glace! halte-là; tu m'insultes, je ne suis pas encore passé à l'état de congélation.

— Finiras-tu, avec tes interruptions?

— Désangle-toi : je reste muet comme plusieurs statues, y compris celle de monsieur Harpocrate, Dieu veuille avoir son âme!

— Oui, je m'irrite en songeant que les grands hommes sont jugés par des niais de cette espèce. Ce n'est point pour moi que je dis cela.

— N'importe! fais comme si c'était pour toi.

— Oh! non, je n'ai pas la présomption de me comparer aux Dumas, Sue, Hugo, Sand; mais...

— La restriction arrive fort à point.

— Mais, enfin, ces béotiens qui ont craché l'insulte à mon ouvrage...

— Glorieuse métaphore. Je la retiens.

— Ces impotents, qui n'ont pu aspirer tous les parfums que j'avais laissés s'exhaler sur *Virginie*...

— Eh! s'ils avaient le rhume de cerveau, car nous sommes en hiver. Quelle étrange fantaisie aussi d'aller publier un ouvrage en hiver!

— Être assommant!

— C'est vrai, j'avais juré de rééditer l'allégorie du silence. Tu disais donc?

— Mais toi, tu l'as lu! tu as de l'intelligence, du sentiment, car au fond tu es capable d'apprécier...

— Merci du compliment.

— Eh bien, là, franchement, la main sur le cœur...

— Je la pose.

— Quelle est ton opinion sur...

— Ça, c'est une autre affaire. Moi, je suis ton ami, par conséquent partie intéressée, et devant un tribunal ma compétence serait déclinée, d'où il appert que je n'accepte pas...

— Tu craindrais que je ne m'imaginasse que tes éloges sont dictés par ta bienveillance pour moi.

— Je n'ai point dit cela.

— Oh! sois sans inquiétude; j'ai eu trop de preuves déjà de la loyauté de ton caractère pour le soupçonner une seule fois.

— Mille reconnaissances.

— Finalement, je t'en prie, mon bon Alfred, donne-moi ton avis.

— Tu y tiens donc beaucoup?

— Au superlatif.

— Tu ne m'en voudras pas?

— T'en vouloir, mon excellent Alfred! oh! le ciel m'en préserve! ne sommes-nous pas unis par les liens de la plus douce fraternité? Cette liaison ne date-t-elle pas de longtemps? N'a-t-elle pas grandi avec nous? ne s'est-elle pas cimentée par l'âge, la sympathie, et même par la diversité de nos humeurs?

— C'est vrai, ça, tu m'arraches des larmes! je t'en conjure à mon tour, Alphonse, ménage les intérêts de ma blanchisseuse. Ton élégie lui coûtera un mouchoir à laver.

— Oh! que tu es insupportable!

— C'est probablement à cause de cela que tu me supportes depuis ta plus tendre enfance. Tu as les reins forts, Alphonse.

— Encore des calembours.

— Tu te trompes, mon ami; je ne sache pas que cette exposition contienne un seul calembour. Du reste, je ne suis pas un homme de lettres, moi; il se peut que j'aie oublié ma rhétorique.

— Revenons...

— Pour revenir, il faut être allé; or, je ne vois pas que nous soyons allés quelque part.

— Maudit ergoteur, que le ciel te confonde!

— Souhait touchant, qui honore notre amitié.

— Mais ton opinion, ton opinion sur *Virginie?*

— Réellement tu la désires?

— Peux-tu me le faire répéter?

— Eh bien!

— Eh bien?

— Je ne l'ai pas lue.

— Tu n'as pas lu *Virginie?*

— Je ne l'ai pas lue.

— Un ouvrage que je t'avais dédié.

— Comment, tu m'avais dédié Virginie? Est-elle belle au moins, Virginie?

— Et tu ne l'as pas lue?

— Pour la tierce fois, je confesse mon tort.

— Et tu ignorais que je t'en eusse offert la dédicace?

— Comme j'ignore si j'aurai de quoi souper ce soir.

— Mais qu'as-tu donc fait de l'exemplaire relié et doré sur tranche que je t'avais envoyé?

— Ah! pour ce qui concerne ce volume, j'en ai fait un magnifique usage, un usage superbe! un usage...

— Soit, qu'en as-tu fait?

— Je l'ai converti en trois livres de tabac dit caporal : un tabac premier choix; je te le ferai déguster. C'était une occasion rare, unique. Un Français récemment débarqué avait ces trois livres de tabac caporal, tabac incomparable, pour lequel ont été composés ces vers :

Quoi qu'en dise Aristote et sa docte cabale,
Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale.

Bref, le Français m'a proposé l'acquisition de son tabac, et comme je me trouvais dans l'agréable situation du troupier sans le sou, j'ai proposé audit Français de mettre en pratique le système des échanges. Tu saisis le reste.

— Et la lettre qui accompagnait ce volume?

— La lettre! Il y avait une lettre?

— Eh! oui; une lettre où je t'annonçais la surprise...

— Attends un peu. N'était-ce pas un papier doré, fleureté?...

— C'est cela.

— Empesté?...

— Empesté? Il sortait d'un sachet à l'ambre.

— Une odeur qui me donne des maux de cœur.

— Mais qu'est-il devenu?

— Comment, c'est toi qui m'avais expédié cette puanteur? Malheureux, avais-tu juré ma mort?

— Mais qu'est-il devenu?

— Oh! j'en ai fait bon emploi, sois tranquille. Ayant appris par l'étude de la physique et de la chimie que le feu est un purificateur numéro un, j'ai aussitôt métamorphosé ton admirable poulet en torche et allumé ma pipe.

— De sorte que voilà le cas que tu fais des cadeaux de tes amis.

— Tu n'es pas content? Trois livres de tabac caporal pour un mauvais bouquin!

— Un mauvais bouquin ! *Virginie*, un mauvais bouquin !

— Oh ! le sot ! Je parle de l'œuvre matérielle, du papier, de la couverture, animal !

— Mais enfin, c'était un souvenir de moi !

— Bast ! tu m'en donneras un autre ; ça fera le même effet, je t'assure. Je pense bien que tu n'as pas encore vendu toute l'édition à l'épicier du coin.

— Que tu me fatigues !

— Je suis pourtant plus léger que toi de vingt livres au moins.

— Tu accepteras un autre exemplaire de *Virginie ?*

— Je crois, pardieu, bien ! surtout si je puis l'échanger contre trois nouvelles livres de tabac caporal ; car ce polisson de tabac, je ne sais pas comme ça se fait, mais il fond dans la pipe comme la neige au soleil. Je crois, ma parole d'honneur, qu'il ne m'en reste plus que deux pipes. C'est, ma foi, réel, ma blague aspire au vide. Tiens, bourre, je prendrai le reste.

— Non ; je ne veux pas fumer maintenant, je suis mal disposé. Le public est bête à tailler au couteau.

— Et à servir tout chaud sur la table.

— Tu ne voudrais pas croire...

— Je crois à tout.

— Qu'on est allé jusqu'à dire et à écrire que *Virginie* était invraisemblable.

— Les misérables !

— Un plagiat.

— Les gredins !

— Qu'elle n'avait ni sel ni saveur.

— Ni sel, ni saveur ! une fille du nom de Virginie, issue du latin *virginia*, vierge ! Une vierge qui n'a ni sel ni saveur ! faut-il être serin pour avancer des platitutes de ce calibre-là ! Quel âge a-t-elle, ta Virginie ?

— Dix-sept ans, quand je la mets en scène.

— Dix-sept ans ! un bouton de rose à peine éclos ; une fleur exotique ! un amour de jeune fille ; car tu l'as faite belle, n'est-ce pas, Virginie ?

— Ma trame est admirablement conduite. D'ailleurs, je te l'avoue, à toi, j'ai été merveilleusement servi par un incident de ma jeu

nesse : quelque chose de romanesque au possible, et néanmoins de vrai, je te l'affirme.

— Et ta Virginie était un ange de grâces?

— Physiques et morales, physiques et morales, mon ami.

— Pour la peindre, tu avais volé le pinceau de Raphaël et escroqué les couleurs de Paul Véronèse.

— Je ne ne puis hasarder que j'ai réussi, car ce serait de la fatuité; mais j'ai fait de mon mieux et, entre nous, ce n'est pas mal; je dirai même que les touches sont souvent supérieures.

— Je t'approuve. Quand le vulgaire méconnaît notre mérite, bien bêtes nous serions de ne pas nous applaudir nous-mêmes.

— Tiens, tu seras juge.

— Comment ! tu veux...

— Te montrer le portrait de Virginie.

— Me lire...

— Oui. Oh ! ce ne sera pas long; seulement les passages saillants.

— C'est que... je suis très-pressé.

— Ce sera l'affaire d'un quart d'heure.

— Un quart d'heure ! Il est midi. Impossible, mon ami, j'ai un rendez-vous pour cette heure.

— Mais rien que dix minutes !

— Impossible, te dis-je, il s'agit d'une question monétaire urgente et tu conçois...

— Et ce soir ?

— As-tu un écu à me prêter ?

— Je ne possède que trente sous, fruit du seul exemplaire de mon livre que j'aie vendu.

— Trente sous ! donne toujours, je te remettrai ça... plus tard.

— Et ce soir, tu viendras?

— Y aura-t-il du *brandy* ?

— Je te le promets.

— Eh bien ! alors, je tâcherai.

— Je compte sur toi, Alfred.

— Au revoir donc.

— Au revoir.

Et les deux amis se séparèrent après avoir échangé une poignée de main.

CHAPITRE II

OU LE LECTEUR VERRA, SANS LE SECOURS D'UN MICROSCOPE, QUE L'AUTEUR A DES PRÉTENTIONS AU GENRE DESCRIPTIF

A Dieu ne plaise que nous veuillions faire montre d'érudition! La science et nous sommes et avons toujours été à couteaux tirés — plumes ici seraient peut-être préférables! — Cependant, comme à toute scène il faut un théâtre, nécessité nous oblige à dire que le drame suivant eût en partie pour théâtre Québec et ses environs. Trop charitable, en outre, pour imposer au lecteur l'ennui de fouiller cinquante bouquins, afin de se façonner un aperçu de la capitale du Canada, nous prendrons la peine de traduire la première page du *New Guide to Quebec*, lequel historiquement et topographiquement parlant, ne manque pas de mérite.

« Québec est situé par les 46°49' N. et 71°75' O. Ainsi, sa latitude coïncide presque avec celle de Genève, en Suisse. Elle fut fondée en 1608 par le célèbre Champlain, géographe du roi de France, sur l'emplacement d'un village indien, appelé *Stadacona*, nom qui, en langne algonquine, désigne, dit-on, l'emplacement d'un détroit, et exprime très-convenablement sa situation. On prétend que son nom huron de *Tiatontarili* signifie la même chose. Charlevoix dit que le nom dérive du mot algonquin *que* qui signifie un dé-

troit. Quelques étymologistes prétendent cependant que ce nom vient du normand, la première partie *que* étant indubitablement française, et la seconde *bec* étant uniformément appliquée à tout cap ou promontoire élevé. On rapporte que le pilote de Cartier s'écria, en normand-français, quand il aperçu le cap ; « Qué bec ! » quel bec ! Plusieurs, en outre, regardent *Québec* comme une corruption probable ou une légère variante de la dernière division de *Cabircoubat*, nom que les Indiens donnaient à la rivière Saint-Charles, et qui signifie Rivière Tournante. Champlain choisit le confluent de la rivière Saint-Charles avec le Saint-Laurent, pour lieu de son premier établissement... Le développement de la jeune cité rencontra évidemment de grands obstacles dans la conduite impolitique de Champlain et des nouveaux colons. A cette époque, les nations voisines des Algonquins et des Iroquois étaient en hostilités. Les Français prirent fait et cause pour les Algonquins, et s'attirèrent ainsi la haine des puissants Iroquois. Il en résulta que la colonie fut enveloppée dans une guerre destructive et fatigante ; et il fut indispensable de défendre Québec contre un ennemi implacable, à l'aide de fortifications, d'un genre très-grossier certainement. En 1629, elle tomba entre les mains des Anglais, mais fut rendue en 1632. En 1663 la colonie devint un gouvernement royal, et Québec en fut la capitale. En 1690, les Anglais effectuèrent une tentative infructueuse pour la reconquérir. Cette année-là, elle fut fortifiée d'une façon régulière par des ouvrages de pierre suivant les règles de l'art. Depuis cette époque, elle s'accrut graduellement jusqu'à ce qu'elle passa au pouvoir des Anglais, sous le général Wolfe, en 1759. Alors sa population était de huit ou neuf mille habitants. L'aire de Québec ressemble assez à un triangle, dont la base est formée par la ligne *Beaulieu*, et les côtés par le Saint-Laurent et la rivière Saint-Charles, le point de leur jonction répondant au sommet. La Basse-Ville renferme tout l'espace au-dessous du rocher, depuis le lieu où la ligne *Beaulieu* touche le Saint-Laurent au sud, jusqu'aux chantiers de bois de Sa Majesté sur la rivière Saint-Charles au nord. Le faubourg Saint-Roch est au delà de chantiers de bois »

Ici se borne notre pillage, mais non pas, hélas ! nos descriptions.

Divisée en deux parties distinctes, la Basse-Ville sur le bord du fleuve, et la Ville-Haute sur le flanc de la montagne, Québec compte

aujourd'hui cinquante mille habitants environ. Ses deux parties sont reliées par une rue, dite rue de la Montagne — jadis presque impraticable aux voitures, maintenant, belle, large, d'une pente assez douce, — et un passage pour les piétons, vulgairement et éloquemment connu sous le nom peu rassurant de *les Escaliers du Casse-cou* (en anglais, *Break-neck Stairs*). Ce passage sert de prolongement à la rue Champlain, et va aboutir à la rue de la Montagne, à quelques pas au-dessous de la porte Prescott.

Quand et par qui furent établis les Escaliers du Casse-cou, c'est ce que nous ignorons et ne tenons guère à savoir. Les tropes populaires leur ont rendu pleine justice ; mais, franchement, nous remercierions celui qui nous apprendrait que le constructeur de ces maudits escaliers, a, le premier, par une dégringolade émérite, justifié l'appellation donnée à son travail.

Quel qu'il soit, cet homme devait couver dans son cœur une haine profonde pour l'humanité en général, et les Québecquois en particulier.

Son œuvre est un piége tendu aux abstractions de l'esprit, aux faiblesses des jarrets, aux irréflexions des pieds, à la légèreté des chaussures, une véritable machine pneumatique pour les ascendants, une chute de plusieurs milliers de mètres cubes d'air pour les descendants... un asthme, une pulmonie en perspective pour quiconque est contraint d'en opérer le parcours.

Vous que la fortune a préservé de toute relation avec les Escaliers du Casse-cou, figurez-vous un boyau long, étroit, courant sur un plan incliné, encaissé entre de hautes masures, surplombé à gauche par un amas de rochers élevés à plus de deux cents pieds du sol, et se brisant net au bas d'un amoncellement de madriers disjoints, inégaux, raboteux, superposés les uns aux autres et terminés par une vingtaine de marches aussi roides que les gradins de l'échelle de feu Jacob ; placez çà et là des bouts de rampes oxydés, branlants, cassés ; imaginez, de place en place, des solutions de continuité béantes comme des abîmes ; hérissez la charpente de clous, chevilles de fer, ennemis déclarés des bottes, bottines, robes et pantalons ; vernissez le tout de fange ou de neige et de glace, suivant la saison, d'ordures en tous temps, et vous aurez une faible idée, un diminutif des Escaliers du Casse-cou.

Ah ! n'oubliez pas que de chaque côté de la ruelle, et sur les pal-

liers de la montée s'ouvrent, au rez-de-chaussée, des magasins de chaussetiers, fripiers, gantiers, épiciers.

Le commerce qui tire bénéfice, même des plus mauvaises choses, a compris combien était avantageux un lieu aussi funeste aux vêtements, et y a placé le siége de son usure, — sans jeu de mots, car nous les exécrons.

On dit même, mais le fait mérite confirmation, que deux médecins et quatre chirurgiens se sont établis au pied.

Quoi qu'il en soit, les magasins et boutiques des Escaliers du Casse-cou se louent à des prix excessifs : ce qui prouve une fois de plus l'excellence du système des compensations d'Azaïs, et qu'il n'est si grand fléau qui ne soit favorable à quelqu'un.

A présent, trêve de généralités ! Reculons de dix pas en arrière, et supposons-nous à la fin de l'automne de 1842.

Alors, les Escaliers du Casse-cou étaient bien à peu près ce qu'ils sont maintenant : — un traquenard municipal dressé contre la société.

Au milieu, se trouvait certaine maison de mine surannée, dont le *premier* était occupé par un regrattier, le second, par une famille irlandaise, le troisième et dernier, par un étudiant en droit plus adonné à la *gaie science*, comme disaient nos pères, qu'au débrouillement des statuts, lois et coutumes.

Puisque tout héros, qu'il soit chrétien, musulman, infidèle ou païen, doit avoir un nom, avec votre permission, nous nommerons le nôtre Alphonse Mougenot : autant celui-là qu'un autre !

Le troisième, habité par Alphonse Mougenot, immédiatement sous les combles, n'a que deux pièces : celle-ci servant d'antichambre, bûcher (quand il y a du bois), cave (quand il y a du liquide), garde-manger (quand il y a des vivres); celle-là cumulant l'emploi de chambre à coucher, cuisine, salle à dîner, salon, parloir, cabinet de travail, etc., etc., enfin, remplissant une foule d'autres services qu'il serait oiseux d'énumérer. La commodité de cette chambre est d'autant plus grande que les meubles y sont rares, pour ainsi dire à l'état de soupçon.

Évidemment le garnisaire doit être un amant de la nature primitive ; si nous en jugeons par les apparences... mais les apparences sont si trompeuses !

Deux planches, posées à même sur deux simulacres de tréteaux,

recouvertes d'une peau de buffle insolemment luxueuse, voilà pour le lit. Quatre rayons où gisent dans une noble poussière des vestiges de vaisselle et pots ébréchés, bouteilles égueulées, verres fêlés, cuillères sans manches, fourchettes en veuvage de dents:—des livres ; des pipes ; des fruits pourris ; des légumes ; des croûtes de pain ; des chandeliers cuirassés de suif ; des écritoires antédiluviennes ; des hardes déchirées, maculées, voilà pour la bibliothèque, l'office, et tout ce qu'il vous plaira.

En un coin de l'appartement se dresse une table *réelle*, fabriquée par un menuisier, et auprès, par un raffinement de confort inouï, une chaise, dépaillée, il est vrai, mais au fond remplacé par un filet de cordes.

C'est le *sanctum sanctorum* du futur littérateur ; gardons-nous d'y toucher, car nous savons d'expérience que la gent littéraire ne se laisse pas bénévolement écorcher par dame critique.

Mais quel est cet ouvrage de maçonnerie qui s'arrondit en four au centre de la chambre ? Devinez ! je vous le donne en cent, en mille.

— C'est...

—Non, vous ne trouveriez pas. Je préfère vous l'apprendre tout de suite. Cette maçonnerie est un poêle.

— Un poêle !

— Certainement, et un fameux poêle encore ! qui chauffe mieux que tous vos poêles en fonte ou faïence.

— Mais pourquoi ?...

— Écoutez donc : l'hôte de céans, bien que riche, prétend vivre de sa plume, c'est son idée ! les poêles sont chers, au Canada : les lettres ne rapportent pas le Pérou et, comme Dieu nous a donné une intelligence pour en faire usage, notre littérateur, en attendant que Plutus lui sourie, a employé l'exubérance de son intelligence à édifier un calorifère à bon marché ; « quelques douzaines de briques, un peu de plâtre, et j'en ai vu la farce, » vous répondra-t-il, si vous l'interrogez à ce sujet.

Deux fenêtres éclairent sa chambre dont les murailles charbonnées représentent une innombrable quantité de personnages, devises, rien moins que bibliques, je vous assure. Vous pensez bien que ces fenêtres n'ont pas de rideaux. D'ailleurs, à quoi bon des rideaux? ne sont-elles pas revêtues d'un enduit d'immondices qui les protége

mieux contre les indiscrétions de la curiosité ou les éblouissements d'un jour trop vif, que la soie, le brocart ou le velours?

De même pour le parquet : quel meilleur et plus moelleux tapis que cette couche séculaire de boue, battue, tassée, ayant deux doigts d'épaisseur, qui cache les aspérités et les fissures des voliges dont il est composé?

Ah! chambre modèle ! dire qu'il y a tant de gens qui n'apprécient pas tes charmes! ce sont de bien grands sots, que ces gens-là, n'est-ce pas, lecteurs? Mais, dit un proverbe, il ne faut pas disputer des goûts ni des humeurs.

Tels étaient donc la rue et l'appartement habités par Alphonse Mougenot, le jour où il eut, avec son ami Alfred Robin, la conversation que nous avons eu l'honneur de rapporter dans le chapitre précédent.

CHAPITRE III

UN AMOUR COMME ON EN A RAREMENT VU, COMME ON EN VOIT PLUS RAREMENT, COMME ON EN VERRA TRÈS-RAREMENT

Après avoir quitté son ami Alphonse Mougenot et la maison des Escaliers du Casse-cou, Alfred Robin, le cœur plus lourd que la bourse, s'achemina vers la porte Prescott, en fredonnant un air d'opéra, car, je vous le dis en passant, il avait un faible : il affichait la gaieté quand son âme était noyée d'amertume.

Alors, comme aujourd'hui, les marches de la poterne de la porte Prescott étaient envahies par une nuée de marchandes : poissonnières, fruitières, pâtissières, passementières, Irlandaises pur sang, qui se sont délivré un brevet d'importunité, sans garantie aucune du gouvernement, nous aimons à le penser. Quand donc Alfred Robin passa entre la double haie des négociantes au petit pied, il fut incontinent assailli par un feu croisé d'apostrophes oscillants entre l'andante et le reforzando, avec la gamme chromatique pour trait-d'union.

— *Glorious apples, sir !*

— *Splendid mutton pies, my jewell!*

— *Look here, misther! the beautiful garmints.*

— *Well, my darling, wont you buy some sweeties ?*

— *Buy a thrifle, sir, to help the poor people along in thim hard times* [1].

Comme il se peut, lecteur, que vous ne connaissiez pas mieux le patois des Paddies que votre serviteur, il s'abstiendra d'égrener davantage le chapelet des interpellations qui déchirèrent les oreilles d'Alfred Robin à ce moment.

Intrépide, comme un soldat éprouvé par plusieurs escarmouches, il s'avança bravement au milieu des harengères et s'arrêta devant une jeune fille, assise sur les degrés et à côté de laquelle on voyait un panier où s'entre-cherchaient quelques brioches, rares il est vrai, mais à la croûte dorée et appétissante au possible.

Cette jeune fille se tenait à l'écart, semblant éviter le contact de ses grossières concurrentes.

Si elle était pauvrement vêtue, sa toilette avait un air de propreté qui séduisait au premier aspect. On admirait presque cette *caline* de tulle qui couvrait à demi une forêt de beaux cheveux châtains soigneusement lissés et partagés sur le front; cette robe d'indienne dont la couleur primitive avait disparu sous de nombreux lavages, et dont certaines pièces de teintes plus foncées attestaient « du temps l'irréparable outrage, » mais qui, vierge de toute tache, emprisonnait la taille la plus accomplie qu'on pût rêver. Cependant, Mariette, c'était le nom de la jeune fille, n'avait ni cette fraîcheur appelée bien méchamment, il faut en convenir, *la beauté du diable*, ni cette régularité de traits appelée bien raisonnablement, il faut en convenir aussi, *la beauté classique*, désignée de la sorte, par antiphrase, pour exprimer la laideur morne, froide et pédante d'une figure académique.

Mariette avait la face couturée, contournée même, par les ravages de la petite vérole ou plutôt de la *picote* (pour nous servir de l'expression populaire au Canada); la peau mate et jaunâtre, les lèvres décolorées, et pourtant, par un bizarre caprice du fléau qui l'avait dévisagée, son front blanc et poli comme un marbre servait de cou-

[1] Patois irlandais qu'on peut traduire ainsi : — Des pommes superbes, monsieur. — Des pâtés au mouton succulents, mon bijou. — Voyez, mon gentilhomme, les belles broderies. — Eh ! mon petit chéri, ne m'achetez-vous pas quelques friandises ? — Achetez-en, monsieur, pour aider les pauvres gens du bon Dieu dans ces temps de misère.

ronnement à deux yeux, si divinement ciselés, si radieux d'un doux éclat quand une mélancolie habituelle ne les voilait pas sous leur réseau de longs cils, qu'en les contemplant on s'oubliait à broder un roman d'amour. Et puis, ajoutons-le, la main de Mariette eût causé bien des jalousies dans les salons de la plus haute aristocratie, et son pied, toujours chaussé avec une sorte d'élégance, était digne de la main.

— Bonjour, mam'selle Mariette, dit affectueusement Alfred en s'adressant à la jeune fille.

— Bonjour, monsieur, répondit-elle avec un trouble qui échappa à l'artiste.

— Eh bien! mam'selle Mariette, comment vont nos petites affaires, aujourd'hui?

— Tout doucement, monsieur, je vous remercie.

— Vous paraissez triste, mam'selle Mariette. Est-ce que vous auriez du chagrin?

Un pâle sourire effleura la bouche de la revendeuse, qui répliqua en hésitant :

— Des chagrins!... dame, chacun a les siens, mais les pauvres gens en ont plus que les riches.

— Ça, c'est un peu vrai, mam'selle Mariette; mais bah! il ne faut pas vous imaginer que la fortune seule donne le bonheur, quoique je n'aie appris cette maxime que par ouï-dire, car la fortune et moi nous sommes deux ennemis irréconciliables. Mais je vous retiens là, comme un imbécile, sans songer que j'empêche vos chalands d'approcher. Voyons, qu'avez-vous à me vendre?

— Ce que vous voudrez, dit Mariette en désignant du geste son panier.

— Des gâteaux de maïs, des pains d'épices, murmura Alfred, hum! hum! Zoé, n'est pas trop friande de ce genre de régal.

— Voici des *ginger cakes*.

— Des biscuits au gingembre, encore moins, dit Robin. Si j'en offrais un à Zoé, elle me bouderait pendant six semaines.

La pauvre fille reprit d'une voix altérée, après un court instant de silence.

— Voici aussi des *buns!*

— Des *buns*, jour de Dieu! il ne manquerait plus que cela. C'est pour le coup qu'il faudrait m'attendre à un éternel adieu de ma

chérie ! des *buns !* mais elle en a aussi grande horreur qu'un chat de la moutarde.

— Eh bien, prenez ces petits pâtés, dit Mariette, d'un ton encore plus altéré.

— Sont-ils à la viande ?

— Comme de raison.

— Magnifiques ! dit Alfred, combien la pièce ?

— Cinq *copes* [1], monsieur.

Le jeune homme leva les yeux au ciel, puis calcula sur ses doigts.

— Cinq copes ! fit-il de l'air d'un homme perdu dans les profondeurs d'un calcul compliqué ; cinq copes !.... cinq fois cinq, vingt-cinq. J'ai un *trente* : en dépensant vingt-cinq sous, il m'en resterait cinq pour mon tabac.... cinq pour du tabac !.... mais est-ce que j'ai déjeuné ? diable ! mon épigastre crie bigrement famine.... je ne dois pas avoir déjeuné ! au reste, l'heure est passée... un homme rangé ne peut décemment déjeuner à midi.... Ainsi donc, je *luncherai*.... un pâté suffira ! c'est cela : cinq sous de tabac, cinq sous de matière pour ce gouffre d'estomac, qui a le tort impardonnable de ne pouvoir s'habituer au vide ! Enfin, si mal faits que nous soyons, nous sommes incapables de nous refaire ! Revenons à nos pâtés. Je disais donc qu'en dilapidant dix copes pour mon animal, j'en aurais encore vingt à consacrer aux plaisirs de ma mignonne.

Et s'adressant à Mariette, qui écoutait distraitement ce monologue :

— Ayez la bonté de me donner cinq pâtés, dit-il.

— Cinq ! je n'en ai plus que quatre.

— Quatre ! hum ! c'est humiliant mam'selle Mariette, superlativement humiliant. Ça dérange toutes mes opérations mathématiques.

— Vous choisirez autre chose.

— Parfait, mais à condition que vous guiderez mon choix.

— Volontiers. Que dites-vous de cette tarte aux pommes ?

— Superbe ! mais....

Les inflexions qui ponctuaient ce « mais » rendaient mille sentiments impossibles à traduire, si pauvre encore est, quoi qu'on en dise, la langue écrite. Pour n'en citer que quelques-uns, ce « mais » disait : Que cette tarte a bonne mine ! comme mes dents s'y plon-

[1] Sou.

geraient voluptueusement ! comme les papilles de ma langue seraient agréablement titillées par sa saveur ! mais elle est grande, cette tarte, elle doit coûter un prix.... un prix.... fou !.... Lecteur, supposez-vous un appétit aiguisé par un jeûne de dix-huit heures, cinq sous seulement en poche, une succulente tarte d'un chelin au moins sous le rayon visuel et le nerf olfactif et vous percevrez toutes les délicatesses de signification que renferme souvent une misérable conjonction.

— Mais, répéta vivement Mariette, c'est le même prix que les pâtés.

— Le même prix !

— Oui ; la désirez-vous ?

— Non, repartit Alfred en abaissant sur la jeune fille un regard qui la fit rougir . non, je préfère cette galette.

En achevant ces mots, il saisit les quatre pâtés et une galette de maïs, jeta sur les genoux de la marchande la pièce de trente sous qu'Alphonse lui avait prêtée et s'éloigna brusquement.

— Votre *change*, votre *change*, monsieur, cria Mariette.

— C'est bien. Une autre fois, répondit-il, sans se retourner en enfilant le petit passage qui mène à la plate-forme du château Saint-Louis.

Une fois parvenu au faite, il s'assit sur l'affût d'un canon près de la balustrade et commença à dévorer sa galette avec une avidité qu'eût jalousée plus d'un Lucullus moderne.

— C'est drôle, fort drôle, extravagamment drôle ! marmottait-il, tout en mordant à belles dents dans son gâteau ; Mariette !.... c'est même prodigieux ! j'avais cru jusqu'à présent.... oh ! les femmes ! les femmes !

Là-dessus, il se leva et se dirigea vers la promenade des jardins du Château.

En ce moment, le soleil perçant les brumes qui l'avaient caché jusqu'alors, rayonna, fier et majestueux, sur la ville que blanchissait un suaire de neige. Quoique la campagne eût dépouillé sa parure d'émeraudes et de rubis ; quoique du port de Québec ne s'élançassent plus ces mille flèches pavoisées qui, durant la bonne saison, attestent l'étendue de son commerce et se balancent comme une forêt de roseaux sur les ondes du Saint-Laurent, quoique les gracieuses maisonnettes de la Pointe-Lévi eussent perdu leur encadre-

ment de verdure, la perspective qui se massait aux pieds d'Alfred abondait encore en richesses naturelles. Ils savent, ceux qui ont séjourné quelque temps à Québec, que peu de panoramas égalent celui qui vous frappe, même au commencement de l'hiver, du haut de la terrasse Saint-Louis. Si le tableau n'est pas égayé par les vives couleurs de la végétation en fleurs, il est marqué au coin du sublime ; s'il n'a pas cet aspect féerique qui invite aux molles émotions, il possède cette magnificence sauvage qui trouble l'âme par le déploiement de sa grandeur géante. Vous êtes à deux cents pieds d'un fleuve-roi, roulant superbement sa vie éternelle dans un lit sans fond ; déployant ses forces sur une largeur de près de deux milles ; votre œil embrasse un horizon de plus de quatre-vingt degrés de circonférence ; devant vous se dressent, abruptes, accidentées, hérissées d'arbres aux rameaux squelettiques, les rives du Saint-Laurent, qui fuit à gauche comme une nappe de moire argentée et bizarrement déchiquetée, s'épanouit dans une baie, se retrécit dans un goulot, hésite, glisse, serpente, se tord, s'élance et puis s'enfonce sous un sombre rideau de sapins. A droite, au contraire le cours d'eau s'évase, se fait lac à l'extrémité du promontoire, se bifurque pour former une ceinture humide à l'île d'Orléans et semble aller briser ses vagues saumâtres contre cette chaîne de collines septentrionales, portique de déserts qui ne sont foulés que par le mocassin du chasseur indien ou du coureur des bois.

Mais voici que nous tombons pour la deuxième fois dans le péché d'enthousiasme : bien mieux nous ferions d'accompagner Alfred Robin, qui ne paraît même pas se douter des splendeurs naturelles déroulées à côté de lui. Et pourtant, il est artiste, notre jeune homme, artiste jusqu'au bout des ongles, mais — vilaine conjonction ! elle ne cesse de se faufiler à travers les deux becs de notre plume — l'admiration a ses heures et vous n'ignorez pas qu'il y a des instants où nous sommes aveugles ou sourds pour les chefs-d'œuvre du créateur.

Alfred était dans un de ces instants-là

Arrivé devant le Jardin du Gouvernement, il arpentait la rue des Carrières en long et en large, les mains enfoncées dans les poche de son *capot* [1] et en guignant fréquemment la rue de la Porte.

[1] Corruption de capote, d'un usage général au Canada pour désigner le paletot d'hiver.

— Comme elle tarde, aujourd'hui ! murmura-t-il d'abora.

Puis après une demi-heure de promenade, l'inquiétude se peignit sur son visage.

— C'est étonnant ! Elle n'a pas coutume de me faire croquer le marmot.

Une nouvelle demi-heure s'écoula.

— Qu'est-ce qui peut la retenir, elle si exacte d'ordinaire ? Elle m'avait cependant bien promis de ne pas manquer au rendez-vous. Serait-elle indisposée ?

Alfred se trouvait alors à deux pas du monument érigé en 1827, à la mémoire de Wolfe et Montcalm par le comte Dalhousie. Pour « tuer le temps, » il se mit à examiner cet obélisque, bloc de pierre, quadrangulaire haut de quarante-quatre pieds et posé sur un piédestal de vingt environ. Ensuite, s'étant assuré, par un rapide coup d'œil, que l'objet de son attente ne paraissait point, Alfred s'ennuya à traduire les inscriptions gravées au socle de la colonne.

MORTEM
VIRTUS COMMUNEM
FAMAM HISTORIA
MONUMENTUM POSTERITAS
DEDIT.

HANC COLUMNAM
IN VIRORUM ILLUSTRIUM MEMORIAM
WOLFE ET MONTCALM
P. C.
GEORGIUS COMES DALHOUSIE
IN SEPTENTRIONALIS AMERICÆ
PARTIBUS
AD BRITANNOS PERTINENTIBUS
SUMMAM RERUM ADMINISTRANS ;
OPUS PER MULTOS ANNOS PRÆTER-
MISSUM,
QUID DUCI EGREGIO CONVENIENTIBUS ?
MUNIFICENTIA FOVENS,
A. S. MDCCCXXVII
GEORGIO IV BRITANNIARUM REGE.

— Wolfe et Montcalm, deux grands hommes, j'en conviens, dit Alfred en achevant mentalement sa traduction, mais qui diable peut arrêter Zoé ? La friponne ! je parie qu'elle flâne, à son aise, dans la rue Saint-Jean, tandis que moi, je me morfonds ici.

Tout à coup, un aboiement plaintif, suivi de bruyants éclats de rires, frappa l'oreille du jeune homme. Il pâlit, frémit de colère et se précipita dans le jardin. Là, il aperçut une bande d'écoliers qui poursuivaient une chienne à la queue de laquelle ils avaient attaché un vieux chaudron. La victime épouvantée fuyait, tête basse, à travers les massifs d'arbustes en essayant de se débarrasser de l'ustensile dont les ricochets gênaient sa course et blessaient ses pattes.

A cette vue, Alfred saisi d'un accès de fureur, s'élança sur un des écoliers et lui administra une si rude correction que ses condisciples prirent leurs jambes à leur cou pour s'esquiver au plus vite. Cela fait, notre jeune homme laissant le *babouin* geindre tout son soûl, s'approcha de la chienne qui, tremblante, s'était tapie sous un buisson, et avec la sollicitude d'un amant, l'attira à lui et la délivra du supplice auquel l'avaient soumise ses bourreaux.

— Pauvre chérie, disait-il, en la couvrant de baisers ; pauvre chérie, moi qui t'accusais déjà ! oh ! je ne me pardonnerai jamais mes impatiences ! Mais tu n'as aucun mal, j'espère... mon Dieu, voyez comme elle frissonne... elle est tout en nage... Misérables galopins, me l'avoir mise dans cet état, ma petite Zoé ! oh ! si j'en attrape un !... Tiens, bijou, mange un de ces bons pâtés que j'ai achetés pour ta dînette.... est-ce que tu n'en veux pas, dis, ma petite reine ? Tu grelottes, et moi, gros égoïste, je garde mon pardessus. C'est indigne ; que je l'ôte pour vous en couvrir, ma colombe. Ses membres sont glacés et meurtris... elle ne dit rien, ne sourit pas... mon Dieu ! si elle était malade ! Scélérats de gamins, va ! il faut que je l'emporte chez moi ; je ne puis la quitter comme ça....

Et Alfred Robin, qui avait douillettement emmitouflé la chienne dans son paletot, la souleva comme un enfant sur ses bras, sans se soucier de ce qu'on dirait en le voyant chargé d'un pareil fardeau, et la transporta à son domicile, rue Sainte-Anne.

CHAPITRE IV

CE QUE C'ÉTAIT QUE MADEMOISELLE ZOÉ CASTOR ET MONSIEUR ALFRED ROBIN, ET DU MERVEILLEUX AMOUR QUI LES EMBRASAIT TOUS DEUX.

Nous voici dans une nouvelle chambre, une chambre d'artiste, une chambre qui mériterait bien les honneurs du pastel, et nous nous sentons de furieuses dispositions à broyer des couleurs ! — Pourtant, réfléchissons : jusqu'ici nous n'avons guère fait que du décor, il nous en reste bonne quantité à faire. Ne vaudrait-il pas mieux ménager notre palette, qu'en dites-vous, lecteurs? — Rien ! Qui ne dit mot consent. C'est un axiome vieux comme le péché du premier homme. Or donc, remettons à une autre occasion la peinture de la chambre où Alfred Robin a « *transvasé* » (locution favorite dudit Alfred Robin) sa personne et celle de mademoiselle Zoé Castor.

Mademoiselle... Vous ai-je esquissé le portrait de mademoiselle Zoé Castor?—Point. Ah ! dame, alors ça change mes idées ; car un personnage qui se démène dans un livre, sans qu'on le voie, sans qu'on le sente, sans que chacun puisse se dire : « s'il me marchait sur le bout de l'orteil, je saurais le reconnaître, » ressemble assez à un *acteur* qui remplit son rôle sur la scène lorsque la toile est baissée. Et je vous demande un peu comme c'est agréable pour les spectateurs ! Combien y en a-t-il qui iraient au théâtre seulement

pour écouter ! pas moi assurément. Du reste à chacun son mauvais goût.

Van Dyck, Mignard, Watteau, prêtez-moi une étincelle de génie !

Mademoiselle Zoé Castor était la plus ravissante levrette qu'on pût voir (style rococo). Deux pieds et demi de hauteur, quatre de tête en croupe, voilà pour la mesure. Et maintenant si vous voulez habiller de muscles, nerfs et tendons, une charpente flexible comme la baleine, dure comme l'acier, et recouvrir le tout d'un pelage soyeux, vous aurez l'esquisse de mademoiselle Zoé Castor. Mais désirez-vous que je vous initie — présomption à part, modestie serait peut-être plus convenable, qu'en pensez-vous ? — plus profondément à l'art de la portraicture ? Tigrez le fond blanc de la robe de teintes bleuâtres, foncées ici, vaporeuses en cet endroit. Là, bien, comme cela. Maintenant assouplissez ce corps inerte par quelques ombres mobiles ; faites courir la vie dans ces jambes effilées en y semant des tons secs et des clairs-obscurs ; animez l'ensemble du feu prométhéen. Ainsi ; c'est parfait. Nous possédons mademoiselle Zoé Castor, sauf... la tête. Cette tête, ah ! certes, ce n'est pas chose facile que de *l'attraper*. Elle qui a fait tant de ravages, et dans les rangs de la race canine, et dans ceux de la gent masculine, et dans ceux de la nature féminine ! La tête de Zoé Castor, qui ne se la rappelle à Québec ? Quelle ténuité de lignes, quel moelleux de contours ! Pour figurer ces traits fins, intelligents et délicats où trouver des nuances aussi molles ? Mais qui ne hasarde rien, n'a rien. Essayons donc. Accentuez gracieusement le dessin de la figure ; et d'abord redressez ce col languissant, puis placez une couche de blanc virginal, sur deux oreilles longues, minces et veloutées ondulant sur des méplats plaqués d'un beau gris, au-dessus desquels dans une splendide auréole, brillent deux yeux verts d'émeraude. Allongez ce joli museau, frais, voluptueux comme la bouche d'une jolie femme ; un peu de rose pâle à la jonction supérieure des narines, beaucoup d'expression dans la physionomie, un dernier coup de pinceau pour délier les pattes, vivifier le torse, l'incarner de ce je ne sais quoi qui séduit dans le naturel et... vive Dieu ! le pastiche de mademoiselle Zoé Castor sera conforme à tous les pastiches passés, présents et futurs ; c'est-à-dire qu'il faudra une patience indicible et une somme de bonne volonté incalculable pour reconnaître notre héroïne dans votre copie !

A l'impossible nul n'est contraint.

Mademoiselle Zoé est une jolie chienne, aimable, alerte, sensible, tenez-vous-le pour dit et passons outre.

Or voici, par quel concours de circonstances bizarres, extraordinaires, féeriques, mademoiselle Zoé Castor, levrette d'espèce, paresseuse de métier, avait lié connaissance avec monsieur Alfred Robin, homme de race, artiste de profession.

Rajeunissons Alfred Robin de trois années et nous nous trouverons en 1839, époque d'amoureuse souvenance pour bien des Québecquoises qui flottent entre les rives de la cinquantaine et de la soixantaine. Pour tout dire, c'était le beau temps de la garnison coloniale qui, toute fière de ses *hauts* exploits de 1837 et 38, se reposait maintenant, une main sur le cou de Vénus, l'autre sur l'abdomen de Bacchus.

Dieu bénisse la mythologie ! elle sert à exprimer beaucoup de choses en peu mots !

Or, en 1839, Alfred Robin, suivant la mode du jour, avait placé son cœur. Aimant passionnément, il était passionnément aimé. Mais la jeune fille avait des parents, riches, haut placés, royalistes, c'est-à-dire amis du gouvernement anglais, et Alfred Robin était artiste, et démocrate. Donc ses prétentions ne pouvaient plaire aux parents de la demoiselle. Le père, même avait juré qu'il le tuerait, si jamais il le surprenait avec elle. Bien entendu que ces menaces avaient exalté jusqu'au délire la passion des deux jeunes gens. Ils continuèrent à se voir secrètement et formèrent le projet de s'enfuir aux États-Unis pour donner à leur flamme la consécration de la légitimité.

Mais le soir où ils voulaient mettre ce dessein à exécution, et comme Alfred se rendait au vapeur *Charlevoix* qui devait les transporter à Montréal, il fut soudain arrêté par deux individus au coin des rues Sous-le-Fort et Notre-Dame.

Avant qu'il eût songé à articuler un cri, ou à faire un mouvement, Alfred avait été baillonné, garrotté et jeté dans une voiture couverte qui déjà roulait vers la rue Champlain.

Pour comprendre la résussite d'un enlèvement aussi hardi, le lecteur remarquera qu'il fut opéré vers le milieu d'octobre, et que, dans cette saison, la nuit étend de bonne heure ses voiles sur Qué-

bec. En outre, il tombait au moment de son exécution une neige assez épaisse qui ne permettait guère de voir à plus de deux pas de soi.

La dextérité des ravisseurs, leur promptitude avaient fait le reste.

L'amant déconfit fut, après une course de dix minutes qui lui parurent longues comme dix siècles, tiré du véhicule-prison et jeté dans la cave d'une maison sur le bord du fleuve.

Un de ses assaillants lui montra, du doigt, une table de pierre sur laquelle se trouvait une cruche pleine d'eau et une miche de pain rassis, et les deux hommes se retirèrent en vérouillant la porte derrière eux.

Alfred resta dans une nuit complète : ténèbres physiques et ténèbres morales épaississaient leurs ombres autour de lui.

Que signifiait cet attentat dont il avait été victime ?

Ses amis étaient nombreux, ses ennemis... est-ce qu'il s'en connaissait un seul?

Il se prit à méditer, car que faire, entre quatre murs, à moins que l'on ne médite.

Puis, après avoir cherché, imaginé même et repoussé maintes causes à son arrestation, il essaya par désœuvrement la reconnaissance de son cachot.

Ce n'était pas facile entreprise, car, si on lui avait ôté son bâillon, on ne lui avait pas encore enlevé le lien qui lui attachait les poignets. Mais ce lien était assez mal serré ; avec deux ou trois efforts, Alfred le fit céder, et enfin s'en débarrassa complétement.

Ce premier succès lui sembla de bon augure.

Il commença ses investigations, lentement, à tâtons. Le caveau, construit en forme de voûte, n'avait pas plus d'une vingtaine de pieds de circonférence. Dans tout son pourtour, il offrait à la main une muraille visqueuse, humide. Des gouttelettes d'eau tombaient de la voussure, et le pied s'enfonçait dans un terrain mou et gluant.

— Diable! se dit Alfred, on dirait d'une caverne de voleurs, comme j'en ai lu des récits lorsque j'étais moutard.

Ayant terminé ce stoïque monologue, le jeune homme poursuivit ses études et arriva à la porte au moment où un bruit singulier s'élevait de derrière.

Alfred se mit à genoux, colla son oreille entre le panneau inférieur et le sol.

Un grattement vif, continu, entrecoupé par des reniflements prolongés se faisait entendre.

— Je voudrais bien savoir qui peut gratter et renifler de la sorte, murmura l'artiste. Si c'est un rat, il besogne dur! mais un rat ne mène pas semblable vacarme avec ses fosses nasales; évidemment, ça doit être un autre animal.

Comme pour justifier cette réflexion, un aboiement doux et joyeux atteignit son oreille.

— Oh! oh! ça change la thèse, reprit Alfred. — Zoé, Zoé, ajouta-t-il, les lèvres plaquées à la solution de continuité qui existait au bas de la porte.

A cet appel, les grattements redoublèrent accompagnés de légers aboiements à peine perceptibles.

— Zoé ! ma foi, c'est bien Zoé. La chère petite ! Heureusement que Victorine m'avait chargé de l'emmener. Je lui devrai sans doute la liberté. Mais voyons, il ne faut pas perdre de temps; j'ai mon couteau, établissons des rapports plus directs avec le sauveur que le ciel m'envoie.

De son côté, il voulut creuser; mais aussitôt son couteau s'ébrécha sur un corps dur qui occupait toute la largeur de la porte.

— Pas de chance ! fit-il. Encore, si j'y voyais clair ! Au reste, on peut écrire les yeux fermés; essayons.

Et le captif, tirant de sa poche un petit portefeuille garni de son crayon, en déchira une feuille au hasard, traça quelques mots, et cria :

— Zoé !

La chienne répondit par un jappement.

— Zoé, chez Alphonse ! continua notre héros, en glissant son billet sous le lambris.

Un silence complet régna pendant près de deux heures.

Accroupi contre la porte, la respiration suspendue, Alfred essayait de surprendre le sens des sons qui venaient de l'extérieur.

Le temps pour lui coulait avec une lenteur désespérante.

La fièvre, tour à tour, brûlait et glaçait ses membres.

A la fin, des aboiements successifs et des pas résonnèrent. Le jeune homme tressaillit et se leva.

Il avait reconnu la voix de son ami Alphonse Mougenot.

La porte de la cave fut enfoncée ; le prisonnier extrait du cachot et l'on entra en explications.

La maison où Alfred avait été claquemuré était une masure abandonnée, bâtie sous le Carouge [1]. Le nom des deux individus auteurs du guet-apens, dont il avait failli devenir victime, demeura toujours un mystère. Mais Alfred supposa, avec raison, que c'étaient des hommes aux gages du père de sa maîtresse et que le dessein de ce dernier était de le jeter à bord d'un navire pour le transporter dans quelque lointaine partie du monde. Néanmoins il fallait se taire ; il sut être discret. Quant à sa belle amante, on apprit d'abord qu'elle voyageait pour cause de santé, ensuite le bruit courut qu'elle était morte.

Alfred ne versa pas une larme : son cœur n'avait plus d'écho.

Il vécut d'ivresse, sans s'enivrer ; de tourbillons, sans s'étourdir ; de vertiges, sans perdre la tête.

Un amour l'attachait à l'existence : son amour pour Zoé, la petite chienne de sa Victorine ; Zoé qu'il chérissait parce qu'elle avait eu part aux tendresses de la pauvre défunte ; Zoé qui lui avait sauvé la liberté, peut-être les jours ; Zoé dont on lui refusait la possession à tout prix ; Zoé, avec laquelle il avait chaque jour des rendez-vous au jardin du Gouvernement.

Cet amour n'était-il pas aussi justifiable et aussi justifié que bien d'autres amours — répondez, belle lectrice qui aimez un vilain cavalier ?

[1] Autrement le Cap-Rouge.

CHAPITRE V

OU L'ON VERRA ET ENTENDRA UNE FOULE DE CHOSES INTÉRESSANTES

Alfred Robin était « dans ses meubles : » dans sa chambre on remarquait une grande malle en cuir, une paire de fleurets et une demi-douzaine de statuettes qui semblaient échappées à un Waterloo de rondes-bosses.

Faute de chaise ou autre siége, l'artiste s'assit sur un matelas étique, véritable couche de Spartiate, et recommença à caresser la petite chienne en l'appelant des noms les plus tendres. Mais elle grelottait toujours et poussait des aboiements plaintifs.

Alfred promena autour de lui un regard inquisiteur. Ses yeux cherchaient quelques morceaux de bois à brûler. Hélas ! la chambre en était veuve. Que faire ? Le jeune homme se frappa le front. « Ma malle, » murmura-t-il. Cette malle, comment l'enflammer ? Encore si elle eût été de sapin ? quelle folie que d'acheter des malles en cuir ? Cela coûte un prix fou, les malles en cuir ! et ne sert que par une inutilité parfaite dans les circonstances difficiles. Une malédiction à l'inventeur des malles en cuir ! Il méritait la hart et le bûcher.

Transie de froid, frissonnante, Zoé se serrait douloureusement contre la poitrine du jeune homme.

— Ah çà, s'écria-t-il, avec une grosse colère contre lui-même, vais-je donc laisser geler ici ce cher bijou, tandis qu'il y a tant de mauvais chrétiens qui se dorlotent dans des appartements bien chauds ?

Mais ses prunelles avaient beau fouiller tous les coins et recoins de la pièce, elles n'apercevaient que la malle en cuir, les fleurets et les statuettes invalides et la muraille nue comme un marbre.

Alfred réfléchit.

On pouvait démonter la porte de la chambre, la mettre en pièces et... C'eût été long, bien long, mille fois trop long !

Zoé exhala un nouveau gémissement.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! la laisserai-je mourir sans secours ?... Oh !

Une idée soudaine, lumineuse comme l'éclair, avait traversé le cerveau du sculpteur.

Il court à sa malle de cuir, en extrait les vêtements qu'elle contenait, — un gilet, un pantalon, trois faux cols, deux chaussettes dépareillées, — les étale tant bien que mal sur le plancher, improvise une sorte de lit et y transporte la petite chienne toujours enveloppée dans son pardessus.

Revenir ensuite, éventrer le matelas d'un coup de couteau, est pour lui l'affaire de quelques secondes.

Effroyable déception ! le cruel matelas ne contient qu'une platebande de laine aussi incombustible qu'une feuille d'amiante. Pourquoi donc ce matelas n'était-il pas une paillasse ? Le luxe n'en fait jamais d'autres ! Pourquoi donc, je le répète, ce matelas n'était-il pas une paillasse ?

Alfred était brisé. Il aurait voulu livrer cours aux larmes qui s'échaient sous sa paupière ; mais était-il heure de pleurer, de s'abandonner à un désespoir égoïste ?

Le génie se révèle dans les positions critiques.

Alfred dompta son émotion.

— Il me reste une ressource, dit-il.

Un coup d'œil étincelant de sollicitude à Zoé, et l'artiste ouvre sa porte, descend les escaliers quatre à quatre, arrive dans la cour de la maison. Un châlit y a été placé le matin par un locataire : il le sait, il l'a vu ; il s'empare des planchettes qui composent le fond

des quatre pieds, remonte avec l'agilité d'un écureuil, et le voici qui allume du feu.

Déjà la flamme pétille joyeusement dans la cheminée qui depuis longtemps n'a reçu pareille aubaine ; le fond et les pieds du lit du locataire se convertissent en braise ; Zoé, la charmante Zoé se réchauffe, reprend vie à la chaleur du foyer ami ; elle se dresse, s'étire, secoue sa tête intelligente, répare le désordre de sa toilette, la friponne, et, agenouillé devant elle, Robin suit ses mouvements avec bonheur : lui aussi, il reprend vie, il sent la gaieté rentrer dans son cœur, quand une violente secousse l'arrache brusquement à ses préoccupations.

Il se retourna non moins brusquement. Un éclat de rire méphistophélétique accueillit cette évolution.

Alfred se leva :

— Qui êtes-vous ?

— Qui vous n'attendez pas, répondit un homme à la stature colossale debout devant lui.

— Que voulez-vous ?

— Ce que vous ne voulez pas.

L'artiste fronça les sourcils.

— Monsieur, j'entends mal la plaisanterie et je ne souffre jamais la mystification.

— Chacun son goût.

— Enfin qui êtes-vous ? que me voulez-vous ?

— Je suis qui vous n'attendez pas ; je veux ce que vous ne voulez pas.

— Ah çà, fais-je un rêve ? dit l'artiste stupéfait du sang-froid de l'inconnu.

— Cela se pourrait, répondit celui-ci.

— Et si, pour passer du rêve à la réalité, je vous chassais de chez moi.

— La conception sera du domaine de la réalité, le fait appartiendra encore aux rêves.

— Mais qui êtes-vous donc ? ne pût s'empêcher de crier Alfred, en croisant les bras sur sa poitrine et menaçant l'étranger du regard.

L'autre imita sa pantomime, mais en souriant.

— Qui êtes-vous? répéta l'artiste exaspéré par ce flegme.

— Qui je suis? vous voulez savoir qui je suis?

— Certes!

— Allons! dit l'étranger avec un faux air de bonhomie que démentait l'accentuation brève donnée à ses paroles, je vois que vous avez la mémoire courte—très-courte—trop courte...

Robin considérait, non sans une sorte d'effroi intérieur, ce personnage, dont les manières étranges, le ton impérieux, ironique, et surtout l'apparence nerveuse annonçaient une incontestable supériorité physique et morale.

Il avait les traits réguliers, mais rudes et fatigués sans doute par une vie laborieuse. Ses yeux sombres, profondément encaissés sous d'énormes sourcils d'un noir lustré, ses yeux, — au coin desquels s'étendait un réseau de petites rides, — avaient dû souvent s'allumer au foyer des passions. Il semblait qu'il arrivât d'une longue excursion, à travers les bois, car son visage était hérissé par une barbe courte, épaisse, inégale, drue, grisonnant aux extrémités, qui couvrait jusqu'aux pommettes des joues, et son costume portait les traces de nombreuses déchirures : ce costume, du reste était celui des voyageurs qui descendent à pied les rives du Saint-Laurent au-dessous de Québec.

Il se composait d'une légère casquette de cuir; d'un capot, pantalon en drap du pays, et d'une paire de mocassins en cuir d'orignal.

Un étui de fer-blanc passé en sautoir sur son épaule et un bâton ferré placé obliquement au-dessous de la hanche droite contre lequel il se tenait appuyé, le corps légèrement renversé en arrière, complétaient l'équipement de cet individu dont, nous avons oublié de le dire, les cheveux noirs avec des reflets bleuâtres, s'entremêlaient de fils d'argent.

— Mais, enfin, balbutia l'artiste de plus en plus intimidé par son examen, mais enfin, monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître et si vous désirez...

— Des phrases, jeune homme! des phrases! riposta l'autre, lui coupant la parole et faisant précéder son exclamation d'un geste dédaigneux consistant en une espèce de claquement produit par les lèvres et qu'on traduit assez infidèlement par : — Peah!

— Pourtant,... essaya Robin, ne sachant plus ce que cela voulait dire et parlant plutôt pour se donner une contenance que pour exprimer une pensée.

— Votre main, dit l'étranger.

L'artiste avança machinalement sa main gauche.

— Pas celle-là, reprit son mystérieux interlocuteur, l'autre, et vite ! je suis pressé.

— Ah çà, s'écria Alfred, honteux du rôle qu'il jouait depuis l'intrusion de cet homme qu'il ne se rappelait pas avoir vu ou rencontré quelque part, et craignant maintenant d'avoir affaire à un fou, ah çà, voulez-vous bien me dire ce qui vous amène ici ou déguerpir sur-le-champ ?

— Votre main droite.

Alfred, loin d'obéir, ferma ses poings et s'avança résolûment sur l'étranger.

Zoé, jusqu'alors témoin muet de cette scène, se leva d'un bond et montra les dents en articulant un grognement plein de colère.

Mais ces signes non équivoques de mauvaises dispositions contre lui n'émurent nullement le nouveau venu : sans quitter la position qu'il occupait sur son bâton, il allongea le bras droit, saisit, dans sa main calleuse, le poing délicat d'Alfred lui ouvrit les doigts comme il eût fait d'une feuille de papier pliée en deux, et, avec l'ongle de son pouce, tira deux lignes transversales dans la paume de la main de l'artiste.

La chienne, croyant qu'il frappait son ami, se jeta à ses jambes et le mordit ; mais un violent coup de pied envoya la pauvre petite bête rouler à l'extrémité de la chambre.

Alfred ne vit pas cette punition infligée au dévouement de sa bien-aimée et n'entendit pas ses cris plaintifs.

Il était devenu pâle comme un suaire et n'osait plus lever les yeux sur l'étranger.

— Vous comprenez, dit celui-ci, satisfait probablement de la révolution qui s'était opérée dans l'attitude du jeune homme.

L'artiste ne répondit rien.

Zoé irritée, était revenue à la charge contre son ennemi. Mais, rendue prudente, par le premier châtiment qu'elle avait reçu, elle se

contentait d'aboyer, en sautant autour de lui et en guettant un moment favorable pour se venger d'une façon plus sensible.

— Suivez-moi ! ordonna l'étranger.

— Vous seriez...

— Suivez-moi !

— Cependant, objecta encore Robin en roulant autour de lui un regard, comme s'il eût voulu trouver une issue pour s'échapper.

— Suivez-moi, ou...

L'étranger leva le doigt en l'air, sans prononcer une syllabe, mais avec un froncement de sourcils qui n'admetterait pas de réplique.

— Attendez, murmura néanmoins Alfred.

— Attendre ! je n'ai pas le temps. L'heure est arrivée ; viens !

— Laissez-moi me reconnaître ! J'étais si éloigné de prévoir cette visite que, en vérité...

— Des phrases, toujours des phrases ! monnaie de mauvais aloi que les phrases. Viens !

— Mais de quel droit...

— De quel droit ! de quel droit ! tu me demandes de quel droit ! malheureux ! as-tu oublié la nuit du 12 novembre 1838 !

Alfred Robin, complétement dompté par la fascination qu'exerçait sur lui son visiteur, ramassa près de l'âtre son paletot et se disposa à obéir.

Il passa devant l'inconnu qui, alors seulement, se redressa de toute sa hauteur et fit un pas derrière l'artiste.

L'heure des représailles avait sonné pour la vindicative Zoé : elle ne la manqua point, et s'élançant sur celui qui l'avait si cruellement traitée, elle déchira le pan de son capot et partit en secouant triomphalement la tête.

— Maudite bête ! exclama-t-il, en se retournant pour fustiger l'animal ; gare à toi ! si je t'attrape, ton compte est bon !

— De grâce, ne la frappez pas, je vous en prie, s'écria Robin d'un ton suppliant.

— Parbleu ! ne faut-il pas se laisser mettre en pièces par des carlins de cette espèce-là, pour vous faire plaisir ?

En disant ces mots il courait après la levrette et l'aurait infailli-

blement assommée, si son instinct ne l'eût poussée vers la porte qui était restée ouverte et par laquelle elle s'esquiva en emportant le lambeau d'étoffe arraché au vêtement de son ennemi.

Un terne sourire effleura les lèvres de l'artiste.

— Oh ! je te rejoindrai, la belle ! fit l'étranger en menaçant du bout de son bâton Zoé qui déjà était au bas de l'escalier. — En route ! ajouta-t-il sourdement.

Alfred n'essaya aucune résistance.

Précédant l'inconnu, sans mot dire, ils sortirent de la maison, prirent la rue du Fort, puis descendirent l'escalier du Casse-Cou et finalement s'engagèrent dans la rue Champlain.

CHAPITRE VI

UNE DIGRESSION EN PARTIE DOUBLE

Il était quatre heures du soir et le jour baissait.

Nous demandons au lecteur la permission de...

(Mon Dieu, que c'est sottement commencer un chapitre que de le commencer par cette formule ridicule qui ne signifie rien, si ce n'est, que concurrement avec la plupart des écrivains nos confrères, nous avons une phrase stéréotypée pour dire au lecteur : « Attention, mon ami, nous allons poliment nous moquer de vous. » — Signifie-t-elle autre chose, cette phrase comme ses sœurs de la même nature ! « Nous demandons pardon au lecteur ; » « nous prions bien respectueusement le lecteur de nous excuser ; etc., » qu'on rencontre à chaque page dans les livres, les brochures et les journaux ? N'est-il pas de la dernière outrecuidance d'adresser une requête, une supplique à quelqu'un et de toujours agir comme si ce quelqu'un s'était rendu à vos désirs ? Vraiment, c'est se jouer du public, et, si nous étions public, nous nous vengerions, et de la belle façon, de tous ces postulants littéraires qui ont l'humilité au bout de la plume, un indomptable orgueil dans la volonté. Quelle incongruité ! quelle hypocrisie ! quelle monstruosité ! s'emmieller la

voix, s'envelopper dans une peau de caniche et se faire subir, en véritable despote. Autant nous aimerions un brigand armé jusqu'aux dents qui, le pied sur la gorge d'un voyageur, lui minauderait d'un ton de chattemitte : « Mon bien cher ami, voudriez-vous m'accorder la liberté grande de faire passer votre bourse de votre poche dans la mienne ? » Vanité, présomption, tyrannie, ridicule sont les traits distinctifs d'un : « Nous demandons au lecteur la permission de... » ou de tout autre préambule *ejusdem generis*. Plutôt, pour notre compte, quoique nous tombions parfois en ce lourd péché, nous préférerions entendre un auteur s'écrier : « Je me suis fourvoyé, jeté tête basse dans le bourbier de l'embarras, mais, vous qui me lisez, vous êtes un niais, pour ne pas dire plus, et à l'aide d'une légère décoction d'essence de flatterie, je me fais fort de me tirer de la mare et de vous faire croire que je n'ai pas cessé un seul instant, de planer dans les cieux ! » Quand même il s'adresserait à un intéressant membre de la famille des polypes; l'auteur ne lui tiendrait pas autre langage et s'il ne le traduit pas généralement au moyen des sons ou des signes, soyez persuadé qu'il est l'énonciation adoucie de sa pensée intime. Ne jugez pas des magasins sur l'enseigne, a dit le sage, jugez encore moins des préparations pharmaceutiques contenues dans un flacon sur l'étiquette. Mais gardez-vous, oh ! gardez-vous de juger de la modestie d'un écrivain, politique, fantaisiste, romantique ou nouvelliste sur une adresse à ses lecteurs. Plus elle sera humble, plus elle sera hautaine ; plus elle sera doucereuse, plus elle sera empoisonnée ; plus elle sera naturelle et plus elle cachera de travail; plus elle aura l'air *bon enfant*, et plus elle sera maligne, malveillante, altière, envenimée. Oh ! défiez-vous-en comme des béguins orgueilleux, des panaches modestes, des diamants pénibles, dont parlait, en 1839, madame de Girardin dans sa XVme Lettre — Enfin, ayez foi dans notre expérience, comprenez l'influence du fléau que nous signalons, puisque, nous-mêmes, le plus souvent, et juste à ce moment, nous nous laissons gagner par lui ; et fuyez encore les piéges de ce genre : « Nous souhaitons que le lecteur nous pardonne cette digression et nous fermons la parenthèse. »)

Donc il nous est agréable de revenir à notre ami Alphonse Mougenot que nous avons laissé dans « ses appartements *garnis* » des Escaliers du Casse-Cou.

— Il serait grandement temps que je déjeunasse, moi aussi, dit-il, quand l'artiste l'eut quitté.

La réflexion était fort naturelle. Midi sonnait et Mons Alphonse n'avait pas mangé la moindre croûte depuis la veille au soir; mais ce qui pouvait ne pas être naturel du tout pour notre jeune homme, c'était l'impossibilité de condescendre aux instantes requêtes de son estomac. Il était si généreux lui ! Il aurait donné son dernier sou à un *quêteux*.

Alphonse consulta d'abord ses poches.

— Percées ! dit-il, mélancoliquement.

Que de mystères il dévoilait, ce participe passé ! Lecteur, aurez-vous assez de pénétration pour saisir tout ce que nous ne vous disons pas ?

Et Alphonse répéta avec un surcroît de douloureuse amertume qui aurait attendri un crocodile :

— Percées !

N'allez pas croire, au moins, que ce *percées* fût synonyme de *trouées* ; point, point, point ! ce mot,—devons-nous l'appeler mot ? — avait une bien autre signification. D'abord, dans la langue française il n'y a pas de synonymes-synonymes. Un célèbre grammairien l'a écrit, tenez-vous-le pour dit. Or, les paroles sont les sons, les sons ont un sens de convention qui se contracte ou se dilate suivant la pensée et le génie du parleur. Et dans la bouche d'Alphonse Mougenot interrogeant ses *profondes*, — adjectif qui, dans son vocabulaire, était un substantif, — le terme percé équivalait à vide. Alors, que ne se servait-il de vide ! Hélas ! c'est parce qu'il s'en servait trop souvent par force, que l'infortuné lui substituait, en maintes occasions, des diminutifs, des augmentatifs, des correctifs, des explicatifs, ou des palliatifs, afin d'affaiblir dans la traduction de son idée la déception qu'elle renfermait. Creusez-vous le cerveau pour expliquer cette phraséologie. Elle est la propriété d'Alphonse — un littérateur ! — non la nôtre, et nous lui cédons volontiers les bénéfices de la paternité.

Comme son intime Alfred Robin, quand il désirait des combustibles, Alphonse Mougenot, désirant des aliments, promena ses yeux — singulière métaphore, que vous en semble ? — autour de sa « chambre à coucher ; » mais, en matière d'aliments il n'aperçut que des bouts de chandelle.

La chandelle peut être fort nutritive, ses bouts même peuvent avoir des propriétés stomachiques très-recommandables ; mais, en somme, ni elle ni ses bouts ne se recommandent à la vue, à l'odorat et au goût. Ce dernier, en particulier, a,— c'est notre avis, — une inimitié prononcée pour ladite chandelle et ses bouts.

Ainsi pensait Alphonse Mougenot, le littérateur, et il avait beau se répéter que ventre affamé n'a pas d'oreille, il ne pouvait se décider à tâter de ces bouts de chandelle qui, néanmoins, loin de réfléter une blancheur cadavérique, comme c'est l'ordinaire, étaient d'un jaune succulent.

Il y avait bien encore là, en un coin, des pelures de patates mélangées à une fourmilière d'autres pelures ! mais se repaître de pelures ! un homme comme il faut se repaître de pelures ! la nourriture des animaux immondes ! La dignité humaine fit entendre sa voix et Alphonse détourna ses regards.

— Point de honteuses faiblesses ! dit-il majestueusement. Et un instant après il reprit :

— Qui donc inventera un procédé pour vivre sans bâfrer ?

Les murs ne répondirent pas. Les murs n'ont pas le sentiment de la charité.

Fatigué de promener ses yeux, Alphonse promena ses jambes. Les jambes ne furent pas plus favorisées que les yeux. Elles conduisirent leur maître du poêle à la bibliothèque, de la bibliothèque au lit, du lit au bûcher ; les bras, les mains même lui prêtèrent leur aide, mais vainement !

Nihilisme palpable.

— Encore, si j'avais froid ! dit Alphonse, je pourrais me chauffer. Dieu merci, ce n'est pas le bois qui me manque ! Quelle provision !

Il contemplait avec la satisfaction de l'orgueil rassasié trois bûches honteuses de leur isolement.

— Si je me débarrassais de ce bois inutile ! Où vendre ces trois bûches ?

Le problème était certainement plus insoluble que celui d'Hamlet.

— Diable ! j'ai eu tort de donner mon dernier *trente* à ce dépensier d'Alfred qui se livre à des consommations fabuleuses de gâteaux !... Cependant, il n'est pas possible qu'il ne me reste point quelques *copes*. Cherchons !

Il se mit à chercher ; il avait raison, en détournant son esprit de

son estomac, il oubliait les tiraillements de la faim. « Qui dort, dîne, » n'est-il point un proverbe populaire ?

— L'algèbre n'a pas le sens commun : zéro plus zéro font deux zéros, c'est-à-dire rien.... Mon gilet ! animal, je n'y songeais pas. A quoi bon, je vous demande un peu, un gilet au commencement de l'hiver, alors qu'on s'enferme dans son surtout de la ceinture au menton ? Pour l'été, passe encore ! mais pour l'hiver, un gilet, c'est un hors d'œuvre, une gêne ! ça empêche la taille de se dessiner avec élégance ! ça donne de l'embonpoint ; ça fait forcer les coutures, déchirer les boutonnières, casser les boutons des paletots. C'est donc plus qu'une incommodité, plus qu'un désagrément, c'est un désavantage flagrant, une cause de déboursés, une source de ruine. Vendons mon gilet.

Une, deux, Alphonse a ôté sa redingote, s'est dépouillé du gilet condamné ; puis il rendosse le premier vêtement, roule le second, le place sous son bras et le voici qui se rend chez le fripier voisin.

Il n'est pas encore en bas des escaliers, une jeune fille lui saute au cou.

— Alphonse !

— Ah ! ciel ! toi, Emma !

— Comment te portes-tu ?

— C'est la Providence qui t'envoie ; je la reconnais bien là la Providence ! chère Providence va, je ne la maudirai plus.

— Que dis-tu donc ?

— Moi ! je suis fou.... je suis.... mais quel hasard, ma bonne, ma tendre petite sœur ?

— Oh ! c'est toute une histoire. Entrons chez toi, je te conterai cela.

— Ah ! oui, tu vas me conter cela, Emma.

— Tu ne me demandes pas des nouvelles de la famille !

— La famille.... oui.... c'est vrai.... j'oubliais... non... mais la joie de te revoir... je suis si ému... Tu excuses, n'est-ce pas, petite sœur ?

— Certainement. D'ailleurs, tout le monde est bien à la maison et puis, tu ne sais pas, Alphonse...

— Quoi donc ?

— Tu ne devines pas ?

— Non, sur ma parole.

— Mais d'abord, entrons chez toi. Tu demeures ici ?

— J'ai mes appartements là-haut.

— De quel air vous dites cela, monsieur ! Sont-ils fiers ces hommes, parce qu'ils.... Moi aussi, j'aurai bientôt mes appartements, comme tu dis.

Tout en causant, ils étaient arrivés sur le palier où s'ouvraient « les appartements » d'Alphonse.

En y pénétrant, la jeune fille jeta un cri de surprise.

— C'est la première pièce, le vestibule, dit gravement l'étudiant. Voici ma salle d'étude. Comment la trouves-tu ?

— Ah mais, sainte Vierge ! est-ce ici que tu habites ?

— Jour et nuit lorsqu'il fait beau et lorsqu'il fait mauvais.

— Tu dis?

— Je dis, mademoiselle, que c'est ici dans cette chambre simple et modeste, comme il convient à un homme de lettres, que votre frère tailla le premier escalier qui doit conduire notre nom au temple de la gloire !

— Je ne te comprends pas très-bien, dit Emma, regardant Alphonse avec stupeur, comme si elle eût craint que sa raison ne fût égarée.

CHAPITRE VII

UN CHAPITRE PERDU, HORMIS UNE CONFIDENCE EN PERSPECTIVE

Seize ans; une taille élancée: des épaules riches en promesses ; une main blanche, potelée, des ongles lustrés comme l'opale; un pied menu, cambré; pour couronne aux épaules, sur un col flexible, une tête intelligente et mutine, railleuse et naïve, spirituelle et chaste, telle est Emma Mougenot. Supposez-lui des cheveux blonds cendrés, des prunelles si luisantes qu'on ne sait si elles sont noires ou châtaines; un nez finement retroussé; des lèvres minces, bien arquées : les trente-deux perles de rigueur; une fossette au menton; la peau plus fraîche que la corolle d'une rose nouvellement épanouie; des grâces inexprimables.... et que votre merveilleuse imagination fasse le reste.

Après tout, un écrivain n'est pas un daguerréotypiste !

Emma n'avait point encore allumé le flambeau de l'hyménée—ce qui ne veut pas dire qu'elle n'avait point encore allumé celui de l'amour. — La métaphore ne nous appartient pas; daignez ne pas nous l'attribuer.

La toilette d'Emma était d'une simplicité pleine de coquetterie.

Voilà une alliance de mots bien extravagante, s'écriera le lec-

teur; on la dirait empruntée à la littérature du temps où les rois épousaient des bergères. Voilà une phrase toute naturelle, pensera la lectrice, en sautant au paragraphe suivant.

Et le paragraphe suivant, apprendra à la lectrice et au lecteur qu'Emma portait :

Une capote de gros de Naples bleu ;

Une pèlerine de vison sur laquelle se rabattait un col à dents de loup ;

Une robe de mérinos marron ;

Des bottines de casimir noir, sous de vulgaires caoutchoucs ;

Des gants de peau olive, fourrés ;

Et le lecteur, s'il a parcouru cette énumération, hochera la tête en disant :

— L'auteur est un âne.

L'auteur saluera respectueusement le lecteur et écoutera la lectrice qui chuchotera :

— Quelle forme avait ce chapeau de gros de Naples bleu ? Comment cette pèlerine de vison, sur laquelle s'abattait un col à dents de loup, était-elle taillée? Le col à dents de loup était-il en dentelle ou en tulle? était-il brodé ou non ? quels dessins? Cette robe de mérinos marron sortait-elle de ateliers de Mme A. ou de Mme B.? était-elle à la mode française ou anglaise, unie ou brochée? Ces bottines de casimir noir sous de vulgaires caoutchoucs, d'où cela venait-il? Ces gants de peau olive fourrés, quel numéro portaient-ils ?

La lectrice réfléchira une heure, un jour, plusieurs jours, et nous répondrons à la lectrice : Cette toilette entière, madame, était élégante, comme celle qu'affectionne votre bon goût, et la lectrice nous comprendra.

La morale de ceci, demandez-la aux dames, messieurs.

— Quel trésor de platitudes! bougonnera encore le lecteur, après un coup d'œil dédaigneux à ces réflexions que nous croyons si sages et qui nous ont coûté tant de peine à exprimer!

— Où veut-il en venir! songera la lectrice, après un coup d'œil anxieux pour s'assurer qu'elle est bien seule dans sa chambre, avec notre livre pour mobile et dépositaire de ses impressions.

A l'entretien qu'eut Emma Mougenot, fille nubile, avec son frère Alphonse Mougenot, littérateur célibataire, répliquerons-nous.

Or, admettons la non-existence du chapitre VII, et nous aurons la réponse à la dernière question du chapitre VI.

— Tu me comprendras plus tard dit Alphonse, en souriant, pour le moment, causons de toi.

— Eh bien! dit Emma, tu sauras, mon bon petit frère, que j'ai une grande, grande, oh! mais une grande confidence à te faire!!

— Une grande confidence! Mon livre aurait-il fait sensation?

— Il s'agit bien de ton livre! reprit la jeune fille avec une moue ravissante.

— Hein!

— Bon, ne vas-tu pas te fâcher! oh! le méchant; fi! que c'est laid, monsieur, de rouler les yeux comme un possédé!

— Je suis un sot, tu as raison, Emma. Allons, permets-moi de t'embrasser, et fais-moi ta grande, grande confidence!

La délicieuse enfant ne se fit pas prier. Se levant sur la pointe des pieds, tandis que son frère se penchait et la soulevait dans ses bras, elle reçut sur les joues deux vigoureux baisers qui retentirent bruyamment et laissèrent à la place où s'étaient imprimées les lèvres d'Alphonse deux marques rouges comme le henné.

— La paix est-elle conclue, mademoiselle guêpe? dit-il ensuite.

— Conclue, ratifiée et scellée, s'écria la jeune fille, en rendant à son frère les deux baisers.

— Bravo! débarrasse-toi de ton attirail et asseyons-nous.

— Nous asseoir! dit Emma cherchant du regard un siége.

— Certainement. On devise mal debout, petite sœur. Nous avons tant de choses à nous communiquer. Six mois que nous ne nous sommes vus, sais-tu bien! et dans ces six mois comme tu as grandi...

— Vraiment!

— Embelli, voulais-je dire.

— Alphonse, tu dois être un pauvre écrivain.

— Vous dites, Emma?

— Je dis que tu dois être un pauvre écrivain!

— Encore une querelle!

— Non, non, dit la jeune fille achevant de déposer son chapeau et sa pèlerine sur la peau de buffle qui constituait le lit d'Alphonse.

— Mais sais-tu bien que tu m'insultes, Emma?

— Quel ton tragique! Est-ce qu'on joue à présent la comédie, à Québec?

— Nous n'avons point d'acteurs.

— Je ne l'aurais pas cru.

L'étudiant littérateur plissa son front comme un homme qui se croit trop supérieur pour imaginer qu'on ose se moquer de lui, et surtout qui a peur qu'on ne s'en moque.

— Mais, dit Emma, où veux-tu que je m'asseye?

Cette question, comme la goutte d'eau froide dans un vase en ébullition, eut un effet phénoménal.

— T'asseoir ! c'est vrai... Rien n'est plus facile, ajouta-t-il au bout d'un instant.

— Facile ! répéta Emma, cherchant toujours un siége convenable.

— Parbleu ! sans doute ; je t'accorde la permission d'user de mon fauteuil. C'est le moins que je puisse faire pour ma sœur?

Cette fois, la jeune fille craignit que le cerveau d'Alphonse ne fût tout à fait détraqué. Et le regard moitié craintif, moitié douloureux qu'elle lui adressa, traduisit ses appréhensions.

Mais l'auteur de *Virginie* ne la voyait pas. Il s'était retourné et bravement transporté à son *sanctum sanctorum* où se trouvait le fameux trône littéraire que nous avons eu le bonheur de crayonner en peignant sa chambre.

Il l'approcha presque solennellement.

— Voici, dit-il. Prends place!

Jamais Ligier ne prononça avec plus de gravité le vers de Corneille :

« Prends un siége, Cinna..... »

— Et toi? demandèrent les yeux de la jeune fille.

— Moi! répliqua Alphonse, saisissant au vol cette interrogation muette, ne sois pas en peine !

CHAPITRE VIII

OU IL EST QUESTION DE LA GRANDE CONFIDENCE QUE MADEMOISELLE EMMA MOUGENOT FIT A SON FRÈRE

Le jeune homme s'était tout bonnement assis sur le plancher, les jambes croisées sous lui.

— Allons, mademoiselle Emma, ouvrez-nous votre cœur, dit-il.

— Mais, mon Dieu comme c'est drôle ici, murmurait sa sœur jetant autour d'elle des regards à demi effarés.

— Drôle! s'écria Alphonse. Qu'y a-t-il de drôle dans mon logement? Ton qualificatif est déplacé. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Tu as des choses graves à me confier....

— Bien graves assurément, dit Emma en rougissant.

— Parle donc.

— Eh bien, je voudrais me marier.

— Vous marier !

— Eh! pourquoi pas? riposta-t-elle d'un ton piqué. Ne suis-je donc pas en âge? Savez-vous, monsieur, que j'ai eu seize ans accomplis à la Toussaint dernière !

— Mais avec qui?

— Ah! ah! curieux, tu voudrais le savoir, n'est-ce pas?

— Il me semble, fit Alphonse avec une gravité risible que comme ton aîné j'ai droit à ta confiance.

— Qui vous dit le contraire, monsieur le grand homme?

— Et, continua l'écrivain, mes conseils peuvent te servir très-fructueusement, car c'est une importante question que la question du mariage. Je m'en suis fort occupé. On ne l'étudie pas assez, quoiqu'elle soit la première de toutes. Le mariage, n'est-ce pas la base de l'édifice social? Combien peu pourtant les hommes de notre siècle travaillent à la consolidation des fondements de ce bel édifice! Ils sont aveugles. Ils négligent les assises, pour orner le couronnement. Aussi leurs institutions ne sont-elles que des institutions factices et toute leur philosophie politique n'est-elle qu'une philosophie d'écoliers. Ils ne savent pas ou ne veulent pas savoir. Ils négligent leur avenir, parce qu'ils ignorent le mariage. Mais vienne un temps plus heureux et je publierai mon grand ouvrage; mon chef-d'œuvre, le rêve de toute ma vie....

— Quel est donc ce merveilleux livre? demanda Emma éclatant de rire.

— Ce livre, jeune pensionnaire, c'est une trilogie en douze volumes, et elle est là!

Alphonse porta l'index à son front avec un geste qui rappelait assez bien celui du Chénier.

— Comment s'appellera....

— Ma trilogie s'appellera *Mariage*. La première partie portera, en sous titre : — *Mariage d'amour*; la seconde *Mariage de raison* et la troisième *Mariage d'argent*.

— Bravo, fit Emma, en frappant joyeusement dans ses mains! Je retiens la première copie de ton *Mariage*, mais surtout tâche qu'il n'endorme pas comme ta *Virginie*.

— Mademoiselle!

Le jeune littérateur s'était levé tout d'une pièce en fronçant les sourcils.

— Allons ne fais pas le Jupiter, à présent, lui dit sa sœur dont les rires frais et perlés retentissaient sans cesse dans l'appartement. Je vais te déclarer le nom de mon futur, et j'ai l'assurance que tu seras enchanté de l'apprendre.

— A quelle catégorie appartiendra ton mariage?

— Je ne comprends pas.

— Sera-ce un mariage d'amour, ou un mariage de raison ou un mariage d'argent ?

— Vraiment, mon cher Alphonse, ta question m'embarrasse. Je ne suis pas une savante, moi ; tout ce que je sais c'est que j'aime mon prétendu, le reste ne m'inquiète guère.

— La raison doit présider au mariage autant au moins que l'inclination.

— Du reste, Léon....

— Quel Léon ? s'écria Alphonse avec une émotion visible.

— Mais, Léon Clairville, de Trois-Rivières ; tu ne connais que lui, repartit Emma surprise.

— Que trop ! dit vivement Alphonse. Ce mariage ne se fera pas.

— Tu...

— Je dis et répète que ce mariage ne se fera pas. D'ailleurs, tu ne dois pas aimer ce Léon, Emma.

— C'est bien là ce qui te trompe, répliqua la jeune fille effrayée du changement de manières qui s'était subitement opéré chez son frère.

— Je ne me trompe pas, Emma, dit-il en lui prenant la main et en l'enveloppant d'un regard plein d'affection et de sollicitude. Je ne me trompe malheureusement point, ma chère petite sœur. Léon Clairville ne peut être et ne sera pas ton mari.

— Pas mon mari ! lui ! je n'en aurai jamais d'autre. Je l'aime, et je comptais sur toi pour faire entendre raison à notre bonne mère qui ne paraît pas bien disposée en sa faveur.

En balbutiant ces mots, la jeune fille avait les larmes aux yeux.

— Voyons, calme-toi, Emma.

— Ne dis pas que je n'épouserai point Léon ?

— Je ne puis mentir, tu ne l'épouseras pas, répliqua Alphonse d'une voix douce mais ferme.

Emma retira brusquement sa main de la sienne.

— Et moi je dis que tu ne m'en empêcheras pas, fit-elle, avec un léger accent de colère et de défi.

— Chut, voici quelqu'un ! reprit son frère.

On frappait à la porte.

— Entrez, dit le jeune homme en prenant une position plus convenable.

Et comme on n'entrait pas, il ouvrit la porte du bûcher, qu'il fallait, on se rappelle, traverser pour arriver à sa chambre

Dans le bûcher, il n'y avait personne et on heurtait toujours, mais légèrement, à la porte extérieure.

— Entrez, répéta Alphonse en soulevant le loquet.

Un petit garçon de dix à douze ans se tenait sur le palier. A sa vue, Mougenot parut contrarié.

— Entre, lui dit-il brusquement.

Et il courut fermer la porte de la chambre du fond, restée entrebâillée.

Se retournant ensuite vers l'enfant :

— Que me veux-tu? lui demanda-t-il.

— Yureska envoie cela, répondit l'autre, en lui présentant un petit sachet de peau d'orignal, brodé en poil de porc-épic avec des perles fausses, comme les *squaws* [1] ont l'habitude d'en confectionner.

Mougenot tressaillit et cacha vivement l'objet dans la poche de côté de son paletot.

Puis il dit à l'enfant qui attachait sur lui un regard anxieux :

— J'irai.

— Et quand?

— J'y serai avant toi ; va!

Ensuite il revint près d'Emma, qui contemplait, avec une curiosité bien naturelle, le singulier appartement occupé par son frère.

Il avait l'air si inquiet que la jeune fille le remarqua aussitôt.

— Mon Dieu! te serait-il arrivé un malheur? lui cria-t-elle.

— Moi! moi! non; mais, non; pas le moins du monde! répliqna Alphonse d'un ton qui démentait singulièrement le sens de ces paroles.

— Mais tu es pâle...

— Pâle, allons donc! petite sœur, tu es folle, riposta-t-il, en s'approchant d'un morceau de glace aux trois quarts veuf de tain.

— Oui, très-pâle.

— Ah! c'est l'ordinaire, chez moi la pâleur ; les travaux excessifs, les veilles... Tu ne sais pas ce que c'est que la profession des lettres, Emma... Un métier de cheval de *cab*.

— Pourquoi tant te fatiguer, aussi? hasarda Emma, à qui son

[1] Nom généralement donné aux Indiennes.

instinct de femme avait révélé une partie des tribulations du littérateur, mais étonnée surtout des privations volontaires auxquelles il se condamnait ; car Alphonse pouvait, s'il l'eût voulu, vivre dans une grande aisance. Seulement, il avait une manie singulière : Il prétendait gagner lui-même son existence, ce qui, pourtant, ne l'empêchait pas d'accepter les sommes que sa mère lui faisait, avec raison, passer de temps en temps.

— Pourquoi ? ah ! pourquoi ? crois-tu que la gloire s'acquiert sans labeur ? Du reste, je ne me plains pas, petite sœur. Je suis heureux, très-heureux ! Mais, dis-moi : Où es-tu descendue ?

— Moi ? chez notre tante.

— Ah ! ah ! chez la bonne femme de la rue Saint-Jean. Eh bien, j'irai t'y voir... dans la soirée ?

— C'est-à-dire que tu me chasses, Alphonse.

— Nullement, Emma, nullement... Une circonstance... imprévue... Nous causerons de ton affaire, ce soir...

— Tu es bien gentil !

— Je t'assure...

— C'est bon, monsieur. Une autre fois je vous ferai encore ma visite ! dit Emma, d'un accent piqué, et en se levant pour partir.

— Tu es une enfant ! je t'affirme qu'il s'agit pour moi d'une question de la plus haute importance.

— De vie ou de mort ! riposta-t-elle ironiquement.

Alphonse ne répliqua point.

— Au revoir donc ! fit-elle.

— A ce soir, dit-il en lui tendant distraitement la main.

— Ah ! j'oubliais, reprit Emma. Notre bonne mère m'a chargé de te donner ça.

Ouvrant un sac qu'elle portait au bras, pendu à une chaînette d'argent, la jeune fille en tira vingt pièces d'or et les lui mit entre les mains.

— Cent piastres ! dit assez froidement Alphonse ; ah ! merci, ma sœur. Que je t'embrasse !

— Ma foi, non, monsieur ; vous êtes trop égoïste. Ce n'est pas moi qui vous inspire cet excès de tendresse.

— Emma, peux-tu croire ?...

— Oui, je crois que tu es un méchant. Tu m'as fait de la peine

en parlant si mal de mon fiancé. Qu'as-tu à lui reprocher ! est-ce que Léon...?

Le front d'Alphonse se rembrunit.

— Assez! exclama-t-il avec un geste de la main. Ce soir, Emma, tu sauras tout.

— Et pourquoi pas maintenant?

— Maintenant, c'est impossible. Je n'ai pas le loisir. Il faut absolument que je sorte.

— A ton aise, Alphonse, répliqua-t-elle en comprimant les sanglots qui étouffaient sa voix.

L'artiste ne s'aperçut pas de l'émotion à laquelle sa sœur était en proie.

— A ce soir, répéta-t-il brusquement.

Emma quitta sa chambre, le cœur gros, les yeux noyés de larmes, et quelques minutes après, Alphonse arrivait, en courant, sur la place du Marché de la Haute-Ville où stationnent les voitures publiques.

Il s'élança dans un traîneau.

— Où va-t-on? s'enquit le charretier.

— A Lorette, et vite!

Le traîneau partit avec une grande rapidité.

CHAPITRE IX

CE QUE C'EST QU'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE AU CANADA, ET COMME QUOI IL Y A PARTOUT DES ESPRITS ENTHOUSIASTES QUI SE LAISSENT PRENDRE AU CHARME DU MERVEILLEUX.

Cependant, Alfred Robin et son guide mystérieux avançaient à grands pas dans la rue Champlain. Le jour baissait ; dans l'après-midi le temps avait changé, la neige tombait à gros flocons, violemment chassés, les uns contre les autres, par une tourmente du nord-est. Il faisait une *bordée de neige*, comme disent les Canadiens. Elle glaçait les membres ; elle aveuglait les yeux.

Les passants étaient rares ; on ne rencontrait aucune voiture, sur cette longue voie qui s'allonge, en tournoyant comme un serpent, aux reins de Quebec, entre la citadelle et le fleuve.

De temps en temps, les aboiements lamentables d'un chien et le son aigre d'un violon dans quelque cabaret borgne, se mêlaient aux sifflements de la bise et troublaient le silence.

Les deux piétons marchaient d'un pas pressé, sans échanger une parole.

Arrivés derrière le cap Diamant, l'étranger dit à son compagnon :

— Il fait froid, ce soir, vous sentez-vous disposé à prendre un verre de *sangris?*

— Merci, dit Alfred, je n'ai pas soif.

— Mais vous grelottez, mon cher. Nous devons traverser le fleuve, et, croyez-moi, un peu de vin chaud ne vous fera pas de mal.

— Traverser le fleuve? répliqua l'artiste, avec autant d'étonnement que d'incrédulité.

— Sans doute ; est-ce que cela vous surprend?

— Mais nous ne trouverons personne pour nous traverser.

— Allons donc !

— Ne savez-vous pas que le Saint-Laurent est impassable depuis deux jours, à cause des énormes glaçons qu'il charrie? Les bateaux à vapeur ont même interrompu leur service. D'ailleurs, par la tempête qu'il fait, nous n'aurons pas de rameurs.

— Qu'à cela ne tienne, jeune homme ! j'en aurai, moi, répondit l'inconnu de ce ton sarcastique dont il n'avait guère cessé de se servir depuis le commencement de leur entrevue.

Alfred exprima son doute par un mouvement de tête.

— Voyons, entrez ici avec moi, et soyez sans inquiétude. Nous aurons du monde pour nous mener et du monde pour nous ramener.

Il le poussait doucement dans une taverne dont il venait d'ouvrir la porte.

Le jeune homme se laissa faire sans mot dire.

Il y avait dans la taverne une douzaine d'individus qui paraissaient, par leur costume, appartenir aux basses classes du peuple. C'étaient des bateliers, des charpentiers de navires, des pêcheurs et des *cageux* ou bûcherons qui descendent les radeaux sur le Saint-Laurent après la fonte des neiges. Cependant, une inspection plus attentive de ces gens aurait fait découvrir chez plusieurs d'entre eux les traits trop fins et les mains un peu bien blanches pour des hommes obligés à un grossier travail manuel.

Ils buvaient et fumaient.

La venue d'Alfred et de l'étranger sembla passer inaperçue.

Toutefois, un observateur minutieux eût remarqué que chacun des buveurs échangea aussitôt un coup d'œil rapide avec son voisin.

— Que prenez-vous? demanda l'inconnu à Robin, en s'approchant de la *bar* ou comptoir.

— Un verre d'ale, répondit-il.

— Un verre d'ale et un sangris, alors! commanda le premier à l'aubergiste.

— On va vous servir.

A ce moment, six des buveurs se levèrent et sortirent.

— Voilà votre sangris, dit l'hôtelier, en montrant un verre de vin de Port, chaud, au-dessus duquel flottaient des pellicules de muscade qu'il venait de râper.

— Buvons! fit l'étranger.

Et il choqua son verre contre le gobelet d'étain dans lequel on avait versé de la bière pour Alfred.

Il jeta ensuite une pièce de monnaie au cabaretier, en lui disant :

— Père Lafrance, vous allez me prêter un capot de fourrure.

— Tout de suite, tout de suite, monsieur...

Un signe impérieux du demandeur coupa la parole à l'aubergiste, qui courut chercher le vêtement.

— Endossez ce surtout, dit à Robin l'étrange personnage.

Celui-ci voulut s'en défendre.

— Mettez-le, vous dis-je. Vous êtes légèrement couvert; un bon capot de peau de buffle n'est pas un luxe inutile, quand on est forcé de faire à cette heure une promenade sur le Saint-Laurent.

L'artiste se rendit à l'influence irrésistible qu'exerçait sur lui le mystérieux voyageur, plutôt qu'à la justesse de son observation.

Aussitôt après ils partirent.

— Vous êtes donc sérieusement décidé à me conduire de l'autre côté du fleuve? hasarda Alfred, dès qu'ils furent dehors.

— Ne vous l'ai-je pas dit?

— Mais c'est nous exposer.

— Peuh!

— Après tout, comme il vous plaira, repartit Robin. Pour moi, la mort ne m'effraye pas, ajouta-t-il avec un soupir.

L'autre ne parut pas avoir entendu cette réflexion.

La bourrasque continuait toujours; les rafales entre-choquaient, avec un bruit sinistre, les uns contre les autres, les rares bâtiments encore mouillés près du quai et la nuit était tout à fait venue. Malgré les tourbillons de neige qui ne cessaient de rouler dans l'air, cette nuit était noire comme l'ébène. On ne distinguait pas à deux pieds devant soi.

Vraiment, il fallait un motif bien sérieux et une détermination

bien arrêtée pour songer à traverser le Saint-Laurent par un tel ouragan.

Parvenus derrière un chantier de bois, à deux ou trois cents mètres de l'hôtellerie, l'inconnu siffla d'une façon particulière.

Le cri aigu d'un goëland lui répondit, et une forme humaine se dessina sur la grève, près d'une énorme pile de bois.

Au pied de cette pile de bois, le long d'une estacade, un canot était amarré. Cinq hommes l'occupaient ; chacun avait la main sur la poignée d'un aviron.

La forme humaine et l'étranger se pressèrent les doigts, et le dernier, se tournant un peu, dit à Alfred :

— Sautez dans le bateau et asseyez-vous sur le banc d'arrière.

L'artiste obéit, son guide se plaça à la poupe de l'embarcation et s'empara du gouvernail, en disant :

— En avant, mes amis ; et appuyons fortement sur nos rames.

Cette invitation n'était pas inutile, car le fleuve était gros comme une mer en furie, et des lames gigantesques, se ruant avec une rage incessante contre les flancs du bateau, et les frappant des énormes glaçons, qui se heurtaient à leur crête, semblaient devoir le rejeter sur la plage où le mettre en pièces avant qu'on eût quitté la baie.

Mais les rameurs avaient le poignet vigoureux, le pilote un coup d'œil sûr et le canot était solide.

Le Saint-Laurent n'a pas tout à fait deux kilomètres de large à cet endroit. Pourtant, il fallut plus d'une heure pour gagner l'autre rive. Le trajet s'opéra en silence. Au surplus, les puissantes voix de la tempête n'eussent pas permis de tenir une conversation. Plus d'une fois Alfred craignit que le bateau ne chavirât ou ne se brisât sous le poids des banquises qui le menaçaient à chaque instant. Mais l'habileté de la manœuvre triompha de tous les dangers.

Le débarquement eut lieu à une faible distance en amont de la Pointe-Lévis.

L'étranger sauta à terre et fit à Robin signe de le suivre.

Les bateliers, à l'exception d'un seul, s'avancèrent derrière eux.

Alfred s'aperçut alors que plusieurs autres embarcations venaient d'aborder ou abordaient au rivage. De chacune de ces embarcations descendaient des hommes qui prenaient le même chemin qu'eux.

Après dix minutes de marche, ils se trouvèrent subitement, au

détour d'une falaise, devant une maison basse dont les volets étaient hermétiquement fermés.

Nulle lumière ne filtrait à l'extérieur.

— C'est ici, dit le compagnon d'Alfred.

— Ici?

— Oui, ici qu'a lieu la réunion.

Ayant dit ces mots à mi-voix, il frappa doucement à une porte qui donnait sur un bois de pins.

Cette porte s'ouvrit instantanément.

— Entrez, dit l'inconnu.

— Mais ces gens? fit l'artiste, en montrant les hommes qui les suivaient à quelques pas.

— Que cela ne vous trouble pas!

Et il l'entraîna dans un vestibule éclairé par une chandelle baveuse, fichée contre le mur.

— La porte se referma aussitôt qu'ils en eurent franchi le seuil.

Au fond du vestibule, dans le coin de droite, un escalier d'une dizaine de marches menait à l'étage supérieur.

Ils montèrent jusqu'à une porte à laquelle l'étranger heurta à trois intervalles égaux. Par un étroit judas, pratiqué dans cette porte, une tête se montra et demanda :

— Qui est là?

L'inconnu prononça deux ou trois mots et la porte fut entrebâillée. Alfred et lui passèrent dans une petite salle, entourée de bancs grossiers et chauffée par un poêle à trois étages, enfoui dans une embrasure, afin, sans doute, de distribuer une partie de son calorique dans quelque pièce adjacente.

Un homme, enveloppé jusqu'aux yeux dans une peau de buffle se tenait près du poêle.

A la vue de l'étranger, il s'inclina respectueusement.

— L'assemblée est nombreuse : Maître on vous attend, fit-il.

— C'est bien, répliqua celui à qui il s'adressait. Où sont les costumes?

— Dans la chambre voisine, Maître.

— Venez vous habiller, dit l'autre à Robin.

Ils pénétrèrent dans une chambre encombrée d'effets paraissant, en général, appartenir à des matelots. Ces effets étaient accrochés à

des portemanteaux, sur toute la longueur de la paroi gauche de la muraille.

Un rideau de serge verte cachait l'autre paroi.

Derrière ce rideau, que l'étranger fit glisser sur une tringle, Alfred vit plusieurs robes en lustrine noire et des blouses en étoffe bleue.

— Ah ! dit-il, c'est à une réunion de la loge que nous allons.

— Ne le saviez-vous pas?

— Je m'en doutais depuis notre départ de Québec, mais je n'avais pas de certitude.

— Vous étiez monté au troisième degré, je crois.

— Oui.

— Alors, prenez vos insignes.

Alfred Robin s'étant dépouillé de son capot, mit une blouse bleue, à laquelle était fixée une épaulette d'or. Par-dessus cette blouse, il jeta une robe noire, à capuchon, assez semblable à un domino, et prit à la main un masque de soie noire.

Son guide avait aussi endossé une blouse bleue, mais distinguée par deux épaulettes d'or, et ornée de brandebourgs soie noire et or. Puis il se drapa, dans un vaste manteau de velours rouge, se coiffa d'un bonnet phrygien également en velours rouge, ainsi que le masque dont il se couvrit le visage.

Leur travertissement opéré, ils rentrèrent dans la première pièce. L'homme, embossé dans la peau de buffle, frappa au guichet d'une porte extérieure. Le guichet glissa dans ses coulisses. L'étranger s'approcha et, se penchant à l'ouverture, dit un mot.

La porte lui fut ouverte et on annonça :

— Le Grand-Maître.

Notre artiste se baissa à son tour vers le trou du guichet, déclina son nom et fut annoncé :

— Le frère Alfred Robin.

Une fois introduit dans la salle, la porte fut fermée au verrou.

Cette salle, longue et étroite, était éclairée par des lampes fumeuses pendues au plafond de distance en distance. Pour tenture, elle avait un papier rouge-sombre, émaillé çà et là de lithographies représentant les martyrs de la liberté, parmi lesquels figuraient, au premier rang, c'est-à-dire de chaque côté du fauteuil du président ou Grand-Maître, les portraits des malheureux pendus à Montréal, après les insurrections de 1837-38.

Le Grand-Maître siégeait sur une estrade élevée d'un pied environ, au-dessus du parquet. Devant lui se dressait un petit bureau couvert d'un tapis rouge. Derrière, dans un grand cadre, on avait peint un œil immense entouré d'un nimbe de lumière, et au-dessous deux mains jointes. Aux côtés du Grand-Maître, étaient assis le premier et le second députés Grands-Maîtres. Au bas de l'estrade, à une table longue, chargée de papiers, travaillaient le secrétaire et l'assistant-secrétaire. Au milieu de la salle, contre le mur se trouvait le bureau du maître des cérémonies, et vis-à-vis, à l'entrée de la pièce, celui du gardien ou surveillant. A l'autre extrémité, en face du Grand-Maître, vous aperceviez le bureau du trésorier. Des bancs recouverts en serge rouge garnissaient l'enceinte. Cinquante à soixante individus y étaient assis. Tous, sauf le président, portaient la robe noire et tenaient un masque à la main. Parmi eux, il eût été facile de reconnaître plusieurs habitants notables de Québec, de Montréal, et les buveurs qu'Alfred avait vus à la taverne du père Lafrance.

Après avoir pris sa place et jeté un coup d'œil rapide sur l'assemblée, le Grand-Maître se leva, en frappant trois fois, avec un petit marteau sur son pupitre. Au bourdonnement des entretiens à voix basse succéda un profond silence ; puis les assistants se levèrent aussi et le Grand-Maître dit d'un ton solennel :

« Être suprême, toi qui es le père et le soutien des opprimés ; toi qui lis au fond des cœurs toutes les secrètes pensées et qui sais que l'amour de la fraternité et de la liberté est notre seul mobile, daigne verser ta lumière dans cette réunion de frères, et lui inspirer les meilleurs moyens pour travailler à la paix et à l'harmonie universelles. »

L'invocation finie, on se rassit.

Frappant, de nouveau, trois coups avec son marteau, le Grand-Maître, toujours debout, dit :

« Mon devoir, dans cette loge, est de présider aux séances et délibérations de la loge, et de veiller à ce que la constitution et les règlements soient strictement observés. »

Ensuite, il s'assit, et, s'adressant à son voisin de droite :

— Premier député Grand-Maître, quel est votre devoir dans cette loge?

Ce à quoi l'interpellé répondit, en se levant :

— Mon devoir, dans cette loge, est de remplacer le Grand-Maître quand il est absent ou sous accusation, et de veiller à ce que la constitution et les règlements soient strictement observés.

— Trésorier, reprit le président, quel est votre devoir dans cette loge?

— Mon devoir, dans cette loge, est de tenir un compte fidèle des recettes et dépenses de ladite loge et d'en présenter, chaque mois, un état au comité.

— Secrétaire, quel est votre devoir?

— Mon devoir, dans la loge, est de faire le compte rendu des actes et délibérations de la loge et de faire signer les procès-verbaux par le président.

— Maître des cérémoniess, quel est votre devoir?

— Mon devoir est de veiller à ce que les membres de la loge, se présentent dans le costume requis et avec les insignes qui leur appartiennent et de présider aux initiations.

— Gardien, quel est votre devoir?

— Mon devoir est de veiller à ce qu'aucun profane n'entre dans la loge.

Apostrophant alors un membre au hasard, le Grand-Maître lui dit:

— Frère Cherrier, quel est le devoir d'un Fils de la Liberté?

— Le devoir d'un Fils de la Liberté est d'aimer tous les membres de cette loge, de les aider et de les secourir dans le besoin, et de veiller à ce que la constitution et les règlements soient strictement observés.

— Frères, la séance est ouverte, dit alors le Grand-Maître.

En ce moment, on frappa à la porte. Le gardien tendit la tête au guichet.

— C'est le frère Bonnefoi, dit-il en parlant au président.

— Bien, le frère Bonnefoi peut entrer.

La porte fut ouverte, un individu parut, s'avança au milieu de la salle, vis-à-vis du président, s'arrêta, décrivit avec la main droite une échelle de Jacob sur sa poitrine, et fut s'asseoir au milieu des autres membres.

Le secrétaire donna lecture du procès-verbal d'une séance précédente. Ce document ayant été approuvé à l'unanimité, le Grand-

Maître ôta son manteau pour en revêtir le premier député Grand-Maître, qu'il installa sur son siége.

Puis il s'avança au bord de l'estrade et parla en ces termes :

« Frères de la loge *Canadienne*, il y a bientôt quatre ans que nous ne nous sommes réunis. Depuis cette époque le sang de nos amis a coulé. Grand nombre d'entre nous sont morts glorieusement à leur poste sur le champ de bataille ; d'autres ont porté leur tête sur l'échafaud. Généreuses victimes d'une idée noble autant que juste, elles nous ont laissé avec un impérissable souvenir, l'héritage de leurs puissantes aspirations, de leur sublime dévouement. Peut-être nous ont-elles aussi légué une vengeance ? Les mouvements de 1837 et 38 ont échoué ; mais est-ce à dire que cet échec nous condamne à porter éternellement les fers que l'Angleterre a rivés à nos mains et à nos pieds ? est-ce à dire que nous ne puissions rompre le joug et prendre enfin, sur les ailes de la liberté, notre essor vers cette ère de prospérité et de bonheur qui fait le partage des citoyens de la république notre voisine ? est-ce à dire que nous n'ayons été créés que pour servir d'esclaves à de vils tyrans ? Non, frères, les Canadiens ont sucé le lait de l'indépendance au sein de la vieille France, leur mère ; ils savent comme elle défendre et revendiquer leurs droits ; comme elle, ils sauront vaincre et humilier l'orgueilleuse Albion. »

Ces métaphores échevelées soulevèrent l'enthousiasme de l'auditoire qui applaudit frénétiquement.

L'orateur poursuivit :

« — Oui, frères, nous relèverons le drapeau de 38 ; et bientôt il flottera sur la citadèle de Québec. Mais pour cela, il faut de l'union, de l'entente. L'union fait la force, l'entente fait l'habileté ; et c'est pourquoi je vous ai convoqués ici, vous, membres dispersés de la sainte association des Fils de la Liberté ; c'est pourquoi, après quatre ans d'exil, employés à parcourir nos campagnes d'en bas du fleuve, à les soulever, je suis, au risque d'être pris et traîné à la potence, revenu, et vous ai rappelés que nous avions un serment irréfragable qui nous liait les uns aux autres. Voulez-vous nous reconstituer ? »

— Oui, oui !

« — Voulez-vous reprendre le cours de nos séances interrompues, travailler sérieusement, courageusement avec moi ? »

— Oui, oui, nous le voulons.

« — Êtes-vous prêts à tout sacrifier au service de notre cause, du Canada ? »

— Nous le sommes !

« — Eh bien, frères, que chacun de vous se mette à l'œuvre ; que dès demain, dès ce soir, il fasse de la propagande, dans sa famille, parmi ses amis, ses compagnons, partout ; qu'il y songe sans cesse, la nuit comme le jour ; au chantier comme dans sa maison, et, avant six mois, nous serons capables de lever une armée, faible par le nombre sans doute, mais dont chaque soldat pourra répondre comme le guerrier romain : Je m'appelle légion. »

A la péroraison, les bravos redoublèrent si tumultueusement que le vice-président dut rappeler l'assemblée à l'ordre.

Le Grand-Maître reprit son manteau et son fauteuil.

Un des membres se leva et dit :

— Est-ce le moment de faire une motion ?

— Oui, répondit le Grand-Maître.

— Je propose donc que Léon Clairville, avocat à Trois-Rivières soit reçu membre de cette loge.

— Cette motion, dit le Grand-Maître, doit-être faite par écrit et secondée par un membre présent.

Le moteur se hâta de rédiger sa proposition sur un papier qu'il remit au secrétaire.

— La motion est-elle acceptée ? demanda le président.

Personne ne l'ayant combattue, il continua :

— La motion est agréée, nous allons procéder au ballottage du candidat. Frères, une boule blanche est pour l'adoption, une boule noire pour le rejet. N'oublions pas qu'il suffit d'une seule boule noire pour débouter le postulant.

Le maître des cérémonies remit aux assistants deux boules : une blanche et une noire. Quand chacun eut déposé sa boule dans l'urne, le président les examina : il n'y en avait pas une noire.

— Le candidat Léon Clairville est, dit-il, reçu membre de cette loge. Ses parrains désirent-ils qu'il soit initié ce soir ?

— Oui, repliquèrent-ils. Nous l'avons laissé à un demi-mille d'ici ; nous irons le chercher.

Là-dessus, ils sortirent.

Pendant leur absence, divers membres parlèrent de la situation politique et proposèrent des plans d'affranchissement.

Ils discouraient encore, quand le gardien annonça l'arrivée du néophyte.

Le Grand Maître commanda :

— Frère Alfred Robin, et, vous frère Bleau, ainsi que les frères Roulin, Lagenais et Trudel vous aiderez le maître des cérémonies à faire l'initiation.

Les six membres désignés, s'étant masqués, quittèrent la salle et entrèrent dans la première pièce, où se tenait le récipiendaire, en compagnie de ses parrains.

Il avait les yeux bandés.

Le maître des cérémonies et Robin le prirent par le bras, et le conduisirent dans une pièce attenante. Elle était tendue de noir, comme une chambre funèbre, et presque entièrement plongée dans des ténèbres à peine combattues par les rayons blafards d'une lampe sépulcrale. Au centre s'étendait un cercueil couvert d'un linceul. A la tête du cercueil on avait placé un crâne et des ossements humains en croix.

Le maître des cérémonies débanda les yeux au néophyte et lui fit signer une sorte d'acte par lequel il s'engageait à se lier, de son plein gré, aux Fils de la Liberté. Puis, il lui demanda dix francs de droit d'entrée, lui ordonna d'attendre et se retira, avec Alfred. La porte fut fermée avec grand vacarme de clefs et de cadenas. Les dix francs remis au trésorier, des pistolets, des sabres et des poignards furent distribués à quelques-uns des affiliés, et le maître des cérémonies retourna avec ses acolytes vers le patient.

Ils le placèrent dans le cercueil, lui appliquèrent un épais bonnet sur les yeux, et feignirent de clouer la bière, tandis que l'un d'eux récitait la prière des morts.

— Lancez-le dans l'espace ! cria une voix qui s'efforçait d'être effrayante.

Une trappe s'ouvrit sous le cercueil qui coula sur des rainures jusqu'au rez-de-chaussée. La chute n'était ni saccadée, ni dangeureuse, mais accompagnée d'un tel charivari de chaînes, de chaudrons et de cloches felées, que les oreilles du malheureux devaient en être assourdies.

A l'aide d'une poulie, il fut remonté au premier étage, où les

chants et les cliquetis de la feraille recommencèrent de plus belle.

Quand les initiateurs furent fatigués, ils transportèrent le cercueil et son contenu devant la porte de la salle des délibérations.

Le maître des cérémonies frappa à trois reprises différentes.

— Qui est là ? interrogea le gardien après avoir tiré le guichet.

— C'est, répliqua le maître des cérémonies, un pauvre aveugle qui réclame la lumière.

Le gardien transmit la réponse au Grand-Maître qui répondit :

— Est-il digne de la recevoir?

— Oui, il a rempli ses devoirs comme il convenait, repartit le maître des cérémonies.

— Alors il peut entrer, ajouta le Grand-Maître.

La bière fut déposée au milieu de la salle.

Tous les Fils de la Liberté étaient debout et masqués.

On enleva le couvercle du cercueil et le Grand-Maître posa cette question au récipiendaire :

— Que voulez-vous?

— Faire partie des Fils de la Liberté.

— Dans quel but?

— Dans le but d'être utile à mes semblables, et surtout à mon pays.

— Quels sont vos titres pour porter si haut vos prétentions ?

— Mon amour du prochain, de la liberté, mon énergie et mon intelligence.

— Êtes-vous disposé à nous immoler tout ce que vous avez de plus cher?

— Je le suis.

— Vos parents, vos enfants, et jusqu'à votre honneur, si nous le jugeons nécessaires?

— Oui.

— C'est bien, qu'on lui rende jour!

A cet ordre, le néophyte fut tiré du cercueil, et amené devant une table sur laquelle était étalée une bible et un grand écriteau avec cette inscription : *Mort aux traîtres!*

Les conjurés l'entourèrent. L'un lui appliqua sur le cœur la pointe d'une épée, un second, la lame d'un poignard, pendant que d'autres l'ajustaient avec des pistolets.

On arracha le bonnet qui lui dérobait la vue de cet appareil lugubre.

Le premier mouvement du néophyte fut de reculer. Mais il se remit presque aussitôt.

Il avait une de ces physionomies équivoques qui dénotent ordinairement la bassesse entée sur la fourberie.

— Jurez, lui dit le Grand-Maître, jurez sur les saints Évangiles que vous ne trahirez jamais nos secrets, fussiez-vous même soumis à la torture.

— Je le jure, répondit-il faiblement, en baisant le livre sacré.

— Inscrivez votre nom, votre âge, votre profession sur le registre.

Il obéit d'une main tremblante.

— Et maintenant, ajouta le président, qui se démasqua, vous êtes notre frère, nous sommes vos frères, prêts à vous aider dans le besoin, si vous nous êtes fidèle, prêts à vous punir si vous nous trompez. Approchez, que je vous communique nos mots de passe et nos signes. Le mot de passe est *Canada*, le mot de reconnaissance *Rome*. Quant aux signes, figurez avec votre main droite une étoile sur votre poitrine, c'est le premier. Pour vous faire reconnaître d'un frère, en lui donnant la main, pressez-lui la jointure de la troisième phalange de l'index et du petit doigt, avec le pouce et le grand doigt. Et si, parfois, vous étiez dans la détresse, et que vous ne pussiez approcher d'un frère, vous étendrez les bras en croix. Il est bien entendu que quand on vous transmettra ces signes, vous devrez agir pour celui qui vous appellera ainsi que vous voudriez qu'on agît pour vous si vous vous trouviez dans sa position.

Lorsque le catéchumène fut suffisamment renseigné, le maître des cérémonies le mena au vestiaire pour l'habiller.

Pendant ce temps, Alfred Robin, à qui sa figure ne plaisait pas le moins du monde, examinait le registre.

Léon Clairville, âgé de vingt-quatre ans, avocat à Trois-Rivières.

— Il me semble que je connais ce nom-là, murmura l'artiste, en parcourant l'inscription. En tout cas, il a une figure qui ne me revient pas. Si ce gaillard ne nous joue pas quelque mauvais tour, je serai bien trompé.

Le nouvel initié, revêtu du costume officiel, fut conduit par le Grand-Maître à chacun des membres qui se démasquèrent, à mesure qu'on le leur présenta.

Les Fils de la Liberté, des degrés supérieurs, quittèrent ensuite la robe noire, pour ne plus garder que leur blouse bleue et les marques de leurs dignités respectives.

On se remit à discuter un plan d'indépendance pour le Canada. Ceux-ci étaient partisans de l'annexion aux États-Unis; ceux-là voulaient former une république isolée. Quelques-uns désiraient revenir sous la tutèle de la France. Mais personne, à l'exception peut-être du Grand-Maître et d'Alfred Robin, ne se demandait sérieusement comment on s'y prendrait pour chasser les Anglais de la colonie.

Vers quatre heures du matin, le président commanda au secrétaire de faire l'appel des membres présents.

Un acte d'actions de grâces à l'Éternel termina cette séance qui devait avoir des suites si graves pour notre ami Alfred Robin.

Le jour commençait à poindre et il était transi de froid lorsqu'il rentra dans sa chambrette de la rue Sainte-Anne.

. . . . . .

Exténué de fatigue, il se coucha en murmurant :

— C'est égal, voilà une triste nuit de passée; je n'ai pas beaucoup de confiance dans une nouvelle tentative de soulèvement. Il y avait à l'assemblée des gens qui ne valent pas, j'en suis sûr, la corde pour les pendre. Ce Léon Clairville, entre autres...

Le sommeil empêcha le digne Fils de la Liberté d'achever de porter sur un des membres de sa loge un jugement peu fraternel, j'imagine, et pour le moins fort téméraire.

CHAPITRE X

CE QUE C'ÉTAIT QUE LA HURONNE DE LORETTE ET DE SES RAPPORTS AVEC ALPHONSE MOUGENOT.

Alfred Robin dort si bien qu'il n'a pas entendu rentrer sa chère levrette : Mlle Zoé Castor. Laissons-le reposer et revenons à Alphonse Mougenot.

Vers trois heures, il sautait, on se le rappelle, dans un traîneau, et courait à Lorette.

« Qu'est-ce que Lorette ? » Un moment de patience ; je vais vous le dire, ami lecteur.

Lorette ou Saint-Gabriel, — à votre choix, — est un village situé à trois lieues environ de Québec, sur les rives de cette rivière Saint-Charles, dont je vous ai déjà parlé, au Chapitre VI de cette histoire authentique. Rien de fort curieux dans le renseignement, n'est-ce pas? mais, attendez, je n'ai point fini. Lorette se divise en deux parties. La Vieille Lorette et la Jeune Lorette. Si j'étais petit journal, que j'aurais donc beau jeu pour faire un mot ! Maudit soit le métier d'annaliste ! Les deux Lorettes ne sont pas ce que vous pensez, car elles servent de résidence aux derniers descendants des Hurons. L'emplacement où elles s'élèvent fut, le 2 novembre 1667, transmis, par donation d'un sieur Giffard, aux jésuites qui y installèrent les débris de la famille huronne, massa-

crée et presque annihilée par les Iroquois. Un révérend membre de la fameuse corporation, le père Chaumonot, né à Châtillon-sur-Seine, étant parvenu, en 1643, à baptiser Ahanitary, un de leurs chefs, le reste de la tribu imita son exemple, et ce fut ainsi que les jésuites établirent les nouveaux convertis sur leurs domaines.

Le site est superbe : terres excellentes qui ne demandent qu'un peu de culture pour donner d'abondantes céréales, à l'embouchure d'une rivière très-poissonneuse, presque sur les bords de la mer, et aux portes mêmes des territoires de chasse. Mais la grâce divine ne prévalut point sur l'aversion des Indiens pour le défrichement. Leurs protecteurs durent les sustenter pendant une bonne partie de l'année, lorsque le gibier ou la pêche ne donnaient pas. En 1730, les missionnaires construisirent une église dans le village sauvage, et, l'année suivante un moulin. Plus tard, après l'expulsion des jésuites du Canada, le moulin et l'église tombèrent en ruines. On répara tant bien que mal celle-ci, et on abandonna celui-là. Le gouvernement anglais accorda des secours annuels aux pauvres Indiens : des armes, des munitions, des vêtements et des vivres pour huit jours. La nourriture nécessaire aux trois cent cinquante-sept autres journées, ils la demandent à la chasse et à l'industrie de leurs femmes, ou *squaws*. Celles-ci, avec les peaux des bêtes tuées par les hommes, confectionnent des mocassins, des paniers, des pelottes, des bourses, très-artistement brodées en piquants de porc-épic teints de différentes couleurs et ornées de coquillages et de fausses perles (*wampums*). Elles font aussi des raquettes ou chaussures pour la neige; des paniers, des flèches, des figurines et une foule d'autres objets qu'elles vendent soit à des marchands de Québec, soit aux étrangers qui visitent leur village. A ce commerce, quelques Hurons ajoutent celui des canots d'écorce et des traîneaux indiens ; mais la traite des pelleteries les occupe principalement. Ils avaient naguère, comme champ cynégétique, un pays où essaimaient le castor, l'orignal, le caribou. C'était la contrée s'étendant de Chicoutimi à l'embouchure du Saint-Maurice. Ils en jouissaient encore il y a deux siècles, quand les Sept Nations conclurent un pacte en vertu duquel elles devaient manger avec la même cuiller (*micoine*). Par malheur, les Abenaquis de la rivière Saint-Jean, les Micmacs et les Malécites, faisant fi de ce traité, enva-

hirent les réserves des Hurons et détruisirent ou repoussèrent la plus grande partie des fauves qui y étaient cantonnés. Aujourd'hui les Hurons poussent leurs chasses au delà de Saint-Anne et de Batiscan; aujourd'hui aussi, leur nombre est réduit à 140 individus au plus, tandis que, avant leur désastreuse extermination par les Iroquois, ils étaient 40,000. Encore les rejetons de cette fière peuplade sont-ils bien dégénérés. Le sang des blancs a été inoculé au leur, et, au moment où j'écris ces lignes, il n'y a plus, ni à la Jeune, ni à la Vieille Lorette, un Huron pur de tout alliage. Comme, de tout temps, ces Indiens ont eu un goût particulier pour les Français, je ne suis pas surpris du penchant de leurs squaws pour les Québecquois, qui, mieux que tous les autres habitants du Canada, ont religieusement conservé nos mœurs, nos habitudes et notre amour du petit sexe. Ces Hurons parlent presque tous français, et, à l'exception des femmes, ne portent guère le costume national que dans les grandes cérémonies. Leur physionomie se rapproche maintenant assez de celle des Européens pour faire trouver étrange le nom dont les avait gratifiés l'humeur caustique de nos pères ; car, s'il faut en croire Charlevoix, « les Hurons ont été ainsi appelés par les Français qui, voyant ces barbares avec des cheveux coupés et relevés d'une façon bizarre, et qui leur donnaient un air affreux, s'écrièrent, la première fois qu'ils les aperçurent : « Quelles hures ! »

Leur nom véritable est Yendal.

A présent, comme à l'époque de notre récit, la Jeune Lorette comptait dans son enceinte une cinquantaine de maisonnettes en bois, dont quelques-unes en pierres. Elles sont éparses sans ordre sur une éminence, commandant une vue admirable qui embrasse la capitale du Canada et ses environs, plonge au loin sur la rive sud du Saint-Laurent et se noye dans les formes vaguement arrondies des montagnes septentrionales. Près du village, le Saint-Charles roule, avec un bruit d'écolier rageur, sur un lit caillouteux, encaissé dans des rochers que tapissent des lianes flexibles, des lichens, des saxatiles de toutes espèces, et qu'ombragent de sombres pinières. On dirait que, comme la plupart des cours d'eau qui avoisinent Québec, cette rivière a été produite par un déchirement de la croûte terrestre. Des cascades multiples se succèdent devant Lorette. Les ondes se précipitent à travers des masses énormes de gneiss, dans

des fondrières effrayantes, puis elles rebondissent, lancent des fusées d'étincelles liquides, retombent en flocons d'écume, bouillonnent, glissent sur des plateaux jaunes comme l'or, s'enfoncent dans des galeries souterraines pour ressortir ou se jeter, à quelques pieds de distance, dans de nouveaux bassins, de nouveaux passages invisibles, se pulvériser aux dentelures de la roche, se ruer follement contre des blocs erratiques, des racines d'arbre, et reprendre, avec un vacarme étourdissant, leur course furibonde vers le Saint-Laurent.

C'est durant l'été un des spectacles les plus pittoresques que je sache. A mon avis, les chutes du Niagara, si célèbres, et celles de Montmorency, si vantées par les Canadiens, ne valent pas les cataractes de Lorette.

Victor Considérant les prit en telle affection que, les visitant un jour avec moi, il me demanda sérieusement s'il n'y aurait pas moyen de fonder un phalanstère aux alentours!

Je vous dirais bien ce que je répondis au disciple de Fourrier, mais voici arriver Alphonse Mougenot et son *slé*, ou, si vous le préférez, son traîneau ; — le mot *slé*, venant de l'anglais *sledge*, est plus communément usité. — Pourquoi ? — Peut-être parce que ce mot est plus bref, peut-être aussi parce que les Canadiens tendent à s'anglifier.

A l'entrée du village, il y avait une sorte d'auberge.

L'étudiant s'y arrêta.

— Charretier[1], dit-il au conducteur du véhicule, tu m'attendras ici.

— On vous attendra, répliqua l'automédon, en jetant une peau de buffle sur son cheval dont les naseaux couverts de givre, lançaient dans l'air des flots d'une fumée épaisse comme le brouillard.

Alphonse mit pied à terre et s'avança rapidement vers la cure, placée sur une hauteur, entourée d'un quinconce de sapins.

Là, vis-à-vis de l'église, on voyait une cabane, coquettement faite, quoiqu'elle rappelât, autant que possible par son apparence, le wigwam indien.

C'était bien la hutte du Peau-rouge, mais avec les perfectionne-

[1] Au Canada tout conducteur de voiture publique se nomme encore *charretier*.

ments de la civilisation. A l'extérieur, des écorces de bouleau la recouvraient, mais ses ouvertures étaient pourvues de carreaux, sa porte était en bois blanc décoré de peintures; elle présentait l'aspect d'un cône ; mais d'un cône juché comme une ruche, sur un socle, et ce socle formait étage, à en juger par les quatre petites fenêtres qui s'ouvraient aux quatre points cardinaux.

Au dedans, pareille alliance des choses indispensables au sauvage et des commodités que nous avons introduites dans nos demeures : — une grande pièce principale, qui partageait la cabane en deux, comme un corridor spacieux et, de chaque côté, un cabinet. Une étroite croisée au-dessus de la porte, et une autre plus large, au bout, en face, éclairaient cette pièce.

Le centre était occupé par un poêle en fonte, dont le tuyau se bifurquant à quelques pouces du plafond, chauffait les deux cabinets par ses branches qui venaient se rejoindre au grenier, pour saillir à l'extrémité du cône. Quelques peaux de daim et de bison tapissaient la chambre. Des bancs, une table rustique, un coffre constituaient l'ameublement. La batterie de cuisine était représentée par deux chaudières l'une de fer battu pour l'usage ordinaire, l'autre en cuivre de grande capacité, réservée à la fabrication du sucre d'érable, et plusieurs vases en terre brune, disposés sur un rayon.

Il n'y avait rien dans tout cela qui pût attirer une attention spéciale ; cette disposition et ces ustensiles sont assez communs aux habitations villageoises de l'Amérique septentrionale ; mais au fond de la chambre, à droite et à gauche de la fenêtre, deux ornements remarquables sollicitaient les regards.

Celui de droite était un trophée, composé de cornes de buffle, de bois de caribou, et d'instruments de guerre et de chasse : — un casse-tête, une hache, un arc gigantesque, un carquois plein de flèches, des épieux, des lances.

Celui de gauche montrait un *totem* ou écusson peint en couleurs vives, sur une écorce de bouleau de quatre à cinq pieds de circonférence. Il portait *au castor de sable, accroupi sur une cabane d'argent au milieu d'un étang.*

Telles sont les armes des Hurons ; car il ne faut pas s'imaginer que les distinctions de castes, et la sience héraldique ne sont connues que parmi les civilisés. On les retrouve partout chez les hordes nomades du Nouveau-Monde.

La hutte dont nous parlons, était celle d'un chef ; c'est là que se dirigeait Alphonse Mougenot.

Il entra.

Trois personnes étaient assises sur des escabeaux, autour du poêle.

A leur accoutrement on voyait qu'elles étaient indiennes. C'étaient un homme et deux femmes.

L'homme était équipé en coureur [1] du Nord : casque de peau de loutre; lourd capot en robe de buffle ; sur le côté une bourse à tabac faite avec la dépouille d'un rat musqué, des mitas et des mocassins en cuir d'orignal. A la bouche, il avait son *poagan*, ou calumet comme les découvreurs du Canada ont appelé la pipe indienne. Une carabine, à garniture de cuivre, semblable à celles que distribue la Compagnie de la baie d'Hudson à ses employés subalternes, reposait négligemment entre ses jambes, la crosse à terre. L'habillement de ce sauvage était déchiré en plusieurs places : il annonçait de longs services, et indiquait, par sa coupe particulière, que son propriétaire était étranger. Une grande paire de raquettes, fortement recourbées à leur extrémité antérieure dénotait aussi un voyageur arrivant des pays limitrophes des montagnes Rocheuses.

Deux chiens maigres et décharnés comme des loups, étaient couchés à ses pieds.

L'Indien pétunait gravement, répondant seulement par *Atiaondi andusate* ou *aoo* c'est-à-dire oui ou non, en langue huronne, aux questions dont l'accablait une jeune squaw, assise près de lui.

Elle avait nom Yureska, la Colombe-Sauvage, et descendait en ligne directe du fameux Kondiaronk, connu dans nos annales coloniales sous le sobriquet de Le Rat, qui, en 1681, aida si puissamment le marquis Denonville, gouverneur général du Canada, dans la guerre que faisaient les Français aux Iroquois.

Dans les veines d'Yureska coulait immaculé le sang des Hurons, mais aussi elle était la dernière fille de cette vaillante tribu. Méprisant les métis du village de Lorette qu'elle regardait comme des bâtards indignes des Yendals leurs ancêtres, et ne voulant ou n'o-

[1] Les chasseurs de l'Amérique septentrionale sont ainsi nommés par les Canadiens.

sant pas déroger par une alliance avec une autre race, elle semblait destinée à mourir vierge.

C'était pourtant une belle fille qu'Yureska. Malgré sa naissance, vous eussiez difficilement trouvé des traits plus réguliers, une physionomie plus attrayante. Elle avait le teint brun des Américaines, mais sa carnation était chaude comme celle de la pêche en maturité, et sa peau était si transparente qu'on pouvait suivre à travers son mince tissu le délicat réseau des petites artères bleues qui l'animaient. Les pommettes de ses joues, un peu saillantes, rappelaient son origine sans doute; mais elles avaient tant de velouté, les tons en étaient si fondus qu'en la voyant vous songiez aux voluptueuses enfants de l'Andalousie. Et puis, ses grands yeux bruns avaient une éloquence qui fascinait. Le nez était légèrement aquilin, bien coupé, et les lèvres dessinées à ravir. Leur pureté, leur éclat faisait rêver de ces brûlants baisers qui enfièvrent le corps et l'âme. L'ensemble de son visage était plein, riche de santé, agréable, quoique fortement accentué. Elle avait une chevelure brune, moins abondante qu'on ne l'eût souhaitée, partagée sur le milieu du front, en deux bandeaux, dont les tresses entremêlées de grains de coris retombaient sur ses épaules. A ses oreilles brillaient des pendants en or émaillé. Un triple collier de wampums, descendait sur sa poitrine et soutenait une large médaille de la Vierge, car Yureska avait embrassé la religion catholique et reçu en baptême le nom de Marie.

Sa toilette était simple. Une couverte de drap noir, avec une fine bordure jaune, l'enveloppait tout entière, et dérobait ainsi les charmes de sa taille.

Elle ne dissimulait cependant pas la petitesse de ses pieds, emprisonnés dans des mocassins en peau d'élan, dont les broderies étaient vraiment des chefs-d'œuvre de patience et d'adresse.

Le seul défaut qu'eussent ces pieds mignons — mais il était capital, — c'est qu'ils étaient tournés en dedans, ainsi que les ont les femmes indiennes, car on sait que les mères ont l'habitude de les leur déformer de la sorte dès le bas âge.

Malgré cette imperfection, Yureska plaisait; je dirai plus, elle enchantait. Et puisque j'y suis, je vous confesserai bien bas qu'Alphonse Mougenot en était amoureux. Oh! mais amoureux sérieux, « pour le bon motif. » Les préjugés, il les dédaignait! est-ce qu'il

n'était pas homme de lettres, artiste! Malheureusement, ces préjugés étaient justement la pierre d'achoppement où venaient se heurter tous ses efforts pour captiver la gracieuse *sauvagesse*. Nous l'avons déclaré, elle n'était pas déterminée à « marcher à l'autel » — style canadien — parce qu'elle était, hélas! la dernière des Yendals. Cependant, elle aimait Alphonse ; elle le lui avait avoué ; mais en ajoutant que leur tendresse devait être et ne serait jamais qu'une tendresse fraternelle. Frère et sœur, c'est bien joli, assurément, quand on n'aime pas avec une imagination ardente et des sens de vingt ans. Oui, sans doute, l'amour platonique est quelque chose de sublime, de céleste. Mais sur la terre, est-il possible de s'attacher exclusivement au céleste?

Voilà ce que se demandait le pauvre Alphonse, et voilà, ce que, malgré toute sa philosophie, toutes ses notions psychologiques, il ne pouvait résoudre à son entière satisfaction. Il luttait, luttait, le malheureux, et plus il se débattait dans ce filet, plus il s'y empêtrait. La décision d'Yureska était réfléchie, il le savait, se le criait à haute voix pour mieux s'en convaincre, et cependant il n'en continuait pas moins ses assiduités auprès d'elle ; que dis-je? il les redoublait. L'amour ne fleurit-il pas sur les obstacles? ne se nourrit-il pas de ce qui devrait l'empoisonner? Sur quoi comptait Alphonse? Il eût été bien embarrassé de le dire ; mais il comptait cependant sur un changement quelconque, amené par le Hasard, cette providence de tous les gens qui escomptent le présent à la banque de l'avenir. Yureska le voyait avec joie, c'était beaucoup ; il était son obligé; c'était plus encore. L'Indienne lui avait sauvé la vie ou tout au moins l'exil.

Après les troubles de 1838, et la défaite de M. Nelson, à Saint-Charles, des arrestations nombreuses avaient été opérées dans les districts de Montréal et de Trois-Rivières. Quoique fort jeune alors, Alphonse s'était laissé embaucher par les membres d'un club libéral, et ayant pris une part assez active au mouvement populaire, avait été désigné comme dangereux. Il dut prendre la fuite. S'étant réfugié à Lorette, il attendait un moment propice pour passer aux États-Unis, lorsqu'on apprit qu'un détachement de la garnison de Québec venait faire une perquisition dans le village. Ce fut Yureska qui communiqua la nouvelle au presbytère, où le brave curé avait donné asile à l'insurgé. La position était critique. Il fallait partir

au plus vite ; mais où aller? Des troupes battaient la campagne ; et on était en plein hiver.

— Écoute, mon frère, dit l'Indienne à Mougenot, si tu es courageux et si tu n'as pas peur, je me charge de te conduire à une retraite où jamais les habits rouges ne t'iront chercher.

Alphonse accepta. Yureska le mena à une caverne qu'elle connaissait dans la forêt, à plusieurs milles de distance. Le jeune homme y resta cinq ou six semaines, sa libératrice venant presque chaque jour lui apporter des provisions et lui tenir compagnie, malgré le décret qui interdisait, sous peine de mort, de cacher un rebelle. Ces entrevues quotidiennes, dans des circonstances aussi exceptionnelles, eurent le résultat qu'elles devaient avoir. Les deux jeunes gens s'aimèrent, avec cette différence, comme je l'ai expliqué plus haut, que la femme prodiguait volontiers l'affection d'une sœur, et que l'homme cherchait à obtenir la main d'une épouse. Quant à faire d'Yureska sa maîtresse, Alphonse avait des sentiments trop nobles pour y penser. Il suffisait, du reste, de voir l'Indienne pour sentir qu'elle n'était pas femme à céder à une faiblesse des sens. Sa dignité naturelle et la fierté que lui avait inculquée sa belle-mère la mettaient en garde contre toute surprise de ce genre.

La Corneille-Noire, ainsi s'appelait-elle, était une septuagénaire que les révérends pères jésuites avaient, en vain, essayé d'attacher fermement au christianisme. Bien qu'elle eût consenti à recevoir les ondes purifiantes du baptême, elle n'avait jamais renoncé entièrement à l'adoration de ses Manitous. Ses invocations s'adressaient plutôt à Athaensie qu'à la vierge Marie; et les pieuses exhortations du curé de Lorette, M. Dachenai, n'avaient pas réussi à triompher de sa croyance en la vertu des *médecines* et de la magie. On disait même qu'elle exerçait les fonctions de sorcière, et que les Têtes-de-Boule et les Montagnais venaient la consulter du fond du Saguenay et de la rivière Saint-Jean.

Quoi qu'il en soit, la Corneille-Noire laissait Yureska parfaitement libre dans la foi où l'avait élevée son père, le Grand-Épervier, décédé en 1826.

Elles vivaient toutes deux en bonne intelligence, grâce cependant à la sollicitude attentive de la belle-fille pour sa belle-mère, car cette dernière était devenue égoïste, obstinée, difficile et d'une exi-

gence insupportable, surtout depuis la mort de son mari, à qui elle n'avait jamais pardonné son inclination pour les Canadiens.

Ordinairement accroupie sur ses talons, devant le poêle, quand il faisait froid, devant sa porte, au soleil, quand il faisait chaud, elle passait des journées sans ouvrir la bouche, et plongée dans une torpeur voisine de la léthargie. On eût dit qu'alors elle ne voyait ni n'entendait, car un coup de fusil tiré à son oreille ne l'aurait pas fait tressaillir.

C'était une momie qui, de temps à autre, revenait à la vie pour se plaindre et avaler quelques cuillerées de sagamité, bouillie faite avec de la farine de maïs. Cependant lorsqu'approchaient les changements de saison, les membres de la Corneille-Noire se galvanisaient. Alors, elle se livrait à des contorsions accompagnées de chants lugubres et de prophéties plus lugubres encore.

Les Hurons de la Vieille et de la Jeune Lorette avaient une peur affreuse de la Corneille-Noire, et, afin de se la rendre propice, lui faisaient des présents avant de partir pour la chasse ou la pêche, et à leur retour. Cette mégère tenait Alphonse Mougenot en profonde aversion. Au surplus, elle ne pouvait souffrir les « visages-pâles » et sa haine s'exprimait par des actes chaque fois qu'elle en trouvait l'occasion.

Au moment où l'étudiant en droit pénétra dans la cabane, la Corneille-Noire, perdue sous une méchante couverte de couleur sombre, rabattue jusque sur ses yeux, fumait en paraissant étrangère à la conversation de sa fille avec l'Indien.

Yureska se leva, courut à la rencontre d'Alphonse et lui tendit une main que celui-ci serra tendrement dans les siennes.

— Viens, mon frère, lui dit-elle, viens t'asseoir près de nous. J'ai des nouvelles, de bonnes nouvelles à t'apprendre.

— Parle, amie, répliqua Mougenot se plaçant sur un escabeau en face de l'Indienne, dont les chiens grognaient sourdement depuis son arrivée.

— Voici Tête-de-Renard. Il descend des *pays d'en haut* [1] avec un message pour sa sœur Yureska.

— Mais quel est ce message ?

[1] On appelle ainsi les territoires incivilisés qui s'étendent au delà des Grands Lacs du Canada.

— Sais-tu, mon frère, où est Alfred Robin ? demanda la sauvagesse.

— Sans doute. Je l'ai vu, ce matin.

— Eh bien, puisse-t-il se réjouir ! car le Grand Esprit et la vierge Marie lui sont favorables.

— Que veux-tu dire ?

— La blanche fille qu'il aime, celle qui fut élevée avec moi n'est pas morte.

La Corneille-Noire, à ces mots, sembla sortir de son apathie. Un éclair traversa son œil gris, et elle grommela deux ou trois exclamations.

— Je ne comprends pas, dit Alphonse à Yureska.

— Tu sais qu'il aimait Victorine de Nelsac, qu'il essaya de l'enlever, et que le père de Victorine, ayant déjoué leur projet, fit courir le bruit qu'elle voyageait, puis qu'elle avait succombé à un mal de poitrine.

— Alfred ne m'avait pas mis au courant de ses amours. Mais cette histoire m'était connue. La rumeur publique m'en avait informé.

— Victorine n'est pas morte, le Grand Esprit soit loué ! dit Yureska, en joignant les mains.

— Pas morte...

— Non, pas morte; cet Indien l'a vue, il n'y a pas encore quatre lunes. Elle est vivante, mon frère ! vivante, entends-tu ? On l'a enfermée dans un couvent près du grand lac Salé.

— Aoo, appuya Tête-de-Renard, en exhalant lentement une spirale de fumée vers le plafond de la cabane.

— Mais, fit Alphonse, cloîtrée ou morte n'est-ce pas la même chose pour ceux qui l'aiment ?

— Elle n'a pas encore prononcé ses vœux ; elle ne les prononcera pas, car elle ne le veut pas ; elle a envoyé Tête-de-Renard pour me prévenir, et nous la délivrerons.

— Aoo, articula l'Indien.

— Je ne vois pas..., commença Mougenot.

— Écoute, mon frère : nous partirons, ton ami, toi et moi, dès que les glaces seront fondues ; nous monterons vers les hautes terres, et nous irons à Vancouver où se trouve la Mission

— A Vancouver !

— Oui, c'est là qu'elle est.

— Mais il y a pour au moins six mois de marche.

— Ton ami Alfred ne dira pas que c'est trop loin, fit Yureska avec un accent de reproche.

— Oh ! Marie, j'irai avec vous, j'irai avec toi ; sois assurée que ce sera un bonheur pour moi de vous accompagner, dit le jeune homme avec l'enthousiasme de la passion.

— Merci, dit la Huronne en le caressant du regard.

— Que ferons-nous ? reprit Alphonse d'un air soucieux.

— Les circonstances dicteront notre conduite. Mais si Victorine le désire, nous l'enlèverons et la ramènerons ; n'est-ce pas, Tête-de-Renard ?

— Ma sœur est sage, répliqua-t-il ; la fille au visage pâle a été bonne pour l'Indien, l'Indien sera bon pour elle.

Et il se tut. Yureska se leva, prit Mougenot par le bras, et l'entraînant dans un coin de la chambre, elle lui dit avec exaltation :

— Vois-tu, ami, j'aime Victorine plus que ma vie, et si je parviens à faire son bonheur, eh bien !...

Les dernières paroles de la belle Huronne tombèrent enivrantes et suaves et comme un chant d'hyménée dans l'oreille de l'étudiant, qui, frissonnant de plaisir, la pressa contre son cœur.

— Le Mauvais Esprit se glisse dans le sein d'Yureska ! murmura la Corneille-Noire avec un farouche froncement de sourcils.

Cependant sa belle-fille poursuivait :

— Va, ami, prévenir Alfred, et que ta langue soit discrète. N'oublie pas que le secret que tu ne sais porter est encore plus lourd pour une autre que pour toi.

— Je serai muet comme la tombe.

— Soyez ainsi tous deux. Vous ferez vos préparatifs en silence ; nous nous mettrons en route au commencement du printemps, et si nous réussissons...

Un regard chargé d'espérance avec une pression de main significative achevèrent sa pensée.

L'œil de la Corneille-Noire s'alluma de nouveau, et elle dit assez haut pour être entendue :

— Yureska mourra avant d'entrer dans le wigwam d'un visage pâle.

Mais ni Alphonse ni la jeune fille ne faisaient attention à elle.

Ils se quittèrent en échangeant la musicale expression huronne :

— *Nisakin-kir* (je t'aime) !

Alphonse Mougenot avait le bonheur mélancolique. Il retourna pensif à Québec. N'ayant pas trouvé à son domicile Alfred Robin, qui était, on le sait, à la réunion des Fils de la Liberté, l'étudiant se souvint qu'il avait rendez-vous avec sa sœur, chez leur tante, rue Saint-Jean, et il s'y rendit.

Emma ne manqua pas de lui rappeler qu'il avait promis de lui dire pourquoi il ne voulait pas qu'elle épousât Léon Clairville.

— Parce que, répondit Alphonse en parlant bas, c'est un misérable, sans foi ni honneur, qui a rempli le rôle d'espion du gouvernement anglais, pendant les affaires de 1837-38.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

SCÈNES DE LA VIE CANADIENNE

CHAPITRE PREMIER

COMME QUOI LES CANADIENS SE SONT CRÉÉ DES DISTRACTIONS POUR L'HIVER, ET COMME QUOI ALPHONSE MOUGENOT ET ALFRED ROBIN SE VOIENT FORCÉS D'ALLER A TROIS-RIVIÈRES.

Deux mois se sont écoulés : nous sommes « au cœur de l'hiver. » On vit en liesse et joie dans tout le Canada, car c'est la saison des parties fines, des longues veillées, des amours, des distractions de toute sorte. Trois pieds de neige sur la terre interdisent jusqu'à l'idée de s'occuper dans la campagne ; une croûte de glace épaisse comme une muraille ferme les fleuves à la navigation ; un froid de vingt-cinq à trente degrés Réaumur arrête tous les travaux au grand air ; il faut rester à la maison ou faire des marches en raquettes, des promenades en traîneau, des courses en patins. C'est, cependant, le bon temps pour les habitants de notre ancienne colonie. Alors la gaieté flamboie avec les grands feux dans leurs maisons ; elle glisse dans les rues de leurs villes, qui retentissent aux échos d'une animation singulière. C'est le tintement des grelots attachés aux brillants attelages qui sillonnent les voies publiques; c'est le claquement des fouets, le caquet argentin des femmes, les interpellations métalliques des hommes ; c'est une vie nouvelle éclatante, échevelée, bruyante, continue comme un long carnaval. On se recherche, on se fête; on saute d'un friand dîner à un délicat

souper, d'une soirée à un bal. Les toilettes sont luxueuses ; le règne animal a été largement mis à contribution pour orner de ses fourrures les épaules des élégantes Canadiennes. Les hommes eux-mêmes sont emmitouflés de pelleteries, et malgré les rigueurs de l'atmosphère, les uns et les autres passent les jours et même les nuits à se visiter, à mener joyeuse existence chez eux comme au dehors.

Peu de peuples ont l'esprit convivial aussi développé que les Canadiens. Pauvres ou riches, ils aiment à se *traiter* mutuellement, et, dans toutes les classes de la société, les pique-niques, les échanges de raouts se renouvellent presque chaque semaine ; parmi les familles aisées, on peut dire que c'est tous les jours de l'année. Demandez à un Canadien ce qu'il fait après sept heures du soir. — « Je reçois des amis, vous répondra-t-il, ou je vais en *veillée*. » Aller en veillée, c'est la grande affaire, la perspective du matin, l'oreiller sur lequel on s'endort à minuit. On y pense aussi bien dans les villages que dans les cités, mais surtout en hiver.

Alors, dit avec vérité un ethnographe, toute la population s'abstient de labeurs sérieux. Les *habitants*,— ainsi désigne-t-on les paysans,— attellent un cheval à leur carriole, et les visites commencent. Comme la plupart vivent sur leurs fermes, la distance, entre les voisins, est quelquefois trop grande pour qu'un piéton la puisse parcourir avec plaisir. Du reste, la neige demeurant pendant cinq mois de l'année sur le sol, une promenade pédestre ne serait pas amusante. C'est pourquoi ils font usage de la carriole ou léger traîneau. Soit qu'ils aillent au marché, à l'église, à la noce ou à l'enterrement, ils l'emploient. Elle sert, en un mot, pour tous leurs voyages. Rarement, d'ailleurs, ils vont à pied. Tout colon possède une, deux ou trois carrioles et autant de chevaux, ce qui prouve qu'ils sont généralement à leur aise, car il leur faut nourrir, pendant plusieurs mois, et à grands frais, ces chevaux qui ne leur sont vraiment utiles que du mois d'avril au mois de septembre ou octobre. La suspension du travail est aussi une autre preuve du bien-être dont jouissent les Canadiens, puisque, non contents de rester inactifs, ils augmentent leurs dépenses par des réunions, des festins et des danses continuelles. Ils ne s'assemblent pas seulement pour se voir, mais dans le dessein de se procurer du divertissement et un bon repas bien copieux; un *fricot*, comme ils disent, leur semble la préface et

même la post-face obligées de tout divertissement réel. Robustes comme ils sont, on peut donc s'imaginer que la quantité de viandes est la particularité essentielle de leurs fricots. Pour eux, manger ou danser n'est pas une opération futile; ils dansent avec entrain, et mangent avec vigueur. En somme, ils sont fort partisans de la doctrine d'Épicure, principalement les Québecquois.

Chez ces derniers, le goût des plaisirs est poussé à la passion. S'amuser leur paraît aussi nécessaire que se nourrir. L'hiver leur offre mille charmes, mais dont ils ont su le parer.

Aussi ne sommes-nous pas surpris de remarquer, certain matin du commencement de février, une longue file de traîneaux qui descend vers la rivière Saint-Charles, s'engage sur le Saint-Laurent, caché par un immense parquet de glace, et s'avance en aval du fleuve.

Ils sont gracieux autant que nombreux, ces légers véhicules chargés de splendides pelleteries, dont les franges chatoyantes rasent la neige. En avant, en arrière, de chaque côté, un essaim de patineurs les escorte, en causant, en badinant, avec de délicieux minois enfoncés jusqu'aux oreilles dans les soyeuses fourrures.

Le froid est piquant, mais le ciel brillant et pur. On se sent léger, on se sent allègre, par cette radieuse journée d'hiver. Voyez aussi comme elle est vive, comme elle est alerte, cette belle jeunesse, la fine fleur du Canada. L'entendez-vous rire de tout cœur? N'avez-vous pas plaisir à écouter ses chants, ses bons mots qui pétillent à chaque minute, les éclats de sa railleuse franchise?

Admirez cette conque tirée par deux chevaux rouans, cavecés de noir!

Comme elle file! comme elle vole à la luisante surface du fleuve! Déjà elle a devancé les autres traîneaux! Les coursiers l'emportent avec la rapidité de l'éclair! Deux personnes sont assises sur la banquette. Nous les reconnaissons, car déjà nous les avons entrevues; c'est Emma Mougenot et Léon Clairville.

Aussi vite qu'eux court un patineur, Alfred Robin. Léon a beau exciter les chevaux, Alfred se maintient toujours à leur hauteur.

Parfois Emma pousse un petit cri arraché par l'effroi que lui cause cette célérité vertigineuse; mais le plus souvent, elle jette à l'espace les notes perlées d'un rire frais et sonore comme le cristal.

— Houp! houp! en avant! fait Léon, pressant les chevaux.

— Oh non, pas si fort, pas si fort! je vous en prie, dit Emma en essayant de lui retenir le bras.

— Bast! quoi qu'il fasse, il ne me dépassera pas, répondit Alfred Robin en agitant triomphalement le bout de l'écharpe de soie qui serrait son pardessus à ses reins.

— C'est ce que nous verrons! reprit Clairville.

Et de son fouet il toucha l'attelage, qui prit aussitôt le galop.

— Je vous en conjure, Léon, arrêtez! nous allons verser! répétait la sœur d'Alphonse de plus en plus épouvantée.

Mais Clairville ne l'écoutait pas. L'excitation lui avait fermé les oreilles et les yeux; du geste et de la voix il ne cessait de stimuler les chevaux.

— Prenez garde! lui cria Robin.

— Ah! je sais conduire.

— Je n'en doute pas; mais, mon cher, vous allez en dehors des balises[1], votre traîneau pourrait se heurter à un glaçon...

— Taisez-vous donc! vous intimidez Emma.

— M. Alfred a raison, repartit celle-ci. Finissez cette lutte, car j'ai une peur affreuse.

Elle ne put achever.

Un patin de la conque avait enfoncé dans un ornière profonde, et la voiture, se tournant sur le côté, Emma et son imprudent cocher furent précipités à cinq pas de là sur la glace, avec une partie de leurs robes de buffle.

Afred s'élança pour rattraper les chevaux, tandis que Clairville se relevait, assez honteux de sa mésaventure, et demandait à Emma si elle s'était blessée :

— Non, répliqua-t-elle sèchement. Mais je vous avais bien prévenu. Vous êtes un maladroit entêté. Nous allons être la risée de tout le monde.

En effet, des quolibets et des apostrophes moqueuses jaillissaient déjà autour d'eux.

Pour s'y soustraire, ils remontèrent en hâte dans le traîneau

[1] Branches de sapin qu'on fiche, en hiver, dans la neige pour indiquer les chemins.

qu'avait ramené Alfred et passèrent à la queue du cortége, qui arrivait en face du *Pain-de-Sucre*, but de l'excursion.

Tandis que la compagnie met pied à terre, je vais, lecteur, vous apprendre ce qu'on appelle le Pain-de-Sucre, au Canada. Un moment d'attention, s'il vous plaît, la chose en vaut la peine.

A huit ou neuf milles au nord-est de Québec, la rivière Montmorency se verse dans le Saint-Laurent. Cette rivière est très-curieuse par son encaissement dans des roches, si nettement découpées en certaines places, que les Canadiens leur ont donné le nom de *Marches naturelles*. La violence inouïe de son cours ajoute encore à la singularité du torrent. Mais ce qui le distingue par-dessus tout, c'est la célèbre cataracte qui forme son embouchure dans le Saint-Laurent. Parti du lac des Neiges, il arrive au grand fleuve par une suite de cascatelles très-resserrées et peu profondes; mais une fois à ce point il s'évase brusquement, roule sur une pente abrupte et plonge soudain, du haut d'un rocher perpendiculaire, mesurant quatre-vingts mètres d'élévation dans un gouffre incommensurable. La chute a donc cent pieds de plus que celle de Niagara. Rien ne peut égaler sa grandeur sauvage. La colonne d'eau, d'une blancheur neigeuse, qui tombe incessamment de sa crête, rebondit en une impalpable poudrerie, avec un bruit sourd et prolongé comme le grondement du tonnerre. Quand le soleil irise de ses couleurs prismatiques les bouillons floconneux de cette masse liquide, le panorama éblouit, il enivre, fascine. Les roches latérales sont grisâtres, tourmentées, désolées, chenues à leur base; mais à cinquante ou soixante pieds du fond, la végétation fait son apparition. Naine, mousseuse et saxifrage d'abord, elle se développe peu à peu; aux graminées succèdent le sureau, le genévrier, le buisson épineux; puis le pin rabougri; puis le chêne étiolé, jusqu'à ce qu'en approchant du faîte, se montrent insensiblement les géants des forêts.

Après avoir tourné et retourné dans le vaste abîme, le flot irrité avale pour ainsi dire sa fureur; il revient sur lui-même, apaise ses voix, calme ses colères, et va nonchalamment se marier aux ondes saumâtres du Saint-Laurent, en folâtrant comme un ruisseau sur une strate de calcaire aussi polie qu'un marbre.

Tel est le spectacle d'été; celui d'hiver n'est pas moins beau, quoique ordinairement plus pittoresque, plus bizarre, un véritable *lusus naturæ*.

Inutile de dire que cette merveille fait l'admiration des voyageurs.

« Le général Haldimand, ancien gouverneur du Canada, en était tellement enthousiasmé, dit l'un d'eux, qu'il fit construire tout auprès une maison, des fenêtres de laquelle on pouvait la contempler dans toute sa beauté. En face de cette maison était une prairie qui allait jusqu'au bord du fleuve Saint-Laurent, et le long de laquelle il avait fait placer de petits pavillons qui tous avaient vue sur la cataracte. Il ne se contenta pas de cela; il fit bâtir un autre pavillon sur le bord et en dehors du précipice, au moyen de longues poutres, dont les extrémités étaient enfoncées et scellées dans les parois, de sorte que, pour y arriver, on était obligé de descendre plusieurs escaliers et de traverser plusieurs galeries de bois. »

Les ruines de ces constructions existaient encore il y a quelques années ; mais aujourd'hui, on descend par un escalier commode, à une plate-forme qui domine toute la chute.

Quand le Saint-Laurent est gelé au-dessous de la rivière Montmorency, la glace, en se projetant jusque vers le profond bassin souterrain de la cataracte, forme en avant un support sur lequel les vapeurs et l'écume figée par l'action du froid descendent en gerbes de givre ou frimas ; elles y restent, se gèlent tout à fait, et élargissent graduellement leur base en prenant une figure conique irrégulière. Ses dimensions augmentent, augmentent à chaque heure, et deviennent par là considérable vers la fin de l'hiver. L'élévation de ce bloc de congélation atteint souvent cent pieds; elle a été jusqu'à cent vingt-six en mars 1829. La face du côté de la cataracte présente habituellement une structure stalactitique produite par le ruissellement continuel de l'eau sur le flanc du monticule, et elle a des nuances terreuses provenant des particules d'argile sécrétées par la rivière.

Voilà le *Pain-de-Sucre*, le rendez-vous de la fashion québecquoise, pendant les belles après midi de février et mars.

Une baraque en planches, dressée sur la glace, fournit aux promeneurs un bon feu, des liqueurs et de quoi constituer un solide repas. Cette bicoque est une manière de caravansérail démocratique, où les rangs et jusqu'aux sexes sont confondus. La tristesse en est bannie et la bonne humeur y a temporairement fixé le siége de son charmant empire. L'égrillarde chanson française s'y mêle à la ballade écossaise; le *brogue* irlandais réplique vivement au

patois canadien ; les grossières peaux de buffle se frottent aux robes de velours ; les uniformes écarlates tranchent sur les habits noirs ; et le rustique Jean-Baptiste[1], avec son bonnet bleu, son capot en drap gris du pays, ses mocassins en cuir de bœuf, et son fidèle brûle-gueule, coudoie bravement les plus muscadins de la *capitale*.

Mais pourquoi se réunir près de ce glacier? qu'y fait-on? Ce qu'on y fait! On l'escalade, une pique à la main, comme un autre mont Blanc, on grimpe le plus haut possible, pour se laisser glisser soit sur les pieds, soit en traîneau jusqu'en bas ; et ces innocentes distractions sont, je vous le jure, des plus réjouissantes! Aussi obtiennent-elles des succès d'hilarité à nul autre pareils.

N'entendez-vous pas déjà la voix claire et bien timbrée d'Emma?

— Monsieur Alfred, voyez donc, voyez donc, le beau Léon ne peut pas seulement faire trois pas sans baiser la neige. Et il voulait m'aider à monter!

— Mais, mademoiselle...

— Bon, vous voilà encore à bas. A la cinquième fois, je ferai une croix.

— Allons, soutenez-vous, Clairville, mon cher, dit Alfred en poussant le jeune homme par les épaules.

— Diable, si je sais ce que j'ai dans les jambes! murmura celui-ci en se relevant après une nouvelle chute.

— Oh! je le sais bien, moi, dit Emma.

— Qu'a-t-il donc? demanda l'artiste.

— Des souvenirs du lait de sa nourrice!

Et elle partit d'un éclat de rire auquel répondirent une foule d'échos autour d'eux.

— Méchante! fit Léon avec plus d'aigreur qu'il n'en aurait voulu montrer.

Mais, par une de ces fatalités qui nous accablent impitoyablement à certains moments de la vie, le pauvre garçon n'avait pas plus tôt articulé cette exclamation qu'il trébucha, tomba sur le flanc et roula comme une boule, faisant choir et entraînant avec lui une partie de ceux qui suivaient. Dans le nombre, il y avait des messieurs et des dames, des personnes à leur printemps, d'autres à leur automne,

[1] Sobriquet des Canadiens.

des gens de haute et basse condition. Imaginez la mêlée! Figurez-vous le désarroi des jupes et des pantalons, le courroux des vieilles, la rougeur des jeunes, les imprécations de la fraction mâle, les glaplissements de la fraction féminine, la colère de tant de victimes contre l'auteur de la catastrophe, et, brochant sur le tout, le concert de huées qu'exécutèrent à l'envi les spectateurs de cette burlesque dégringolade.

— Décidément notre ami n'est pas heureux, dit Alfred après un instant de fou rire.

— Non, répondit Emma d'un ton sec, car elle était dépitée du ridicule auquel venait de s'exposer son amant.

— Cela n'est pas étonnant, après tout, continua l'artiste, vous lui tournez la tête.

— Vous croyez? dit-elle avec une négligence affectée.

— Oh! pour cela, il est...

— Eh bien?

— Enfin, je voulais dire, mademoiselle, que...

— Vous n'achevez pas?

— Ah! il revient, ce cher ami.

— Mais, insista Emma, vous n'avez pas fini...

Alfred feignit de ne pas entendre.

Léon Clairville les rejoignait. Il était diapré de neige de la tête aux pieds et s'efforçait d'enlever à coups de mouchoir l'importun duvet attaché à son surtout.

— Vous ne vous êtes pas fait de mal, j'espère? s'enquit Emma avec intérêt.

— Quelques contusions; ce ne sera rien.

— Mais on va vous honnir, mon bon, lui dit Alfred.

— Comment cela?

— Et toutes ces robes fripées, toutes ces exhibitions improvisées, comptez-vous cela pour rien?

Il se pencha à son oreille et ajouta :

— Vilain coquin, je parierais que vous l'avez fait exprès!

— Chut! fit Clairville d'un air suffisant.

— Ah! messieurs, c'est gentil! dit Emma. Mais si vous avez des secrets, il ne faut pas que je vous gêne!

— Mademoiselle! s'écrièrent-ils tous deux à la fois, avec un geste de dénégation.

— Alors, monsieur Alfred, donnez-moi, je vous prie, mon *sié*; je suis assez haut, je veux glisser.

Robin poussa vers elle un léger traîneau d'éclisse qu'il remorquait derrière lui; Emma s'y assit et s'abandonna sur la pente du Pain-de-Sucre, unie comme un miroir.

C'était le jeu favori.

Une nuée de ces traîneaux en miniature descendaient lestement le glacier, aux acclamations de la compagnie. C'étaient des bravos frénétiques quand le véhicule et son fardeau parvenaient sans accident au niveau du fleuve ; des explosions de gaieté, de piquantes épigrammes quand un accident lançait l'un et l'autre hors de la direction voulue.

En avant de la colline d'albâtre, des patineurs joutaient ou décrivaient des arabesques merveilleuses, aux applaudissements d'une troupe de curieux. Jamais tableau original ne fut plus digne du pinceau d'un Ostade. La scène était si admirablement caractérisée qu'Alfred eut l'idée d'en faire une esquisse. Dans cette intention, il se retira à l'écart, prit son portefeuille et se mit à dessiner, malgré le froid qui lui mordait les doigts sous ses gants de peau de castor.

Tout entier à son œuvre, il oubliait l'heure et le lieu où il se trouvait, quand une main se posa sur son épaule, et une voix familière lui cria :

— O artiste, je te reconnais bien là!

— Alphonse.

— En personne. Tu ne m'attendais pas?

— Pas plus que le Grand Turc, mon cher. Mais par quel hasard? Je te croyais enfoncé jusqu'aux oreilles dans ta fameuse trilogie conjugale.

— Railleur!

— Pas le moins du monde. Ne m'as-tu pas dit, hier, en nous quittant, que tu ne sortirais pas de huit jours? que tu voulais terminer ton *Mariage par amour*, si la mémoire ne me fait défaut?

— C'est vrai, mais...

— L'homme propose et...

— Non non, il ne s'agit point de cela. J'ai appris que Clairville était venu ici avec Emma, et comme je ne puis souffrir ce garçon...

— Encore tes préventions contre lui! Tu es par trop injuste!

— Plût à Dieu que je fusse injuste! Mais j'ai, par malheur, trop

raison de l'accuser. C'est un poltron, un fourbe et un traître, entends-tu ? J'ai l'assurance et même la conviction qu'il nous a vendus, en 38 !

Alfred fit un mouvement de dénégation.

— Ah ! oui, poursuivit l'étudiant, hausse les épaules ; défends-le; cela te sied à merveille. Prête les mains à ses amourettes avec Emma ; c'est gentil. Mais je jure bien qu'ils ne se marieront pas, de mon aveu !

— Ils s'en passeront, mon cher.

— Oui, je le sais, je le sais... Cependant, je n'ai pas perdu tout espoir de retrouver ce billet qu'il a écrit au gouvernement pour lui livrer les secrets des chefs de la conjuration. Oui, je pense que je mettrai la main dessus ; il n'est qu'égaré dans mes papiers. Demain, pas plus tard, je reconduis ma sœur à Trois-Rivières, et je me mets à la recherche de cet écrit.

— Es-tu sûr de l'avoir vu ? demanda Robin d'un ton plus sérieux et en cessant de dessiner.

— Sûr comme je te vois.

— Tu as reconnu l'écriture ?

— Je l'ai identifiée.

— Et c'était une délation ?

— Une délation en règle.

Alfred jeta un rapide coup d'œil sur Léon Clairville, qui patinait, en ce moment, à quelques pas du Pain-de-Sucre ; puis il reporta son regard sur Alphonse et lui dit d'un air rêveur :

— Que faisait-il donc alors à Trois-Rivières ?

— Il était étudiant en droit.

— Et à présent ?

— A présent il est avocat sans cause, et mendie une place à toutes les portes de l'administration.

— Ah !

— Ce n'est pas tout. Son père a toujours cherché à nuire à ma famille ; j'en ai la conviction. Lorsque ma mère devint veuve, ce dernier la demanda en mariage. Elle refusa, parce qu'elle voulait se conserver tout entière à nous, et voilà la cause de sa haine. Le mal qu'il nous a fait depuis lors, je ne saurais le dire. Si nous ne sommes pas ruinés, c'est grâce à l'aptitude qu'a ma bonne mère pour les affaires, et, si nous ne sommes pas perdus, c'est qu'il n'a

pas réussi dans ses hideuses tentatives. Oui, il a tenté de nous flétrir, de nous clouer au pilori de l'opinion publique, et son fils a l'audace d'aspirer à la main d'Emma. Oh! je lui ferai rabattre de ses prétentions. Mais veut-il même l'épouser? N'est-ce pas un nouveau piége dressé par son père et lui pour déshonorer ma sœur?

— Cette supposition...

— Est odieuse, je l'admets. Je suis en droit de tout supposer de ces gens-là, et je ne comprends pas que ma mère ait toléré les entrevues d'Emma avec le fils de notre ennemi! Quant à moi, je saurai y mettre un terme, je le tuerai plutôt...

— Que dis-tu, mon cher Alphonse?

— Je dis ce que je ferai; je le provoquerai en duel; je me battrai avec lui. Aussi bien j'ai ma vengeance à exercer.

— Allons, allons, ne t'emporte pas comme cela.

— Que je ne m'emporte pas! La recommandation est excellente, ma parole! Je voudrais bien te voir à ma place.

— Tu t'exagères leurs torts envers vous.

— Je n'exagère rien. Au contraire, j'atténue; mais je comprends peu que tu te fasses le champion de pareils êtres, et que toi, qui te dis mon ami, tu favorises les rendez-vous d'Emma avec Léon.

- Pour le coup, tu es dans une erreur complète. Je les ai rencontrés en traîneau comme je sortais de Québec, et je suis venu, moi, en patins.

— Alors, c'est ma tante qui se prête complaisamment à ce manége. Ah! que je déteste la coutume anglaise de laisser aux jeunes filles toute liberté, même celle de mal faire. Elles vont, viennent avec leurs cavaliers, sortent quand elles le désirent, courent où il leur plaît, rentrent lorsque l'envie leur en prend, et ne souffrent pas la moindre observation de ceux qui sont chargés de veiller sur leur conduite. C'est une infâmie!

— Cela dépend des opinions. Pour moi, j'aime assez l'indépendance qu'on leur accorde. Leurs mariages sont alors plus souvent le résultat du choix personnel que celui des parents, comme c'est le cas en France, en Italie et dans les pays catholiques.

— Il s'agit bien ici de philosopher! s'écria aigrement Alphonse.

— Ma foi! je répondrai à ton observation : il me semble toutefois que l'auteur des futurs *Mariage d'amour* et *Mariage de raison* devrait aimer à discuter de pareilles questions.

Mougenot ne s'aperçut pas de l'ironie maligne dont étaient saupoudrées ces paroles.

— Voici Léon qui s'approche de nous, reprit le sculpteur.

— Éloignons-nous, alors; car je suis d'une humeur telle que je lui chercherais chicane devant tout le monde.

— Quelle sottise!

— As-tu lunché?

— Non.

— Eh bien! viens à la cabane ; nous y mangerons quelques sandwichs.

— Tu roules donc sur l'or?

— J'ai reçu quelque argent ce matin.

— Quelque argent, ce matin! et tu prétendais rester enfermé chez toi, par un soleil... Les bras m'en tombent!

— Dépêchons, car je ne veux pas me trouver face à face avec le Clairville.

— Mais, ta sœur!

— Oh! elle n'a besoin de rien. D'ailleurs, je lui enverrai quelque chose par un garçon.

Alfred mit son portefeuille dans sa poche, et ils entrèrent dans la taverne, où une foule de personnes mangeaient et buvaient debout, devant un long comptoir.

On leur servit des sandwichs et une bouteille de madère.

A peine commençaient-ils à déguster le premier verre de vin, que Léon Clairville vint se placer à côté d'Alphonse.

Il demanda une bouteille de London-porter.

— Il y a des gens bien insupportables, dit à haute voix l'étudiant, en coudoyant l'avocat.

Robin le pria, par un geste, de ne pas pousser les choses plus loin.

Mais l'irritation d'Alphonse ne fit que croître.

— En vérité, continua-t-il, les auberges sont une fâcheuse invention. Un honnête homme ne devrait jamais y mettre le pied; on s'y frotte, malgré soi, à un tas de misérables...

— Alphonse! s'écria le sculpteur en essayant de l'arrêter.

— Monsieur! lui dit en ce moment Léon, dont il venait de renverser le verre par un mouvement du bras.

— Vous n'êtes pas satisfait? riposta Mougenot.

— Je t'en conjure, insista Robin en lui prenant la main.

— Votre intention serait-elle de m'insulter ? demanda Clairville.

— Il y a des espèces qu'on n'insulte pas ! répliqua Alphonse.

Léon pâlit.

— Monsieur, dit-il d'un ton sourd, vous...

— Soit ! je suis à vos ordres ; et, pour vous le prouver, recevez ma garantie.

Ce disant, l'étudiant appliquait du revers de la main un soufflet sur la face de l'avocat.

Alfred se jeta entre eux, mais trop tard. Une rencontre maintenant était indispensable.

L'affaire avait eu lieu rapidement, à l'une des extrémités de la salle. Trois ou quatre personnes seulement en avaient été témoins.

On convint de garder le silence et de partir le lendemain pour la frontière des États-Unis ; car le duel est défendu au Canada et puni avec une rigueur excessive. Si l'un des deux combattants est tué, l'autre est traité comme homicide par la justice, et ses témoins comme complices de meurtre.

Pour ne pas éveiller de soupçons, on se sépara aussitôt.

Alphonse Mougenot et Alfred Robin montèrent dans un traîneau et reprirent la route de Québec.

Le premier était enchanté de son équipée, l'autre était mélancolique.

— Je n'ai pas besoin de te demander si tu m'accompagneras, dit Alphonse en arrivant.

— Sans doute, je t'accompagnerai.

— Et tu me serviras de second ?

— Pour cela, je ne le peux, répondit Robin d'une voix ferme.

— Comment !

— Je dis qu'il me sera impossible d'être ton témoin. Quant à mes raisons, je ne puis te les donner.

Mougenot laissa tomber sur son ami un regard profondément stupéfait.

CHAPITRE II

D'UNE AUBERGE CANADIENNE, DES CHOSES QUI S'Y PASSÈRENT ET D'UN DRAME AMÉRICAIN.

Le lendemain, vers dix heures du matin, deux carrioles, tirées chacune par deux vigoureux chevaux, sortaient de Québec par la porte Saint-Jean.

On les vit passer à quelques minutes l'une de l'autre.

La première était montée par Alphonse Mougenot, sa sœur Emma, son ami Alfred Robin et un conducteur.

Alphonse et Emma occupaient le siége de derrière, Alfred et le conducteur, nommé Jean, étaient sur le siége de devant.

L'autre traîneau ne contenait que trois personnes : Léon Clairville, un jeune avocat du barreau de Québec et un charretier.

Ceux-ci et ceux-là prirent la route de Montréal.

Le temps s'était radouci ; un suaire d'un gris de plomb s'étendait au ciel ; il faisait une humidité lourde et pénétrante. On pouvait prédire que la journée ne s'écoulerait pas sans qu'il tombât de la neige ou de la pluie.

La campagne avait des tons blanchâtres et mats qui remplissaient d'une invincible tristesse ; cependant la vue plongeait au loin et les moindres objets étaient visibles sur cet horizon uniforme et presque

métallique. Mais tout était si désolé, si froid que le sang circulait moins vite dans les artères, que le cœur battait péniblement.

La carriole de Mougenot avait environ un mille d'avance sur celle de Clairville, et elle marchait avec une rapidité qui lui donnait à chaque moment une avance plus considérable sur l'autre.

Alphonse était sombre. Il boudait Alfred parce qu'il avait refusé de lui servir de témoin ; et celui-ci, qui ne voyait pas sans déplaisir un duel où son ami allait exposer sa vie, demeurait plongé dans des réflexions que ne pensait guère à troubler Emma, préoccupée de son amour, et mécontente de son frère qui l'avait enlevée inopinément à Québec pour la ramener à Trois-Rivières ; car elle ignorait encore l'altercation de la veille et le cartel qui devait avoir lieu.

L'air était entièrement calme et sonore, comme il est toujours aux approches des changements météorologiques. On n'entendait que le grincement du traîneau sur la neige, le tintement des grelots, auxquels se mêlait, d'intervalle en intervalle, la voix du charretier stimulant ses chevaux par la locution usuelle : *Marche donc!* articulée avec une intonation traînante, d'un effet tout particulier.

Comme ils traversaient le joli village de Saint-Augustin, à cinq lieues de Québec, une Indienne parut tout à coup sur le bord de la route.

— Marie ! s'écria Alphonse.

Et, sans faire arrêter le traîneau, il sauta à terre.

— Qu'a-t-il donc ? demanda Emma.

— Mais je ne sais trop, répondit Alfred qui ne voulait pas révéler à la jeune fille la passion de son frère pour Yureska.

— Tiens ! dit le charretier, en manière de réflexion, il paraît que not' bourgeois connaît la belle Huronne de Lorette, une fière sauvagesse, c'est pas pour dire.

Pendant ce colloque, Alphonse s'approchait d'Yureska.

— Je t'attendais, mon frère, lui dit-elle. Pourquoi voulais-tu partir sans me dire adieu ? Ne m'aimes-tu plus ? Quelle est cette jeune femme qui t'accompagne ?

— C'est ma sœur Emma, dont je t'ai souvent parlé ; je la reconduis à Trois-Rivières, où elle reste avec ma mère.

— Est-ce donc là tout ?

— Je te le jure..., commença Alphonse.

— Ne jure pas, mon frère, les serments offensent Dieu. La parole

d'un honnête homme dit toujours la vérité. La tienne ne saurait mentir.

Mougenot rougit, car il trompait sa maîtresse.

— Mais, continua celle-ci en le regardant fixement, pourquoi ce départ précipité? pourquoi ne m'as-tu pas prévenue? et pourquoi n'as-tu pas pris, comme d'habitude, un charretier à notre village?

— J'ai appris subitement que ma mère était indisposée, balbutia l'étudiant en détournant les yeux.

Yureska ne remarqua pas ou ne voulut pas remarquer le mélange d'hésitation et de confusion au milieu duquel il articula cette réplique.

— Tu es libre, mon frère, dit-elle avec mélancolie ; va où tes affaires t'appellent, mais reviens bien vite, car je serai inquiète aussi longtemps que tu seras absent. On m'a dit, hier soir, à Québec, que tu partirais ce matin ; je suis venue pour te voir ; je t'ai vu ; maintenant, adieu !

Alphonse lui pressa tendrement la main.

— Hâte-toi, si tu veux coucher ce soir aux Grondines, car le vent tourne au sud et il y aura de la tempête avant la tombée de la nuit, reprit l'Indienne en indiquant le ciel qui s'assombrissait de plus en plus.

— Au revoir, Marie !

— Au revoir, ami !

Yureska s'éloigna, tandis que Mougenot remontait dans le slé.

Emma ne se permit aucune observation sur cette rencontre, quoiqu'elle brûlât d'en connaître la signification. Mais elle en voulait à Alphonse, et sa petite animosité était plus forte que sa curiosité. Alfred avait tout de suite compris cette scène; aussi ne questionna-t-il pas son ami. Mais le charretier, indiscret comme sont ses pareils au Canada, hasarda une interrogation indirecte.

— Un joli brin de fille ! dit-il en faisant claquer son fouet.

Et, comme personne ne lui répondait, il poursuivit :

— Belle femme que la Marie de Lorette. J'en sais plus d'un qui l'épouserait toute sauvagesse qu'elle est. C'est qu'elle a des écus. On le dit du moins. Son père avait obtenu du gouvernement un grand lot de terre dans les concessions, et sa mère...

— Avance, et tu jaseras plus tard ! interrompit Alphonse avec impatience.

— Est-ce que vous trouvez que ça ne va pas assez vite ? riposta Jean d'un ton rogue.

— Non, dit sèchement Mougenot.

— Eh bien, je ne tuerai pas mes chevaux pour vous.

Après ces mots, le charretier se mit à siffloter un air, mais l'âpreté du froid l'obligea bientôt à se renfoncer jusqu'aux yeux dans sa robe de buffle, et les voyageurs redevinrent silencieux.

Vers trois heures de l'après-midi, quelques larges flocons de neige commencèrent à voltiger dans l'air. Leur nombre augmenta peu à peu, et bientôt le traîneau et ceux qu'il contenait furent poudrés à blanc. Le vent s'éleva, un fort vent du sud-ouest. Il souffla avec violence à la tête des chevaux en les enveloppant dans des tourbillons de neige si épais que l'œil ne pouvait les percer, et chassés avec tant de furie par des rafales successives qu'ils gênaient la respiration.

Jean se prit à blasphémer en répétant à chaque minute son « marche donc ! » varié de temps en temps par un « hue donc ! » désespéré.

A quatre heures il ne faisait presque plus clair. La route que sillait le traîneau, tantôt sur la glace qui couvrait le Saint-Laurent, et tantôt le long de la grève, devenait dangereuse, car on avait peine à distinguer les *balises* ou rameaux de sapin que les agents voyers font, en hiver, planter çà et là sur le fleuve pour indiquer le chemin. De chaque côté de ces balises, il y a souvent des bancs de neige de sept à huit pieds de profondeur, ou des mares, véritables abîmes pour les imprudents qui s'y jettent, ou ce que les Canadiens appellent cahots, c'est-à-dire des fondrières effroyables produites par l'agglomération et la dépression des glaces.

Le cocher égrénait, sans trêve ni merci, son chapelet de jurons nationaux : « Baptême ! bateau ! batiscan ! »

Enfin, se tournant à demi vers Alphonse, il lui dit avec un accent de mauvaise humeur marquée :

— Dites donc, est-ce que vous pensez que nous irons loin comme ça ?

— Mon intention était d'aller ce soir à Sainte-Anne...

— A Sainte-Anne, bateau ! Croyez-vous que je veuille tuer mes chevaux pour vos beaux yeux. On ne voit plus ni ciel ni terre. Je

suis tout engelé ; nous n'avons pas encore pris un coup depuis Québec. C'est assez comme ça.

— Mais nous pousserons au moins jusqu'aux Grondines, dit Alphonse.

— Pas plus aux Grondines qu'à Sainte-Anne. Je n'ai pas envie de me casser le cou ni à moi ni à mes bêtes. Avec ça que vous me payez cher. Vingt livres pour vous mener à Trois-Rivières !

— C'est vous qui avez fait le prix ; je n'ai pas marchandé.

— Ça n'empêche que si j'avais su... — Bon ! voilà mon gris qui butte ! On n'y voit goutte à présent. Heureusement que nous approchons de l'auberge au père Jolicœur. C'est là qu'on arrête pour la couchée.

— J'aurais pourtant bien désiré aller aux Grondines, murmura Alphonse. Comme cela, nous aurons de la peine à atteindre Trois-Rivières demain soir.

— Oh ! j'aime mieux faire halte ici, mon frère, lui dit Emma ; j'ai froid, faim et peur.

— Mais quelle espèce de cassine est-ce que l'hôtellerie Jolicœur ? fit Alphonse.

— Soyez tranquille, soyez tranquille, bourgeois ; c'est une fameuse maison ; vous y trouverez un fin souper, de bons lits de plumes et le meilleur rhum qu'il y ait au Canada.

L'observation de sa sœur plutôt que cette appétissante perspective détermina Mougenot. A vrai dire, il n'était pas fâché, lui aussi, de se restaurer un peu.

Quelques minutes après, ils étaient tous assis dans la grande salle de l'auberge Jolicœur, située sur le chemin du roi, de Québec à Trois-Rivières.

C'était une longue pièce planchéiée, aux murs garnis de rayons qui supportaient des ustensiles de cuisine ruisselants de propreté. Le poêle de rigueur, des bancs-lits et des chaises à fonds de bois peint composaient tout le mobilier, à moins que l'on n'y joigne un de ces comptoirs derrière lesquels des bouteilles de gin, de whiskey, de porto et de madère se dressent sur une étagère, et qui sont munis d'une grille que le cabaretier ferme, chaque soir, par mesure de précaution ; car la soif de l'ivrognerie est la moins respectueuse de toutes les soifs, principalement dans les pays septentrionaux.

Au moment où Mougenot, sa sœur et Robin arrivèrent, une douzaine d'individus se pressaient déjà autour du poêle. C'étaient pour la plupart des fermiers du voisinage qui fumaient leur pipe en *bavassant* et prenant une *gobe*. Parmi eux, on voyait cependant un colporteur et un voyageur des *pays d'en haut*.

Ils avaient fait place aux nouveaux venus, et la conversation, un instant suspendue, avait repris son cours. Le colporteur racontait gravement un miracle qu'avait opéré Notre-Dame de bon secours à Montréal, et ses auditeurs l'écoutaient avec une pieuse crédulité, en se signant de minute en minute. Le narrateur profitait de leur enthousiaste dévotion pour écouler, à bons profits, une provision de médailles et de chapelets, bénits, affirmait-il, par la sainte en question. Soudain le son criard d'un traîneau se fit entendre au dehors.

Et bientôt Léon Clairville entra dans la salle. Emma l'aperçut et rougit de plaisir. Alponse et Alfred, qui tournaient le dos à la porte, ne le virent pas tout d'abord.

— Un vilain temps ! fit-il, en secouant son pardessus de peau d'ours constellé de neige.

— Approchez vous du feu ! lui dit l'hôtelier.

Léon salua Mlle Mougenot et s'avança vers le poêle.

Alors seulement l'étudiant et le sculpteur remarquèrent sa présence. Une même expression de contrariété se peignit sur leur visage.

— Je crois, papa Jolicœur, que nous allons passer la nuit ici, dit Clairville au cabaretier.

— Tant mieux, monsieur ; nous avons des lits pour dix personnes.

— Oh ! je n'en ai pas besoin de tant, je suis seul avec un ami et mon charretier. Ah ! les voici. Vous avez quelque chose à manger, papa Jolicœur ?

— Comme de raison, reprit l'aubergiste, pendant que l'avocat qui accompagnait Clairville pénétrait dans la salle avec leur cocher.

— Mademoiselle se porte bien ? demanda Léon à Emma.

— Mais oui, monsieur, dit-elle, en baissant les yeux.

— Ah ! MM. Mougenot et Robin, pardon je ne vous reconnaissais point ; votre santé...

— Est excellente, monsieur, dit sèchement Alphonse.

— Le souper est prêt; à table! cria Jolicœur.

Tout le monde se leva, pour passer dans une chambre attenante à l'exception des paysans qui continuèrent de fumer autour du poêle.

— Attends-moi, dit Alphonse à Robin; j'ai laissé dans notre traîneau quelques bouteilles de vieux bordeaux que m'a données ma tante, je vais aller en chercher une.

— Je t'éclairerai, répondit Alfred, car le traîneau a été remisé sous un hangar très-sombre et tu pourrais te heurter à quelque chose.

Il prit un falot accroché à la muraille, l'alluma et tous deux sortirent.

Aussitôt Léon saisit le bras d'Emma comme pour la mener dans la salle à dîner.

— Mais j'attendais mon frère, objecta-t-elle faiblement.

— Venez!

Il l'entraîna et lui dit rapidement à l'oreille:

— J'aurai à vous parler, ce soir. Il le faut, absolument. Vous laisserez ouverte la porte de votre chambre.

— Que dites-vous?

— Je le veux!... Emma, je vous en conjure!... il s'agit de ma, vie!

Interdite, bouleversée par ces paroles, la jeune fille ne répliqua point.

Elle se laissa tomber sur un siége. Léon se plaça à une autre extrémité de la table; et, à leur retour, Mougenot et Robin le trouvèrent vivement occupé, en apparence, à discuter avec le colporteur.

Le menu du repas consistait en *tourtières* à la viande, rôti de porc, appelé *seuques*, patates cuites à l'eau, et pâtisseries. Pour boisson une décoction de feuilles de hemlock fallacieusement décorée du nom de thé, ou du blé grillé, moulu, préparé, et servi pour du café.

Léon Clairville et son ami se firent donner de la bière; Alphonse et Alfred burent le vin qu'ils avaient apporté; quant au reste des convives, ils absorbèrent à qui mieux mieux les breuvages interlopes que nous venons de mentionner.

Pendant le souper, on parla peu et on mangea beaucoup, car

les gens du Nord sont rudes jouteurs à l'exercice des mâchoires et de l'estomac.

Néanmoins, Emma toucha à peine aux aliments, quoique, plus d'une fois, en route, elle eût déclaré qu'elle se sentait un bon appétit. Elle était distraite, en proie à une vive inquiétude que ne parvenaient à dissiper ni les regards furtifs de Léon, ni les instances de son frère pour l'engager à manger, ni les intéressants récits que faisait le voyageur des Pays d'en Haut.

Après le repas, prétextant le besoin de se reposer, Emma se retira dans la chambre qu'on lui avait apprêtée.

Alphonse l'y conduisit.

— Serais-tu indisposée? lui demanda-t-il avec sollicitude, en la baisant au front avant de la quitter.

— Mon Dieu ! non, j'ai envie de dormir, voilà tout.

L'étudiant, satisfait de cette réponse, alluma un cigare et vint le fumer dans la grande salle où toute la société formait déjà cercle autour du voyageur qui rapportait des nouvelles des territoires de chasse.

— Une bonne fortune pour toi, romancier, lui dit Alfred.

— Comment cela ?

— Prends un verre de sangris et écoute.

— Quoi donc?

— Des anecdotes à faire dresser des cheveux sur une tête chauve, parbleu ! repartit Robin, qu'un bon repas, libéralement arrosé, avait mis en veine de gaieté.

— Oui, disait le voyageur, à son auditoire ébahi, oui mes gars, ç'a été un terrible hiver dans les Pays d'en Haut que l'hiver dernier. Nous n'étions pas à la fête, car le gibier et le poisson ont manqué tout à la fois. Et il faisait un froid, un froid noir que tous les arbres en pétaient ! Les Indiens crevaient par bandes. On vous les trouvait gelés, raides comme des piquets dans leurs cabanes !

L'assemblée poussa un cri d'horreur.

Enchanté sans doute de l'impression qu'il avait produite, le trappeur reprit :

— Mais ce n'est pas tout, non. Figurez-vous qu'ils se mangeaient entre eux.

— Ils se mangeaient entre eux ! répéta un des fumeurs laissant tomber sa pipe d'épouvante.

— Et mieux que ça, je connais des blancs qui ont dévoré leurs camarades.

— Sainte Marie mère de Dieu, protégez-nous! s'écria une servante, en tombant à genoux.

— « Oui, continua le voyageur, des blancs, des chrétiens se sont conduits comme des bêtes féroces. Ce que je vous dit est la vérité, c'étaient des gens de par ici encore. Il y en avait un qui s'appelait Charles Janvier, un autre François Saint-Ange, et un autre Louis Dufresnes. »

— Saint-Ange! mais je le connais; il est de Bécancourt, interrompit le cabaretier.

— « Possible; eh bien, il a été mangé par Janvier et Dufresnes. »

— Ce n'est pas croyable! murmura Alphonse.

— « Pas croyable? reprit le conteur, et puisque je l'ai vu, Janvier! Allez-vous me traiter de menteur, maintenant? »

— Non, non, laissez-le finir! crièrent plusieurs voix.

— « Voici l'affaire, dit-il, après avoir rallumé sa pipe. M. Fulton, agent de la Compagnie de la baie d'Hudson, un poste de Wemontichinique, en haut de la rivière Saint-Maurice, avait, vers la fin de l'automne, envoyé Janvier, Saint-Ange et Dufresnes, à un petit lac où le castor abondait. Le lac était à deux ou trois cents milles de là. Les trappeurs y arrivèrent au mois de décembre. Mais il n'était presque pas tombé de neige, et le froid était si vif que les castors avaient péri. Nos hommes eurent bien vite épuisé leurs provisions. Alors ils essayèrent de se procurer des vivres en pêchant, l'épaisseur de la glace s'y opposa. La rigueur de l'air ne leur permettait même presque pas de sortir de leur cabane. Ah! ils n'étaient pas à leur aise, je vous assure. Baptême! c'est quelquefois un rude métier que le nôtre. Donc, pour en revenir à nos gens, la faim les empoigne, une faim de loups, voyez-vous. Je sais ce que c'est, moi, qu'une faim comme ça. On n'est plus un homme alors, on est un chacal. Ours et buffle! je m'en souviens bien. Pour lors, Janvier était celui qu tirait le plus la langue. Il lui avait toujours fallu des aliments comme pour quatre, à celui-là. Quand ils eurent tout épuisé jusqu'au cuir de leurs mocassins et aux nerfs de leurs raquettes, dont ils avaient fait du bouillon, Janvier se fit percer le bras pour boire son sang! »

— Pauvre homme! fit la servante, tandis que les *habitants* retenaient leur haleine pour mieux entendre.

— « Mais, poursuivit le narrateur, c'est mauvais, voyez-vous, de boire son sang ; ça donne de vilaines idées ; ça grise le cerveau comme du whiskey. A preuve, c'est que Janvier n'eut pas plus tôt bu du sien qu'il pensa à boire celui de ses camarades. Il songeait à tuer Saint-Ange, quand un Indien arriva dans leur loge. La veille, cet Indien avait abattu un cygne ; il le partagea avec eux. Vous jugez s'ils furent contents. Mais le cygne était petit, et ils avaient le ventre creux. L'appétit vient en mangeant. Lorsqu'ils eurent rongé l'oiseau jusqu'aux os, l'Indien annonça qu'il allait partir. Ils étaient trop faibles pour le suivre. Janvier, que le diable possédait, le pria de l'aider à pousser au feu un gros tronc d'arbre. Le sauvage se baissa pour lui rendre ce service ; et, profitant du moment, le misérable trappeur lui fendit le crâne d'un coup de hache. Ses compagnons ne dirent pas : « C'est mal. » Ils avaient si faim, eux aussi ! Mais ils coupèrent le cadavre en morceaux et le mangèrent. »

Un frémissement d'horreur parcourut l'assemblée.

Le voyageur, ayant trempé les lèvres dans un verre de vin chaud posé à côté de lui, s'écria :

— « Je ne suis pas au bout ! non, malheureusement ! Ce n'est que le commencement. Bientôt du corps de l'Indien il ne resta plus rien que les os. Ils les pilèrent pour en faire de la bouillie. Et, quand tout fut consommé, la faim revint avec ses dents plus longues, plus aiguës, plus féroces que jamais. Janvier avait mis le pied sur la piste du crime, il ne devait pas encore la quitter ; car, voyez-vous, le mal attire le mal. Janvier chercha chicane à Saint-Ange et l'assomma ; puis Dufresnes et lui le dépecèrent et le dévorèrent comme ils avaient fait du sauvage. »

— Quelle monstruosité ! continua Mougenot.

— « Je ne veux pas l'excuser, repartit le voyageur ; mais on ne sait pas quelles sont les ardeurs de la faim, au milieu du désert, et par un froid de plus de 40 degrés !

» Au moyen de cette affreuse pâture, Janvier et Dufresnes purent attendre le mois d'avril. Avec le printemps, le poisson revint. Ils s'approvisionnèrent et retournèrent au fort. En arrivant, M. Fulton leur demanda ce qu'ils avaient fait de Saint-Ange. Janvier répondit qu'il avait péri en route. Mais ses hésitations, son air embarrassé inspirèrent des soupçons. M. Fulton le pressa de questions, ainsi que Dufresnes, qui finit par avouer la vérité. Cette confession ré-

volta tellement l'agent de la Compagnie, qu'il saisit un pistolet et brûla la cervelle à Janvier! » [1]

— Quoi? sans autre forme de procès? dit Alfred.

— C'est ainsi qu'on fait la loi dans le Nord-Ouest, jeune homme, répliqua le trappeur. Là il n'y a ni tribunaux, ni avocats, ni prisons. La justice doit être aussi terrible et aussi expéditive que le crime. Moi qui vous parle, je suis depuis vingt ans au service de la Compagnie de la baie d'Hudson, et toujours j'ai vu punir les meurtriers de cette façon rapide et sommaire. Si jamais vous voyagez au delà des Grands Lacs, vous reconnaîtrez que je ne vous ai pas trompés.

— Cela se pourrait bien, dit Alfred.

— Ah! ah! vous auriez l'intention de faire un tour sur le territoire de la baie d'Hudson?

Mougenot poussa son ami du coude, mais Robin ne comprit pas.

— Oui, répondit-il, je partirai probablement au printemps.

— Par la route de Montréal, sans doute?

— Je le crois.

— Alors, j'aurai le plaisir de vous avoir en ma compagnie, jeune homme, car c'est moi qui suis chargé de la prochaine expédition. A notre santé donc, et bonsoir!

Le voyageur choqua son verre contre celui de Robin, et se leva pour partir.

— Un moment, dit Alfred, je paye une *tournée*.

— Non, non, jeune homme, un verre de spiritueux après souper est suffisant. Puisque vous vous destinez au Nord-Ouest, habituez-vous à consommer le moins possible des boissons fortes. Elles énervent le corps au lieu de le raffermir, le refroidissent au lieu de le réchauffer.

Cela dit, il prit une chandelle et sortit.

Les deux amis ne tardèrent pas à gagner la chambrette où ils devaient coucher.

Elle était au rez-de-chaussée et celle d'Emma à l'étage supérieur.

Neuf heures sonnaient à la vieille horloge de l'auberge; depuis quelque temps Léon Clairville avait disparu sans éveiller l'attention.

[1] Historique.

CHAPITRE III

D'OU IL RÉSULTE QUE LE TRAINAGE SUR LE SAINT-LAURENT N'EST PAS TOUJOURS SANS DANGER ET QUE, MALGRÉ LES PROHIBITIONS, LES CANADIENS TROUVENT, QUAND ILS LE VEULENT, LE MOYEN DE SE BATTRE EN DUEL.

Le lendemain matin, Léon Clairville et son ami décampèrent avant qu'il fît jour.

A huit heures, Alphonse pria la servante d'aller éveiller sa sœur. En attendant qu'elle fût prête à déjeuner, il se mit à gourmander Alfred.

— Tu as eu tort de parler hier de ton voyage, lui dit-il. Yureska nous avait recommandé le secret. Il fallait l'observer. Que diable! on ne se livre pas comme ça au premier venu. Si c'était un ami ou même une connaissance de la famille de Victorine, notre entreprise pourrait bien échouer. On la ferait surveiller de si près que nous ne parviendrions pas à l'enlever. Peut-être même la transférerait-on à un autre couvent, et nous en serions pour nos frais et une petite promenade de plus de deux mille lieues.

— Tu as raison, répliqua le sculpteur; mais que veux-tu, mon cher, depuis que j'ai appris qu'elle existe, je ne tiens pas de joie. Je voudrais avoir cent bouches pour chanter mon bonheur.

— Ah! je te croyais plus philosophe.

— Si tu savais tout ce que j'ai souffert! mon bon Alphonse, ré-

pliqua Robin en passant la main sur son front, comme pour en écarter un nuage.

— Bien, ne revenons pas sur le passé; mais tâche, une autre fois, d'être plus réservé. Il y a encore près de trois mois d'ici à notre départ. Pourvu qu'il ne nous arrive rien de fâcheux !

— Si ce duel... commença Alfred.

— Bast! n'en parlons pas, dit négligemment Alphonse.

Et un moment après il ajouta d'un ton plus sérieux :

— Une seule chose me peine, c'est que tu ne puisses être mon témoin...

— Alphonse...

— Oh ! je respecte tes secrets, mon ami. J'ai la conviction que s'il t'était permis de me rendre ce service, tu ne me le refuserais pas.

— Merci! dit Alfred en lui prenant la main avec effusion

— Mais, reprit l'étudiant, te sera-t-il donc aussi impossible de m'accompagner jusqu'à la frontière?

— De toute impossibilité, je le répète; sois assuré que si je le pouvais, je ne te quitterais pas d'une minute. Il me faudra t'attendre à Trois-Rivières, et Dieu sait si le temps me semblera long. Surtout, pas d'imprudences, pas de fausse générosité !

— Sois tranquille, je ne l'ai pas provoqué pour faire une partie de sentimentalisme.

— Es-tu bien sûr de tes deux témoins?

— Oui; ce sont deux jeunes gens qui ont été nos compagnons de classe et m'ont donné, en diverses circonstances, des preuves de leur affection et de leur dévouement.

— Par quel hasard Clairville n'a-t-il emmené qu'un témoin de Québec?

— Sans doute il prendra l'autre à Trois-Rivières; un de ses cousins, ancien officier de milice, un anglomane, tu conçois.

— Je crains que ta mauvaise opinion de lui...

— Assez comme cela! interrompit Mougenot avec humeur. Clairville est un coquin de la pire espèce, je l'ai dit et ne m'en dédis pas. Du reste, j'espère bien retrouver ce document, et alors tu verras si j'ai raison.

— Je ne demande pas mieux que de te savoir dans ton droit, répondit vivement Alfred.

— Chut! fit l'étudiant en mettant un doigt sur ses lèvres, voici ma sœur.

En effet, Emma descendait de sa chambre.

Elle avait le visage pâle, défait, les yeux bistrés comme après une longue veille. Sa démarche était incertaine, tremblante. L'altération des traits de la jeune fille frappa le sculpteur.

— Vous avez l'air fatigué, mademoiselle, dit-il ; seriez-vous indisposée?

— C'est vrai, Emma, qu'as-tu? ajouta Alphonse, qui, après l'avoir embrassée, la considérait attentivement.

— Comment, vous me trouvez changée? répondit-elle en ébauchant un sourire contraint.

— Ma foi, reprit son frère, tu es blême comme un cadavre. Où as-tu donc laissé les roses de tes joues, petite sœur?

— Mais je suis comme à l'ordinaire; c'est le faux jour qui me fait paraître comme ça, repartit Emma en s'approchant d'un miroir pendu à la fenêtre.

Elle feignit de s'examiner, quoiqu'elle ne cherchât réellement qu'à échapper à des regards qui la gênaient.

— Vous avez probablement mal dormi, mademoiselle, lui dit Alfred; les lits d'auberge ne sont pas très-doux.

Emma s'empressa de saisir l'opportunité qui lui était ainsi offerte pour éviter de nouvelles questions sur ce sujet.

— C'est cela, dit-elle; j'ai eu le cauchemar, puis je me suis réveillée et n'ai pu me rendormir après. Ça m'arrive toujours quand je couche hors de la maison.

— Allons, déjeunons, dit Alphonse. Nous avons une bonne trotte à faire aujourd'hui.

— A quelle heure partons-nous? dit Emma pour se donner une contenance.

— Mais dès que nous aurons mangé une bouchée.

Le café était délicieux, car il avait été fourni par Alphonse, qui en rapportait quelques livres à sa mère; la crème était onctueuse, parfaite au goût ; les œufs aussi frais qu'on les pouvait désirer ; le jambon succulent; les galettes jaunes comme l'or et cuites à point.

Mougenot et Robin firent honneur à ce déjeuner; mais Emma ne voulut ou ne put manger. Elle se contenta d'une tasse de café noir.

— C'est singulier, lui dit Alphonse; habituellement tu as bon appétit, et depuis hier tu ne prends rien. Te sentirais-tu malade?

— Mais non, mon frère, je me porte bien, je t'assure... Seulement...

Elle s'arrêta.

— Seulement? reprit l'étudiant.

— Rien, rien; je ne sais ce que je voulais dire, répliqua-t-elle avec une vivacité fébrile.

Elle essaya encore de sourire; ce fut en vain, et deux larmes brûlantes jaillirent de ses yeux.

Alphonse ne les vit pas, car il avait la tête penchée sur son assiette, mais Alfred remarqua cet accès d'émotion mal comprimé et qui devait cacher une cuisante douleur. Il fit un mouvement pour parler. Emma l'en empêcha par un geste suppliant de la main. Puis elle se leva et sortit, en disant qu'elle avait oublié un mouchoir dans sa chambre.

— Est-elle drôle un peu, ma sœur! dit l'étudiant, dès qu'elle se fut éloignée. Est-ce que par hasard elle saurait?...

— Ce n'est pas probable, répondit Alfred. D'ailleurs, toi qui es à moitié physiologiste, tu dois savoir que le caractère des femmes est sujet à des révolutions qui les métamorphosent du jour au lendemain.

— Bravo! mio caro, bravo, bravissimo! voilà une phrase étoffée, comme je les aime ; tu méritais d'entrer dans le sacré corps des ens de lettres.

— Dieu me préserve de cette malédiction!

On vint, à cet instant, les avertir que le slé était prêt.

— Je vais appeler Emma, dit Alphonse à son ami. Toi, prends toujours ta place.

La jeune fille avait encore la figure bouleversée quand elle monta en traîneau. Ses paupières rougies annonçaient qu'elle avait récemment pleuré. Elle se montra toutefois moins triste que la veille. Son amabilité était-elle simulée ou naturelle, c'est ce qu'Alfred ne put discerner, malgré une assez profonde connaissance du cœur féminin. Emma avait, du reste, de l'esprit et une instruction aussi complète qu'on la donnait alors au Canada. L'étudiant et l'artiste étaient en belles dispositions de plaisanterie ; aussi cette seconde partie de leur voyage débuta-t-elle plus gaîment que la première.

La campagne emmaillottée dans une fraîche couche de neige, plus

blanche que l'albâtre, mendiait les baisers du soleil, dont quelques rayons frileux filtraient timidement à travers le réseau de petits nuages qui ouataient l'azur des cieux.

Vers le milieu du jour on s'arrêta à Batiscan pour dîner.

Les deux amis firent un repas substantiel ; Emma mangea quelque peu, et ils repartirent, en emportant des gâteaux, car il n'était pas probable qu'ils arrivassent de bonne heure à Trois-Rivières.

Jean, leur charretier, semblait avoir *une pointe*. Il bavardait et chantonnait, tour à tour, d'une façon assez bizarre pour faire soupçonner qu'il avait pris de sirop d'avoine [1] plus qu'il n'était honnêtement nécessaire.

Le traîneau n'en marchait pas mieux. Jean avait le whiskey tendre, et après un collogue avec la négresse (ainsi avait-il baptisé la bouteille), il n'aimait pas à pousser ses chevaux. « Faut pas fatiguer ces bonnes bêtes, qu'ont tant de trouble dans leur vie, » disait-il. « Quand je suis en fête, je veux que tout le monde soit de la noce. »

Il était tard, lorsque les voyageurs atteignirent Cap-de-la-Magdeleine, au confluent du Saint-Maurice avec le Saint-Laurent et à une à peu près de Trois-Rivières.

Le temps s'était couvert, dans l'après-dînée, et il recommençait à neiger.

Pendant le trajet, depuis Batiscan, le charretier avait, plus d'une fois, renouvelé ses caresses à un flacon d'alcool qu'il portait dans la poche de son capot. Il était aux trois quarts ivre quand ils s'engagèrent sur la *traverse* [2], au bas de Cap-de-la-Magdeleine. Il faisait une nuit très-sombre et un vent assez élevé. On avait conseillé à nos jeunes gens de demeurer jusqu'au lendemain à l'auberge du village, parce qu'il y avait quelque danger à s'exposer sur la glace par la « noirceur. » Mais Alphonse tenait à coucher ce soir-là à Trois-Rivières. Négligeant les avis de la prudence, pour n'écouter que les forfanteries de Jean, à qui l'ébriété avait donné de l'audace, il avait voulu s'aventurer sur le fleuve.

[1] Nom que les Canadiens donnent au whiskey.

[2] On appelle ainsi les chemins tracés l'hiver sur la glace à travers les fleuves

Ils firent un mille sans accident; ils riaient même de la pusillanimité des habitants, lorsque, tout à coup, Emma s'écria .

— Mais je crois que nous sommes hors de la piste.

— Non, mam'selle, répliqua Jean d'un air assuré. Nous y sommes encore, car je vois les balises à droite et à gauche.

Les ténèbres étaient si épaisses qu'on distinguait difficilement à un pied de soi.

Alphonse et Alfred acceptèrent la parole du charretier, et Emma, craignant de s'être trompée, n'ajouta aucune observation.

Cependant, le traîneau n'allait plus régulièrement. Ses patins criaient âprement sur la glace vive, et parfois ils enfonçaient dans des amas de neige d'une telle hauteur que la surface débordait la caisse de la carriole.

Ces variations de marche pouvaient, au besoin, s'expliquer par la *bordée* de neige tombée le jour précédent, et par l'impétuosité des rafales qui l'avaient accumulée en bancs, à certains endroits et balayée complétement à d'autres places. Les chevaux soufflaient et trébuchaient fréquemment. Jean s'impatientait. Une irritation nerveuse avait succédé à sa jovialité. Il fouettait cruellement son attelage qui finit par s'emporter et prendre le mors aux dents.

Des vagues de neige, des fragments de glace concassés flottèrent aussitôt autour du traîneau, qui, enlevé par une course furibonde, ne tarda pas à verser le cocher et ses trois voyageurs.

Personne heureusement ne se blessa dans cette chute et les chevaux s'arrêtèrent, d'eux-mêmes, à quelques pas, sur le bord d'une mare.

Après avoir constaté cela, il devenait nécessaire de reconnaître où l'on était. Grande difficulté ! au milieu de cette nuit impénétrable, par une neige aveuglante, sur une plaine de glace ayant deux milles de large et une interminable longueur !

A ces difficultés, joignez un froid piquant de 20 degrés au-dessous de zéro et vous aurez une faible idée de l'horrible situation où se trouvaient les pauvres malheureux. Avancer ! c'était impossible. La mare barrait le passage. Où seraient-ils allés ? Au surplus, en avançant, ils risquaient de se jeter dans quelque gouffre plus loin. Reculer ! c'était également impossible. Quand le temps eût été plus clair, ils eussent été incapables de retrouver la trace du traîneau,

Elle n'existait pas plus que celle du navire qui sillonne les mers. Un flot de neige, chassé par la bise, l'avait effacée. A droite, à gauche, tout autour était le péril. Partout, la mort pouvait avoir creusé une tombe liquide sous leurs pieds.

Il fallait rester là où ils étaient, et y rester jusqu'au lendemain.

C'est ainsi que doit procéder tout individu qui, pendant une nuit d'hiver, s'égare sur un des grands cours d'eau du Canada. Qu'il soit à pied ou en voiture, si, par malheur il perd la voie ordinairement marquée par des branches de sapins, il n'a qu'un parti à prendre : demeurer en place, et attendre qu'il fasse assez jour pour s'orienter.

Autrement, il s'expose à tomber dans un trou ouvert soit par la force du courant, soit par le refoulement des glaces ; ou bien il se brisera les membres dans une fondrière, formée par l'amoncellement des banquises, ou bien il s'ensevelira tout vivant dans un cercueil de neige.

Rien de dangereux, même en plein soleil, comme ces vastes océans de neige et de glaces !

Les quatre *naufragés* le savaient parfaitement. Ce n'était pas le temps des récriminations contre l'auteur involontaire de leur infortune. Ils tinrent conseil.

Jean, qui n'était pas entièrement dégrisé, proposa de se sacrifier et de tâcher de reprendre la piste.

— Non, dit Alphonse, serait courir à la mort. Il est prêt de minuit, maintenant. Cabanons-nous comme nous pourrons, sous le traîneau, dans nos robes de buffles, et attendons que la neige cesse et que l'aurore se lève.

— C'est aussi mon opinion, dit Emma, qui montra alors un courage et une fermeté au-dessus de son sexe.

— Mais nous périrons de froid ! objecta Alfred.

— Peut-être, en tous cas, j'aime mieux attendre ici, où je suis au moins sûr du terrain, que de faire un pas incertain, répondit Mougenot avec un sourire forcé.

— Nous ne devons pourtant pas être loin des Trois-Rivières, reprit le charretier.

— Qui sait? Nous avons couru pendant plus de trois quarts d'heure sur la glace.

— Il me semble que j'aperçois une lumière à ma droite, continua Jean.

— Erreur, c'est la réverbération de la neige.

— Mais, insista le charretier, qu'est-ce que vont devenir mes chevaux? Les pauvres bêtes ont chaud. Si elles ne grouillent pas d'ici elles seront perdues.

— Ma foi! que le diable les emporte et vous avec elles! s'écria Alfred à bout de patience. Quand on est assez maladroit pour faire ce que vous avez fait, on se tait plutôt que de parler sottement.

Jean essaya alors de prendre les peaux de buffles pour en couvrir les chevaux. Mais les deux jeunes gens s'y opposèrent. Comme il s'obstinait à vouloir partir avec son équipage, ils le menacèrent d'un pistolet s'il apportait la moindre résistance à leur projet : ils detelèrent les chevaux, et dressèrent le traîneau contre une pile de glaçons, à l'abri du vent ; Emma fut placée dans cette tente improvisée, garantie, aussi bien que le permettaient les circonstances, par les robes de buffle contre les atteintes du froid. Alphonse et Alfred se glissèrent à ses côtés, derrière la même couverte de fourrure.

Quant au charretier, refusant de profiter de cette hutte, il s'était éloigné avec les chevaux, malgré toutes les instances de ses victimes pour le retenir.

— Pauvre sœur, dit Alphonse, je te fais faire là un triste voyage!

— Au moins est-il accidenté, reprit gaiement Emma.

— Vous n'avez pas froid, mademoiselle? dit Alfred.

— Non, non, mais vous, vous devez être gelé; tirez donc davantage la robe de buffle sur vous. Il y en a assez pour Alphonse et moi.

— C'est inutile, mademoiselle, je suis très-confortablement vêtu. J'avais par bonheur emporté un gros surtout de peau d'ours. Pourvu que vous ne soyez pas trop mal, nous serons bien. C'est que la nuit ne tire pas à sa fin.

— Non, dit Alphonse, nous aurons le loisir de grelotter jusqu'au jour.

— Peut-être, dit Emma, cet homme retrouvera-t-il le chemin.

— J'en doute.

— Après tout, dit Alfred, nous ne devons pas être fort loin de

Trois-Rivières. Jean pourrait bien y arriver. Il nous enverrait du secours.

— Quelle heure as-tu? demanda Mougenot.

— Assassin! pourquoi me rappeller un lugubre souvenir? Sommes-nous sur des roses ici, et ne sens-tu pas que je n'ai plus d'heures?

— Ah! c'est vrai, ta montre...

— Oui, elle est au conservatoire des antiquailles. Mais tu as la tienne, Emma?

— Je suis si serrée entre vous deux, que je puis à peine remuer mes mains, Attends un peu, Alphonse... Ah! la voici; regarde.

Elle lui tendit le bijou.

— Je n'y vois goutte, répliqua l'étudiant, après avoir vainement examiné le cadran.

— Je dois avoir des allumettes, dit Alfred.

— Donne-m'en une.

— Non, il faut que je sorte de notre cage, car nous sommes pressés comme des harengs dans une caque. Bien, j'y suis. Je vais user de la liberté pour me dégourdir un brin et, avec votre permission, j'allumerai un cigare.

— C'est une idée, si j'imitais ton exemple!

— Voici l'allumette demandée, dit Alfred éclairant la montre qu'Emma tenait à la main.

— Minuit trente-cinq! dit-elle avec un soupir.

— Bigre, encore six heures au moins à croquer le marmot! s'écria Alphonse. Si nous prenions une larme, Alfred ?

— Pas d'objection, mon cher.

— Ça nous ravigotera, quoi qu'en pense le voyageur des Pays d'en Haut, que nous avons rencontré hier soir.

— En a-t-il raconté des histoires!

— Des blagues!

— Je ne pense pas, car j'avais déjà lu la substance de la dernière dans la *Minerve*, celle des Canadiens anthropophages, tu t'en souviens?

— Voilà mon flacon, c'est de la jamaïque premier choix. Bois, et ne l'assèche pas d'un seul coup. Mais peut-être qu'un soupçon, pour humecter les lèvres de mademoiselle...

— Oh! merci, monsieur. Je n'ai absolument besoin de rien.

— Que d'un bon lit bien bassiné, riposta Mougenot, après avoir avalé une gorgée de rhum.

— Quant à cela j'avoue ma faiblesse, répondit Emma, car il ne fait pas des plus chaud ici.

— La neige se calme; si nous faisions du feu? dit Alfred

— Du feu! mais avec quoi?

— C'est donc bien difficile! Est-ce que nous n'avons pas les matériaux? Il ferait beau voir que, moi, qui me chauffe les trois quarts de l'hiver, et les trois tiers de l'autre quart sans dépenser un sou en combustible, il ferait beau voir, dis-je, que je fusse embarrassé pour me procurer du feu, et un feu magnifique encore, un feu de la Saint-Jean, quand j'ai en ma possession tous les objets nécessaires.

— Je ne...

— Tu ne comprends pas que ce traîneau est en bois, et qu'avec du bois et des allumettes phosphoriques...

— Très-bien. Mais ce traîneau ne nous appartient pas.

— Il ne nous appartient pas! La belle raison. Vas-tu laisser ta sœur se morfondre, compromettre peut-être sa santé par un scrupule stupide? Est-ce notre faute, à nous, si cet ivrogne de charretier nous a réduits à cette extrémité? D'ailleurs, on le lui payera son traîneau. Qu'est-ce que ça vaut une machine comme ça? Vingt-cinq ou trente francs! N'est-ce pas, mademoiselle, que vous avez froid et que vous désirez du feu?

Emma ne répondit point; mais ses dents claquetaient et ses membres frissonnaient. En dépit de sa répugnance, Alfred lui fit prendre quelques gouttes de rhum qui la ranimèrent, et il se mit en devoir d'effondrer la caisse du traîneau.

Une flamme pétillante dansa bientôt sur la glace et éclaira une large circonférence autour des trois égarés.

— Nous aurions dû songer plus tôt à cet expédient, dit Alfred, en se grattant le front.

— Et pourquoi?

— Parce que, comme nous ne pouvons être à une bien grande distance de la traverse, ce feu indiquera aux passants qu'il y a du monde ici.

— Oui, dit Emma, mais il ne les amènera pas.

— Qui sait? Un feu à pareille heure, en pareil lieu, n'est pas chose ordinaire. Peut-être en cherchera-t-on la cause!

— Dieu vous entende! proféra la jeune fille qui tremblait toujours, malgré les peaux dont elle était enveloppée.

Les heures passaient lentement; les débris du traîneau achevaient de se consumer; le froid augmentait et l'aube n'était pas encore près de se lever. Pour résister à l'engourdissement qui les gagnait, Alfred et Mougenot se frottèrent le visage avec du rhum, et en absorbèrent, de temps en temps, une légère gorgée, afin de stimuler la circulation du sang. Quant à Emma, elle était tombée dans une sorte de somnolence torpide.

Tout à coup, le vent tourna et dispersa les nuages. Il cessa de neiger. Peu après, un son de cloche frappa les oreilles d'Alfred.

— J'ai entendu tinter, dit-il.

— En imagination, répliqua Alphonse.

— Non; je suis certain de ce que j'avance. Le son venait de là. Et il indiqua le nord.

— Puisses-tu dire vrai!

— Le ciel se dégage; voici la lune qui se montre; si nous tentions une reconnaissance?

— Volontiers.

— Montons sur cet amas de glace. De son sommet nous distinguerons peut-être quelque chose.

Ce disant, il gravissait le monticule.

Alphonse le suivit. Ensemble ils arrivèrent au faîte, et ensemble poussèrent une exclamation de joie!

— Qu'y a-t.il? demanda Emma d'une voix affaiblie.

Et elle murmura plus bas encore:

— Mon Dieu! je croyais que j'allais mourir. J'étais si heureuse!

— Vivat! s'écria le sculpteur; nous sommes près de Trois-Rivières, à une portée de carabine au plus. Allons, en route! le fouet de Jean est resté là. Nous nous en servirons comme d'une sonde et dans dix minutes nous toucherons au port. Alphonse, donne le bras à ta sœur. Je vous frayerai le chemin.

Emma se laissa machinalement conduire. On eût dit qu'elle était fâchée d'une découverte qui leur rendait l'existence.

Ils entrèrent à Trois-Rivières par la rue des Forges.

Une lumière brillait au premier étage d'une maison de belle apparence.

A sa vue, Emma tressaillit au bras de son frère.

— Qu'est-ce donc? lui dit-il affectueusement. Encore, un peu de courage, petite sœur.

Et se penchant vers Robin, qui marchait à son côté :

— Il veille, lui dit-il.

— Qui ça?

— Le Clairville.

Emma tressaillit de nouveau.

Sous prétexte de ne pas éveiller leur mère, Alphonse proposa d'aller coucher dans une auberge. Sa sœur s'y laissa mener sans faire de réflexion. Après lui avoir prodigué les soins qu'exigeait son état, Mougenot rejoignit Robin dans une chambre où ce dernier l'attendait, en dégustant un verre de punch brûlant.

— J'ai, lui dit Alphonse, préféré descendre ici afin d'être plus libre. Ma mère m'aurait accablé de questions, tu conçois. Maintenant, nous allons déjeuner. Ensuite, je prendrai mes témoins et nous partirons pour la frontière, où nous nous battrons au pistolet, suivant les conventions. Clairville avait, a-t-il prétendu, quelques actes à signer avant le duel, et nous avons choisi les environs de Stanshead pour théâtre de notre rencontre. Dans la matinée, tu accompagneras ma sœur chez nous, et tu diras que je suis resté à Champlain, pour une affaire d'intérêt, et que j'arriverai dans quelques jours. Quant au reste, tu sais ce que tu dois faire.

Ils déjeunèrent, s'embrassèrent, et Alfred Mougenot sauta en traîneau, avec deux amis dont l'un était docteur en médecine.

On était au jeudi.

Le dimanche suivant, à midi précis, trois jeunes gens se promenaient près de Stanshead, dans un petit bois que traverse le quarante-cinquième parallèle, ligne frontière du Canada et des États-Unis.

Ces trois personnes se trouvaient sur le territoire de la République fédérale.

C'étaient Alphonse Mougenot et ses deux témoins.

L'atmosphère était douce pour la saison, et saturée de moiteur. Aussi la forêt offrait-elle un spectacle féerique. Tandis que le sol avait l'éclat d'un miroir d'argent, les arbres étaient comme transformés en un immense assemblage de lustres de cristal étincelant

des couleurs de l'arc-en-ciel. A leur cime, ainsi que des épis d'or pur, resplendissaient des concrétions formées par la gelée, et leurs rameaux inférieurs, leurs troncs apparaissaient semblables à d'immenses girandoles, semés de rubis, de perles et d'améthystes. Vous eussiez dit qu'ils avaient été arrosés par une pluie de diamants.

Néanmoins la scène, si attachante qu'elle fût, manquait de charme pour Alphonse et ses seconds.

Leur esprit n'était point tourné vers la poésie. Ils attendaient Clairville, et Clairville n'arrivait pas, quoique le rendez-vous eût été donné pour midi.

A deux heures, l'avocat n'ayant point paru et personne ne s'étant présenté en son nom, les deux parrains de Mougenot rédigèrent, sur place, un procès-verbal, pour constater le manque de parole dont Léon Clairville s'était, suivant toute probabilité, rendu coupable.

— Le lâche ! marmottait Alphonse, pendant qu'ils écrivaient ce document, le lâche ! je m'en doutais presque. Mais il ne m'échappera pas. Un jour ou l'autre, je lui réglerai son compte.

— Bast ! lui dit un des seconds, il n'en est pas à son début !

— Parbleu, ajouta l'autre, c'est, pour ma part, la troisième fois qu'il me fait poser ainsi.

Quarante-huit heures après, Alphonse, de retour à Trois-Rivières, racontait à Alfred l'insuccès de sa pérégrination jusqu'au delà des lignes.

— Je n'en suis pas surpris, répliqua le sculpteur ; le jour même de ton départ d'ici, Clairville prenait la malle-poste de Montréal, en annonçant qu'il se rendait à New-York.

CHAPITRE IV

TROIS-RIVIÈRES. — LA MAISON DE MADAME VEUVE MOUGENOT. — UN TRAITRE.

C'est une bien jolie petite ville, croyez-moi, que Trois-Rivières. Plantée, comme son nom l'indique, au point de jonction de trois cours d'eau, elle se trouve à égale distance de Québec et de Montréal, trente lieues environ de chaque côté, et représente la troisième ville du Bas-Canada.

Fondée peu après la découverte de la Nouvelle-France, Trois-Rivières semblait destinée à acquérir une importance au moins aussi grande que ses sœurs aînées. Sous un certain rapport, elle occupe une situation plus favorable, car, baignée par le Saint-Laurent, qui forme sous ses murs un mouillage excellent pour les navires du plus fort tonnage, elle est encore arrosée sur le flanc nord-est par le Saint-Maurice, fleuve magnifique, qui la met en rapport direct avec les vastes territoires de la baie d'Hudson, c'est-à-dire avec le pays des bois de construction et des fourrures. Trois-Rivières jouit en outre d'autres avantages non moins considérables. Ses environs abondent en mines de fer d'un caractère tel que leurs produits sont estimés à l'égal de ceux de Suède. Des hauts fourneaux ont été élevés près de ces mines. Ils sont connus sous le nom de forges du

Saint-Maurice. Leur exploitation, aujourd'hui entre les mains d'un industriel habile, M. Turcote, donne de beaux rapports. Mais, par malheur, les voies de communication ont été longtemps négligées dans le district de Trois-Rivières, et cette localité est, par une de ces fatalités mystérieuses dont la cause déroute l'investigation, est, dis-je, restée comme nouée depuis son enfance.

Québec compte cinquante à soixante mille âmes ; Montréal quatre-vingt à quatre-vingt-dix ; Trois-Rivières n'en a pas plus de six ou sept.

Les premières entretiennent des relations avec toutes les parties du monde; elles sont pleines de séve et de jeunesse ; Trois-Rivières n'a de relation nulle part, hors du Canada, et vit, sans mouvement, comme un rentier retiré des affaires.

Ce qui ne l'empêche pas d'être gentille, proprette, et même élégante chez elle. Elle a soigné son intérieur en vraie ménagère. Ses édifices publics ne brillent point par le nombre, mais ils sont bien faits et plaisants à voir. On y remarque, entre autres, l'ancien château, le couvent des Ursulines, fondé, en 1677, par M. de Saint-Vallier, évêque de Québec, détruit, en 1806, par un incendie, puis reconstruit par les pieuses dames qui l'habitent et consacrent leur existence à l'éducation des jeunes filles. Les églises et la prison méritent aussi d'être citées.

Quant aux habitations particulières, je leur trouve un cachet français qui s'oblitère chaque jour, au Canada, pour faire place à ces éphémères constructions anglo-américaines qu'on a si bien définies en les appelant « bâtisses de papier mâché. »

Des hôtels confortables, de belle apparence, appartenant pour la plupart à M. Pacot, un des riches propriétaires du lieu, bordent les quais et ouvrent çà et là leurs portes hospitalières sur les rues principales, Notre-Dame, Saint-Louis, du Platon, Saint-Jean, Saint-Pierre, etc.

Quoique la campagne environnante soit généralement sablonneuse et calcarifère, de magnifiques jardins, riches en végétaux de toute espèce, émaillent la cité ; une promenade délicieuse, ombragée par de grands arbres séculaires, la couronne à son sommet et ourle le rivage du Saint-Laurent. L'été, enfin, la partie haute est noyée dans un fouillis de verdure et de fleurs qui en fait un des plus adorables séjours qui se puissent rêver !

Quant aux mœurs et aux coutumes, ô mon Dieu ! elles sont ce qu'elles sont dans nos bourgades de province : un peu bien intimes, un peu bien familières. On s'y connaît trop pour ne pas s'y tutoyer un tantinet et, par conséquent, s'y déchirer chaque jour, sans la moindre malice.

« Notre notaire, mais c'est le meilleur homme du monde ! honnête, monsieur, et puis rangé ! Quel malheur qu'il ait épousé sa femme ! Ce n'est pas pour en dire du mal, mais elle ne vaut rien. Ils ne s'accordent pas plus que chien et chat. Elle est vive, acariâtre, lui prompt, vous comprenez ! On dit que, quelquefois, ils en viennent aux coups. Il y a de si méchantes langues ! C'est pas moi qui répéterais des choses pareilles; car, après tout, s'ils se battent, c'est leur affaire et pas la mienne, n'est-il pas vrai ? Il est bien libre de courir voir d'autres femmes si ça lui plaît, et elle d'avoir des cavaliers ! Est-ce que ça regarde le monde, ça ? C'est comme leur fille, une jolie demoiselle, hein ? Eh ben, on prétend qu'elle donne des rendez-vous. Des inventions, je suis sûr ! Et quand ça serait, pourquoi le crier sur les toits ? Le monde, aujourd'hui, ne pense qu'au mal. Ah ! ce n'est pas comme dans mon temps ! »

On peut continuer *ad libitum* sur cet air, avec variations et fioritures.

Dans les petites villes, la médisance au sucre de bienveillance s'étend à tout et sur tout. Elle est l'âme de la famille, le lien de la société. Sans l'approuver, je lui trouve une face acceptable, car elle est souvent le seul frein opposé aux passions pernicieuses qu'engendrent l'inaction et la reproduction incessante des mêmes objets.

Dans les grands centres, le mouvement, le changement des scènes tiennent l'esprit en éveil et le poussent à étendre ses moyens; mais dans les cercles étroits, où l'on se heurte forcément à la circonférence, l'imagination brise ses ailes et finit souvent par s'accroupir sur elle-même. Une fois devenue la proie de l'égoïsme, elle s'abandonne promptement au vice, si la crainte du *qu'en dira-t-on,* plus encore que la terreur de la loi ne l'arrête, car si on peut tromper la justice, on n'échappe jamais à l'œil d'argus de l'opinion publique.

Trois-Rivières a donc son faible pour le commérage ; ce qui n'empêche pas les habitants d'être bons citoyens, bons pères, bons fils

(interrogez leurs épitaphes), bons époux, bons vivants, d'aimer les jolies femmes et le vieux vin.

Ils sont Français, en vérité, je vous le dis.

Et ce qu'ils sont maintenant, ils l'étaient plus encore il y a une vingtaine d'années, alors que madame veuve Mougenot, femme de feu Gaspard Mougenot, écuyer, résidait dans sa maison de la rue des Casernes.

C'était une vieille demeure s'il en fut, qui datait de l'occupation française. Elle avait jadis tenu lieu d'hôtel à l'un des gouverneurs de Trois-Rivières, au temps de Louis XIII, quand la Nouvelle-France avait ses trois gouvernements de Québec, Montréal et Trois-Rivières, belle et triste époque, où maîtres de l'Amérique septentrionale, nous ignorions les immenses richesses que recèle son sein!

La maison de madame veuve Mougenot formait un parallélogramme en pierres de taille, haut de deux étages, avec une couverture de laves, moussue, verdâtre, qui remontait à plus d'un siècle. La façade offrait quatre fenêtres intersectées par une grande porte, au rez-de-chaussée ; cinq fenêtres, dont celle du milieu, à balcon, au premier étage; deux autres croisées fort étroites au second, plus deux lucarnes de grenier à la saillie du toit.

Un escalier de six marches aboutissait à la porte d'entrée, qui se fermait sur un vestibule de chaque côté duquel étaient distribués les appartements : — à droite un salon de réception et une petite pièce qui, jadis, avait dû servir d'oratoire; à gauche la salle à manger et l'office. Derrière, sur le jardin, donnaient deux pièces, l'ancien cabinet de feu Gaspard Mougenot, écuyer, et sa bibliothèque.

Au premier, cinq chambres à coucher avec leurs cabinets de toilette. La famille Mougenot en occupait trois, les deux autres étaient réservées aux étrangers.

Plus haut, les chambres de domestiques.

La cuisine, la buanderie et les communs occupaient un bâtiment en retour et ouvraient sur la basse-cour et un potager.

Sans être luxueux, l'intérieur de cette maison annonçait une grande aisance et ressemblait à celui de la plupart des riches familles franco-canadiennes. Le confort anglais s'y harmonisait heureusement avec la vieille élégance française. Dans toutes les chambres, et même le long de l'escalier, des tapis moelleux assourdis-

saient les pas. Dans la salle à manger, une toile cirée à grands carreaux blancs et gris couvrait le plancher. Un dressoir, en acajou massif, était chargé de belles pièces d'argenterie écussonnées et de cristaux, et dans le salon on admirait un meuble antique admirablement marqueté.

Quelques canapés modernes, un piano d'Érard et de menus colifichets juraient bien avec ces vénérables représentants d'un âge passé; mais à Trois-Rivières comme en beaucoup d'autres endroits, les anachronismes ne font pas grand'peur, et la commodité est, peut-être avec raison, jugée préférable à l'uniformité.

En tout cas, malgré cette incohérence, il régnait chez madame Mougenot un bon goût de vieille roche qui vous disposait immédiatement en sa faveur.

Dans cette maison-là il ne devait pas se faufiler le moindre vent coulis; jamais le rôt ne devait brûler; jamais une bouteille de vin piqué ne devait se glisser sur la table; jamais l'humidité ne devait pénétrer les draps de votre lit; mais en revanche on devait manger longuement, boire lentement et dormir amoureusement.

Puisque nous y sommes, restons-y un peu et entrons dans l'appartement d'Alphonse.

Cet appartement se compose d'une pièce à alcôve fermant avec des rideaux de lampas rouge-sombre et d'un cabinet de toilette qu'il a converti en cabinet de travail et fumoir. Là sont ses livres, ses armes et ses pipes.

En ce moment, l'étudiant à demi couché sur un sofa, devant un bon feu de charbon de terre, se repose des fatigues de son voyage, en causant avec son ami Alfred Robin.

Une bouteille de porter de Londres et des cigares doublent le plaisir de leur conversation intime.

— Il faut avouer, — dit le sculpteur les pieds allongés vers le foyer, la tête nonchalamment renversée sur le dossier de son fauteuil, les yeux demi-fermés et la bouche entr'ouverte pour distiller tout doucement un mince filet de fumée bleuâtre, — ma foi, il faut avouer, mon cher ami, que tu es un drôle de corps.

Il s'arrêta, aspira son cigare et reprit avec une certaine emphase :

— Oui, un bien drôle de corps!

Il s'arrêta de nouveau pour souffler un nuage azuré vers le plafond.

— J'attends la preuve, dit en souriant, Alphonse, qui caressait un énorme chien de Terre-Neuve, debout près de lui, le museau appuyé sur sa cuisse.

— La preuve, elle est irréfutable.

— Voyons-la.

Alfred se souleva paresseusement, prit une attitude quasiment professorale, et dit :

— Étant donné d'une part, un logement charmant, admirablement pourvu de tout ce qui peut faire le bonheur ici-bas, et, d'autre part, un taudis dénué de tout ce qui peut réjouir, quoique plantureusement pourvu de tout ce qui peut déplaire, lequel un homme de sens commun choisira-t-il?

— Où veux-tu en venir avec ce verbiage?

— Répondez d'abord à ma question.

— Parbleu, je te comprends bien.

— *Parbleu*, moi je ne te comprends pas plus qu'un problème de trigonométrie.

— Oui-da, dit Alphonse, riant de la gravité de son ami.

— Quoi! s'écria celui-ci, tu as ici un réduit délicieux, les éléments d'une existence de sybarite, une mère qui t'adore, une sœur.....

— Ne parlons pas d'elle, je t'en prie, s'écria vivement Alphonse.

— Soit! répondit Alfred en haussant légèrement les épaules; mais tu possèdes le bien-être, objet de nos soupirs, et tu en fais fi; tu abandonnes la proie...

— Pour l'ombre!

— Certainement. A Québec tu mènes une vie de bohême, excusable et supportable peut-être, — et j'en doute, — dans les vieux pays, à Paris; mais ridicule, absurde, abrutissante au Canada.

— De la morale!

— Si tu le veux. Je suis trop ton ami pour ne pas être quelque fois ennuyeux avec toi. Je disais donc qu'à ta place, je me comporterais autrement.

— Bast! à ma place, tu ferais ce que je fais.

— C'est-à-dire que je ferais tout le contraire, mon cher ami. Ou bien je resterais avec ma mère et je ferais valoir mes terres;

ou bien j'étudierais le droit comme tu es censé le faire : mais je m'y mettrais sérieusement, car c'est une science aussi utile qu'agréable pour un homme intelligent.

— La littérature...

— La littérature ! que te rapporte-t-elle? des ennuis, encore des ennuis, toujours et toujours des ennuis. Qu'est-ce, d'ailleurs, que la littérature française au Canada? Une lettre morte. Notre langue s'en va, quoi que nous veullions faire pour la conserver. Son heure est marquée ; l'anglais l'emporte. Il dominera un jour sur tout ce continent, parce que c'est la langue des transactions commerciales, la langue pratique, souple, élastique, courtisane, facile à manier, accessible à toutes les caresses, à tous les baisers, heureuse de se donner à un Thomas Moore ou à un Byron ; mais ausssi disposée à se prostituer au dernier des boutiquiers qui lui achètera ses faveurs. On cause en français, tandis qu'on ne fait que parler en anglais. Avant un siècle, la langue française sera ici ce que la langue latine est en Europe, la langue des savants...

— Merci de la leçon, mon cher magister. Ton éloquence...

— Oh ! je ne plaisante pas.

— Ni moi non plus.

— Enfin, je ne conçois pas ta conduite. Au lieu de filer des jours d'or et de soie, tu végètes à Québec. Tu t'amouraches...

— Ne touchons pas à cette corde.

— Pardon, je tiens à l'agiter ; car que prétends-tu? Épouser cette Indienne?

— Et pourquoi non?

— Allons donc !

— Mon cher, dit froidement Alphonse, j'épouserai Marie ou je ne me marierai jamais.

— Enfantillage !

— Je l'ai juré.

— Serment d'amoureux, serment de voleur.

— Cela te plaît à penser.

— L'avenir se chargera de te démontrer que j'ai raison.

— Moi, j'ai la conviction que Marie sera ma femme.

— Une Huronne ! Et vous ferez de petits sauvages ! Joli ! joli ! en vérité, fort joli !

— Ris, si tu le veux.

Mais ta famille, mais ta position dans le monde, malheureux!

— Je l'aime!

— L'argument des têtes folles. Est-ce pour ajouter un nouveau chapitre à ta trilogie sur le mariage? Est-ce pour faire une étude de mœurs? Mais alors il ne manque pas, à Lorette, de squaws fascinatrices et qui seraient enchantées de recevoir tes attentions.

— Je t'ai déjà dit que j'aimais Marie, répliqua aigrement Alphonse, en saisissant le tisonnier avec lequel il se mit à tourmenter cruellement le feu.

— Allons, ne te fâche pas, dit Alfred d'un ton affectueux.

— Mais toi, que fais-tu donc de plus sage que moi, monsieur le sermonneur? s'écria Mougenot.

— Tu m'attaques pour éviter mes observations.

— Quand on prêche, on doit avant tout prêcher d'exemple.

— Bien dit. Aussi est-ce ce que je fais!

— Toi!

Alphonse ponctua cette exclamation en laissant échapper le tisonnier qui résonna sur le foyer.

— Mais oui, moi! répéta Alfred en souriant.

— Je n'y suis plus, parole d'honneur! ton sang-froid me confond. Toi qui aimais une femme à en devenir fou, qui as tenté de l'enlever; toi qui lui es resté fidèle pendant des années bien que tu la crusses morte; toi qui portais, depuis ce temps, une idée de suicide gravée sur ton front, car ta gaieté était fausse, ton rire n'était que la grimace du dégoût, ta verve c'était l'ivresse du désespoir; toi qui es sur le point d'entreprendre un voyage de plusieurs milliers de lieues parce qu'un Indien a dit que cette femme vivait encore, toi tu viens élever la voix contre l'amour, te déclarer son accusateur, le condamner, le nier!... Ah! c'est trop fort!

Mougenot avait improvisé cette tirade avec une véhémence, un enthousiasme qui ne lui étaient point habituels.

Alfred lui prit la main et la serra chaleureusement.

— Écoute, mon ami, lui dit-il, nous sommes, par notre naissance, placés l'un et l'autre dans des conditions si différentes, que ce qui peut être bon pour moi serait assurément mauvais pour toi. Orphelin, n'ayant jamais connu mon père ni ma mère, bâtard enfin, élevé par la charité publique, je ne dois compte de mes actions qu'à Dieu. La société m'a plutôt repoussé qu'accueilli; elle a plus de

dédain que d'encouragement pour moi ; je ne me considère donc pas comme son débiteur. Si, un jour, une jeune et belle fille, me voyant passer, triste et désolé, a eu pitié de ma détresse, de mon isolement ; si sur moi elle a daigné jeter un regard de compassion ; si un doux rayon de son âme est venu réchauffer le cœur du pauvre abandonné, est-il étonnant qu'il l'ait aimée, et qu'il l'aime plus que lui-même, plus que tout au monde !

Les accents de l'artiste s'attendrissaient, les paroles tremblaient sur ses lèvres ; des larmes roulaient sous ses paupières.

— Pardon, mon ami, fit Alphonse en se rapprochant de lui ; pardon d'avoir réveillé ces douloureux souvenirs. Je m'oubliais dans mon égoïsme ; mais tu me pardonnes, n'est-ce pas ?

— Si je te pardonne ! s'écria Robin en changeant de ton avec la soudaineté des gens accoutumés à dompter leurs émotions, et trop fiers ou trop aguerris contre les surprises du cœur pour céder à une longue effusion ; si je te pardonne ! mais, parbleu ! c'est moi qui devrais te demander pardon de ces pleurnicheries. Ah ! c'est superbe. Je devais être très-bon dans mon rôle. Voyons, sois franc, avais-je au moins la physionomie de l'emploi ? T'ai-je fourni le modèle d'une bonne scène de sensiblerie ? Me reproduiras-tu dans ton prochain roman ? Te faut-il une réédition du tableau ? Tu n'as qu'un mot à dire, et je répète : « V'là, m'sieur ! v'là, m'sieur ! » comme disent les garçons des restaurants parisiens. Si nous buvions un verre de porter ? Sais-tu qu'il est fameux ton porter ? Tu ne m'avais pas dit, cachottier, que tu possédais une cave de gourmet et des trésors... Ah çà ! voyons, la main sur la conscience, pourquoi diable te résignes-tu à ne t'abreuver que des ondes amères du Saint-Laurent et à ne mordre que dans le pain sec de l'espérance, à Québec, tandis que... Aurais-tu des vices secrets ?

Cette question arriva si inopinément et fut faite avec une candeur si effrayée que Mougenot éclata de rire.

— Ça s'est vu, continua Robin d'un air comiquement rêveur. Quoi qu'il en soit, je bois à ta santé.

— A la tienne, mon cher.

— Porter supérieur, dit Alfred en replaçant son verre sur le guéridon.

— Nous n'en boirions pas de meilleur sur le territoire de la baie d'Hudson.

— Cela me paraît probable. Bien heureux si nous avons de mauvais whiskey chaque fois que nous le désirons. On dit que la Compagnie a défendu le trafic des liqueurs enivrantes.

— Ce qui ne nous empêchera pas d'en trouver dans les forts; je sais cela. Mon père, qui fut longtemps un des principaux employés de la Compagnie du Nord-Ouest, m'a souvent raconté que ces prohibitions étaient illusoires.

— A propos, ton dessein de m'accompagner est donc une chose...

— Décidée, mon bon, interrompit précipitamment Alphonse. Quand mon attachement pour toi ne me déterminerait pas à faire cette expédition, mon goût pour les aventures...

— Ajoutons ton amour pour la charmante Yureska, dit Alfred avec un sourire.

— Tous ces motifs, si tu veux.

— Mais ta mère s'y opposera.

— C'est ce qui me contrarie le plus, répliqua l'étudiant d'un air soucieux. Ma mère est déjà âgée... Le voyage — j'y ai réfléchi — durera plus d'une année...

Il appuya son coude sur le bord du sofa et se mit à rêver.

— Crois-moi, lui dit Robin, renonce à ce projet; reste ici, cela vaudra mieux pour toi et pour les tiens. Seul, je puis me charger de l'entreprise. Je suis jeune, fort et résolu, mes chances de succès sont grandes. D'ailleurs, ne suis-je pas seul au monde? Si j'échoue, je ne laisserai point de regrets.

— Ah! Alfred!

— Oui, toi, sans doute; mais tu m'oublieras bien vite, et tu auras raison. Que suis-je ici-bas? Un parasite, un rameau inutile!

— Veux-tu bien ne pas tenir ce langage! Il m'afflige.

— Cependant, reprit le sculpteur en passant le revers de sa main sur ses yeux, cependant, plus je réfléchis, plus je me convaincs que, loin de me servir, tu me nuiras dans l'exécution...

— Alfred, ce que vous dites là est blessant.

— Mais, enfant, tu ne peux délaisser ainsi ta mère et ta sœur! s'écria Alphonse d'un ton fâché.

— Elles ne resteront pas seules. Mon oncle de Philadelphie se retire des affaires; il sera ici le mois prochain; il demeurera avec elles.

Si pourtant Yureska consentait à ne pas venir? insista Robin.

— D'abord, elle n'y consentira pas ; je connais ses intentions. Elle veut revoir sa Victorine. Son affection pour moi ne va pas jusqu'à la tendresse qu'elle a pour elle. Si tu savais comme elle l'aime, comme elle est heureuse de parler d'elle !

— Vrai ! exclama l'artiste avec la naïveté d'un amant qui ne peut se lasser des hommages rendus à sa maîtresse.

— Oui, elle partira, et nous partirons tous trois ! s'écria Mougenot ; je brûle déjà d'être en route. Mon nom nous sera une recommandation, car mon père a laissé de bons souvenirs aussi bien dans les comptoirs que dans les wigwams indiens. J'aurai, en outre, des lettres de recommandation du gouverneur de la baie d'Hudson ; et quant à de l'argent, inutile, mon ami, de te tracasser le cerveau à ce sujet, j'aurai ce qu'il nous faudra.

— Merci, Alphonse, tu es un digne camarade ! Mais j'espère que mon mystérieux protecteur, qui devine si bien mes plans, songera à me pourvoir. Ces secours me sont lourds, cependant ; j'ai hâte de m'en affranchir.

Un nuage passa sur le front de l'artiste, qui n'acheva point d'articuler sa pensée.

Il y eut un moment de silence. Les deux jeunes gens étaient plongés dans des méditations bien différentes. Alfred réfléchissait à l'énigme qui enveloppait sa naissance ; Alphonse s'égarait sous les bosquets parfumés de son amour.

La pendule, en sonnant trois heures de l'après-midi, les ramena au monde extérieur.

— Mais enfin, que diras-tu à ta mère? dit Robin.

— La vérité... ou en partie. Nous possédons un domaine immense à la rivière Rouge, ma mère a envie de s'en débarrasser ; ce sera mon prétexte.

— Je conçois. Et ta sœur, ne redoutes-tu pas?...

Un regard interrogateur termina cette phrase.

Le visage d'Alphonse Mougenot se rembrunit.

— Ma sœur..., dit-il, oui... elle est singulièrement changée... Le Clairville... Que t'avais-je dit? N'est-ce pas un lâche?

— Les apparences..., balbutia Robin.

— Les apparences !... encore ! Mais j'ai des preuves, des preuves authentiques, palpables. Aussi bien je vais les chercher maintenant.

Quand tu les aura vues, tu reviendras sans doute de ton inqualifiable estime pour ce scélérat.

Aussitôt Alphonse se leva, passa dans son cabinet, où il demeura pendant près d'un quart d'heure à fureter dans des paperasses, dont on entendait le froissement à travers la porte entre-bâillée.

Au bout de ce temps, l'étudiant poussa un cri de satisfaction, et il rentra dans la chambre à coucher en tenant un papier frippé et jauni.

— Tiens, lis! dit-il à son ami.

Alfred prit le papier qu'Alphonse lui tendait. Il le parcourut d'un coup d'œil.

Une lueur d'indignation brilla sur son noble visage, pâli par les veilles et par les chagrins, et il demanda :

— Es-tu sûr que ce soit son écriture ?

— Parbleu! veux-tu voir d'autres lettres, à moi adressées par lui?

— Montre.

Alphonse lui passa quelques lettres, et l'artiste ayant confronté les écritures et les signatures s'écria :

— Le misérable!

— Avais-je raison?

— Tu ne fais donc partie d'aucune Société?...

— Société secrète? Non, mon ami, j'en ai assez, je suis guéri.

— Veux-te me confier ce billet?

— Volontiers. Aies-en soin.

— Pour cela, sois tranquille, j'en aurai soin comme d'un dépôt sacré, répondit Alfred Robin en serrant le papier dans son portefeuille.

CHAPITRE V

COMME QUOI ALPHONSE ET ALFRED FONT UNE PARTIE DE PÊCHE SUR LA GLACE, ET POURQUOI LÉON AVAIT VOULU PARLER EN TÊTE A TÊTE A EMMA, A L'AUBERGE JOLICŒUR.

— Cinq heures bientôt, dit Mougenot consultant la pendule, en ayant les deux mains plongées dans les poches de sa robe de chambre, et tendant l'un après l'autre ses pieds au feu.

— Pourtant, je m'en suis douté la première fois que je l'ai aperçu, pensait Alfred; la duplicité est écrite sur ses traits.

— Cinq heures! répliqua l'étudiant, on va dîner dans un instant· si je m'habillais!

Et il s'approcha d'une table de toilette.

— Que fais-tu donc? lui cria l'artiste.

— Mais voici l'heure de dîner.

— Déjà! Je cours m'arranger un brin.

Peu de minutes après, la famille Mougenot et Alfred Robin étaient réunis dans la salle à manger.

On se mit à table; Mme veuve Mougenot dit le *benedicite* et chacun s'assit.

C'était une femme d'une soixantaine d'années, plutôt petite que grande, au teint fortement coloré, au cou rentré dans les épaules, et dont la constitution générale révélait une pléthore.

Elle portait une robe de laine noire, et le chapeau des veuves en soie noire, avec un bonnet de simple tulle bleu pâle, ruché sous la passe.

Ce costume, elle ne l'avait pas changé depuis la mort de son mari.

Mme Mougenot avait un cœur excellent; elle était très-pieuse sans bigoterie, très-charitable sans ostentation, mais encline à la colère par son tempérament. C'était le seul défaut qu'on lui connût; chez elle, par malheur, il était terrible. Ni sa raison, ni les conseils de son directeur spirituel, ni l'aide de la médecine n'avaient pu triompher de ces accès d'emportement qui la mettaient parfois dans un état voisin de l'épilepsie. Les plus grands ménagements lui étaient nécessaires, car la moindre contrariété la faisait éclater.

C'est ce qu'avait appris Emma à Robin, le jeudi précédent, avant qu'il la reconduisît chez sa mère. Pour expliquer l'absence d'Alphonse, ils dirent qu'une affaire de fermage l'avait retenu à Champlain, village situé sur la route de Québec à Trois-Rivières.

Quant à l'accident arrivé sur le Saint-Laurent, ils se gardèrent bien d'en ouvrir la bouche.

Comme la liberté accordée par les mœurs anglo-canadiennes aux jeunes filles leur permet de voyager avec les jeunes hommes, Mme Mougenot ne trouva pas étrange qu'un ami de son fils lui ramenât sa fille.

Robin fut, au contraire, parfaitement accueilli et tout de suite installé dans la maison.

L'aubergiste chez qui Alphonse, Emma et lui étaient descendus en arrivant à Trois-Rivières, avait été grassement payé pour garder le silence, et, en Amérique comme en Europe, avec de l'argent on lie et délie à volonté la langue des hôteliers.

La bonne Mme Mougenot ignorait donc complétement le petit mélodrame qui s'était joué près d'elle.

Tout d'abord, Alfred lui avait plu. Elle le connaissait déjà par les lettres de son fils, mais ne l'avait pas vu avant cette visite. Notre sculpteur, sans le chercher, fit sa conquête, et, je crois bien qu'aussitôt elle songea à la possibilité d'une union entre Emma et lui. Elle ne savait guère, la bienveillante veuve, que les deux cœurs qu'elle mariait ainsi, dans son imagination, n'étaient plus libres et qu'ils avaient disposé d'eux-mêmes.

Lorsque des lèvres officieuses, il s'en trouve partout, lui avaient parlé des assiduités de Léon Clairville auprès d'Emma, Mme Mougenot, s'était dressée de toute sa hauteur, et avait repliqué d'un ton de matrone romaine blessée dans sa dignité :

— Est-ce que ma fille oserait s'abaisser jusqu'à de telles espèces?

On s'était tu, et, avec raison, car un mot de plus, eût pu soulever en elle un transport de fureur dangereux.

Emma savait trop bien quelles étaient ses dispositions à l'égard des Clairville, pour hasarder une parole en leur faveur. Elle n'espérait pas que le temps les modifierait: Mme Mougenot devait rester intraitable sur ce chapitre. Et la certitude qu'elle ne consentirait jamais au mariage d'Emma avec Léon pouvait bien avoir aidé celui-ci dans son entreprise de séduction. L'amour est un être bizarre qui se repaît de sa propre faim, et meurt dans les bras de la satiété, dès qu'on lui donne les aliments qu'il sollicitait avec tant d'instance.

Aussi Emma avait-elle remarqué Léon justement, semblait-il, parce qu'on voulait le lui cacher ; et aussi l'aimait-elle en raison du mépris qu'en faisaient sa mère et son frère.

On le voit, quand même le cœur d'Alfred eût été ouvert à de tendres sentiments, les vues matrimoniales de Mme Mougenot eussent été frustrées par la passion anticipée de sa fille pour le fils de leur mortel ennemi, comme l'appelait la veuve.

Mais quelle mère ira jamais s'imaginer qu'une fillette de seize ans a disposé d'elle sans sa permission!

Les regards inquiets d'Alfred arrêtés souvent sur Emma, depuis leur arrivée, Mme Mougenot les interprétait à sa façon. Elle les considérait comme les signes d'un amour naissant. Il n'était pas jusqu'au changement de la jeune fille, à sa mélancolie et à ses rougeurs subites, quand Robin s'adressait à elle, qui ne parussent du meilleur augure à cette mère aveugle.

Au dîner, ce jour-là, Emma avait une robe de couleur sombre, qui faisait ressortir davantage encore la pâleur de son visage. Elle avait l'air plus inquiet qu'à l'ordinaire. Chaque fois que l'on ouvrait une porte ou qu'on l'interpellait, elle tressautait comme en proie à une vive agitation nerveuse.

— Eh bien! mesdames, vous n'allez pas en veillée ce soir, j'espère, dit Alphonse quand on fut au dessert.

— Pour moi, mon ami, je ne sortirai point, car je ne me sens pas bien, répliqua Mme Mougenot.

— Comment, ma mère, vous seriez indisposée?

— Oh! peu de chose, ce mal de tête auquel je suis sujette.

— Cela ne vous empêchera pas de venir avec nous, dit Alphonse.

— Si; l'air dans ces moments-là m'est contraire. Mais, où voulez-vous donc aller?

— Nous avions projeté une partie de pêche aux flambeaux, avec quelques amis, les dames Lacour, Langevin, Pacot, et MM. de Montigny, Billotte, vous savez?

— Je suis fâchée de ne pouvoir être des vôtres, reprit Mme Mougenot. Au reste, vous ne perdez pas grand'chose; ma société n'a rien de fort amusant pour des jeunes gens.

— Ah! ma mère!

— Emma sera de la partie? reprit la veuve, en jetant un regard à la jeune fille qui paraissait tout à fait étrangère à l'entretien.

— Nous y comptons bien! s'écria l'étudiant.

Et comme sa sœur ne répondait pas, Alphonse lui toucha légèrement le bras en disant:

— A quoi songes-tu donc?

— A quelque cavalier, sans doute, répliqua madame Mougenot.

Emma essaya de sourire.

— Vous disiez? fit-elle avec une surprise qui témoignait qu'elle était bien loin de la conversation.

— Nous disions, ma petite sœur, repartit Alphonse, que nous t'emmenions ce soir avec nous, n'est-ce pas Alfred?

Le sculpteur fit un signe de tête affirmatif.

— Ce soir! dit Emma troublée.

— Mais oui, ce soir, dans quelques heures parbleu, mademoiselle l'endormie. Et nous passerons une bonne partie de la nuit.

— Mais je ne puis, balbutia-t-elle.

— Qu'est-ce à dire? on peut tout ce qu'on veut, surtout les jolies femmes, dit joyeusement Alphonse. C'est une affaire réglée, tu viendras.

— Non vraiment, répliqua la jeune fille sans lever les yeux de dessus la nappe.

— Et pourquoi n'irais-tu pas avec ces messieurs? demanda madame Mougenot d'un ton bref.

Emma se prit à trembler.

— Mon Dieu, maman, dit-elle faiblement, je ne suis pas bien non plus ; j'ai des frissons, la fièvre, je crois.

— Des vapeurs ! dit Alphonse en riant. Nous savons ce que c'est. On traite ça par beaucoup d'exercice au grand air et des pilules de distraction.

— Je partage cet avis, insinua Alfred.

— C'est donc entendu, Emma, tu viens avec nous et je te promets un plaisir, oh ! mais un plaisir !

— Ton frère a raison, ma fille, ajouta Mme Mougenot, sans mes douleurs de tête je vous suivrais moi-même. D'ailleurs tu adores la pêche de nuit.

— Mais, maman, s'écria Emma, avec des larmes dans la voix, je vous dis que je suis malade.

Alfred vint à son secours.

— En effet, dit-il, mademoiselle est fort pâle. Le repos lui conviendrait peut-être mieux qu'une veille sur la glace.

— C'est bien contrariant ! proféra l'étudiant d'un accent boudeur.

— Allons, mes enfants, arrangez-vous dit Mme Mougenot. Si cependant, Emma se sent mal à l'aise, il est préférable qu'elle reste ici.

— Oui, maman ! s'écria aussitôt la jeune fille.

Mme Mougenot se leva, dit les *grâces* et on sortit de table.

— Mauvaise ! fit Alphonse à sa sœur, en lui donnant une petite tape sur l'épaule ! Si le beau Léon était de la partie tu n'y manquerais pas ; mais je te revaudrai ça.

Emma remonta lestement chez elle et les deux amis restèrent dans la chambre de l'étudiant.

— Sais-tu que l'état de ta sœur exige des soins? dit Robin à Mougenot, tout en allumant un cigare.

— Crois-tu ?

— Oui, et je crois même qu'il est impérieusement nécessaire de la soumettre sur-le-champ à un traitement.

— Mais qu'a-t-elle en définitive ? dit négligemment Alphonse.

— Ce qu'elle a ! c'est toi qui me fais une pareille question. Pour un psychologue, tu n'es pas fin, mon cher.

— Tu penses que son amour...

— Pas autre chose.

— Les jeunes filles, à cet âge, éprouvent souvent des révolutions physiques ; tu sais que les femmes sont, plus encore que les hommes soumise à des influences...

— Assez de science, mon ami, interrompit Alfred. Il n'est pas besoin d'être docteur en médecine pour diagnostiquer ce qu'a ta sœur. Elle est amoureuse, voilà tout.

— Ça passera !

— Ton amour avec la Huronne passera-t-il donc ?

— Quelle différence !

— Pas à ton avantage, repartit Alfred de son ton humouristique.

— Je t'ai déjà prié...

— De ne pas mettre le pied sur ce terrain? Je bats immédiatement en retraite de peur d'encourir ta disgrâce et celle de ta future postérité indienne. Est-ce que tu orneras de noms peaux-rouges, ces chers petits fruits de ton hyménée... si pourtant la Providence féconde le sein de ton épouse adorée ? Me choisiras-tu pour parrain de ton aîné?

— Tu es insupportable.

— Heureusement que tu ne me supportes pas. Mais revenons à Emma. Mon opinion est qu'il faudrait la faire voyager pendant quelques mois.

— Ah ! nous verrons. Clairville ne reparaîtra pas de sitôt ici. Avant de partir pour les montagnes Rocheuses, je préviendrai mon oncle et engagerai ma mère à la mener, cet été, aux eaux de Saratoga; à notre retour, nous la retrouverons bien mariée, nourrice peut-être, et à coup sûr, fort peu soucieuse du Clairville.

Ravi de son raisonnement, Alphonse pirouetta sur les talons, et reprit :

— Je vais faire atteler mon grand traîneau. On tient six dedans. Nous prendrons quatre de ces dames et nous irons à la baraque. De Montigny et les autres viendront ensemble. Le champagne sautera, mon cher.

Vive le vin
Vive ce jus divin...

— Oui, dit Alfred, ici rien ne te coûte, tu es comme coq en pâte ; mais à Québec monsieur fait l'anachorète. Il se permet de ne pas voir une *cope* dans sa poche. Est-ce que par hasard tu cumulerais? est-ce que tu voudrais faire concurrence à un certain Malo, de Montréal, sur la ladrerie de qui la chronique rapporte des merveilles ?

— Malo ! le Malo de la rue Saint-Gabriel ! répliqua Alphonse, avec un accès d'hilarité ; Malo ! il dame le pion à tous les Gobsecks passés et présents ; j'écris son histoire, je la publierai prochainement. Si mon talent était à la hauteur du sujet, je dirais que je fais là un des livres les plus curieux de l'époque. Pour mon avarice apparente, mon cher Alphonse, c'est un secret que je te confierai... plus tard.

— La suite prochainement, exactement comme au bas d'un feuilleton. Merci ; l'espérance est la seule chose qui soit restée au fond de la boîte de Pandore.

— J'entends tinter les grelots de mon attelage. Partons.

— Et un paquet de cigare, et la petite bouteille de riquiqui?

— Tout ça tu le trouveras là et bien autre chose...

— Itou, achève donc. Alors il paraît qu'à Trois-Rivières tu es un Lucullus et à Québec un Diogène ?

— Moins l'or, l'esprit et le cynisme. En route, hâbleur !

Une heure après, trois traîneaux remplis de jeunes gens des deux sexes qu'animait une vive gaieté à en juger par le diapason de leurs rires, doublaient le petit cap qui se dresse à l'entrée du Saint-Maurice dans le Saint-Laurent et remontaient, en luttant de vitesse, le premier de ces fleuves.

La nuit était d'une majestueuse beauté, quoique très-froide. Pure et profonde, la voûte céleste s'arrondissait comme un dais d'azur ruisselant de pierreries. Aux rayons de la lune, la surface du Saint-Maurice se déroulait ainsi qu'une blanche nappe de lin, étendue entre des escarpements plantés de pinières, sur lesquelles on aurait jeté à profusion le duvet de l'eider.

A l'embouchure du cours d'eau s'étendait de longues *battures* ou bas-fonds. Sur l'une de ces battures, une grande cabane avait été construite ; l'intérieur était chauffé par un poële ; une couche de paille, recouverte de peaux, tenait lieu de plancher. Dans la glace, on avait pratiqué une section transversale d'un pied de large envi-

ron et qui laissait l'eau à découvert. Cette ouverture partait du fond de la baraque pour aboutir à quelques pas de la porte. C'est là que se faisait la pêche, soit avec des lignes, soit avec de légers harpons.

Rien n'est plus facile que cette pêche, qui sert de prétexte à des réunions fort attrayantes, dont les Québecquois surtout sont extrêmement friands.

Les lignes appâtées ou les harponneurs prêts, on promène des torches au-dessus de l'onde. Le poisson, attiré par la lueur, vient mordre aux hameçons, ou se faire embrocher par les dards.

La quantité de victimes de toute sorte, mais principalement de petites morues, que l'on fait ainsi, est souvent considérable. Cette pêche est même exploitée en grand par des industriels.

Quand elle est faite par un *parti* de messieurs et de dames, la quantité et la qualité des captures n'est pas évidemment ce qui préoccupe le plus. Mais on se divertit à qui mieux mieux. Ces messieurs commencent par pêcher très-sérieusement, ils le disent au moins ; et ces dames s'apprêtent, non moins sérieusement, à faire frire les frétins que prendront ces messieurs, lorsqu'elles ne se mêlent pas de pêcher ou darder elles-mêmes. « Silence ! pas de bruit ; gardons-nous d'effrayer les habitants de l'onde. Bon! en voici un ; et moi un, et moi un. Ah ! je l'ai manqué ; celui-ci ne l'échappera pas. Houp, il m'a fait de la peine. Qu'il est gros ! Un esturgeon ! Bravo ! La-dessus, buvons un coup pour nous réchauffer ! »

Ce premier verre de vin est le signal d'une trêve, et ordinairement de la suspension des hostilités.

« A la poêle ! à la poêle ! »

Le grésillement de la graisse sur le feu, puis le rissolement des martyrs aquatiques se confondent bientôt avec le cliquetis des verres, les joyeux refrains de nos chansons égrillardes, et quelquefois aussi, Dieu me pardonne, avec le retentissement des baisers !

Et là, sur cette glace épaisse d'un mètre, alors que quatre à cinq pieds de neige matelassent la campagne, à deux mille lieues de notre France, vous retrouvez ses visages, son type, sa gaillardise proverbiale, les échos de sa pensée et jusqu'au son de sa voix, malgré une séparation qui remonte à un siècle et les efforts tyranniques de

la Grande-Bretagne pour étouffer la race française dans l'Amérique du Nord.

Les Canadiens n'ont point oublié leur mère; son sang coule toujours dans leurs veines; ils aiment tout ce qui vient d'elle et luttent désespérément contre l'invasion étrangère. Les Français, ils les appellent encore « nos gens! » Et, si vous leur dites que vous êtes de la « vieille France, » ils vous regardent avec un attendrissement presque respectueux.

Quelles que soient leurs opinions politiques, tous savent et chantent la *Marseillaise*, cet hymne si éminemment français. Il est le couronnement ordinaire de toute fête particulière, ou même civique. C'est à ce point que les Anglais l'ont appris d'eux et l'entonnent très-fréquemment aussi.

Ne sommes-nous pas trop loin maintenant d'Alphonse Mougenot et de son *parti* pour assister à la pêche? Nous savons, à quelques traits d'esprit et de galanterie près, ce qu'ils feront. Ne serait-il pas plus intéressant de retourner à Mlle Emma Mougenot? Ma lectrice dit oui, mon lecteur ne dit pas non. Adopté.

La jeune fille, rentrée chez elle, ferma à clef la porte de la chambre; puis elle tomba sur un fauteuil, près d'une petite table à ouvrage, s'accouda sur cette table, ensevelit son visage dans ses mains et fondit en pleurs.

— Malheureuse que je suis! murmura-t-elle au milieu de sanglots étouffés. Si ma mère!... si mon frère!... ô mon Dieu!...

Et les larmes redoublèrent.

Néanmoins, au bout de quelque temps, elle se calma un peu, se leva, jeta un coup d'œil sur la pendule.

Il était huit heures.

— Dans deux heures! dit-elle; mais non, je n'irai pas, je n'ouvrirai pas... S'il allait rencontrer Alphonse... Mais Alphonse ne reviendra pas avant demain matin... Mais si un accident... ce qu'on ne peut prévoir... Pourquoi l'ai-je aimé?

Un instant après, elle reprit :

— Il viendra, c'est sûr. Il me le dit... Ne pas ouvrir serait peut-être plus imprudent, car il attendra à la porte du jardin...

Tirant machinalement de son corsage un billet plié en triangle, elle lut?

« Ma bien-aimée,

» Je vous ai obéi; j'ai tout immolé à mon amour pour vous, tout jusqu'à mon honneur. Je passerai maintenant pour un lâche aux yeux de tout le monde; mais je ne m'en plains pas, pourvu que vous me gardiez votre cœur. Ce soir, je désire vous voir; c'est de toute importance. A dix heures, je serai à la porte du jardin, qu'elle soit ouverte; laissez aussi ouverte la porte de la cuisine, je monterai chez vous par l'escalier de service, qui, m'avez-vous dit, communique avec votre chambre.

» A toi pour la vie!

» Ah! qu'il me tarde de te presser dans mes bras! »

Point de signature. Mais Emma connaissait bien la main qui avait tracé ces lignes, dont la sécheresse impérieuse eût éclairé une femme plus expérimentée qu'elle.

Mais une jeune fille de seize ans sait si peu de chose du monde, de ses égoïsmes et de ses perfidies!

Emma baisa tendrement le vélin, et, tout à regret, le brûla à la flamme d'une bougie.

Pour comprendre cette scène, il faut redescendre à l'auberge du père Jolicœur, sur le chemin de Québec à Trois-Rivières. On se souvient qu'avant de souper, Léon Clairville avait dit à Emma qu'il *voulait* lui parler et qu'elle eût à le recevoir dans sa chambre. L'avocat avait ménagé cette entrevue, acheté le charretier de Mougenot et le père Jolicœur, qui était son débiteur. Le premier s'était chargé d'obliger ses voyageurs à coucher à l'auberge en question; le second de donner à Emma une chambre éloignée de celle de son frère et d'Alfred. Tout réussit à souhait à Clairville: la neige elle-même lui vint en aide. Fascinée par l'autorité qu'il avait prise sur elle, Emma n'osa lui résister. Il arriva, lui dit qu'Alphonse l'avait provoqué en duel, qu'ils avaient décidé de se battre, mais qu'il ne le voulait pas, moins parce qu'il était de première force aux armes et qu'il était sûr de tuer Mougenot, que parce qu'il aimait Emma, et sacrifierait gaiement sa vie pour lui éviter le plus léger chagrin. Cependant l'honneur parlait. Que faire? Fuir? On taxerait sa conduite de lâcheté. Le monde ne comprenait pas qu'un homme était quelquefois plus brave en reculant devant un duel qu'en l'a-

bordant ! Le dilemme était horrible. Si encore il avait la certitude d'épouser celle qu'il idolâtrait au point de se ruiner dans l'opinion publique ! Mais Emma l'aimait-elle vraiment ? savait-elle ce que c'était que d'aimer ? Quelle preuve d'amour lui avait-elle donnée ? Qui garantissait que, demain, elle ne le quitterait pas pour un autre ? La haine de leurs familles ne venait-elle pas d'être doublée par cette fâcheuse circonstance ? Enfin, il fut tour à tour humble, colère, tendre, sarcastique, passionné, brutal ; il employa, avec une impitoyable habileté, toutes les armes de la séduction, et la pauvre Emma, éperdue, affolée, ignorant ce qu'il voulait, soupçonnant à peine le crime, succomba sans avoir le sentiment de la violence que lui faisait son détestable suborneur.

Elle ne sut qu'une chose, c'est qu'elle sauvait la vie à son frère, et s'il lui resta un souvenir de cette horrible scène, ce fut comme le souvenir vague d'un mauvais rêve. Elle en avait peur, elle le fuyait, comme on fuit l'idée importune d'une action honteuse, mais elle ne devinait point la faute qu'on lui avait fait commettre.

Si on lui eût dit qu'elle était flétrie, elle eût ingénûment demandé ce que cela signifiait.

Et pourtant, elle éprouvait des appréhensions secrètes, des terreurs inexplicables, qui la tenaient cruellement en émoi, depuis cette nuit fatale. Elle pleurait sans cause sensible, éprouvait un insurmontable dégoût pour les choses qui lui plaisaient le plus naguère. Son amour pour Léon s'était même refroidi. Il y avait des instants où elle le prenait en horreur ; et elle se reprochait, ces instants-là, la pauvre petite ! D'autres fois, elle le désirait, l'appelait de tous les cris de son âme et plongeait sa pensée dans de mystérieuses voluptés, qui la laissaient fatiguée, languissante, souffreteuse...

Emma était abîmée dans un de ces affaissements quand neuf heures sonnèrent.

Elle tressaillit, se leva en sursaut, courut à la fenêtre. Une couche de givre plaquait d'albâtre les carreaux. La jeune fille la fit fondre en frottant le verre de la paume de sa main et elle regarda au dehors. La nuit était belle, brillamment étoilée, mais aucune lumière ne perçait les fenêtres des maisons voisines ; dans la cuisine, au-dessous de sa chambre, les feux étaient éteints. Tout dormait ou paraissait dormir. Emma se recueillit, discuta encore avec sa

conscience, et enfin, après bien des hésitations, elle s'enveloppa d'une mante, et alla ouvrir la porte du jardin.

Je n'ai pas besoin de dire que son cœur battait violemment.

A dix heures précises, Léon se présenta dans sa chambre.

Il était élégamment mis et exhalait une pénétrante odeur de rose.

C'était le parfum préféré d'Emma. Cependant elle en fut choquée. Pourquoi? elle n'eût pu le dire. Il est à remarquer, du reste, que l'homme amené, pour la première fois, par rendez-vous d'amour dans la chambre à coucher d'une femme, lui causera toujours une pénible impression s'il *sent bon*, ou s'il est prétentieusement mis. A bon entendeur, salut!

Léon s'approcha d'Emma pour l'embrasser. Elle recula instinctivement.

— Eh bien! fit-il, avec surprise.

— Que désirez-vous? dit-elle d'une voix à peine intelligible.

Cette question si simple interdit le séducteur.

Néanmoins reprenant bien vite son sang-froid, il répliqua d'un ton léger.

— Mais, mon Emma chérie...

— Oh! monsieur, que m'avez-vous fait faire!

Et Emma se couvrit les yeux en pleurant.

Léon profita de son émotion pour la conduire à un fanteuil. Il s'agenouilla à ses pieds, lui parla longuement ce langage caressant et enivrant qui fleurit sur les lèvres de tout homme passionné, quand il est seul, en tête-à-tête, avec une femme gracieuse et aimante.

Il la berça doucement dans la barcelonnette de la flatterie, et quand il eut peu à peu séché ses pleurs, fait éclore un tiède sourire sur son visage, il essaya de l'entourer de ses bras, de l'attirer à lui.

Mais aussitôt Emma bondit sur le siége, se dégagea de son étreinte, et s'enfuit effarée au bout de l'appartement.

Une révélation soudaine, complète s'était opérée en elle.

L'enfant était devenue femme; elle comprenait!...

— Non, monsieur, s'écria-t-elle. Vous êtes indigne! Sorte d'ici; je vous chasse!

Épuisée par cet effort, elle s'affaissa sur le tapis.

Léon la releva, lui jeta quelques gouttes d'eau sur le visage et la ramena au sentiment. Changeant alors de ton et de manière, il

l'entretint de mariage, lui jura de l'épouser, et proposa un enlèvement. Emma le laissait dire. Pâle, inerte, elle n'avait pas même la force de faire un geste. Clairville, prenant son abattement pour une feinte, ou un encouragement indirect, insista sur ses propositions de mariage aux États-Unis.

— Jamais! répondit fermement Emma; jamais tant que ma mère....

Les sanglots lui coupèrent la parole.

Le contact de cette délicieuse jeune fille, le désordre de sa toilette, et jusqu'à ses pleurs avaient exaspéré les sens de Léon. Son visage était échauffé, baigné de sueur, ses yeux étincelaient de désirs, ses membres tremblaient; il s'écria, ne sachant plus ce qu'il disait :

— Tu ne veux pas venir aux États-Unis? tu ne veux pas te marier à présent? mais, malheureuse enfant, si tu devenais mère!

A cette écrasante supposition, lancée à sa face comme une affirmation, la vue d'Emma se voila et elle roula évanouie aux pieds de son amant.

CHAPITRE VI

TRISTE.

Le lendemain vers midi, Alphonse Mougenot s'étirait paresseusement dans son lit. Disons, pour l'acquis de notre conscience et de sa réputation, qu'il s'était couché peu avant l'aurore, car le *parti* de pêche avait été complet : friture et matelotes copieuses ; vins de hauts crûs; feu d'artifice d'esprit, chansons, danses, rien n'avait manqué à la fête. Alphonse avait même fait une déclaration incendiaire à une certaine brunette fort séduisante qui ne l'avait, ma foi, pas trop mal reçu; et Alfred, le fidèle et constant Alfred, le Pénélope des amants, le catonisme par excellence, il s'était allumé aux yeux de la blonde Mme... L'eussiez-vous pensé, dites? Oh ! ces monstres d'hommes! tenez, ils sont tous pareils, un verre d'aï et une jambe bien tournée leur font perdre la tête. Fiez-vous donc à eux ! Comptez sur leurs promesses, jeunes filles ! Ah ! vous avez joliment tort. Mais il n'y en a pas un, non, pas un, parmi les plus sages, les mieux épris qui ne soit prêt à succomber à un caprice, s'il ne court après. Il est vrai que vous, mesdames... — Une indiscrétion! le ciel m'en préserve!

Alphonse Mougenot se frottait les yeux, comme au temps où la

cloche du séminaire l'éveillait dès cinq heures du matin — un temps vivement regretté pourtant.

Peu à peu, les brumes de son cerveau se dissipèrent. Il ressassa un à un ses souvenirs de la veille. Un sourire complaisant joua un air de fatuité sur ses lèvres quand il en arriva à l'aimable brunette : puis le sourire s'éteignit dans un formidable bâillement; Alphonse allongea encore ses membres, ramena, en anse de panier, au-dessus de sa tête ses bras contractés, fit claquer ses phalanges, et, finalement... sauta à terre ou plutôt sur le tapis.

— Il est de fait, murmura-t-il, en donnant cours à une seconde édition de bâillement à plusieurs exemplaires, il est de fait que cette chambre est plus confortable que celle que j'occupe rue des Escaliers-du-Casse-cou, et que je me suis condamné à un mode de vie excentrique, pour ne pas dire plus. Mais, bah! le métier de littérateur a ses exigences. On n'entre pas au jardin des Hespérides sans peine, pour y cueillir les pommes d'or de la célébrité. Tiens ! une phrase. Elle a du cachet. Bien corsée, bien ronflante. Il faudra que j'en prenne note sur mon carnet. Les idées ne germent pas tous les jours.

Il appelait ça une idée, le malheureux ! O funeste amour de la gloriole, voilà de tes coups !

— Enfin, continuait Alphonse, ne se doutant guère que nous, son historien, nous serions le premier à lui contester ses titres à la réputation devant le tribunal de la postérité, enfin ce voyage sera vraisemblablement pour moi la pierre d'assise...

— Nommer un voyage une pierre d'assise, Seigneur !

— La pierre d'assise de... je ne trouve pas le mot, n'importe ! je m'entends. Mon nom traversera les mers. Il ira en Europe. En France, à Paris je serai connu; on parlera de moi.

Tout homme de lettres canadien ne rêve qu'une chose : être imprimé à Paris. La moindre reproduction, le moindre fait divers emprunté par nos grands journaux à une gazette de Montréal ou de Québec, est pour son auteur un sujet de vanité et de plaisir bien supérieur à tous les éloges que pourraient lui prodiguer ses confrères américains.

Et en songeant que probablement un critique parisien s'occuperait un jour du compte rendu de son expédition au delà des montagnes Rocheuses, Alphonse sonna pour demander ses journaux.

On lui apporta la *Minerve* et le *Hérald* de Montréal.

Tout en procédant à sa toilette, il y jeta un coup d'œil, afin de voir s'il n'y était pas question de son dernier ouvrage.

Soudain il s'arrêta, laissa tomber la serviette qu'il tenait à la main et s'écria :

— Comment ! ce pauvre diable s'est noyé ! noyé avec ses chevaux ! J'en suis fâché. Aussi pourquoi a-t-il voulu s'exposer ? Nous l'avions cependant assez prévenu. Mais ces gens-là sont entêtés, entêtés comme des mules. Ils ne veulent jamais que faire à leur guise ! C'est tout de même bien ennuyeux. Nous voici forcés de paraître à une enquête... Comment cacher cela à ma mère ? Je vais en causer avec Alfred.

A demi vêtu, il frappa à la porte voisine.

— Une seconde, je suis à toi, répondit une voix claire.

La porte s'ouvrit aussitôt.

— Déjà habillé ! s'écria Alphonse, remarquant que son ami était vêtu, cravaté comme pour sortir.

— Mais oui.

— Où ?...

— Oh ! j'allais à la poste porter une lettre.

— Le domestique t'aurait évité cette peine.

— Non, je préfère la mettre moi-même dans la boîte.

— En attendant, lis cela.

Il lui passa la *Minerve* en indiquant du doigt un entre-filet ainsi conçu :

« On nous écrit des Grondines :

« Jeudi dernier, le cadavre d'un homme a été repêché dans la mare, au bas de notre village. Cet infortuné, qui était charretier, se nommait Jean. Il résidait habituellement à Québec, où l'on dit qu'il laisse une femme et plusieurs enfants. Quelques jours auparavant, on l'avait vu passer avec une traîne à deux chevaux et des jeunes gens. Ils allaient à Trois-Rivières. On suppose qu'il sera tombé dans quelque trou, en revenant, car les jeunes gens qu'il conduisait sont rendus à Trois-Rivières. Une enquête a été commencée. »

— Quel malheur ! s'écria l'artiste. J'en suis désolé. Était-ce vraiment un père de famille ?

Je ne pense pas, répondit Alphonse. Il me semble qu'il vivait

avec sa mère, quelque part au faubourg Saint-Roch; mais je n'ai jamais ouï dire qu'il fût marié.

— Il se pourrait aussi que ce ne fût pas celui qui nous a amenés, dit Alfred en reparcourant l'article.

— Je le souhaiterais, mais ce n'est pas probable.

— En effet, la désignation est assez explicite pour donner à croire que c'est notre homme. Est-il venu d'autres jeunes gens à Trois-Rivières, que tu saches?

— Non, à l'exception de Clairville.

— Si par hasard le charretier...

— Le sien, il s'appelait Louis, je le connais.

— Alors nous recevrons sans doute une assignation ces jours-ci. Autant, si tu le veux, la prévenir. Nous partirons demain matin pour Québec, et, en passant aux Grondines, nous arrangerons cette affaire.

— Volontiers, mon ami. Franchement parlant, quoique je me trouve si bien chez toi, que j'y voudrais demeurer éternellement, je suis contraint de retourner à Québec au plus tôt

— Une affaire de cœur? fit Alphonse en souriant.

— Tu as deviné, car il s'agit de Zoé.

— Ah! Mlle Zoé-Castor, la perles des levrettes!

— Voilà bientôt dix jours que je ne l'ai vue. Jamais nous n'avions été si longtemps séparés, et quoique je l'aie laissée sous bonne garde, je crains toujours qu'il ne lui soit arrivé un accident.

— Tu es pour elle un ami modèle. Mais va porter ta lettre à la poste. Pendant ce temps j'achèverai de m'habiller, j'irai présenter mes respects à ma mère, et à ton retour nous déjeunerons. A propos, te sens-tu disposé à manger quelques douzaines d'huîtres?

— Pourvu qu'elles ne soient pas de New-York; elles ne sont pas salées et je les trouve fadasses.

— Non, ce seront des huîtres du Saint-Laurent, des Caraquettes, des Bouktouches; lesquelles préfères-tu?

— Les unes et les autres, car elles sont si exquises, malgré leur petitesse, que je doute que les fameuses Ostendes, si vantées par les Européens, les vaillent.

— Et nous boirons du sauterne.

— Mais je ne m'y oppose point, mon cher amphitryon.

— Dépêche-toi. Dans cinq minutes la table sera servie.

N'apercevant pas Emma dans la salle à manger, Alfred s'informa d'elle en revenant du bureau de poste.

— Ma fille est indisposée, répondit Mme Mougenot ; elle a de la fièvre, une sorte de grippe.

— Elle aura eu froid durant le voyage de Québec, dit Alphonse.

— C'est probable, répliqua le sculpteur, se rappelant les tristes heures qu'ils avaient passées sur la glace, exposés au froid et à la neige.

Alfred savait de quoi il s'agissait. Néanmoins, par discrétion, il se retira dans sa chambre. L'étudiant alors annonça à sa mère que ses affaires le rappelaient à Québec ; et, avec toutes les précautions possibles, il exprima le désir de voyager pendant quelques mois.

— Mais, répondit Mme Mougenot, j'en suis fort contente, car je me proposais d'aller au printemps visiter la France, avec ton oncle, ta sœur et toi.

La réplique contrariait les vues d'Alphonse. Un pli sur son front l'indiqua. Toutefois, il ne fit aucune observation et Mme Mougenot poursuivit :

— Nous avons encore des parents en France, à Chaumont-en-Bassigny, dans le département de la Haute-Marne. Nous les irons voir. J'y songe depuis bien des années déjà. C'était le rêve de ton pauvre père. Il me l'a souvent dit, et je ne voudrais pas mourir sans me donner cette satisfaction. Et puis, mon enfant, ajouta-t-elle en l'embrassant tendrement, la France c'est le pays des arts ; si tu t'y plaisais, si ta sœur et toi vous aimiez ce séjour... vous savez que je n'ai rien à vous refuser !

— Bonne mère ! exclama l'étudiant.

Mais il était distrait, préoccupé, la veuve le remarqua.

— Si, reprit-elle, tu pensais que ton ami, M. Robin... voulût venir avec nous... Il est très-bien, ce jeune homme...

— N'est-ce pas ? fit Alphonse.

— Oui. Il me plaît. Crois-tu qu'il serait disposé ?

— Je ne sais ! répondit-il vaguement.

Le moment eût assurément été mal choisi pour aborder la question qui le tourmentait ; — une excursion aux Pays d'en Haut. — Alphonse résolut d'attendre, de s'en remettre au hasard.

— Eh bien ! tu ne dis rien ? s'écria Mme Mougenot.

— Mais oui, je suis ravi; votre idée est charmante, ma bonne mère.

— Et ton ami? demanda la veuve, à qui la possibilité de marier Emma avec le sculpteur souriait de plus en plus.

— Alfred ! je lui en parlerai, et il sera enchanté... je pense, repartit Alphonse à cent lieues de soupçonner les combinaisons de sa mère.

Emma ne parut ni au dîner, ni au thé. Alphonse monta dans sa chambre lui faire ses adieux et lui présenta ceux d'Alfred Robin. Mme Mougenot avait insisté pour que ce dernier y allât lui-même ; mais l'artiste avait, à l'égard de certaines démarches, les sentiments d'une pudeur toute féminine. En entrant dans la chambre de la jeune fille au lit, il eût craint de la faire rougir. C'en était assez pour l'empêcher de s'y rendre.

Le lendemain matin, les deux amis se mirent en route. Ils s'arrêtèrent aux Grondines, identifièrent le corps du charretier, firent leur déposition et reprirent le chemin de Québec.

En *débarquant*, vers les dix heures du matin, dans la rue Saint-Jean, devant la maison de M. de Nelsac, Alfred siffla d'une façon particulière.

Une élégante levrette sortit par la porte en gambadant. C'était Zoé-Castor, en bonne santé, très-heureusement, et toute impatiente de revoir Robin.

Aussi la joie fut-elle vive et sincère de part et d'autre.

Après les premières effusions, le sculpteur prit Zoé-Castor dans ses bras et la transporta à son domicile, rue Sainte-Anne.

Sur la place du Marché, entre la caserne et l'église cathédrale, stationnaient des groupes d'hommes, de femmes et d'enfants. Dans ces groupes péroraient ou discutaient des gens à figure sinistre. Aux environs du château gubernatorial, il y en avait encore. Mais Alfred n'y prêta qu'une attention médiocre. Il était trop heureux d'avoir retrouvé bien portante sa chienne adorée, et de revenir à son appartement, qu'il n'eût pas échangé contre un palais, malgré sa pauvreté.

Avant d'escalader l'escalier tortueux, Alphonse s'informa, chez un épicier voisin « s'il y avait quelque chose pour lui. »

— On est venu plusieurs fois vous demander, mon cher monsieur Robin.

— Qui ça ?

— Dame, je ne sais pas? D'abord ce grand monsieur à qui Zoé... Comment va-t-elle, l'amour de petite bête? je vas lui donner un brin de su-sucre !

— Vous disiez, madame Ledoux?

— Je disais, monsieur Robin ; mais passez-moi donc Zoé... Bonne chère, y a-t-il longtemps qu'on ne l'a vue ! Veux-tu un gros, gros morceau de nanan? Ah ! oui, je crè ben qu'on l'aime, le nanan.

— Mais, madame Ledoux, vous ne me répondez pas, dit Alfred impatienté.

— Attendez donc, monsieur, attendez donc ! On n'a pas fait Paris en un jour. Où en étais-je? Ah ! bien, c'est le grand monsieur que Zoé a mordu aux jambes, et qui l'a battue, même que vous étiez si en colère, vous vous rappelez?

— Alors il est venu?

— Deux fois.

— Et il n'a rien laissé pour moi?

— Si... non... attendez... Ah ! ce n'est pas lui, c'est un gamin.

— Un gamin ?

— Qui est aussi venu vous demander. Il a laissé une lettre. La voici, et en voici une autre que j'ai reçue par la poste.

— Bon, donnez, madame Ledoux. Merci.

— Il n'y a pas de quoi ; à votre service. Est-ce que vous avez fait un bon voyage ?

— Excellent, madame Ledoux. Le grand monsieur n'a rien dit?

— Rien, monsieur Robin, rien de rien.

— Bonjour, madame Ledoux.

— Bonjour, monsieur Robin.

Alfred appela sa chienne qui grignottait à belles dents le morceau de sucre qu'elle devait aux libéralités de l'épicière, et il enfila le couloir de la maison où il logeait.

Dans l'escalier, il se heurta à un individu qui descendait et qui lui dit, en lui prenant la main d'une façon mystérieuse :

— Ah ! enfin, vous voilà !

Levant les yeux, Alfred reconnut l'étranger qui l'avait conduit à la réunion des Fils de la Liberté.

— Ce soir, poursuivit rapidement cet homme, il y aura une assemblée au faubourg Saint-Jean, Grande-Rue, numéro 4. Soyez-y.

Il sauta par-dessus Zoé qui, elle aussi, l'avait reconnu, et grondait hostilement sur la marche supérieure.

Une seconde après, il avait disparu.

— Cette assemblée vient à propos, se dit Alfred. Elle me fournira l'occasion de démasquer ce traître de Clairville. J'ai peur qu'il ne fasse bien du mal encore à la famille Mougenot, si ce n'est déjà fait.

Il retrouva « son appartement » tel qu'il l'avait laissé. La grande malle de cuir, une paire de fleurets, les statuettes étaient à leur place. Les voleurs sont gens trop bien appris pour jamais toucher aux meubles d'un bohême artiste.

Zoé installée sur le lit, Alfred décacheta ses lettres. La première contenait un billet de vingt dollars. C'était la pension mensuelle du jeune homme, cette pension qui venait il ne savait d'où, qu'il aurait voulu repousser, mais qui le poursuivait mieux qu'une créance, et se glissait dans sa poche ou dans sa main si, comme cela lui était déjà arrivé, il déchirait ou brûlait, de colère, un de ces billets. Quand ses besoins paraissaient l'exiger, il recevait plus, mais jamais moins. On mettait une délicatesse extrême à ne pas froisser sa susceptibilité native. Au surplus, Alfred était sobre, et aussi peu fastueux que possible.

Son intérieur le disait éloquemment.

Il fourra les vingt dollars dans son porte-monnaie et ouvrit l'autre lettre fermée par de la mie de pain en guise d'*oublie*[1] ou de cire.

Cette lettre, écrite sur papier grossier, ne contenait que quelques mots d'une écriture incorrecte et tremblée.

« Monsieur Alfred,

» Pardonnez à une pauvre fille de vous écrire ; mais je suis bien malade, je voudrais bien vous parler. Je reste rue Sous-le-Fort, n° 2. Je vous en prie, monsieur Alfred, venez me voir aussitôt que vous le pourrez. Ça presse.

» Votre servante
» MARIETTE
» (La petite marchande de gâteaux des escaliers de la porte Prescott). »

[1] Nom donné par les Canadiens aux pains à cacheter.

— Malade! cette pauvre fille! murmura le sculpteur en se promenant dans sa chambre. Cette nouvelle m'afflige, plus que je ne saurais dire. C'est drôle, mais j'ai presque envie de pleurer.

Il ne sentait pas deux grosses larmes qui roulaient lentement sur ses joues.

— Oui, c'est étrange comme ça m'impressionne, répéta-t-il, en relisant le billet; car je la connais à peine Mariette... Que diable peut-elle avoir à me dire? N'importe! il faut y aller sans plus tarder.

Remettant son casque[1] sur sa tête, il courut plutôt qu'il ne marcha à la rue Sous-le-Fort, qui tombe à angle droit sur celle des Escaliers-du-Casse-Cou.

Cette rue est fort courte.

Alfred eut bientôt trouvé le n° 2.

Il était inscrit sur la porte d'une ancienne maison en bois, dont la façade lézardée, noircie, les fenêtres démantelées trahissaient la vétusté près de s'en aller en ruines.

Une marchande de légumes qui tenait boutique au rez-de-chaussée de cette bicoque indiqua au sculpteur la chambre de Mariette.

— Pauv' p'tite jeunesse, ajouta-t-elle, elle n'a plus grand temps à passer sur cette terre. Créyez-vous qu' c'est d'valeur de mourir à c't'âge-là!

Alfred grimpa au troisième et dernier étage, par un escalier aussi roide et moins sûr qu'une échelle de meunier, les pieds glissant sur les marches humides et branlantes.

Il arriva ainsi à une porte basse, pratiquée dans une sorte de cloison, haute de six pieds et qui ne montait pas jusqu'au plafond, c'est-à-dire au toit; car sur la tête, il n'y avait plus que les deux versants d'une toiture effondrée en plusieurs places et ployant sous le poids de la neige glacée qui la surchargeait extérieurement.

N'eût-il pas fait un froid intense au dehors, qu'on aurait eu froid au cœur dans cette maison croûlante ouverte à toutes les humeurs de l'atmosphère.

[1] Toque de fourrure.

Alfred, frissonnant, heurta à la porte qui céda sous la pression de sa main.

Il se trouva dans un étroit compartiment éclairé par une lucarne, dont la moitié des carreaux était remplacée par des chiffons, et par le jour honteux qui provenait de pièces voisines, que de minces galandages, de deux mètres au plus d'élévation, séparaient les unes des autres. Une odeur fétide prenait au nez. Mais Alfred s'y était quelque peu habitué, en gravissant l'escalier. Des piaillements d'enfants, des jurements d'hommes, des glapissements de femmes écorchaient les oreilles.

L'artiste jeta un rapide coup d'œil sur le misérable cabinet dans lequel il venait de pénétrer. C'était l'asile de la misère à son dernier degré, et pourtant c'était propre. Près d'un grabat de paille recouvert d'un tapis en lambeaux, une septuagénaire essayait de réchauffer ses doigts à un couvet où se mouraient quelques charbons ; et sur le grabat gisait Mariette. Elle était amaigrie, livide. Deux cercles sombres entouraient ses yeux à demi éteints. Elle avait les joues creuses, les lèvres hérissées de pellicules jaunâtres et rudes comme des écailles ; sa respiration était sifflante.

Le sculpteur s'approcha timidement, navré, de la moribonde.

— Vous êtes monsieur Alfred Robin ! lui dit la vieille femme.

Il fit un signe affirmatif.

— Ah ! mon cher monsieur, vous arrivez trop tard, je le crains. Depuis ce matin, la pauvre petite est à l'agonie.

— Mais quelle maladie...

— Quelle maladie ! Ah ! monsieur, celle des pauvres gens, répondit la garde d'un ton douloureux, quoique résigné ; — les privations, voyez-vous, voilà ce qui nous tue, nous autres !

L'effrayante nudité de la chambre ne confirmait que trop ces paroles.

— N'y a-t-il donc plus d'espoir ?

La vieille secoua la tête.

— Plus, monsieur. Hier encore, elle parlait ; mais, depuis ce matin, le délire... tenez, l'entendez-vous qui râle ?

Des sons rauques, strangulés sortaient péniblement de la poitrine de Mariette.

La septuagénaire voulut lui faire boire un eu d'eau *sucrée* avec

de la cassonade — tout ce qu'elle avait, — mais à cet instant la malade se souleva convulsivement, articula un cri, étendit les bras en croix, et retomba sur la paille.

Elle était morte !

— Un ange de plus pour le paradis ! proféra la vieille femme en faisant pieusement le signe de la croix.

Alfred l'imita ; puis, sans se rendre compte de son action, il s'agenouilla devant le cadavre et le baisa au front.

— Vous êtes un digne jeune homme, lui dit la garde ; Dieu vous bénira !

— Écoutez, ma bonne dame, répliqua Robin, voici vingt piastres, lc'est tout ce que je possède en ce moment ; vous veillerez à ce que a pauvre Mariette soit enterrée décemment, et, si vous n'avez pas assez, venez me trouver.

— Ah ! dit-elle, la petite avait raison, vous avez un bon cœur, monsieur. Je vous remercie pour elle. C'est bien, monsieur, ce que vous faites là !

Du revers de sa main, elle essuya des larmes qui tremblaient au bord de sa paupière.

— Allons, au revoir, ma bonne dame, dit Alfred ; n'oubliez pas mon adresse, rue Sainte-Anne, et prévenez-moi de l'heure des funérailles. J'y veux être.

Il allait partir, la vieille le rappela.

— Pardon, monsieur, pardon ; je ne me souvenais plus que la pauvre Mariette m'avait remis ça pour vous. En me le donnant, elle a cherché à me dire quelque chose de plus, je l'ai bien vu : mais ça a été impossible, elle n'a pu dire que : « porte bonheur... donner à Alfred Robin. »

L'artiste prit machinalement un sachet suspendu à un cordon de soie que lui tendait la septuagénaire, et sortit précipitamment.

Il éprouvait un violent malaise.

En rentrant chez lui, il regarda le sachet qu'il tenait encore dans sa main fermée.

C'était un petit octangle de cuir, orné de signes rouges bizarres, et qui renfermait un corps dur.

— Ce serait extraordinaire ! fit le sculpteur en examinant ces

signes et tirant de sa poitrine un sachet de même forme que celui qu'il venait de recevoir.

Les signes étaient exactement semblables.

Alfred retourna en courant à la chambre de la défunte. Il fouilla dans l'espoir de trouver un papier, quelque chose; ses recherches furent infructueuses. Il interrogea; mais on ne put rien lui apprendre sur Mariette de plus qu'il ne savait déjà. On ne lui connaissait aucun parent; on supposait que c'était un enfant trouvé.

CHAPITRE VII

OU L'AUTEUR REGARDE DERRIÈRE ET DEVANT LUI, ET OU IL FAIT ASSISTER SON LECTEUR A UNE ÉMEUTE CANADIENNE.

Le Canada nous appartenait par droit de découverte.

En 1535, on le sait, un navigateur malouin, Jacques Cartier, prit, au nom du roi de France, possession d'un pays immense, qui s'étendait de l'embouchure d'un fleuve considérable jusqu'à des latitudes ignorées.

Ce fleuve avait été appelé Saint-Laurent, parce que Cartier y était entré, l'année précédente, le jour de la Saint-Laurent.

Le premier, il implanta notre puissance dans l'Amérique septentrionale, avec une croix sur laquelle on lisait :

HIC FRANCISCUS PRIMUS, DEI GRATIA FRANCORUM REX, REGNAT.

Ces contrées furent d'abord appelées Canada. Pourquoi? c'est plus que je ne saurais dire. Quelques archéologues prétendent que le nom vient des Espagnols, qui, ayant remonté le Saint-Laurent avant Cartier, se seraient écriés : *Acá nada* (*ici*, *rien*).

Cette étymologie n'est pas plus mauvaise qu'une autre, car les

Espagnols, affamés de mines d'or, ne durent pas être enchantés par les rives du Saint-Laurent.

Ces rives sont cependant de véritables mines d'or ; mais il fallait savoir les exploiter, comprendre que les produits agricoles sont préférables aux produits métalliques.

Les Français étaient, à cet égard, mieux renseignés que les Espagnols ; par malheur les Français aiment trop leur terre natale pour être bons colons. Moins de deux siècles après la découverte de Cartier, nous nous laissions enlever le Canada, ou Nouvelle-France, comme on se plaisait à le qualifier, par nos ennemis d'alors, les Anglais.

La déplorable gestion des gouverneurs français, plus que l'habileté et la bravoure britanniques, fut cause de cette perte, qui priva notre patrie de son plus beau joyau maritime.

En 1759, le brave général Montcalm tombait sous les murs de Québec, et avec lui tombait l'empire de la race latine dans l'Amérique du nord. Le traité de Paris livrait, quatre ans après, le Canada aux Anglais.

Ils furent mieux reçus qu'on ne pourrait le croire, parce qu'ils ne touchèrent ni aux priviléges des nobles, ni à ceux du clergé. Le peuple était ignorant ; il ne voyait que par les yeux de ces deux castes, n'entendait que par leurs oreilles.

Les nobles, pour la plupart des cadets de famille, n'avaient rien à attendre de la France, où plusieurs d'entre eux étaient assez mal notés. Quant aux ecclésiastiques, ils n'ont point de nationalité propre. L'Angleterre reconnut la dîme pour ceux-ci, les droits seigneuriaux pour ceux-là. Ils l'acceptèrent. Quelques-uns même lui firent des caresses. Ils furent peu nombreux parmi les nobles, je me hâte de le déclarer.

Les Anglais s'installèrent, défrichèrent, étudièrent habilement le terrain et finirent par l'exploiter.

Ils ne pouvaient, évidemment, s'enrichir sans porter préjudice aux premiers occupants. La concurrence amena la jalousie, qui enfanta l'envie, mère de la haine.

Peu à peu la cour de Saint-James distribua les offices publics aux Anglo-Saxons. Ils n'étaient pas en majorité, mais ils avaient la force morale ; ils en abusèrent.

La haine secrète devint de l'aversion ouverte.

A mesure qu'ils augmentèrent en nombre, les Anglais tendirent à opprimer les Canadiens-français. C'était naturel; mais c'était aussi insupportable pour les victimes.

La lutte s'établit, latente, sourde d'abord et fermentant chaque jour, et menaçant de se manifester par des explosions terribles.

Les vainqueurs s'efforçaient surtout d'imposer leur langue. Ils n'y parvenaient pas, et ils en étaient d'autant plus exaspérés qu'ils rencontraient dans beaucoup de seigneurs canadiens des créatures prêtes à les seconder. La masse résistait et avec une indomptable puissance d'inertie. On avait beau la piquer, la harceler, la tyranniser, elle demuerait insensible. « On lui parlait anglais, elle ne comprenait pas. » Ces huit mots renferment l'histoire du Canada, depuis la conquête jusqu'à l'acte d'Union, en 1840.

Cependant, des martyrs laissaient trop souvent le souvenir de leurs horribles souffrances pour que le combat ne s'engageât point rudement un jour.

Des clubs, des sociétés clandestines s'organisèrent. Le nom de Ducalvet, lâchement assassiné par des émissaires anglais, y fut prononcé. On parla de vengeance, puis de séparation, puis d'émancipation.

L'exemple des États-Unis était séduisant. La fermentation prit des proportions générales. La Grande-Bretagne les encouragea tacitement, loin de s'en inquiéter. Elle voulait en finir par un grand coup.

Dès 1830, on s'apprêtait au combat.

Néanmoins, les Canadiens-français étaient, grâce à ses intrigues, divisés en deux camps : les *bureaucrates* d'un côté, les *patriotes* de l'autre.

Par bureaucrates on entendait ceux qui s'étaient ralliés à la couronne d'Angleterre et qui courtisaient Son Excellence le gouverneur général.

Les élections de 1832 donnèrent lieu à des troubles, et la position se dessina plus nettement. Dans ces troubles, quelques hommes furent tués par la soldatesque, entre autres les nommés Billette, Chauvain, Languedoc, Marcoux et Nadeau. Ce dernier, accroché par la mâchoire à un clou fiché dans l'aile d'un moulin à vent, mit trois jours à mourir.

Jugez de l'irritation des esprits !

Ils attendirent encore, ou plutôt, l'Angleterre attendit. Elle ne trouvait pas, sans doute, que l'heure fût assez propice pour effectuer son dessein.

Elle laissait le chef des patriotes, M. Louis-Joseph Papineau, s'enthousiasmer aux éclats de sa propre éloquence, et pousser le populaire à une révolte qu'elle était si sûre de comprimer, qu'elle ne lui accorda jamais d'autre nom que celui de *rébellion*.

Elle souffrait même, en 1836, qu'on imprimât des pièces de vers commençant ainsi :

Assez longtemps les peuples à la gêne
Ont demandé qu'on leur rendît leurs droits;
Pour leur répondre, on raccourcit la chaîne
Où les tenaient arrêtés tous les rois.
Malgré les fers, ce cri se fait entendre :
« Plus de faveur : justice, égalité ! »
Aux vœux du peuple il est temps de se rendre:
Réforme et liberté !

L'approche du mouvement se faisait se sentir, comme l'approche d'une tempête. Les Canadiens le prévoyaient ; ils le redoutaient. Une voix intérieure semblait les avertir qu'il leur serait fatal. Mais ils pouvaient si peu l'éviter que ceux mêmes qui auraient désiré arrêter sa marche la précipitaient par leurs tentatives. Ainsi, un avocat de mérite, M. R. Anger, publiait, l'année suivante, sous le titre *Réconciliation*, une longue et virile messénienne, à laquelle j'emprunterai quelques strophes, car la poésie est surtout l'expression des peuples nouveaux ; c'est vers elle que tendent les premiers élans de leur amour du beau, et l'histoire politique du Canada était écrite en vers, avant que M. Garneau eût composé son bel ouvrage.

. . . . . .
Nous chercherions, même au seuil de la mort,
Nos droits ravis, la liberté sanglante :
Mais attendez, vous qui courez plus fort,
L'étoile encore apparaît vacillante.
Rapprochons-nous, puis espérons !
Puis, si leur crime se consomme,
Frères, alors nous marcherons,
Nous marcherons comme un seul homme,
Comme un seul homme.

L'aiglon, de l'aigle a le regard perçant,
Mais l'heure encore, l'heure n'est pas venue;
Attendez donc, frères, un peu plus tard,
L'aiglon, plus grand, pourra percer la nue.
Rapprochons-nous, puis espérons !
Puis, etc...

M. Anger, emporté par la passion, allait jusqu'à s'écrier :

Nous trancherons là le nœud gordien,
Car, pour entrer dans la terre promise,
Quand la raison, frères, ne peut plus rien,
Le glaive est juste et la hache est permise.

Par malheur, la raison des peuples c'est le pavé ; la raison des rois c'est le boulet, comme l'a dit Victor Hugo, et cette maxime, que le glaive peut être justifié et la hache permise, l'Angleterre devait bientôt l'appliquer sur les pauvres Canadiens.

L'heure allait sonner. Un anonyme apostropha le peuple :

Vois-tu bien ce géant, là-bas qui se dessine
Sur un fond de couleur où le rouge domine !
Regarde bien, il couvre un coin de l'horizon,
Et, dans sa main de fer, qu'il suspend sur nos têtes,
Il tient au bout d'un fil usé par les tempêtes
Les foudres des lords d'Albion.

On dit qu'un jour, dans son repaire,
Il lui vint une odeur de sang ;
Soudain, comme un dogue qui flaire,
Il s'élance, il court sur le vent.
Les ongles tendus sur sa proie
Qu'il lèche en frémissant de joie;
Souillé de meurtres, l'œil hagard;
Là, toujours debout, à ta face,
Le monstre convoite et menace
Ton avenir de son regard !

Ni rhythme, ni lyrisme ; mais quel ton provocant ! quelle violence d'images !

C'est un appel aux armes. On n'y répond que trop.

Sous ce titre ; *les Quatre-vingt-douze Résolutions*, MM. L.-J,

Papineau et N. Morin avaient, en 1837, rédigé un document pour exposer les griefs des Canadiens-français contre le régime qu'od leur faisait subir.

Ce document fut considéré comme non avenu par le bureau colonial de Downing-Street.

L'assemblée législative du Bas-Canada refusa de voter le budget.

Alors l'insurrection commença, sous l'administration de lonr Gosford.

Sir John Colborn fut chargé de la réprimer. Il mit le théâtre d. la révolte, les environs de Montréal, à feu et à sang. M. Barthe l'a peint d'un trait, dans son *Canada reconquis par la France* : « Sir John Colborn, dit-il, depuis lord Seaton, mieux nommé le *Vieux-Brûlot*, dans le naïf dictionnaire des habitants du comté des Deux-Montagnes, dont il fit une Vendée, commandait les forces Devant ce nom, celui d'Haldimard s'efface. Son nom de Seaton fut changé en celui de Satan, dans la bouche de tous ceux qui furent témoins de sa froide cruauté. »

Vaincus une première fois, les patriotes rentrèrent une seconde fois en campagne. Mais que pouvaient-ils contre dix mille hommes de troupes régulières ?

Ils furent écrasés, décimés.

L'*habeas corpus* avait été suspendu et la loi martiale proclamée par sir John Colborn.

Les prisons regorgèrent d'accusés. Celle de Montréal seule en renferma sept cent cinquante-trois.

Une foule furent exilés à Botany-Bay.

Douze furent condamnés à mort.

Dix portèrent leur tête sur l'échafaud, un Français entre autres, Hendenlang, qui expira en criant : *Vive la liberté!*

Les autres sont le chevalier de Lorimier, homme d'une bravoure à toute épreuve et d'une intelligence rare; Duquette, Cardinal, Decoigne, Nicolas, Hamelin, Daunais, Robert, Narbonne.

Ils moururent bravement, comme des gens de cœur qui, ayant obéi à leurs convictions, n'ont rien à se reprocher.

La tourmente avait principalement rayonné dans le district de Montréal, que sa proximité de la république fédérale et ses relations avec elle ont toujours rendu plus turbulent et plus disposé à recevoir les idées libérales que celui de Québec, placé d'ailleurs trop

près de la cour vice-royale pour n'être pas ébloui par son faste, et maintenu dans l'obéissance par les canons de la citadelle.

A Québec même on murmura, on s'émut. Il y eut des arrestations, mais pas de soulèvement sérieux, quoique le désir de s'affranchir travaillât fort aussi les classes ouvrières.

La Grande-Bretagne dépêcha, au mois de janvier 1838, lord Durham, pour dresser un Rapport sur la rébellion. Il tâcha de justifier les Canadiens, et conseilla de les dénationaliser, comme meilleur moyen pour les calmer.

La partie occidentale du Canada, au-dessus de Montréal, était presque exclusivement peuplée par des Anglais, et portait le nom de Haut-Canada; le reste, plus spécialement occupé par des Français, s'appelait Bas-Canada. Ces deux provinces administraient séparément leurs affaires intérieures.

On proposa de les réunir.

C'était proposer l'extinction de la race française qui, ne s'avivant plus, comme la race saxonne, au foyer de l'immigration, devait insensiblement périr faute d'aliments.

Le Haut-Canada était endetté pour une somme énorme envers la célèbre maison de banque Baring, à Londres. Le Bas-Canada offrait de belles garanties de solvabilité. Après la destitution de lord Durham, cette maison réussit à faire appeler un de ses associés, M. Thompson, depuis lord Sydenham, au poste de gouverneur du Canada. Souple, politique retors, M. Thompson joua sous-jambe le triste représentant du parti libéral bas-canadien, M. Louis Lafontaine, et fit voter l'acte d'Union des deux Canadas, consommé en 1840.

Lord Sydenham succomba peu après aux suites d'une chute de cheval.

Il fut remplacé au siége gubernatorial par M. Charles Bagot, esprit conciliant qui sut se gagner l'estime générale.

Le parti libéral n'était pourtant pas tout à fait détruit. Quoique M. L. Papineau se fût réfugié en France, que M. Nelson fût exilé à la Bermude, et que ses plus fervents champions fussent ou proscrits aux États-Unis ou déportés en Australie, il restait dans les grandes villes, comme Montréal et Québec, des hommes obstinés qui ne désespéraient pas de se reconstituer et de livrer une nouvelle bataille à l'Angleterre.

M. Van Buren, alors président de l'Union, ne paraissait point hostile à une annexion.

Quoi qu'il en soit, les Canadiens que le bannissement avait jetés sur le territoire de la République, entretenaient des relations avec leurs amis restés à l'intérieur, et mettaient tout en œuvre pour déterminer un autre soulèvement. Leurs efforts s'étaient, cette fois, tournés sur Québec, car ils se pensaient sûrs de Montréal. Quant à Québec, je l'ai dit, il n'était pas facile de l'enlever. Une fois prise, toutefois, on était maître du Canada. Ce n'est pas seulement une forteteresse de haute importance, mais c'est un des comptoirs les plus commerçants du monde; il est l'entrepôt d'un trafic de bois immense, qui, pour le Canada, s'est monté à 16,000,000 de fr. dans la seule année 1829.

« Les bois de nos forêts, a dit avec beaucoup de justesse M. Ch. Taché, éminent publiciste canadien, exploités pour les usages des constructions, de la marqueterie et de l'ébénisterie, sont le principal item de nos exportations, et sont, avec les pelleteries non manufacturées et les articles en espèce de l'industrie agricole, dont les produits, au Canada, sont les mêmes que ceux de l'Angleterre et du nord de la France, à peu près les seules matières que nous exportions à l'état brut; les autres ne formant que des quantités comparativement insignifiantes. Nos bois fournissent encore des gommes qui servent dans la confection des vernis et dans certaines préparations officinales, telles que les gommes de sapin, d'épinette et de pin.

» L'industrie manufacturière du Canada tire parti de nos bois dans la construction des navires, et, sous ce rapport, Québec est un des plus grands chantiers du monde, et on pardonnera à l'orgueil national qui me fait consigner ici le fait que le navire de 1,600 tonneaux, le *Bommerang*, construit à Québec par M. Théophile Saint-Jean, est celui qui a fourni le passage le plus prompt qui se soit jamais fait d'Angleterre en Australie, ayant remporté un avantage de sept jours sur son compétiteur le plus voisin, le *Marco-Polo*, tout en rendant à destination sa cargaison en parfait état, malgré les efforts de la voilure. Nos manufactures de meubles de valeur et d'ustensiles, où le bois entre pour principale matière, nous dispensent d'avoir recours à l'étranger pour suffire à notre consommation. »

M. Taché aurait pu ajouter que la carrosserie canadienne est hautement estimée sur tout le continent américain, et que l'Angleterre et la France ont payé un tribut à sa supériorité.

La population des deux Canadas est de deux millions d'individus, parmi lesquels il ne compte pas moins de dix-sept mille ouvriers charpentiers.

Un tiers de ces ouvriers, sinon plus, résident à Québec, y gagnant de 4 à 10 francs par jour. L'été, ils sont presque toujours occupés et mènent vie joyeuse, n'ayant souci du lendemain. Descendants des Normands, « foler et plaisir » leur conviennent, comme a dit Guillaume le Conquérant. Mais, l'hiver, l'ouvrage cesse souvent, et alors, comme la cigale, ils vont frapper à la porte de la fourmi, qui leur tourne le dos.

Cette classe est, on le conçoit, facile à remuer, surtout quand elle est pressée par la faim.

Les patriotes en firent l'objet de leur propagande pendant l'hiver de 1841-1842.

Les circonstances parurent se ranger de leur côté.

Le froid fut non-seulement très-vif cet hiver-là, mais les constructeurs de navire, ayant peu reçu de commandes pendant l'été, s'étaient vus obligés de fermer leurs chantiers vers la fin de novembre.

Ceux qui n'avaient point fait d'économies, vécurent d'emprunts jusqu'à janvier, et ceux qui avaient épargné quelque chose, le dissipèrent pour les étrennes; de sorte que dès les premiers jours de février, une gêne terrible affligeait la classe ouvrière de Québec.

Plus d'un dixième de la population manquait d'emploi et de pain.

Les charités publiques, les charités privées étaient insuffisantes à nourrir tant de bouches.

On se plaignit, puis on murmura dans son intérieur, puis on s'assembla dans les rues, aux portes des chantiers déserts, et, quoiqu'on n'eût pas l'argent nécessaire pour acheter une miche, on se procura du whiskey, du gin. Les ventres étaient vides, les cerveaux s'allumèrent vite. Quelques discours habilement lancés dans les groupes, achevèrent de les embraser.

Et voilà comment il advint que le jour de la rentrée de Mougenot et Robin à Québec, sept à huit cents individus étaient

réunis vers trois heures de l'après-midi sur la place, devant le château Saint-Louis. Leur foule grossissait à chaque minute, se recrutant de bataillons épais qui débouchaient des rues Buade, Sainte-Anne, Saint-Louis, et arrivaient des quartiers Champlan, du Palais, et des trois faubourgs Saint-Louis, Saint-Jean, Saint-Roch.

Dans l'attroupement, il y avait des gens de tout sexe, de tout âge, je pourrais ajouter de toute profession.

Car des agitateurs déguisés parcouraient sans cesse cette masse compacte, alimentant le feu, ou l'attisant ou le soufflant dans la direction qui semblait plus favorable à leurs plans.

Les clameurs étaient stridentes, effroyables.

L'animal qu'on a défini *bipes implume* devient aussi féroce que les fauves, quand son estomac crie.

Quelques citoyens voulurent calmer la foule par des promesses. La foule leur répliqua par des huées et une grêle de projectiles. Des magistrats essayèrent aussi de rétablir l'ordre, en haranguant les perturbateurs du haut du perron du palais de justice. Ils eurent le même sort que les premiers, l'un d'eux fut même grièvement blessé.

Dans la cohue, vous auriez pu remarquer Alfred Robin et le mystérieux étranger.

— Sottise! sottise! sottise! murmurait celui-ci, à chaque démonstration bruyante de l'émeute.

— Le moment n'était pas venu, n'est-ce pas? lui dit Alfred.

— Eh! sans doute, il fallait attendre... affaire manquée!

— Je le crois.

— Parbleu! Allons, retirons-nous; car j'entends battre le rappel au château. Dans quelques minutes on lira l'acte de *Riot*. Rentrez chez vous, cela vaudra mieux que de vous exposer aux balles des habits rouges. Le plomb est aveugle, vous le savez.

Après ces mots, l'étranger quitta Robin et s'enfonça au cœur de cette mer humaine, dont les vagues affluaient jusque vers la cour du château.

Demeuré seul, le sculpteur voulut profiter du conseil que lui avait donné son compagnon; mais ce n'était pas chose aisée. En vain joua-t-il des coudes et des genoux, il ne réussit pas à pratiquer une trouée.

Le tambour résonnait toujours.

Un bataillon se montra bientôt à la porte du Château. Le maire de la ville paraissait en tête et à cheval. Il lut l'acte de *Riot*, c'est-à-dire qu'il donna l'ordre de se disperser, ajoutant qu'on ferait feu sur ceux qui résisteraient.

Les soldats avaient leurs fusils aux pieds. On commanda d'apprêter les armes.

Ce fut le signal de la retraite.

Les ouvriers, intimidés, évacuèrent promptement la place, car les meneurs avaient décidé d'ajourner leur tentative de se rendre maîtres de Québec.

La populace s'écoula néanmoins en grondant et en proférant des menaces.

Dans la rue Buade, une dizaine d'ivrognes rencontrèrent une Indienne qu'accompagnait un jeune homme bien vêtu.

C'était Alphonse Mougenot reconduisant Yureska, avec laquelle il avait passé l'après-midi.

— Tiens ! encore un de ces farauds de bureaucrates, s'écria une voix.

— Ça s'amuse avec les *sauvagesses ;* ça est cousu d'or, ces gens-là, dit une autre voix.

— Si on la lui prenait sa sauvagesse ! ajouta une troisième.

L'insinuation n'eut pas plutôt été faite que deux des ivrognes se jetèrent, en riant, sur elle.

Alphonse, indigné, bondit entre la jeune fille et ces misérables.

Mais, d'un tour de main, il fut rudement renversé sur la neige. Il se releva furieux, et se précipita follement sur ses adversaires. Une rixe funeste pour lui allait s'engager, quand Alfred déboucha de la ruelle voisine menant à la place du Château. Il vola au secours de son ami, qui se débattait et luttait vigoureusement, quoique sans succès, avec ses agresseurs. L'Indienne le secondait bien. Et son petit poing sec, serré, dur comme le fer, infligeait de profondes meurtrissures aux assaillants. Mais, malgré tout, le secours d'Alfred eût été inefficace, — car que pouvaient trois personnes contre vingt ? — s'il n'eût fait, avec les bras, un geste, qui arrêta aussitôt une partie des antagonistes.

— Assez ! dit l'un de ces derniers, laissez passer !

Le reste de la bande essaya de protester.

— Filez! filez! vite ! dit, pendant ce temps, Alfred à Mougenot.

— Mais où ? la rue est pleine de monde.

— Où vous voudrez... Chez toi... Mais dépêchez.

Alphonse entraîna l'Indienne vers les Escaliers du Casse-cou, situés à quelques pas seulement de cet endroit. Mais ils avaient été vus. Ils furent suivis, et, ils n'étaient pas encore montés à la chambre du jeune homme, que plus de deux cents *boulès* [1] vociféraient sous ses fenêtres.

Six heures venaient de sonner aux horloges de la ville.

[1] Du mot anglais *bully*; il signifie assommeur.

CHAPITRE VIII

PAR QUOI ON VERRA QUE LES SOCIÉTÉS SECRÈTES SONT SOUVENTES FOIS TRAQUENARDS DE LA POLICE, ET PAR QUOI ON ENTENDRA UN BON CONSEIL DONNÉ GRATIS AUX CANADIENS.

Tandis que Mougenot fuyait, avec Yureska vers son domicile, Robin et ses co-sociétaires parlementaient avec les agresseurs pour gagner du temps. Mais, dès qu'il crut son ami hors de danger, le jeune homme s'éloigna à son tour.

Il était fatigué au moral comme au physique. Son voyage et la triste mort de Mariette l'avaient abattu. N'ayant pu déjeuner, il se rendit à un petit restaurant de la place du Marché, et prit un bouillon. Ensuite, il s'achemina rapidement vers la Grand' rue du faubourg Saint-Jean.

A sept heures, Alphonse était devant le n° 4, où il avait rendez-vous, on s'en souvient.

Un café occupait le rez-de-chaussée de la maison. Dans ce café causaient et buvaient grand nombre d'individus, que Robin avait déjà vus à la réunion de la Pointe-Lévis, et dont plusieurs lui étaient personnellement connus.

Ils discouraient des événements du jour, mais d'une façon assez générale pour ne pas laisser supposer qu'ils y eussent pris une part active ou qu'ils en fussent les instigateurs. Cependant les regards

soupçonneux et hostiles qui convergeaient de toutes les tables vers la porte, quand on l'ouvrait, autant que certaines discussions à voix basse, auraient donné beaucoup à penser à un *loyatiste*, s'il en fût entré un dans l'établissement.

A sept heures et demie, trois des consommateurs se levèrent et disparurent par la porte du fond ; trois autres ne tardèrent pas à les suivre, et, au bout de quelques minutes, le café eût été vide, si de nouvelles pratiques, venues du dehors, n'eussent remplacé les premières.

Le sculpteur les avait accompagnés à une salle basse, spacieuse, garnie de bancs, et où une tribune avait été improvisée avec quelques planches jetées sur des tonneaux.

En pénétrant dans cette salle, chacun des initiés donna le mot de passe ; mais tous ils gardèrent leur habillement de ville.

Après les formalités usuelles, le Grand-Maître quitta son fauteuil, et fit un long discours sur le mouvement de la journée. On avait eu tort de soulever ce mouvement, et, surtout de lui donner assez d'importance pour éveiller l'attention des autorités. Le moment était mal choisi. Loin d'avancer l'heure de la délivrance, on la reculait par de telles échauffourées. Quand le fer est chaud il faut le battre ; mais, en le battant à froid, il casse. L'impatience est la pierre d'achoppement des révolutionnaires. On ne devrait jamais l'oublier. Que résulterait-il de l'émeute du matin ? Rien de bon assurément. De nouvelles arrestations et des dégoûts. Un échec est trop souvent la ruine d'un parti, car il décourage ses défenseurs, et raffermit ses adversaires. Les ouvriers n'étaient ni assez préparés ni assez convaincus. D'ailleurs, l'explosion, pour être efficace, devait avoir lieu sur tous les points à la fois : à Montréal, Saint-Hyacinthe, Trois-Rivières, Sorel, comme à Québec. Maintenant ils seraient surveillés de plus près, et ne trouveraient pas de longtemps une occasion favorable. Était-ce tout ? Non. « J'ai, s'écria le Grand-Maître, parcouru les groupes, saisi des lambeaux de conversations, étudié les visages, fouillé les consciences, et, je regrette de vous l'avouer, frères, mais le devoir m'oblige de vous faire cette déclaration : j'ai la certitude que nous réchauffons un traître dans notre sein. »

Un violent murmure accueillit ces paroles.

— Je le répète, reprit-il d'une voix fortement accentuée et en

scandant pour ainsi dire ses paroles, je le répète, il y a un traître parmi nous.

— Nommez-le ! nommez-le !

— Si je le connaissais, je l'aurais déjà désigné à votre légitime courroux.

Le murmure recommença. Les Fils de la Liberté s'examinèrent les uns les autres avec défiance. La défiance est un des sentiments auxquels l'homme s'abandonne le plus aisément, et elle le rend aussitôt farouche et cruel.

Les interpellations jaillirent de tous côtés. Quelques observations malveillantes et directes allèrent même frapper le Grand-Maître à la face. Il ne sourcilla pas. C'était un homme fort, adroit, pénétrant. Pour lui le cœur humain était un clavier dont il savait tirer les sons qui lui convenaient. Il savait aussi qu'on ne domine pas une masse d'individus sans les diviser, et il tenait les Fils de la Liberté divisés entre eux, mais réunis, en faisceaux, autour du labarum de l'association. Du reste, il lui avait semblé, en se glissant à travers la foule, sur la place du Château, que des émissaires du gouvernement l'aiguillonnaient et dévoilaient une partie des plans de la loge. Il en avait conclu, assez logiquement, qu'on les trahissait.

— Non, dit-il toujours calme, je ne le connais pas; mais s'il est au milieu de vous, et s'il est connu de l'un de vous, parlez !

Un silence solennel s'établit dans la salle.

Après avoir lentement promené son regard perçant sur l'assemblée, le président allait continuer, quand Alfred Robin se leva.

— Frères, dit-il d'un ton grave, sans être à même de répondre à la question qui vient d'être posée par le Grand-Maître, je vais vous faire une révélation qui nous aidera peut-être à découvrir le parjure. Mais, avant, je dois vous demander s'il est permis de porter une accusation contre un membre de cette loge, absent.

— Faites ! faites !

— Je m'y oppose jusqu'à nouvel ordre, dit le Grand-Maître. Nos règlements le défendent. Pour passer outre, il faut une motion écrite, secondée et approuvée à l'unanimité par l'assemblée.

Cette opposition suscita une sourde désapprobation.

— Le cas est exceptionnel, objecta un des frères.

— Non, répliqua le Grand-Maître, car les règlements l'ont prévu.

— Mais nous sommes en séance extraordinaire, dit un autre.

— Séance extraordinaire ou ordinaire, nous devons procéder légalement, sans quoi nous n'aurions pas notre raison d'être. Que le frère Robin rédige sa motion, et si vous décidez qu'il peut lancer une accusation contre un frère absent, nous l'écouterons.

— Soit, dit à Robin le membre qui l'avait soutenu, rédigez votre motion, je la seconde et nous voterons par assis et levés.

— Point, répondit le président, le vote aura lieu au scrutin secret.

Cette fois, un véritable grognement se fit entendre.

— Frères, dit le Grand-Maître toujours impassible, je suis ici pour maintenir l'ordre et veiller à l'observance de la Constitution et des règlements ; je suis dans mon droit en agissant comme j'agis, et, si l'un de vous veut causer du désordre, j'en appellerai aux autres pour l'expulser.

Le calme se rétablit aussitôt. Alfred transmit sa motion au secrétaire qui la prit sur-le-champ pour en donner communication à l'assemblée.

— En ce moment on frappa à la porte de la salle.

— Chut ! soufflèrent plusieurs membres.

— Éteignez les lampes, dit le maître des cérémonies.

Une nuit profonde envahit la salle.

— Maintenant, dit à voix basse, le Grand-Maître, que le gardien ouvre et demande les trois mots de passe.

Cet ordre fut exécuté.

La personne qui avait frappé ayant, distinctement, donné les trois mots de passe, on ralluma les lampes, et l'attention se dirigea sur le nouveau venu.

Il s'avança vers le président, sortit de sa poche un paquet scellée avec de la cire rouge et le déposa sur le bureau.

Le président prit le paquet et le décacheta en disant :

— Frères, un message de la Loge Suprême. Nous allons un instant suspendre les procédés pour en prendre connaissance.

L'enveloppe renfermait un parchemin, revêtu d'un sceau rouge en cire et de la feuille d'érable, emblème de la nationalité canadienne, comme la cocarde est l'emblème de notre nationalité.

Le président parcourut des yeux ce parchemin et le passa au secrétaire qui le lut à haute voix.

Il disait :

« Au nom de la Liberté, l'Égalité et la Fraternité, salut à nos frères membres de l'association des Fils de la liberté.

» Que le Créateur Souverain dirige leurs pensées et leurs travaux, et qu'il les aide à remplir la haute et belle mission qu'ils ont acceptée!

» Frères, la Loge Suprême a le regret de vous annoncer qu'elle regrette la part que quelques-uns d'entre vous ont prise aux troubles de ce matin. Elle considère que ce n'était ni le lieu, ni l'heure, ni le moyen d'opérer. Elle vous engage, et, au besoin, vous ordonne, en vertu des pouvoirs que vous lui avez confiés, et de l'autorité omnipotente que vous lui avez reconnue en vous affiliant à cette loge, elle vous ordonne d'être plus circonspects à l'avenir, de ne rien entreprendre sans un avis préalable, qui vous sera communiqué par le messager spécial que vous avez délégué auprès d'elle.

» La Loge Suprême vous recommande encore la prudence et la discrétion.

» Fait en notre séjour ordinaire, et en séance extraordinaire, ce dix-huit février mil huit cent quarante-deux. »

L'esprit des Fils de la Liberté était trop tendu vers la proposition de Robin, pour qu'ils regardassent cette pièce comme fort importante.

— La motion! la motion! crièrent-ils avec des trépignements, avant même que le secrétaire eût serré le document dans ses archives :

Ce dernier reprit le carré de papier sur lequel elle était écrite et lut :

« Proposé par le frère Alfred Robin, secondé par le frère Jacques Royer, que la loge *Canadienne* des Fils de la Liberté, prenant en considération la difficulté de la position et l'urgence des circonstances, autorise ledit frère Alfred Robin à porter devant cette loge une accusation contre tel frère absent qu'il lui plaira de nommer, mais à la condition expresse, par ledit frère Alfred Robin, de motiver et de justifier son accusation. »

La lecture de la motion fut reçue par des bravos qui parurent unanimes.

On procéda au ballottage.

Le président ouvrit l'urne où chacun avait jeté sa boule.

Il s'y en trouvait soixante-trois blanches et une noire.

— Frères, dit le Grand-Maître, la motion du frère Alfred Robin

est perdue par une boule noire. Je recommencerai ma question : S'il est un traître au milieu de nous, et s'il est connu de l'un de vous, désignez-le?

Les Fils de la Liberté ne répliquèrent point. Ils étaient mécontents de la conduite de leur chef, toute juste qu'elle fût ; ils étaient anxieux de connaître la révélation qu'avait voulu faire le sculpteur, et ils étaient tourmentés par l'idée que, non-seulement il pouvait y avoir un traître dans l'association, mais par l'assurance qu'il avait un complice dans la salle même, où ils se tenaient réunis en ce moment ; car quelle main avait laissé tomber cette boule noire dans l'urne, sinon celle d'un complice?

Alfred souriait tristement, en songeant à la duplicité de ceux qui l'entouraient. Il n'avait, certes, pas besoin de cette leçon pour être édifié sur le dévouement et la fidélité de la plupart des membres des sociétés prétendues secrètes. Il les avait assez vues à l'œuvre depuis 1836 ; et, s'il y était resté attaché, c'était plutôt pour occuper son désœuvrement, écarter les pensées de suicide dont il avait été obsédé, que par une foi réelle dans leur efficacité. Mais cette preuve flagrante que la perfidie ne craignait pas de se démasquer en pleine assemblée le surprit douloureusement.

Seul, le Grand-Maître ne laissait voir aucune émotion sur son visage sévère et hâlé comme celui d'un Indien.

Après avoir renouvelé son interrogation, il s'était croisé les bras sur la poitrine et attendait.

Le trésorier se leva.

C'était un homme déjà âgé, à l'air digne et respectable.

— Frères, dit-il, je demande la parole.

Le président s'inclina en signe d'acquiescement.

L'auditoire prêta une oreille curieuse.

— Frères, dit l'orateur, la motion qui vient d'être repoussée d'une manière aussi surprenante, est, suivant moi, trop délicate pour que nous l'abandonnions. Quand le sort de l'association, que dis-je? la vie de ses membres est en jeu, pouvons-nous nous astreindre puérilement à des formalités ridicules? J'en demande pardon au frère Grand-Maître, mais son arrêt doit être cassé. L'assemblée entière, sauf une voix, — et quelle voix! — l'a d'ailleurs *renversé!* Notre salut commun n'est-il donc pas en question? et le premier de nos devoirs n'est-il pas un devoir de protection mutuelle? Que ferons-

nous, que pouvez-vous faire, je vous le demande, si nos actes sont dévoilés à l'ennemi? Est-ce donc la peine de conspirer? est-ce donc la peine de tramer des complots? Sommes-nous des hommes ou des marionnettes? Filons-nous une corde pour nous pendre, ou travaillons-nous à briser les fers dont la barbare Angleterre a chargé notre pays? Si nous prétendons au rôle de libérateurs, commençons donc par nous affranchir nous-mêmes de préjugés dérisoires, et purgeons cette loge des traîtres qui peuvent s'y être faufilés.

— Oui! oui! à bas les traîtres! à mort les traîtres!

Des acclamations tumultueuses l'arrêtèrent pendant quelques minutes; lorsqu'elles se furent apaisées, le trésorier continua :

— Plutôt que d'être réduit à présumer que l'un de nous trahit ses frères, je demanderais la dissolution de la loge.

— Il a raison, il a raison!

— Nous renoncerons à l'espérance d'arracher notre chère patrie à l'oppression anglaise. Soyons unis ou ne soyons rien. Pas de fourbe, pas de menteur, pas d'hypocrite, pas de Judas dans cette enceinte. Au nom de l'assemblée, je prie le frère Alfred Robin d'exposer franchement son accusation ; et si elle n'est pas fondée, il ne manquera ici pas de voix pour défendre l'inculpé.

Il s'assit au milieu des applaudissements prolongés.

Le président reprit la parole en ces termes :

— Si l'assemblée est déterminée à réviser mon jugement, je laisserai le fauteuil au premier député Grand-Maître, et j'agirai comme simple membre.

La substitution fut immédiatement faite; et la motion du sculpteur ayant été relue, le nouveau président déclara, à la requête générale, que l'adoption ou le rejet aurait lieu par assis et levés.

Des hourras formidables saluèrent cette résolution.

La séance devenait palpitante d'intérêt. Le champion du prévenu oserait-il protester ouvertement?

— Que ceux qui sont en faveur de la motion se lèvent! dit le député Grand-Maître.

Tout le monde se leva. L'attente était trompée. Le discours du trésorier avait-il ramené l'opposant? ou celui-ci avait-il eu peur? On l'ignora toujours.

— Frère Robin, dit alors le président, votre motion est emportée; vous avez la parole.

Alfred se recueillit un instant, puis il tira de son portefeuille un papier, le tint entre le pouce et l'index, et dit d'un ton clair et ferme :

— Frères de la loge *Canadienne*, à notre dernière réunion de la Pointe-Levis, nous avons reçu parmi nous un homme qui, en 1838, était un loyaliste forcené. Cet homme s'appelle Léon Clairville, avocat à Trois-Rivières. Il fit, durant la première insurrection, partie de la société des *Amis* dont le siége était à Montréal. Alors, un tout jeune homme, nommé Alphonse Mougenot, également de Trois-Rivières, appartenait à la même société. Eh bien, ce Clairville était un traître. Il informait de nos projets les infâmes séides du Vieux-Brûlot. Il envoyait nos noms à la police. Il a fait monter sur l'échafaud plusieurs de nos nobles et valeureux compagnons.

— La preuve ! exclama une voix sifflante du fond de la salle.

Tous les yeux se tournèrent sur l'imprudent interrupteur.

C'était un gros petit homme, écourté, rougeaud, aux yeux à fleur de tête et de méchante apparence.

Des menaces grondèrent aussitôt autour de lui.

— Silence ! fit le président, frappant la table de son marteau.

— La preuve, dit Alfred, la voici.

Il déplia le papier et lut :

« Trois-Rivières, 5 novembre 1838.

» J'ai l'honneur de prévenir M. le grand connétable de Montréal que les insurgés ont eu une réunion ici. On y a résolu de se porter sur Lacolle, et d'opérer une jonction avec les rebelles de Montréal. Les nommés Alphonse Mougenot, Louis Foulon, Henri Rivière sont à la tête du mouvement.

» LÉON CLAIRVILLE,
» Étudiant en droit. »

A cette lecture succéda une agitation confuse, dont profita habilement pour s'esquiver le petit homme qui avait réclamé la preuve.

— Et maintenant, frères, ajouta Robin, si vous désirez authentiquer l'écriture et la signature de ce billet, prenez notre registre d'inscription et comparez.

Debout, près du sculpteur, le Grand-Maître ordinaire avait d'un coup d'œil parcouru cet écrit.

— Ce n'est que trop vrai, murmurait-il ; la trahison se fourre partout ! Ah ! c'est pitoyable !

L'ordre était rompu ; tous les membres quittèrent leur siége et vinrent confronter la lettre délatrice. Son identité ne pouvait laisser de doute. La disparition de l'interrupteur aggravait encore l'accusation et en corroborait la justesse. Que faire ? On se mit à délibérer. Les débats durèrent toute la nuit. Enfin il fut résolu qu'on écrirait à Clairville pour le sommer d'avoir à comparaître tel jour devant la loge *Canadienne* des Fils de la Liberté, pour y répondre à l'inculpation de parjure dirigée contre lui.

Cette résolution ne devait jamais être mise à exécution.

La méfiance s'était insinuée au cœur même de l'association. Elle y avait fait une incurable blessure.

Le mystérieux étranger qui dirigeait les fils de cette affiliation le comprit bien.

— C'en est fait ; partie remise, dit-il à Robin, lorsque l'assemblée eut été dissoute.

— Quoi ! lui demanda Alfred, vous pensez que c'est fini ?

— Fini ? non. Les Canadiens ne sont pas réduits à néant. Ils se lèveront encore ; ils rompront la chaîne que l'Angleterre a soudée à leur corps ; mais plus tard... quand leurs intérêts matériels les y pousseront. Ils n'ont à présent que l'enthousiasme de l'esprit, il leur faudrait la conviction que donne le besoin.

— Alors, nous sommes loin de cette époque ?

— Peut-être, reprit l'inconnu d'un air pensif ; peut-être !...

Il faisait jour au moment où ils sortirent du café.

Tout en causant, Alfred et lui arrivèrent à la rue Buade.

Le Grand Maître s'arrêta vis-à-vis d'une grande et belle maison (encore existante aujourd'hui), dont la porte est surmontée d'un cartouche de pierre, dans lequel on a sculpté en relief un chien rongeant un os, avec les quatre vers gravés au-dessous, tels que nous les donnons :

Je Suis Vn Chien Qvi Ronge Lo,
En le rongeant, je prends mon repos.
Vn temps viendra, qvi n'est pas venv,
Qve je mordray qvi m'avra mordv.

1736.

— Voyez-vous cette image et cette inscription? dit tout à coup l'étranger à Robin.

— C'est le Lion Doré, répondit Alfred.

— Oh! je sais, et nos chroniqueurs ont fait en son honneur plus d'une légende pour amuser les vieilles femmes et les petits enfants.

— On dit que c'est une dame Philibert, dont le mari avait été tué par un officier, nommé de Repentigny et qui, voulant se venger, fit graver cette pierre afin de rappeler incessamment à son fils la vengeance qu'elle avait juré de tirer du meurtrier...

— Bah ! on dit bien d'autre chose! Mais savez-vous ce que pour moi signifie ce symbole demeuré là depuis plus d'un siècle, intact, inaltéré comme par une volonté spéciale de la Providence, savez-vous ce qu'il doit signifier pour tout bon patriote ?

— Je crois vous comprendre, répondit Robin d'un air profondément rêveur : ce chien, ces vers sont notre blason, notre devise.

— Bien, mon jeune ami, ne désespérez donc pas! Les Canadiens sont en repos, mais le temps viendra qu'ils mordront ceux qui les auront mordus. Adieu ! ajouta-t-il avec une sorte de douloureuse mélancolie et en pressant la main du sculpteur avec une chaleur étrange, adieu ! Alfred, je vais quitter le pays, mais nous nous reverrons un jour !

Il lui jeta un regard, détourna la tête en paraissant faire violence à ses sentiments, et descendit à grandes enjambées les escaliers qui conduisent à la porte Prescott.

CHAPITRE IX

COMMENT UN INDIEN JALOUX MIT LE FEU A UNE MAISON ET DES DÉSASTRES QUE CAUSA SON CRIME.

Un moment Alfred Robin resta debout à la même place réfléchissant aux paroles du Grand-Maître. A peine le connaissait-t-il ; il lui avait obéi, comme un subalterne à un chef, en vertu de l'ancien signe de reconnaissance des Fils de la Liberté ; mais il ne savait pas qui il était, d'où il venait, ce qu'il voulait réellement. Après la séance de la Pointe-Levis, le sculpteur avait interrogé quelques-uns de ses co-associés, dans l'espoir qu'ils seraient mieux informés que lui. A ses questions il avait été répondu d'une manière vague par les uns, incohérente par les autres. Ceux-ci se rappelaient bien l'avoir vu pendant les troubles de 37-38 ; il paraissait l'ami intime de M. Papineau qui lui témoignait même une grande déférence ; sa position toutefois, demeurait une énigme. Ceux-là prétendaient qu'il était de Montréal ; quelques-uns lui donnaient Gaspé comme pays natal, où il possédait, disaient-il, plusieurs bateaux de pêche. Mais le plus grand nombre voulait qu'il fût Français et arrivât de la ligne américaine. En tous cas, personne ne lui avait contesté son pouvoir sur la loge *Canadienne* et nul n'avait soupçonné la pureté de ses intentions, même quand il avait refusé d'accepter la motion d'Alfred

Robin. Il appartenait évidemment à cette race d'hommes dont le regard magnétique enchaîne ou enlève à son gré la multitude. Évidemment aussi, il était capable de jouer un rôle considérable dans une révolution, car il savait mieux que se faire obéir ; il savait faire plier ses passions sous sa volonté. Ne l'avait-il pas montré, en repoussant la proposition de l'artiste parce qu'elle n'était pas réglementaire, et quoique, personnellement, il ne lui fût pas défavorable? Cette proposition avait cependant été gagnée. Léon Clairville était démasqué. Alphonse serait vengé au moins par le mépris public.

A cette idée, Alfred se dit :

— Tiens, mais il est sept heures ; si j'allais éveiller Mougenot ! nous jaserions, en fumant une pipe, et, à dix heures, je me trouverais prêt pour l'enterrement de cette pauvre Mariette ; cela vaudra mieux que de me coucher.

Tout en devisant ainsi avec lui-même, il traversa la porte Prescott et atteignit le haut bout de la rue des Escaliers du Casse-cou.

Une troupe de femmes et d'hommes bouchaient l'entrée de la rue. D'abord Alfred crut que c'étaient les commères du quartier, qui tenaient suivant l'habitude, leur petites assises, et passaient un jugement sans appel sur les événements de la veille.

Il faisait doux et dégelait.

Par un phénomène commun aux climats septentrionaux l'humidité suintant aux façades des bâtiments et aux murs de la ville se congelait et les couvrait de blanches concrétions, de sorte qu'on eût dit qu'ils étaient de stuc ou d albâtre ; du haut des édifices tombaient avec un bruit monotone et régulier des gouttes d'eau provenant de la neige fondue, et, d'intervalle en intervalle, un son sourd et prolongé se faisait entendre. C'était une avalanche qui venait s'abattre sur le pavé; car, en hiver, la neige s'amoncelle sur les toits, et si le temps s'attiédit, cette neige se détache du faîte, roule en grossissant le long de la pente, et s'écrase par blocs énormes sur les voies publiques. Malheur au passant qui reçoit sur la tête cette masse de neige mêlée de glacons ! Sa coiffure ne le protége pas toujours contre la violence du choc, et il n'est pas rare que des accidents mortels en soient la conséquence.

C'était justement ce qui préoccupait les bonnes gens assemblés devant l'Escalier du Casse-Cou.

— Créyez-vous qu' c'est malheureureux, hein, ma'am Lamoureux,

disait une marchande de volailles à l'épicière du coin, le menton appuyé sur le manche d'une pelle dont elle se servait pour débarrasser la glace qui couvrait le devant de sa porte, — créyez-vous qu' c'est malheureux pour c'te jeunesse qu'a tout d' même l'air d'un' brave créature.

— Oui, mère Giffard, c'est, comme vous dites, ben d' valeur, répliqua l'épicière.

— Ah ben, c' n'est qu'un' sauvagesse ! dit un individu qu'à sa toque bleue, religieusement enfoncée sur ses yeux, à sa capote de drap gris, et à son fidèle brûle-gueule, on reconnaissait aisément pour un habitant.

— Une sauvagesse ! l' beau mal ! quand y n'y en aurait plus près d' Québec, j' n'en serions pas plus pauvre, ajouta une servante.

— Ça n'empêche, reprit la mercière, elle est catholique comme nous.

— Catholique, je vous en souhaite, ma'am Lamoureux !

— Pour le certain qu'elle est, car, en tombant, elle a fait le signe de la croix et crié : Sainte Vierge Marie, priez pour moi !

— Vous l'avez entendue ?

— Comme de raison que je l'ai entendue. D'ailleurs, on la connaît nous autres, c'te fille. Elle vient souvent par ici, oui-da ! Elle va chez le jeune homme....

— Chez un jeune homme ! l'horreur ! Les sauvagesses, ça n'a pas plus de pudeur que des bêtes. Fi, comment un jeune homme peut-il recevoir ça ! On ne devrait pas le souffrir. Ah ! si c'était dans not' paroisse, on leur mènerait un joli charivari ; oui, c'est moi qui vous le dis, ma'am Lamoureux. Qu'est-ce qu'y ont à faire ensemble, un jeune gars avec une créature ? Dans les villes y n' font qu' des indignités !

— Dans les villes on vaut mieux que dans vos campagnes, entendez-vous, père Chevillard ! s'écria la mercière d'un ton offensé.

— Mais, fit un collégien qui portait la tunique bleu foncé et la ceinture bleu de ciel d'uniforme, mais est-elle bien gravement blessée, cette pauvre fille ?

— Humph ! dit la mercière, elle a un fort trou dans la tête. On y fourrerait le poing.

— Vrai, vous l'avez vue ! ma'am Lamoureux.

— Si je l'ai vue ! vue comme j' vous voè.

— Ous qu'ils l'ont mis ? demanda l'habitant, en faisant tomber la cendre de sa pipe sur le revers de sa main.

— Ous qu'y l'ont mis ; mais dans la boutique à l'apothécaire, là au coin.

— Pourriez-vous me dire, madame, comment c'est arrivé ? s'enquit le collégien, laissant échapper le carton et les livres qu'il tenait sous son bras gauche, en voulant lorgner une piquante brunette que le bruissement des conversations avait attirée au carreau d'une fenêtre voisine.

— Comment ça est arrivé ? répondit l'épicière enchantée de fixer l'attention sur elle, comment ça est arrivé ? mais comme ça arrive toujours, quoi donc ! C'te pauvre petite traversait la rue, et paf ! elle a reçu su l' dos....

— Je créyais qu' vous aviez dit tout à l'heure sur la tête, ma'am Lamoureux, fit l'habitant qui venait de rallumer sa pipe.

— Su' l' dos, su' la tête, què que ça fait. Elle l'a r'çu, v'là l'histoère.

— Et pis ?

— Et pis elle a tombé, j' l'avons relevée et portée, l' bonhomme et moi, chez m'sieu le droguiste, ousqu'elle est encore.

— Pense-t'y qu' ça s'ra dangéreux ?

— Dame, j' n'y ai pas demandé à c't' homme. Tout d' même qu' c'est un' bonne créature que c'te fille. Sans elle, hier l'étudiant...

— Son cavalier ?

— Et quand ça s'rait son cavalier, què qu' ça vous fait ? Peut-y pas avoir sa blonde comme un aut' ? y est assez généreux ! Les quêteux d' Québec l' savent ben. Y leux donne tout jusqu'à sa dernière cope. Pas pus tard qu'hier à matin, y a encore donné une piastre à c'te famille d'en bas qu'a pas d'ouvrage.

— De vrai, qu' c'est un brave jeune homme ! fit un charretier qui avait arrêté son *slé* pour écouter les cancans.

— Je prierai l' bon Dieu pour qu'y n' meure pas, reprit l'épicière.

— Et moi itou.

— Tout d' même qu'il est ben malade, et qu' sans la sauvagesse...

— Eh bien ! sans la sauvagesse, répétèrent plusieurs voix avidos.

— Y faudrait pe't'êt l'porter en terre.

— Est-ce qu'il est d' Québec ?

— Non, il est de Trois-Rivières, et il s'appelle Alphonse Mougenot.

— Alphonse Mougenot? que dites-vous? s'écria Alfred qui approchait en ce moment.

— Ah! tiens! s'écria l'épicière; c'est M. Robin. Vous n'savez donc pas qu' vot' ami a manqué d'êt' tué et brûlé, la nuit dernière? D'ousque vous venez donc comme ça? On l'a porté dans la maison d'en face. Voulez-vous que j'vous y mène ?

— Tué ! brûlé ! Que signifie tout cela ? dit le sculpteur inquiet.

— Mais, reprit son interlocutrice, est-ce que vous n'voyez pas qu'la bâtisse où y restait est brûlée ?

— Ah ! mon Dieu ! proféra Alfred en levant les yeux.

Le spectacle qui le frappa alors pouvait bien faire jaillir cette exclamation. L'espace naguère occupé par la maison qu'habitait Alphonse était vide. Des décombres fumants, quelques poutres carbonisées, et un pignon noirci de chaque côté, disaient assez qu'un récent incendie l'avait consumée.

La surprise du sculpteur céda place à une horrible appréhension.

— Alphonse..., fit-il en tremblant.

— Vot' ami? Oh! y s'en est guère fallu qui n' reste dans la fournaise, car ça flambait, fallait voir...

— Où est-il? où est-il? madame Lamoureux, dites-le-moi vite, je vous en prie.

— Oui, monsieur Alfred, j'vous l'ai dit, chez le cordonnier d'en face, qu'en aura ben soin, j' vous assure. En v'la des bonnes gens, l'cordonnier et sa femme !

Robin n'en écouta pas davantage, mais descendant les escaliers quatre à quatre, il entra chez un cordonnier établi sur le premier palier, et demanda Mougenot. On le conduisit à une chambre où l'étudiant était étendu sur un lit.

Il avait les cheveux roussis, la figure enflée, et paraissait en proie à un accès de fièvre.

— Qu'est-il arrivé, au nom du ciel? s'écria Alfred, en se précipitant vers le lit.

— Je te dirai cela, ou plutôt Marie te le racontera, répondit Alphonse d'une voix faible.

— Qu'as-tu? où souffres-tu ?

L'étudiant plaça sa main sur sa poitrine, et dit fort bas, avec une certaine difficulté :

— Là, au cœur. Je ne puis parler.

Alfred lui prit doucement la main. Deux larmes vinrent mouiller ses paupières. Jamais il n'avait senti si fort son affection pour Alphonse.

— Ce ne sera rien, murmura le malade ; quelques jours de repos.

— C'est mon souhait le plus cher !

Et il le considérait avec une douleur toute fraternelle.

— Où est Marie? dit Alphonse, cherchant du regard dans la chambre.

— J'ignore, répliqua Robin ; je vais demander. Puis-je te laisser un instant seul?

Le blessé fit un signe de tête affirmatif.

Robin quitta la chambre pour aller aux informations.

Or, voici ce qui s'était passé.

Le soir précédent, quand Yureska et Alphonse rentrèrent dans l'appartement de ce dernier, situé, on s'en souvient, au troisième étage, leurs agresseurs les avaient suivis jusqu'à la porte. En chemin, la bande s'était grossie. Ce qu'elle voulait, elle eût été fort empêchée de le dire ; mais elle était échauffée ; elle cherchait une issue à la fermentation qui la travaillait. Un mot, un rien pouvait amener une explosion terrible. Une rumeur se répandit tout à coup dans cette multitude haletante. On parla d'un assassinat. Qui le premier en parla? pourquoi ? Problème. Il n'en fallut cependant pas davantage pour que des cris épouvantables fussent poussés. « A mort le meurtrier ! à mort ! » Quelques moments après, des centaines de personnes étaient convaincues qu'un crime avait été commis et que le coupable s'était caché dans la maison de Mougenot. La crédulité, comme l'enthousiasme et la panique, saisit les masses, avec une rapidité et une puissance électriques. Il semble que la raison et le jugement les abandonnent quand elles sont une fois surexcitées. Elles ne calculent plus, n'entendent plus, ne voient plus. A leurs colères ou à leurs amours, il faut un but, et ce but, bon ou mauvais, elles le dépassent toujours.

La populace, foulée sur l'étroit Escalier du Casse-Cou, en était là. Son irritation avait doublé, par l'insuccès de l'émeute, sur la place

du Château. On venait de signaler une vengeance possible à ses passions éveillées, elle voulait, elle réclamait sa vengeance. Aussi tonnait-elle par des centaines de bouches furieuses : « A mort l'assassin! à mort le meurtrier! »

— Qu'ont-ils donc, mon Dieu? fit Yureska en s'asseyant sur le fauteuil d'Alphonse.

— Ce ne sera rien, ma bonne Marie; n'aie pas peur, répliqua l'étudiant s'agenouillant devant elle après avoir allumé une lampe.

— Mais entends-tu, frère, comme ils crient?

— Ils vont se retirer, sois sans inquiétude, ma chère aimée. Quelques ouvriers ivres, voilà tout. Je les remercierais presque s'ils ne t'avaient pas autant effrayée, car ils me procurent le bonheur si délicieux de te garder plus longtemps. Oh! Marie, mon adorée Marie, pourquoi ne cèdes-tu pas aux plus ardents de mes vœux?

— Ami, je t'ai défendu de me tenir ce langage. Si Yureska peut jamais être la femme d'un blanc, sois assuré qu'elle n'aura pas d'autre époux que toi, car tu es bon, tu es beau et tu es brave.

— Et tu m'aimes? fit-il avec un de ces regards humides et câlins qui appellent les caresses.

Yureska s'inclina gracieusement pour effleurer de ses lèvres le front du jeune homme; mais soudain elle tressaillit, se jeta en arrière, appuya fortement sa main sur l'épaule d'Alphonse, et lui dit :

— Écoute!

Les clameurs s'élevaient d'en bas de plus en plus déchirantes, formidables.

— A mort! à la potence le meurtrier!

— A qui en veulent-ils? dit Mougenot étonné.

Il se leva et s'approcha de la fenêtre. Mais elle était tellement chargée de frimas qu'il ne put voir au dehors. Il ouvrit la croisée, protégée, comme c'est l'habitude en hiver, par un châssis vitré, extérieur. Un carreau mobile, glissant dans deux rainures sert à aérer les appartements. Il poussa ce carreau et regarda dans la rue.

La scène était fantastique comme une peinture d'Holbein ou de Salvator Rosa. Une sorte de marée humaine ondulait en grondant depuis le pied de la rue Sous le-Fort jusqu'en haut de l'Escalier du Casse-Cou et affluait dans la rue de la Montagne. Des torches de résine l'éclairaient de lueurs lugubres. Et toujours du sein de la cohue jaillissait le cri :

— Mort au meurtrier ! mort à l'assassin !

— Rentre, ami, dit l'Indienne tenant Alphonse par le bras.

— Un moment, laisse-moi voir, je te prie.

— Le voilà ! exclama tout à coup une voix aiguë qui domina toutes les autres.

Une grêle de glaçons et de pelottes de neige volèrent bientôt contre les vitres et brisèrent celles du premier et du second étage, quoiqu'elles n'atteignissent pas jusqu'à la fenêtre où s'était montré Alphonse.

Qui avait crié : « Le voilà ? » Quels yeux assez perçants avaient pu distinguer son visage, malgré la profondeur des ténèbres et l'élévation du châssis derrière lequel il était posté? Les lèvres et les yeux de la jalousie.

Car, dans cette populace enfiévrée, se glissait, depuis que le rassemblement s'était opéré, un Indien qui la stimulait et l'aiguillonnait sans cesse comme la mouche du coche. Cet Indien était un amant dédaigné par Yureska.

Il l'avait menacée ; elle avait ri de ses menaces ; il trouvait une occasion de lui nuire sans se compromettre, peut-être de la perdre avec son préféré, il profitait avec une joie féroce de cette occasion.

Comme Yureska il était de race huronne, comme elle il habitait la Jeune Lorette. On lui avait donné le nom chrétien de Baptiste.

Sa haine pour elle datait de loin. Avant qu'elle ne connût Alphonse, il lui avait fait des propositions de mariage. Comme il était de sang mêlé, la jeune fille avait rejeté ses offres. Peu après commença sa liaison avec Mougenot. Baptiste attribua son échec à ce dernier. Il jura de se venger.

Témoin, ce soir-là, de l'attaque dont Yureska avait été victime, et prévoyant quelque bagarre dont il pourrait tirer parti, il se joignit aux perturbateurs, et, comme je l'ai dit, les excita de son mieux.

Après avoir lancé le cri : « Le voilà ! » Baptiste se fraya un passage jusqu'à la porte de la maison et essaya de l'ouvrir. Il n'y put parvenir, car Alphonse l'avait fermée à l'intérieur.

Celui-ci cependant avait quitté la fenêtre pour complaire à Yureska.

— Il faut que je sache enfin ce que cela veut dire, murmurait-il.

— Reste ici, dit la jeune fille.

— C'est impossible; je préfère descendre. Ce n'est pas à mo qu'on en veut. Il y a erreur. Laisse-moi, amie. Je serai de retour dans cinq minutes.

— Non, je t'en supplie.

— Enfant, je ne courrai aucun danger, tandis que si je reste, ils briseront tout. Décidément, le devoir et la prudence me conseillent.....

— Mais, ils te tueront !

Alphonse sourit; et, repoussant doucement la Huronne, il sortit de la chambre, descendit au rez-de-chaussée où il trouva une partie des autres locataires stupéfaits de cet assaut inattendu. Ils ignoraient tout aussi bien que lui à qui l'on en voulait, et ce que l'on voulait.

— Ma foi, dit Alphonse, il serait impossible de leur faire entendre raison, je vais chercher la police.

— La police? que fera-t-elle?

— La troupe, alors !

— Vous ne l'obtiendrez pas.

— Que résoudre ?

— Je me le demande, répliqua le locataire du premier. Tous mes carreaux sont cassés. Ils finiront démolir le bâtiment.

— Eh bien! dit résolûment Alphonse, je cours au poste du Château réclamer de l'assistance.

Les autres haussèrent les épaules.

Il sortit presque inaperçu de la maison et s'enfonça dans la foule. A l'instant où il tenait la porte entre-bâillée, Baptiste l'avait repoussé, était entré, et avait lestement verrouillé le panneau.

Sans faire de bruit, l'Indien grimpa au troisième, donna un tour de clef à la porte de l'appartement d'Alphonse, battit du briquet, alluma une allumette, ramassa quelques chiffons qui traînaient sur le carré, les plaça au bas d'une cloison en bois blanc, et s'éloigna aussi mystérieusement qu'il était venu.

Peu de minutes après, une colonne de flamme bondissait par la fenêtre d'une mansarde voisine de celle de Mougenot.

— Le feu! c'est le feu! Bon, brûlons le meurtrier! beugla la populace.

C'était en effet un incendie qui se déclarait. Bientôt ses lueurs

fulgurantes embrasèrent le ciel et le teignirent de rouge-sombre sur un rayon immense ! Des milliers de flammèches, soulevées par une forte brise du sud, dansèrent dans l'atmosphère aux acclamations des spectateurs enchantés de cet incident.

Les locataires quittaient en hâte la maison.

Tapi à l'angle des Escaliers du Casse-cou et de la rue de la Montagne, Baptiste riait d'un rire satisfait. Le misérable contemplait son œuvre avec le plaisir d'un artiste.

— Enfin je la tiens, cette orgueilleuse fille, pensait-il. Elle ne m'échappera pas. Elle mourra d'une mort affreuse et tout le monde ignorera que c'est moi qui l'ai fait périr. Après elle, ce sera le tour de son amant. Oh ! il ne perdra pas pour attendre...

Et Baptiste se frottait les mains de contentement.

Déjà les flammes léchaient la croisée de la chambre de Mougenot. Cette chambre devait être intérieurement entourée par un infranchissable cercle de feu. La chaleur faisait éclater les vitres.

La foule battait des mains et trépignait, quand, soudain, un jeune homme apparut en haut de l'escalier. A la vue de la conflagration, il exhala un cri terrible, fit un saut prodigieux qui le jeta sur les épaules des assistants entassés sur le premier palier, et se rua comme un forcené contre la porte de la maison.

— Bon ! bon ! marmottait l'Indien, voilà que ça chauffe ! Je vas me donner du divertissement à bon marché. Il est fort, tout de même, le petit pâlot. Mais la porte est solide. Ah ! il l'a enfoncée...

En effet, quoique Baptiste eût fermé la porte quand il avait supposé que les habitants ordinaires l'avaient abandonnée, Alphonse venait de l'enfoncer, et il s'élançait dans le corridor, malgré les efforts de quelques individus pour l'arrêter.

A ce moment même, la fenêtre de sa chambre vola en éclats, et Yureska se montra dans la baie. La multitude aussitôt changea de contenance. Elle se tut, recula effrayée. La jeune fille était enfermée dans un cadre incandescent qui semblait devoir la dévorer. Elle n'hésita pas une seconde. Mais, mettant le pied sur la gouttière remplie de neige en fusion, elle s'accrocha aux saillies de la corniche, gagna le toit en moins de temps que nous n'en mettons pour le dire, et, poursuivie par des tourbillons de flammes, aveuglée

par des gerbes d'étincelles, parvint à se réfugier sur un autre toit, hors de la portée de l'incendie.

Tandis qu'elle se sauvait ainsi, le courageux et imprudent Alphonse cherchait à monter l'escalier de sa chambre. Deux fois repoussé par la fumée et la chaleur, et ne sachant pas que celle qu'il voulait secourir était en sûreté, il revenait encore à la charge, quand un plafond s'écroula.

Mougenot fut entraîné dans la chute de ce plafond. Heureusement une poutre le protégea en tombant obliquement au-dessus de sa tête. Quoique blessé par des moellons qui l'avaient frappé à l'estomac et sur le crâne, il put se traîner à la porte où il fut recueilli par les assistants et déposé chez le cordonnier voisin, qui eut pour lui toutes les attentions désirables.

Ajoutons qu'Yureska lui avait prodigué ses soins dès qu'elle était descendue à terre par le grenier de la maison, dont les combles lui avaient d'abord servi d'asile.

Un médecin, mandé près de Mougenot, déclara qu'il ne pensait pas qu'il eût des lésions internes, mais qu'il ne pourrait se prononcer sûrement que le lendemain. En attendant, il prescrivit quelques potions calmantes et un repos absolu.

A neuf heures, la toiture de la maison incendiée s'abîmait, et la foule se dispersait insensiblement.

Le lendemain matin, Yureska, qui avait passé la nuit à veiller son ami, sortit pour aller chercher un médicament chez le pharmacien.

Mais il semblait que le sort lui en voulût, car, en tournant dans la rue de la Montagne, une avalanche se détacha d'une maison et renversa la pauvre fille sur le pavé.

Transportée chez l'apothicaire, on découvrit qu'elle avait une fracture de la boîte osseuse assez grave.

Yureska, qui s'était évanouie, demeura longtemps insensible. Elle n'avait pas encore repris connaissance quand Alfred, à qui on venait de conter ces divers événements, arriva chez le pharmacien.

— Pensez-vous, monsieur, que l'accident arrivé à cette jeune fille puisse avoir des suites sérieuses? lui dit-il.

— Je le crains, répondit le praticien. Il faut la faire transporter à l'hôpital.

— Non pas, monsieur, non pas, dit Robin. Veuillez, je vous prie, attendre une minute.

Il retourna chez le cordonnier, espérant qu'il y aurait dans la maison une chambre libre où il pourrait loger Yureska; mais il n'y en avait pas. D'ailleurs, la femme du cordonnier n'eût pas consenti à recevoir une sauvagesse chez elle. Aux hôtels, il n'y fallait pas songer. Ils sont fermés aux malades, surtout aux Indiens. Trois moyens restaient : conduire la Huronne à l'hôpital ou à Lorette, ou chez lui. L'hôpital répugnait à Robin, Lorette était trop loin pour qu'Yureska pût supporter le voyage ; il se décida à l'établir dans sa chambrette d'artiste.

Il l'y transféra aussitôt, et installa à son chevet une garde-malade, car le délire s'était emparé d'elle, quand elle avait recouvré ses sens.

Ensuite, Robin retourna vers son ami. Il se serait bien gardé de lui apprendre l'accident survenu à sa maîtresse , et il se tortura l'esprit pour imaginer un motif plausible à son absence. Il était encore à la recherche de ce prétexte, lorsqu'il entra dans la chambre de Mougenot. Par bonheur, ce dernier sommeillait.

Le tintement d'une cloche frappa l'oreille de Robin, comme il quittait le logement provisoire d'Alphonse.

— C'est sans doute le glas funèbre pour l'enterrement de cette pauvre Mariette, se dit Alfred ; dépêchons-nous d'aller nous apprêter. Voici une journée qui débute sous de bien tristes auspices !

CHAPITRE X

LE LECTEUR APPREND CE QUE C'EST QU'UN BIE, LA MANIÈRE DE FAIRE LE SUCRE D'ÉRABLE, ET LA MORT DE MADAME MOUGENOT.

Un mois environ après ces événements, une trentaine de personnes des deux sexes, et composées d'*habitants*[1] canadiens et de Hurons étaient réunies dans une cabane de la Jeune-Lorette.

Cette cabane était celle de Baptiste, qui l'habitait avec sa vieille mère. On y *faisait un bie* pour une *épluchette de blé d'Inde*.

Bie, terme canadien, est une corruption du mot anglais *bee*, qui signifie *abeille* et se prononce *bie*. On appelle faire un bie, une réunion pour travailler en commun à un ouvrage quelconque. « Ces assemblées sont fréquentes en Amérique; elles sont le principe de son existence sociale et même politique. Quand l'émigrant arrive dans le désert, avec un mauvais chariot traîné par un cheval étique, tantôt le mari et la femme composent l'association, tantôt un ou deux petits enfants complètent la république. Le père choisit l'endroit de la *location*. Voici du gazon, des chênes verts, une rivière prochaine, mais comment faire? Les outils lui manquent et pour

[1] C'est ainsi qu'au Canada on appelle les paysans.

bâtir sa maison de bûches (*log-house*) d'une façon confortable, il lui faudrait du temps, plusieurs ouvriers, beaucoup d'argent. Il n'a que ses bras et ceux de sa femme, peut-être ceux de Jonatham et de Samuel, ses deux fils en bas âge. Les vieux *settlers*, habitants des forêts voisines qui ont, depuis longtemps bâti leur *log-house* et qui connaissent le pays, accourent pour saluer les nouveaux débarqués, non pour les saluer seulement, pour les aider. Aucun apparat, nul apprêt, point de tumulte ou de phrases vaines. Le temps est précieux ; on ne fait pas de longs discours, on se contente de la chose du monde la plus simple : on imite « les abeilles » (*the bees*), on travaille en commun au profit du nouveau venu. Cette fraternité réelle et en action a bientôt porté ses fruits. Le tronc des chênes tombe, on le roule, on le dresse ; la maison s'élève. Il faut un toit à la grange, une soixantaine de bras y contribuent. La location est achevée, la moisson venue, il s'agit de battre le blé sur l'aire ; les compagnons accourent encore ; l'œuvre d'une semaine se termine en un jour ; ce qui aurait coûté des mois au travailleur solitaire s'accomplit en un clin d'œil. Le nouveau *settler* rendra aux autres ce qu'il a reçu d'eux ; et s'il en vient encore, les anciens agiront de même envers ces derniers. On emprunte le cheval du voisin et on le rend ; on prête sa charrue et on la réclame ; tout le monde aide tout le monde et la misère n'atteint personne... Le travail de *l'abeille* recommence encore à travers les phases de la vie civile ; on se réunit pour savoir comment on réparera le pont, comment on disposera le bac, avec quels fonds l'école sera construite, quelle direction sera donnée à la route, de quelles voies on percera la forêt. Quant à l'assiette de l'impôt, nulle difficulté : chacun sait qu'il a besoin du pont et de la route et qu'il doit les payer. Dans quelle localité s'élèvera le tribunal ? avec quels deniers ? Nouveaux motifs d'association volontaire ou plutôt de membres délibérants. D'abord, tous les chefs de famille y prennent part, ensuite, il faut restreindre le nombre des votants, et voici une chambre de représentants au petit pied qui se chargent des intérêts de la commune. Ces intérêts se multiplient. Les coureurs des bois volent les chevaux et emmènent le bétail ; il faut une milice, elle se forme. L'assurance contre les incendies devient indispensable. Tout cela se constitue progressivement, avec ordre et par le même procédé. C'est toujours l'abeille (*the bee*).

» Il n'y a pas de gouvernement, chacun étant habile à se gouverner lui-même, nul ne voulant prendre le triste et douteux soin de gouverner les autres [1]. »

Ainsi se forme et grandit le village américain. Et le *bee* ou *bie*, comme disent les Canadiens, a lieu dans toutes les occasions un peu importantes qui exigent un certain nombre de bras. Les femmes elles-mêmes font leur *bie*, pour filer la laine, préparer une corbeille de noce, une layette d'enfant. Je n'ai pas besoin de dire que ces travaux sont gratuits et réciproques. Ils sont ordinairement accompagnés d'un festin, une sorte de cagne, et de danses qui durent fort avant dans la nuit. Les Canadiens, amis passionnés des plaisirs, ne négligent pas l'opportunité de se divertir que leur procurent les *bies*.

Les *épluchettes de blé d'Inde*, qui consistent à enlever au maïs ses spathes extérieures pour en faire usage, sont généralement le motif d'une assemblée de cette sorte; voilà pourquoi, il y avait bie chez le Bois-brûlé [2] Baptiste, un soir du mois de mars 1842.

On devisait gaiement, bruyamment, en dépouillant les épis de leur enveloppe jaunâtre, et, en s'humectant de temps à autre le gosier d'un petit coup de whiskey.

Parmi les assistants vous eussiez remarqué la belle-mère d'Yureska, la Corneille-Noire, drapée, à son habitude, dans une longue couverte sans bordure.

La Corneille-Noire ne travaillait pas; mais, accroupie sur les talons, elle fumait gravement sans paraître attentive à ce qui se passait autour d'elle.

Il était facile de voir que les Hurons avaient pour cette vieille femme un respect superstitieux, et que les Canadiens eux-mêmes la redoutaient.

— Mais, à propos, demanda un serrurier, qu'est-ce qu'est donc devenue la fille à la Corneille-Noire, qu'on ne la voit plus? Est-ce qu'elle est partie pour les Pays d'en Haut? Disait-on pas qu'elle devait y aller avec son beau cavalier de la ville. En voilà une qui a de

[1] Philarète Chasles.

[2] Les métis sont ainsi nommés à cause de la couleur de leur peau.

la chance. Elle vous en a fait une conquête! car il est huppé le gars. Je le connais. La seigneurie de Saint-Maurice lui appartient. Mais la petite ne le tient pas encore. Baptême! ça serait drôle s'il la mariait!

— La marier, lui? il n'y pense guère, répliqua une vieillle fille. Les gesteux de la ville, est-ce que ça épouse des Indiennes? Il la fréquente pour s'amuser. On ne devrait pas souffrir ça, c'est un scandale pour la paroisse.

— Vous dites vrai, mam'selle Marichette, appuya la femme du serrurier; c'est un scandale qui fait rougir la sainte Vierge. On devrait chasser du village ces jeunes gens qui viennent faire des horreurs ici.

— Elle a raison, dirent plusieurs voix.

— Oui, s'écria Baptiste, c'est mon avis, et si vous le voulez, nous leur ferons un charivari; il y a longtemps que j'ai cette idée. Qu'en dis-tu, mon frère? ajouta-t-il, en se tournant vers un Indien assis près de la Corneille-Noire.

— Je dis, répliqua-t-il, que nous n'aurions pas dû souffrir aussi patiemment ce spectacle. La conduite d'Yureska est une honte. Elle déshonore les cheveux blancs de sa mère; on ne conçoit pas qu'une fille qui descend de Kondiaronk souille à ce point la mémoire de ses pères; elle est restée presque un mois à Québec, dans la chambre d'un jeune homme.

— Oh! c'est indigne! firent à la fois les Indiens et les Canadiens.

La Corneille-Noire se leva et dit d'un ton lugubre :

— Yureska est fille d'un grand chef yendal; jamais elle n'entrera comme épouse dans la loge d'un visage-pâle. Matchi-Manitou me l'a appris, Matchi-Manitou ne ment pas.

Puis elle se rassit et se remit silencieusement à pétuner.

La gravité sépulcrale de ses paroles avait interdit tous les auditeurs. Ils n'osaient plus aborder ce sujet. Mais plus tard, dans la soirée, l'épluchette de blé d'Inde étant terminée, Baptiste prit à part quelques Indiens et leur dit :

— Êtes-vous bien résolus à nous défaire de ces deux jeunes gens qui apportent l'opprobre sous nos huttes?

On lui répondit affirmativement.

— Alors, continua-t-il à voix basse, nous les attendrons un soir près des chutes, et...

Il fit le geste d'un homme qui en renverse un autre.

— Non, dit un Huron, qu'à son accent d'autorité on reconnaissait aisément pour un chef : non, pas cela. Nous ne sommes point libres ici; nos ennemis nous tiennent en leur pouvoir, la nécessité nous oblige à leur faire bonne figure pour le moment, jusqu'à ce que nous ayons grandi en force et en puissance. La danse des scalpes nous est défendue; et si nous mettions à mort ces jeunes renards, le grand Ononthio enverrait contre nous une troupe d'habits rouges qui égorgeraient nos frères et nous retireraient nos allocations de vivres et de poudre. Il faut les expulser, en leur faisant un charivari à la manière des Canadiens.

La proposition ne satisfaisait pas complétement Baptiste; mais comme elle obtint l'assentiment des autres Hurons, il parut y souscrire de bon cœur et dit :

— Alors, que ce soit pour demain?

— Le premier jour qu'ils viendront à Lorette, dit le chef.

— Je suis sûr qu'ils y viendront demain en ramenant Yureska de la sucrerie.

— Demain donc, dit le reste de la bande, qui se retira enchantée de la partie projetée.

C'est que le charivari, cette vieille et sotte coutume de nos aïeux, encore pratiquée dans quelques bourgades de France, est en pleine floraison au Canada. Une veuve se remarie-t-elle avant l'expiration de son deuil, vite, un charivari; deux personnes âgées s'épousent, encore un charivari; une vieille femme donne sa main à un jeune homme, ou réciproquement, on les fait danser au son du charivari; faites une cour assidue à une dame, et vous êtes sûr d'un charivari en règle. Rien n'y manquera, ni les lèche-frites, ni les cornets à bouquin, ni les anches de clarinette, ni le cliquetis de la ferraille, ni les tuyaux de poêle, ni les mascarades les plus fantastiques, ni même les coups d'armes à feu.

Ces récréations anodines se terminent parfois dramatiquement; trois ou quatre personnes sont tuées, une douzaine blessées, cela n'arrête pas les charivariseurs; loin de là, ils y puisent de l'exaltation ; c'est le condiment de la fête.

Les tribunaux se montrent très-sévères, il est vrai, contre ces révoltantes bacchanales, mais elles sont si fortement implantées dans l'esprit et les mœurs populaires, que l'on n'est pas encore parvenu à les déraciner. Du reste, elles sont explicables dans ce pays où la loi est souvent impuissante à punir certaines licences qui prendraient des proportions funestes si elles n'étaient châtiées, de temps à autre par le fouet du ridicule.

Le plus drôle, c'est que les charivariseurs font payer, en bel et bon argent, aux victimes, le déploiement de leur grotesque cérémonial et l'exécution de leur affreuse cacophonie.

Voilà ce que les Hurons ménageaient à Alphonse Mougenot et à Alfred Robin, qui ne se doutaient guère de ce tour, en se rendant, le lendemain, à une sucrière proche de Lorette.

Yureska devait les y rejoindre.

Il faisait un temps superbe, le soleil ébauchait ses premiers sourires, et l'air avait une tiédeur printanière. La sucrière était considérable. Elle appartenait à un ami des deux jeunes gens qui, les avait invités à y dîner, avec plusieurs personnes de Québec.

Si mon lecteur ne sait pas ce que c'est qu'une sucrière canadienne, je vais essayer de le lui apprendre ; s'il le sait, il peut sauter hardiment les cinq ou six paragraphes qui vont suivre.

L'Amérique du Nord produit un arbre magnifique d'aspect, excellent de rapport. Cet arbre, c'est l'érable à sucre, *acer saccharinum*, dirais-je, si j'avais des prétentions à la science. Les Canadiens font tant de cas de cet arbre, que sa feuille est, comme je l'ai déjà fait remarquer, devenue l'emblème de leur nationalité. Ils la portent à la boutonnière dans la plupart de leurs solennités et en décorent leurs édifices publics. Cette feuille, un botaniste la décrirait ainsi : longuement pétiolée, d'un vert tendre en-dessus, blanchâtre et glauque en-dessous, découpée en cinq lobes aigus et dentés.

L'arbre ressemble assez à l'érable de nos bois. Il se pare de fleurs petites, jaunâtres, disposées en corymbes peu fournis.

Vers la fin de mars, ou au commencement d'avril, quand il est en pleine séve, on pratique dans le tronc de l'arbre des trous ascendants avec une tarrière. On leur donne à peu près vingt milli-

mètres de profondeur. Puis on y adapte de petits tuyaux ou conduits en bois, par lesquels la séve s'écoule dans un auget placé en dessous. Lorsque la sécrétion a cessé d'un côté, on peut faire une opération semblable de l'autre ; mais il faut ne pas épuiser l'arbre si l'on veut le garder en bonne santé. Un érable vigoureux fournira jusqu'à cent kilogrammes de séve, desquels on retirera deux ou trois kilos de sucre. Quand il pleut les érables donnent avaricieusement leur suc précieux ; et pendant tout le mois employé à le recueillir, souvent il ne se trouve que sept à huit jours favorables à cette partie de l'opération. Mais une nuit de gelée vive est-elle suivie d'une brillante journée, alors la séve coule à flots ; les augets s'emplissent à vue d'œil, et c'est plaisir de voir l'animation qui règne dans une sucrerie.

Examinons celle où viennent d'arriver Mougenot, Robin et une joyeuse compagnie.

De beaux érables, parfaitement espacés et dont les rameaux commencent déjà à rongir à leur extrémité, font ceinture à une vaste clairière, au milieu de laquelle s'élève un joli pavillon en bois.

Devant, sur des bâtons fourchus, s'étend une perche qui soutient deux chaudières immenses, sous lesquelles brûle un feu d'enfer.

Près des chaudières, des enfants tout barbouillés de mélasse font de la *tire* avec les *égouttures* des vastes poches dont on se sert pour remuer le liquide en ébullition. Leurs rires frais et perçants se heurtent aux chansons et aux interpellations des gens chargés d'entretenir les chaudières. Ces gens vont, viennent d'un érable à l'autre, remplaçant les augets pleins par des augets vides, versant les premiers dans des réservoirs, et travaillant avec un entrain, un contentement indescriptibles. C'est qu'il faut besogner et besogner dur, car les beaux temps sont rares à cette époque de l'année, et si l'on ne tenait sans cesse les chaudières en activité, le jour et la nuit, la séve s'accumulerait trop rapidement dans les réservoirs, et présenterait bientôt les symptômes d'une fermentation vineuse qui altérerait sa qualité et la rendrait impropre à la fabrication du sucre. On se sert ordinairement d'une chaudière contenant cent vingt litres, avec une petite marmite. Elle suffit, dans une saison favorable, pour faire bouillir cinq cents livres de sucre. Cent cinquante augets, huit

réservoirs et quatre seaux à main sont nécessaires pour que cette chaudière soit bien approvisionnée.

La séve, d'abord déposée dans les réservoirs, y laisse un sédiment. Ensuite on la transvase dans les chaudières, où elle est réduite en mélasse par le simple procédé de l'évaporation. Après cela, le liquide plus épuré est refroidi dans un récipient, et passé à travers une étoffe de laine, dans une nouvelle chaudière, où, après avoir été clarifié avec des œufs, du lait ou le sang d'un jeune bœuf, on le fait bouillir jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance du candi. Mais si l'on veut s'enservir comme de sucre ordinaire, il faut mettre le sirop, à son dernier degré de purification, dans une caisse à sucre percée au fond, pour laisser couler les parties humides sous forme de mélasse.

Deux hommes suffisent à l'exploitation d'une centaine d'arbres. Un fermier intelligent, bien pourvu des ustensiles nécessaires, peut récolter de six à sept cents livres de sucre d'érable. L'Amérique septentrionale en fabrique annuellement de quarante à cinquante millions de livres. Elle les consomme chez elle. Ce sucre est non-seulement, à mon goût, aussi parfait que les produits de la canne ou de la betterave, mais il est plus sain. Le sirop est exquis. La médecine l'emploie avec beaucoup d'avantages , et, somme toute, l'érable à sucre est d'une valeur inappréciable pour l'Amérique du nord.

Les Indiens connaissaient, je crois, ses propriétés avant la découverte de Jacques Cartier. Quoi qu'il en soit, la production du sucre d'érable est une des grandes industries canadiennes; on s'y livre avec ardeur, avec amour; c'est un prétexte à réjouissances. Du 15 mars au 15 avril, *habitants*, *citadins*, hommes, femmes, enfants, essaiment dans les plantations d'érables, à l'orée des forêts. On s'occupe sans relâche quand la séve abonde; mais on fait « liesse », on donne « soulas et esbattements », quand elle manque ou dégoutte lentement.

Les élégantes ne craignent pas de gâter leur toilette en aidant les *engagés*[1] à porter les augets ; les dandys consentent volontiers à ce qu'on leur bigarre le visage de mélasse, pour conter fleurette à quel-

[1] Nom donné généralement aux domestiques.

que gentille *habitante* chargée de veiller aux chaudières, et c'est un pêle-mêle, un tohu-bohu général.

Des nuées de bambins envahissent toujours les sucrières. Ils y font leur carnaval, et je vous assure que ce ne sont pas les moins drôles, les moins amusants, que ces remuants bonshommes, joufflus comme des Cupidons, peinturés de sirop, qui se roulent, rient, piaillent, se querellent, se battent et se lancent, du soir au matin, des cuillerées de sucre liquide à la face !

Les amours y naissent fréquemment et s'y donnent encore plus fréquemment rendez-vous, autant à cause de la liberté dont on jouit aux sucrières qu'à cause des petits jeux, dits innocents, qui s'y jouent le moins innocemment du monde.

— Ah çà ! pourquoi être triste comme un bedeau qui a perdu sa hallebarde ? dit Alfred à Mougenot, qui, assis sur un tronc de chêne renversé, paraissait indifférent à ce qui se passait.

— Mais je ne suis pas triste, répliqua-t-il distraitement.

— Alors je donne ma démission. Monsieur est d'une gaieté folle. On craint fort que monsieur ne se désopile la rate ; à moins que monsieur ne se déboîte les mâchoires dans un accès d'hilarité.

— Tu n'es pas indulgent, mon cher Alfred. Jadis, quand tu souffrais, je ne me moquais pas de ta mélancolie ; je la respectais.

Mougenot appuya avec quelque aigreur sur ce dernier mot.

— Oh ! la mouche qui le pique ! Allons, donne-moi le bras, faisons un tour vers ces dames, et n'aie pas l'air d'un condamné qu'on conduit au gibet. Que diable ! tu finirais par me faire croire qu'il t'est resté une affection au cerveau...

— Oui, il m'en est resté une, et une bien forte... car je n'avais jamais aimé Marie comme je l'aime depuis ce moment-là.

— Est-ce une raison pour afficher ici une mine de croquemort ? Marie t'adore... tu es, ma foi, bien à plaindre ! Ne la vois-tu pas quand tu veux ? Ne sera-t-elle pas ici dans quelques heures ? Que te manque-t-il ? Voyons, parle.

— C'est vrai ; il ne me manque rien ; je devrais être heureux ; Marie m'adore, comme tu dis. Peut-être consentira-t-elle à m'épouser quand nous aurons retrouvé ta Victorine. Cependant je me sens le cœur gros, comme à la veille de quelque chose de terrible. J'ai envie de pleurer.

— Vas-tu faire l'enfant?

— D'ailleurs, poursuivit Mougenot, comme s'il cherchait une cause à son hypocondrie, je suis mécontent de Marie ; pourquoi ne veut-elle pas accepter quelque chose de moi? pourquoi s'obstine-t-elle à ne vouloir vivre que de son industrie? Je ne suis pourtant pas un étranger pour elle. Si elle est fière, je le suis aussi ; et le métier qu'elle fait me blesse, je l'avoue. Il me tarde d'être parti. Au moins une fois dans le désert, je serai indéfiniment délivré d'un monde que je déteste.

— Et dont tu partages les préjugés, mon cher, fit Alfred en souriant.

— Possible! répondit sèchement Alphonse.

— Bon, voilà qu'on appelle pour dîner. Allons, ami, sois galant, offre ton bras à l'une de ces dames.

— Cela m'ennuie.

— Pas de plaisir sans peine.

— Il nomme ça un plaisir, murmura Mougenot en s'approchant d'une jeune femme et lui présentant le bras pour la conduire à la table dressée dans le pavillon.

Alfred lui avait donné l'exemple.

Le dîner fut servi à souhait; la société était jeune et charmante; le champagne pétilla dans les verres. Au dessert, toutes les têtes étaient échauffées. Alphonse chassa ses humeurs noires et se montra spirituel. On lui demanda une chanson. Quelques compliments l'enivrèrent. Il se mit à chanter une romance de sa composition.

Mais au deuxième couplet, il s'arrêta court, pâlit, rougit et se laissa tomber sur son siége en tenant ses yeux fixés sur la porte.

Yureska venait d'entrer.

La Huronne était ravissante de beauté, quoique un peu pâle. Elle tenait à la main un petit panier rempli de curiosités indiennes, en *rassade*, c'est-à-dire en broderies de poils de porc-épic et de fausses perles.

— Eh bien ! continuez donc, monsieur, dit à Mougenot sa voisine.

Il balbutia une réponse inintelligible et baissa les yeux.

— Continuez, continuez, c'est très-joli ! ne vous arrêtez pas en si beau chemin, lui criait-on de tous côtés.

— J'ai oublié, je ne me rappelle plus, dit-il.

Quelques jeunes gens adressèrent à Yureska ces flatteries banales qui équivalent à une insulte; mais, tout en offrant sa marchandise à acheter, elle leur répliqua de façon à leur imposer silence.

Ce que souffrait Mougenot, je ne saurais le dire. Sa vanité était d'autant plus froissée que ses amours avec la Huronne avaient fait du bruit, principalement depuis l'incendie de la maison des Escaliers du Casse-Cou. Les convives, excités par le vin, lui décochèrent plus d'un trait acéré.

— Elle est gentille pour une squaw !

— Savez-vous que Mougenot n'a pas eu mauvais goût !

— Délicieuse maîtresse !

— On assure qu'il veut l'épouser !

— Dites donc, Alphonse, est-il vrai que vous vous disposiez à croiser les races ?

— Quand vous vous marierez, mon bon, j'espère que vous n'oublierez pas de me réserver la place de garçon d'honneur ?

Ainsi de suite.

Yureska semblait ne pas entendre. Mais c'est qu'elle avait préparé cette scène à dessein. Son amour pour Alphonse était du dévouement. Elle voulait lui prouver qu'un mariage entre eux était irréalisable, à moins de rompre avec la société et de se condamner à une vie solitaire. Par malheur, quelque grande que fût la vanité d'Alphonse, son opiniâtreté était plus grande encore. Il aimait Yureska plus de tête que de cœur. Les obstacles ne devaient qu'irriter sa passion loin de l'éclairer. Plus il recevait de blessures, plus il s'attachait à l'idée de devenir l'époux de la Huronne. Cependant quand une maligne jeune femme lui dit : « Comment, monsieur Mougenot, vous ne dites rien à votre Dulcinée! ce n'est pas aimable, » il n'osa ou ne put répliquer.

Yureska était devant lui poursuivant sa vente.

Il ne la regarda pas; feignit de ne pas la connaître.

Sa dissimulation et son embarras étaient si manifestes que chacun se prit à rire.

L'Indienne alors regretta la démarche qu'elle avait faite. La douleur lancinante du jeune homme retomba tout entière sur son cœur.

Elle se retira en chancelant. Les quolibets accompagnèrent sa retraite ; mais elle était trop troublée pour y faire attention. Le supplice d'Alphonse n'eût pas été fini, si Alfred ne fût venu à son aide en proposant un toast *aux dames*.

Pendant qu'il faisait une allocution parfumée de toutes les fleurs de rhétorique qu'il put tirer de la corbeille de ses souvenirs classiques, Mougenot parvint à s'esquiver. Il courut après Yureska et la trouva assise et pleurant au pied d'un arbre à une faible distance. Il se jeta à ses genoux et les baigna de ses larmes en lui demandant pardon. Mais elle lui saisit tendrement la tête et la pressant sur son sein lui dit d'une voix émue :

— Non, ami, ce n'est pas à toi à solliciter mon pardon. C'est moi qui devrais être à tes pieds, car j'ai eu tort, je t'ai fait du mal... je n'aurais pas dû aller là... je savais que tu souffrirais... O mon Dieu ! je ne veux pourtant que ton bien !... Dis-moi que tu me pardonnes. Je te jure que jamais...

Alphonse lui ferma la bouche par des baisers.

Ils causèrent ensuite, comme causent deux amants dans cette langue si riche d'expression, si pauvre de grammaire, qu'on soit toujours quand l'on aime bien, qu'on oublie entièrement quand on n'aime plus.

Les heures fuyaient, Yureska se leva tout à coup.

— Je vais retourner au village, frère, dit-elle. Ne viens plus avec moi ; et n'y viens plus dorénavant, car les Indiens sont jaloux de notre bonheur. Ils ont résolu hier, chez Baptiste de nous mener un charivari. Tête-de-Renard a surpris leur complot et me l'a révélé.

— Que dis-tu là, amie?

— Les méchants, vois-tu, croient toujours au mal. Écoute-moi toutefois, et suis mon conseil : dans peu de semaines nous partirons, et, alors chaque journée nous la passerons ensemble. Au revoir!

Sans lui laisser le temps de revenir de sa surprise, Yureska ramena sa couverte sur sa tête, et disparut dans le bois, légère comme une biche.

— Oh! je l'aime ! oui, je l'aime ! s'écria Alphonse avec exaltation comme s'il eût eu besoin d'entendre ses paroles pour se convaincre de la réalité de l'idée qu'elles exprimaient.

Le soir, en rentrant chez lui, on lui remit une lettre scellée de noir. Il la décacheta avec un serrement de cœur indicible et demeura comme foudroyé après l'avoir lue.

Cette lettre, datée de Trois-Rivières était d'un de ses amis intimes.

Elle lui annonçait que sa sœur Emma s'était enfuie aux États-Unis avec Léon Clairville, et qu'en apprenant subitement cette nouvelle sa mère était tombée morte d'une attaque d'apoplexie.

TROISIÈME PARTIE

LE DÉSERT AMÉRICAIN[1]

CHAPITRE Ier

LA TRAITE DES PELLETERIES.

Quelques années avant la funeste bataille des plaines d'Abraham, qui livra la Nouvelle-France aux Anglais, le gouverneur du Canada avait chargé M. de Bougainville, devenu plus tard si célèbre comme navigateur, de demander à la mère patrie des secours en hommes et en argent.

Mais la France était elle-même réduite aux abois. La fatale administration des courtisanes portait ses tristes fruits. Et le ministre répondit à Bougainville :

— Quand la maison brûle, voulez-vous qu'on songe à l'écurie ?

— Parbleu ! répliqua le spirituel officier, on ne dira pas que Votre Excellence parle comme un cheval !

Le mot du ministre était aussi absurde qu'il était dur ; mais il résumait l'opinion de la France, qui ne voyait dans ses colonies que des causes de frais inutiles. Il n'en était pas de même de l'Angle-

[1] Outre mes souvenirs, j'ai emprunté à divers ouvrages anglais et français les détails de ce chapitre.

terre ; elle comprenait bien les avantages réels qu'elles offraient à une gestion habile. M. Collot l'a dit avec raison : « Lorsqu'à la paix qui suivit la guerre de 1757, si désastreuse pour la France, le cabinet de Versailles crut ou parut croire qu'en abandonnant le Canada à l'Angleterre il ne perdait qu'une possession sans utilité, un domaine sans revenus, un objet continuel de dépenses sans dédommagement, enfin une source constante de guerres lointaines et dispendieuses, l'Angleterre en jugea bien différemment. Elle vit dans cette cession un moyen de plus d'alimenter les manufactures de sa métropole par les denrées tirées de ses propres colonies et d'augmenter ainsi les ressources de sa marine. »

Bien dirigée, la traite des pelleteries seule eût pu compenser largement les sacrifices que la France faisait pour le Canada. Je ne parle pas de la pêche de la morue dont elle dota l'Europe, et qui aurait dû être pour elle une mine de richesses inépuisables.

Peu en faveur chez les anciens, les pelleteries devinrent une passion au moyen âge. Pour arrêter cette passion, les monarques décrétèrent des lois somptuaires. C'était jeter de l'huile sur le feu. La passion devint une fureur. En 1553, les Anglais formèrent à Londres la première compagnie de pelleteries. Les pays situés à l'ouest et au nord-ouest des monts Ourals furent le théâtre de son exploitation. Mais un caprice d'Élisabeth prohiba tout à coup l'importation des pelleteries étrangères, et, pour comble de disgrâce, la mode détrôna le goût des fourrures.

Il se raviva après la découverte du Canada par les Français.

Des pêcheurs qui visitèrent la côte d'Acadie rétablirent le commerce des pelleteries. Les gros bénéfices qu'il donna alléchèrent les spéculateurs ; ils fondèrent des comptoirs pour la traite et en demandèrent le monopole exclusif.

Un sieur Chauvin jouit le premier de ce monopole au commencement du dix-septième siècle. Ensuite fut créée une compagnie dite des *Cent-Associés* à laquelle le roi abandonna à perpétuité la Nouvelle-France et la Floride, avec le droit de trafiquer pour toujours des « cuirs, peaux et pelleteries. » Richelieu en était le chef. Mais, comme elle manqua à ses engagements, ses pouvoirs lui furent retirés trente-six ans après sa formation, en 1663.

L'année suivante, nouvelle compagnie. Elle prend le nom de *Com-*

pagnie des Indes occidentales. Une gestion mauvaise la ruine bientôt.

Elle employait plus de cent navires. En 1674, elle tomba sous le poids d'une dette de 3, 523,000 fr. Louis XIV paya cette dette, abolit la compagnie et afferma ses attributions à un appelé Oudiette. La tyrannie de ce fermier exaspère les Canadiens, qui obtiennent qu'on lui enlève son privilége. D'autres commerçants et d'autres compagnies n'eurent pas plus de succès jusqu'à la conquête du Canada. Cependant il avait été, certaines années, exporté des pelleteries pour au delà de deux millions!

Tandis que la France tirait des régions baignées par le Saint-Laurent et le Mississipi de précieux approvisionnements de pelleteries, les Anglais lui faisaient une rude concurrence. En 1610, un de leurs navigateurs, Henry Hudson, découvrait la vaste mer intérieure qui porte aujourd'hui son nom. En 1668, le fleuve Ruper, qui se jette dans cette mer, vit s'élever sur ses rives glacées le premier fort britannique. Un an après, organisation d'une compagnie puissante sous le nom de *Compagnie de la baie d'Hudson*. Elle fut instituée en vertu d'une charte à perpétuité, octroyée le 2 mai 1669. Parmi ses actionnaires, la compagnie comptait d'illustres personnages: le prince Ruper, premier gouverneur; le duc d'York, le duc d'Albemarle, etc. Le capital social fut fixé à deux cent douze mille cinq francs, divisé en vingt-huit actions de deux mille cinq cent francs chacune. C'est à la sagesse de ses débuts que cette compagnie dut l'importance qu'elle acquit promptement, et qui n'a cessé de s'accroître jusqu'en 1859, terme de ses priviléges. Elle devait exécuter à ses frais des voyages de découvertes, et ses actions étaient transmissibles par droit de succession aux héritiers des fondateurs.

Le territoire soumis à sa juridiction était immense ; il embrassait plus d'un million de lieues carrées, mais n'était pas borné. Par le traité d'Utrecht, il fut convenu que des commissaires se réuniraient pour tracer au nord et à l'ouest les limites entre la baie d'Hudson et la Nouvelle-France. Rien ne prouve que cette clause ait été exécutée.

Insensiblement l'Angleterre nous dépouilla de nos colonies de l'Amérique septentrionale jusqu'au traité de *la paix honteuse*, signé à Paris, le 10 février 1763.

Alors, la Compagnie de la baie d'Hudson, demeurée sans concur-

rent, exerça un empire omnipotent sur la moitié au moins de l'Amérique septentrionale. Jusqu'en 1783, sa prospérité fut inouïe. A cette époque, les Canadiens firent à Montréal une association sous la dénomination de *Compagnie du Nord-Ouest*, avec autorisation d'exploiter les régions inconnues du Nouveau-Monde, baignées par la mer à l'ouest, et qui n'étaient pas comprises dans la charte de la Compagnie de la baie d'Hudson. Les chefs de cette compagnie furent MM. Benjamin Frobisher et Simon Mac-Tavish.

Ils réussirent au delà de leurs espérances. Mais la rivalité amena la guerre entre les deux compagnies, dont les partis de trappeurs ensanglantèrent plus d'une fois les prairies du nord-ouest.

Le parlement anglais ayant eu connaissance de ces déplorables collisions, réunit, en 1825, les deux compagnies en une seule, sous le nom de l'*Honorable Compagnie de la baie d'Hudson*, avec le privilége exclusif de commerce à l'ouest des montagnes Rocheuses. Les affaires contentieuses et criminelles qui peuvent surgir sur le territoire de la compagnie relèvent des cours de justice du Haut-Canada ; mais elles sont le plus souvent jugées sommairement par les agents de la Compagnie.

Son capital actuel s'élève à huit cent mille livres sterling, et les actions, dont la valeur nominale est toujours de cent livres, valent cependant plus du double. Les bénéfices annuels sont estimés à six millions de francs.

Je les crois plus considérables.

L'administration et l'inspection ont été confiées à un gouverneur général dont l'autorité est absolue. Ses appointements, y compris ses frais de route, s'élèvent à trois mille livres sterling. Il a pour le seconder trois agents spéciaux résidant dans les principaux chef-lieux de la compagnie : ces chef-lieux sont Montréal, pour le Canada ; la factorerie d'York, pour la baie d'Hudson proprement dite, et Vancouver, sur le rio Columbia. Chacun des agents reçoit un traitement de deux mille livres sterling ; au-dessous d'eux se trouvent vingt-trois surintendants de districts ou chefs-facteurs, sans rétribution fixe, mais ayant sur les bénéfices une part qui s'élève d'ordinaire à mille livres sterling. Au-dessous d'eux, on compte encore trente-cinq commis principaux, des officiers de santé, de simples commis, des surnuméraires et finalement des *engagés*.

Les engagés, généralement naturels de l'Écosse ou Canadiens

sont enrôlés au service de la compagnie pour trois et cinq aus an, prix de trois cent soixante-quinze à quatre cent vingt-cinq francs par an.

Tout ce personnel, composé de douze à quinze cents individus, est armé, discipliné, soumis à un régime sévère comme une armée. Souvent un acte d'insubordination est puni de mort. Mais il n'est pas vrai, comme l'a écrit le major Poussin, et comme l'ont reproduit plusieurs écrivains, que les chefs aient « droit de vie ou de mort sur tout individu qui ne se soumettrait pas aux règlements de la Compagnie. » Il n'est pas vrai non plus que l'esclavage soit régulièrement maintenu par la Compagnie, et que « chaque trappeur soit accompagné de deux ou trois esclaves. »

Les engagés, chargés de parcourir le pays en canots pour le transport des marchandises, sont désignés plus spécialement sous le nom de *voyageurs*. Ces engagés sont des Canadiens-Français, parmi lesquels on trouve quelques hommes de sang mêlé, appelés *Bois-brûlés*, et des Iroquois métis. Tous ceux qui sont pères de famille reçoivent individuellement, par semaine, dans l'hiver, huit saumons salés et huit mesures de pommes de terre; et, dans l'été, de la graisse et des légumes. Ils sont obligés de suppléer à l'insuffisance de ces vivres par le produit de la chasse et de la pêche. Ces hommes, braves jusqu'à l'audace, et audacieux jusqu'à l'imprudence, sont aussi connus sous le nom de *coureurs des bois*. Leur incomparable habileté dans la navigation des cours d'eau, leur gaieté proverbiale et leur insensibilité aux fatigues et aux privations leur ont conquis une réputation universelle.

« Ils ne se sentent, dit Washington-Irving, jamais plus heureux que quand ils sont lancés dans quelque longue et difficile entreprise, côtoyant lacs et rivières, campant la nuit sur leurs bords et bivouaquant à la belle étoile. Ce sont d'adroits bateliers; ils manient la pagaie et l'aviron avec autant de vigueur que de dextérité; ils rameront toute une journée sans faire entendre un seul murmure. D'ordinaire, celui qui tient le gouvernail entonne une vieille chanson française, avec un refrain régulier, que tout l'équipage répète en chœur, en marquant la mesure avec les rames. Quand, par hasard, ils sont découragés ou fatigués, il suffit qu'un d'entre eux fasse entendre un de ces refrains pour que tous se raniment et reprennent leur activité habituelle. Les lacs et les rivières du Canada sont fa-

miliarisés avec ces chants français, que leurs échos ont cent fois répétés et que les pères ont transmis à leurs enfants depuis les premiers jours de la colonisation. »

Outre ces vastes régions de la baie d'Hudson, la compagnie a des établissements dans les îles Sandwich et en Californie. Elle emploie deux bâtiments à son trafic de la baie d'Hudson et cinq corvettes marchandes à celui de la côte du nord-ouest.

Les cargaisons de pelleteries qu'elle expédie chaque année sont considérables. En 1795, elle payait pour deux cent mille francs de droits d'entrée dans les ports de l'Angleterre, et les taxes sur les pelleteries sont faibles. En 1841, le navire *Columbia* a rapporté à Londres des fourrures pour treize cent mille francs.

Voici la quantité de pelleteries tirées des territoires de la Compagnie en 1833 34 :

Castors.	1,074
Parchemins et jeunes castors, peaux.	98,988
Rats musqués.	694,092
Blaireaux.	1,069
Ours.	7,451
Hermines.	491
Pêcheurs.	5,296
Renards rouges, blancs, argentés. .	9,937
Lynx.	14,255
Martres.	64,490
Putois.	25,100
Loutres.	23,303
Ratons.	713
Cygnes.	7,918
Loups.	8,484
Volverènes.	571

Dans ce tableau ne figurent pas les milliers de peaux de buffles qui sont exportées ou consommées sur le territoire même et dans les Canadas. Pour avoir un aperçu des gains que peut réaliser la Compagnie, il faut savoir que la peau de castor forme la base du système monétaire. Elle vaut de trente à quarante francs sur notre marché. Dans

les échanges que font avec les sauvages les agents de la Compagnie, les proportions sont à peu près comme suit :

Armes à feu. — 10 bonnes peaux de castor pour 1 seul fusil[1].
Poudre de chasse. — 1 castor pour 1/2 livre.
Plomb de chasse. — 1 castor pour 4 livres.
Haches. — 1 castor pour 1 grande et petite.
Couteaux. — 1 castor pour 6 grands couteaux.
Grains de verroterie. — 1 castor pour 1 livre.
Habits galonnés. — 6 castors pour 1 seul.
Habits sans galons. — 5 castors pour un seul.
Tabac. — 1 castor pour 1 livre.
Boîtes à poudre en corne. — 1 castor pour 1 grande boîte et 2 petites.
Chaudrons. — 1 castor pour chaque livre pesant.
Peignes et miroirs. — 2 peaux pour 1 peigne et 1 miroir.

On voit quels bénéfices monstrueux la Compagnie prélève sur les Indiens, indépendamment de ceux qu'elle retire de ses propres employés, à qui elle vend les objets nécessaires à leur équipement deux et trois cents pour cent plus cher qu'elle ne les paye à la fabrique. Ses agents font, de plus, frauduleusement, pour leur compte personnel, le commerce des liqueurs fortes, qui leur donne des profits incroyables. Je me rappelle avoir vu un Indien échanger contre une bouteille de whiskey, toute une charge de pelleterie, qui lui avait coûté plus de six mois à amasser ; un autre donna, pour un *coup* de rhum, une peau de renard argenté valant au delà de cinq cents francs !

Cette traite est accompagnée de dangers de toute espèce. Encore aujourd'hui, certaines tribus sauvages exercent de terribles représailles sur les visages pâles. Le métier de traitant exige des qualités qui se trouvent rarement réunies dans le même individu. Il faut qu'il ait un courage assez ferme pour se faire respecter des Indiens, dont la cruauté est connue ; assez de sagacité pour savoir déjouer leurs ruses ; assez de sang-froid pour se tirer d'affaires dans les

[1] Les fusils que la Compagnie trafique ainsi valent environ 25 et 30 fr. sur le marché anglais.

circonstances les plus difficiles, et au milieu de gens que l'ivresse rend souvent furieux. Il faut en outre qu'il jouisse d'une santé à l'épreuve du froid le plus rude; car dans les régions de l'Amérique voisines de la mer polaire, la température est telle que, durant certaines heures, les hommes les plus robustes ne peuvent y résister, et succombent après quelques mois de la vie la plus misérable. Pour se faire une idée du froid qui règne dans les environs de la baie d'Hudson, il faut lire ce qu'en dit l'historien du voyage exécuté en 1746, sur les bords de cette mer, par William Moor et Smith. La différence entre la température extérieure et celle des cabanes était si grande, que les plus vigoureux d'entre les Anglais s'évanouissaient en entrant dans leurs huttes, et restaient un certain temps sans connaissance. Si l'on ouvrait une porte ou une fenêtre, l'air, qui faisait aussitôt irruption, changeait en flocons de neige la vapeur concentrée dans la cabane. La séve des troncs d'arbres qui avaient servi à la construction de ces frêles demeures, gelant et dégelant tour à tour, les faisait craquer avec un bruit semblable à la détonation d'un arme à feu. L'esprit-de-vin prenait la consistance de la graisse. Les instruments les plus tranchants, les haches les mieux trempées se brisaient comme du verre, quand on essayait de s'en servir pour couper du bois. Lorsqu'une partie du corps était gelée, elle devenait dure et blanche; si on négligeait d'avoir recours aux remèdes ordinaires, tel que le frottement, la partie atteinte se gangrénait et c'en était fait du malade. Si l'on touchait du fer ou toute autre surface solide ou unie, les doigts y restaient attachés par la gelée. Si, en buvant de l'eau-de-vie, la langue ou les lèvres touchaient le verre, la peau y demeurait collée. Nous eûmes, dit Ellis, un exemple singulier dans un de nos matelots qui portait une bouteille d'eau-de-vie de la maison à sa tente : n'ayant pas de bouchon, il mit son doigt dans le goulot, et la gelée l'y fixa avec tant de force qu'il fut obligé d'en perdre une partie pour ne pas perdre l'autre.

Aux souffrances occasionnées par le froid, s'ajoutent, pour les chasseurs et les marchands de fourrures, celles que causent les privations les plus pénibles. L'interprète Long fait le tableau le plus lamentable de la situation des traitants sur les bords glacés du Canada. Ils sont quelquefois réduits à se nourrir pendant plusieurs jours, d'une herbe spongieuse connue parmi les Canadiens sous le

nom de *tripe de roche*, et qui occasionne non-seulement de vives douleurs d'entrailles, mais encore assez souvent des vomissements et de dangereuses hémorrhagies. Que de crimes la faim n'a-t-elle pas fait commettre dans ces lointaines solitudes, où la justice ne peut faire entendre sa voix protectrice !

Ce n'est pas tout : la Compagnie spécule jusque sur les vices de ses employés. Lord Selkirk, qui lui acheta, en 1812, un immense terrain sur les rives de la rivière Rouge, a publié, sur l'ancienne compagnie du Nord-Ouest, des détails d'une application immédiate pour celle de la baie d'Hudson.

« Quand, dit-il, un employé commence à manifester le goût de la dépense, on lui accorde un crédit illimité jusqu'à ce qu'il soit considérablement endetté envers la Compagnie. Dès ce moment, il devient l'esclave de ses patrons, qui font de lui ce qu'ils veulent Pour endetter ses agents, la compagnie trouve de grandes facilités dans l'usage où elle est de suivre, pour l'argent, un cours particulier qui lui donne la moitié de sa valeur légale. Les hommes enrôlés à Montréal ont des gages calculés suivant le cours réel, mais chaque objet que leur vend la Compagnie est coté suivant le cours *nord-ouest*. Un employé a-t-il besoin d'un ustensile ou de comestibles, on lui en dit le prix, et il le calcule d'après les prix courants de son village ; mais quand on établit son compte sur les livres de la Compagnie à Montréal, chaque livre sterling se trouve plus que doublée. La profonde ignorance et la confiance naïve des Canadiens expliquent le maintien de ce système. La Compagnie recommande d'ailleurs à ses complices, vis-à-vis de ses employés, le plus grand secret sur ces coupables manœuvres ! »

Ces infamies, la Compagnie de la baie d'Hudson les perpétue, je le répète. Heureusement que son incroyable monopole touche à sa fin, et que l'Angleterre se voit forcée de lui retirer un pouvoir dont elle a abusé pour décimer les pauvres tribus indiennes, tenir dans l'ignorance et l'abrutissement un grand nombre de blancs, et cacher à la connaissance du monde les trésors incalculables que renferme *son domaine*.

Voici le relevé à peu près exact de *ce domaine*.

A l'est des montagnes Rocheuses il embrasse de 2,500,000 milles carrés ou 647,250 000 hectares ; à l'ouest, il en circonscrit 500,000 ou 129,450,000. Enfin, comme si cela ne suffisait pas à

l'ambition de la Compagnie ou plutôt de l'Angleterre, dont elle n'est, au reste, que le représentant, elle a, en 1842, pris à bail, moyennant une redevance de cent trente, à deux cent mille francs par année, tous les établissements russes de l'Amérique du nord, à l'exclusion, toutefois, du poste de l'île de Stitka, dans la Nouvelle-Archangel, où la Russie à un grand établissement.

Le but de la Grande-Bretagne était, sans doute, d'arriver à s'emparer de tout le littoral du Pacifique. Les Américains ont fait avorter ce projet.

Maintenant, la Compagnie de la baie d'Hudson est en décadence, mais l'Angleterre espère encore posséder longtemps le territoire du nord ouest. Elle se propose une confédération de toutes ses provinces de l'Amérique septentrionale, avec une vice-royauté à la tête; je doute toutefois qu'elle réussisse. Les Canadas sont plus prêts à s'émanciper qu'à recevoir une monarchie d'outre-Atlantique.

Quoi qu'il en soit, en 1843, la Compagnie de la baie d'Hudson était encore dans sa splendeur. Chaque année une brigade partait de Montréal pour les plaines de la rivière Rouge, de l'Assiniboine et de l'Arthabasca où l'on chassait le buffle, le castor, et tous les animaux à fourrures en général. C'était là un des principaux centres de la traite des pelleteries, et ce sont ces régions, semées de prairies mouvantes, de forêts inextricables, arrosées par des milliers de lacs et rivières; ce sont ces contrées comprises entre le quarante-septième degré de latitude et l'océan Glacial, la baie d'Hudson et le Pacifique, occupées par huit ou dix mille blancs et soixante-dix à quatre-vingt mille Indiens, qu'on nomme le *Désert Américain*.

CHAPITRE II

UN DÉPART DE VOYAGEURS POUR LE PAYS D'EN HAUT ET UNE CHANSON CANADIENNE.

Connaissez-vous Lachine? Je ne parle pas — mon orthographe[1] vous le dit — du vaste empire asiatique, mais d'un pimpant village, caché sous les bois, à trois lieues de Montréal, la métropole du Canada. Il a tout au plus mille habitants. En dehors des provinces anglaises de l'Amérique septentrionale, son existence est à peu près ignorée. Pourtant, depuis plus d'un siècle, cette petite localité si gentille, si modeste, joue un rôle considérable dans les annales commerciales du monde. Qui le croirait, à la vue de sa tranquillité et de l'absence de tout mouvement dans son port; car Lachine a un port, un port magnifique ma foi, sur le Saint-Laurent, outre un canal qui le relie à Montréal, la navigation ascen-

[1] S'il en faut croire la tradition, ce nom de Lachine lui viendrait de ce que, vers 1680, Lasalle, le découvreur du Mississipi, étant fort occupé de trouver une route plus courte que celle connue jusqu'alors pour aller en Chine, éprouva en cet endroit un accident qui l'obligea à renoncer à son projet. Il y fonda un petit établissement que, par dérision, les Canadiens appelèrent Lachine.

dante du fleuve entre cette ville et le village étant interceptée par les effrayants rapides du Sault Saint-Louis ?

Mais Lachine peut être considéré comme la capitale d'un des plus vastes territoires du globe, puisque c'est dans son enceinte que réside le tout-puissant gouverneur de la Compagnie de la baie d'Hudson, et c'est de là que part annuellement la flottille chargée d'aller faire la traite avec les sauvages du Nord-Ouest.

En 1843, sir Georges Simpson était déjà gouverneur de l'association.

Sa maison, encore existante, simple et confortable, semblait cependant plutôt appartenir à un riche commerçant qu'au directeur d'un monopole souverain.

C'est un bâtiment carré, en pierre de taille, haut de deux étages, sans ornement, élevé dans un parc assez vaste, près de l'ancien canal de Lachine.

Or, par une matinée des premiers jours de mai 1843, un jeune homme en deuil sonnait à la porte de cette maison.

— Veuillez annoncer M. Alphonse Mougenot, dit-il au domestique qui vint ouvrir.

Après, quelques moments d'attente au parloir, il fut introduit dans le cabinet de sir Georges Simpson.

C'était un homme jeune encore, mais aux traits endurcis par les fatigues et au teint fortement basané. La pièce où il se trouvait était ornée des pelleteries les plus rares. La blanche robe de l'hermine contrastait avec le noir pelage de l'ours des Andes, la peau du renard argenté faisait face à celle de la panthère, à côté de la martre zibeline s'étendait la dépouille d'un monstrueux castor ; le vison se mariait au loup des prairies ; le veau marin s'étalait contre le caribou, la loutre contre le cygne, le rat musqué contre le buffalo. Des armes de toutes espèces étaient appendues aux murailles, et composaient un assemblage pittoresque de ce que l'arquebusier civilisé a produit de plus raffiné et l'art indien de plus primitif.

Une bibliothèque, des cartes de géographie, quelques mappemondes, une grande table de travail chargée de papiers, et des chaises rustiques complétaient l'ameublement, avec des tableaux représentant les principaux chefs des tribus sauvages éparses entre les océans Atlantique et Pacifique.

Sur la cheminée on pouvait admirer diverses curiosités indiennes, et entre autres des calumets en terre rouge bizarrement sculptés, où l'on retrouvait l'image grossière du sphinx égyptien, assez commune — chose étrange — dans les ornements des sauvages de l'Amérique septentrionale.

La pendule, façonnée avec cette même terre rouge, avait pour sujet un Apache arrêtant un buffle au lazzo. Au-dessus de cette pendule, dans un petit cadre oblong, figurait le portrait d'une jeune et gracieuse Cree pour laquelle sir Georges avait eu, disait-on, un vif attachement.

Au moment ou Alphonse entra, le gouverneur étudiait un plan. Il fit signe à Mougenot de s'asseoir, et, au bout de quelques moments dont notre ami profita pour examiner l'appartement, il se retourna brusquement.

— Vous êtes, dit-il, d'une voix forte et un peu rude, le fils d'un des anciens associés de la Compagnie.

— Oui, monsieur.

— Bien ; et vous désirez ?

— Je désire voyager sur votre territoire

Le gouverneur laissa échapper un mouvement de contrariété. Alphonse s'y attendait, car il savait que les maîtres de la baie d'Hudson sont excessivement jaloux de leurs priviléges. Ils n'aiment pas que les étrangers pénètrent dans cette zone. Elle est surveillée comme un autre jardin des Hespérides. On craint d'attirer l'attention publique sur les trésors qu'elle renferme et les iniquités révoltantes qui s'y commettent journellement. Plusieurs voyageurs ayant jadis essayé d'y pénétrer sans autorisation ont été victimes de leur curiosité. Les agents de la compagnie prétendirent que les Indiens avaient mis à mort ces imprudents. Je veux bien ajouter foi à leur rapports ; mais des commis subalternes et des engagés ont tenu tout un autre langage. Si aujourd'hui, on peut se passer d'un permis, il n'en était pas de même il y a vingt ans ; la compagnie les accordait difficilement, avec une répugnance extrême. C'est pourquoi sir Georges Simpson répliqua sèchement.

— Dans quel but ?

— Vous savez que mon père avait racheté du comte Selkirk un lot de terrain près de la rivière Rouge, j'aurais l'intention de m'en dessaisir.

— Il n'est pas besoin d'aller à la rivière Rouge, de faire huit cents lieues pour vendre votre propriété. La Compagnie vous la reprendra si vous voulez.

Alphonse s'était préparé à cette réponse.

— Mais, avant de la vendre, je désirerais, reprit-il, la voir moi-même; car ayant perdu mes parents, je me sens quelque disposition à vivre hors des établissements [1], et si la propriété me plaisait, je m'y établirais.

Sir Simpson sourit.

— Ah ! jeune homme, vous ne me dites pas la vérité !

— Comment, monsieur? s'écria Alphonse avec une indignation trop intempestive pour ne pas être feinte.

— Je m'entends, vous voulez voyager. Vous avez peut-être des chagrins... des chagrins de cœur...

Mougenot rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Allons, c'est cela, reprit le gouverneur, avec plus de bonté qu'il n'en avait témoigné jusque-là, c'est de votre âge. Je ne vous en fais pas un crime... Nous disions donc que vous avez pris la résolution de faire un tour dans le désert. Mais ce n'est pas aisé, savez-vous? Il faut du courage, de la patience, oh ! de la patience ! Une fois en chemin, pas moyen de regarder derrière soi.

— Ma détermination est prise, monsieur, répliqua fermement Alphonse.

— Vous n'avez peur ni des fatigues, ni des privations, ni des Indiens... ils ne sont pas toujours aimables !

— Monsieur, je suis décidé.

— En faveur des services que nous a rendus votre père, j'accéderais presque... Mais avez-vous sérieusement réfléchi?

— Oh ! très-sérieusement.

— Il vous faudra un engagé, je vous en procurerai un, car le travail des portages surtout est pénible.

— Je ne suis pas seul, dit timidement Alphonse.

— Ah ! fit le gouverneur en fronçant le sourcil ; cela change la question. Avec qui êtes-vous ?

[1] Dans l'Amérique septentrionale, pour parler des endroits habités par les civilisés on dit *les établissements*, par opposition aux territoires des sauvages ou *désert*.

— Un ami et deux domestiques.

— Que fait votre ami ?

— Il est artiste et se propose de faire quelques dessins.

— Écrit-il dans les journaux ?

— Lui ! Oh ! nullement, monsieur ; il les a trop en horreur.

— Et vous l'appelez ?

— Alfred Robin.

— Connais pas, murmura sir Georges Simpson.

Après un moment de réflexion, il reprit à haute voix :

— Je vous accorderai la permission que vous sollicitez ; mais à la condition que vous ne publierez aucun compte rendu de votre excursion sans me l'avoir préalablement soumis, et que vous obéirez passivement à toutes les injonctions que vous recevrez de nos agents.

— Merci, monsieur ; j'y consens de tout cœur, s'écria Alphonse.

— Vos domestiques sont-ils Canadiens ?

L'étudiant hésita une seconde : mais cette hésitation ne fut pas remarquée, et il répliqua :

— L'un est un jeune Huron de Lorette ; l'autre un sauvage arrivé de Vancouver avec l'expédition de l'année dernière.

— Qu'est il venu faire au Canada ?

— Il a rapporté des nouvelles des missions de l'Orégon.

— Cela suffit, M. Mougenot ; j'accepte votre parole. Vous vous joindrez à la brigade qui part demain ; je vous donnerai une lettre de recommandation pour les chefs des postes, et je parlerai moi-même au guide.

Alfred renouvela ses remercîments, salua sir Georges Simpson, et sortit de la maison du gouverneur.

Il courut plutôt qu'il ne marcha à une auberge tenue par un habitant fort estimé, le papa Laflamme, un Canadien pur sang, prononçant les *e* comme les *a*, et disant avec enthousiasme : « C'est ben suparbe ! N'est-ce pas que v'là une belle viarge ? » au demeurant le meilleur homme du monde.

Dans une salle de l'hôtellerie, deux jeunes gens attendaient Mougenot.

Leur costume ressemblait au sien : léger casque de fourrure, paletot de couverte de laine, serré à la taille par une ceinture fléchée, pantalon également en laine, et mocassins de peau de caribou.

L'un de ces jeunes gens était Alfred Robin ; dans l'autre il n'était pas malaisé de reconnaître Yureska, malgré son déguisement masculin. Pour la commodité du voyage, elle avait pris cet habillement, et on était convenu de la faire passer pour un engagé nommé Jean.

— Eh bien ! demandèrent les yeux et les lèvres de la Huronne et du sculpteur, dès qu'Alphonse pénétra dans la salle où ils causaient au milieu d'une foule compacte d'hommes, de femmes et d'enfants.

Les hommes étaient les employés de la Compagnie, qui entraient en campagne le lendemain.

— Eh bien ! répondit Mougenot, notre procès est gagné. Le gouverneur nous octroie non-seulement un laisser-passer, mais des lettres de recommandation.

Robin et Yureska exprimèrent leur joie par un regard brillant d'espérance.

Deux pressions de mains silencieuses, mais éloquentes, traduisirent à l'étudiant la gratitude de son ami et de son amante.

Autour d'eux résonnaient les éclats de cette hilarité plus que grivoise dont les cabarets des villes de garnison offrent l'exemple la veille du départ d'un régiment. Le tableau n'a rien de fort attrayant, mes lecteurs me sauront gré de leur en faire grâce.

Alphonse et Alfred eussent bien voulu coucher ailleurs, mais c'était impossible. Toutes les maisons étaient pleines. Alors, les jours qui précédaient l'embarquement des voyageurs pour les Pays d'en Haut, étaient des jours de fête à Lachine. On s'y rendait de toutes les parties du Canada, et même des lignes des États-Unis, pour assister à ce spectacle. Les attroupements d'hommes entraînent ordinairement des excès de libations, mais surtout dans les pays septentrionaux où la grande quantité d'oxygène que le corps absorbe, semble requérir l'usage de l'alcool qui entre plus facilement en combinaison avec ce fluide qu'une autre substance. Aussi le whiskey, le gin, le rhum et le brandy, ruisselaient-ils dans les verres en ces occasions. On chantait fort, on criait haut, on se querellait quelquefois, mais rarement en venait-on aux mains. Les Canadiens, même ceux des plus basses classes, sont trop Français; ils aiment trop à s'amuser pour gâter par des rixes une partie de plaisir.

La soirée et la nuit se passaient en gaudrioles à l'auberge du

bonhomme Laflamme et dans la plupart des maisons de Lachine. Yureska, Mougenot et Robin se retirèrent de bonne heure à une chambrette qu'on leur avait préparée et où ils couchèrent tout habillés, sur des paillasses étendues le long des murailles.

Ils commençaient, les deux premiers au moins, leur rude apprentissage.

La nuit fut longue pour eux, car ils ne purent fermer les yeux. Les émotions qui agitent toujours au début d'une grande entreprise, autant que le vacarme qui se faisait dans la taverne, les empêchèrent de dormir.

A six heures, Alphonse cédait à un invincible besoin de sommeil, quand un Indien entra dans leur chambre.

C'était Tête-de-Renard, le sauvage venu, au mois de novembre, de Vancouver, annoncer que Victorine était vivante et retenue à la Mission.

— Debout, frères, dit-il.

Les aventuriers furent bientôt prêts.

La matinée promettait un beau jour. Déjà le soleil irisait de ses feux les ondes du Saint-Laurent et l'animation redoublait dans le village de Lachine.

Au-dessus du quai affecté au ferry[1] actuel, s'étendaient des hangars immenses servant de magasins et de chantiers à la Compagnie de la baie d'Hudson.

Derrière ces magasins, dans une baie profonde, se balançaient une multitude de canots d'écorce et de bateaux de plaisance. Tous, ainsi que les hangars et les maisons bordant la grève, étaient pavoisés. Les pavillons anglais et américain se faisaient remarquer par leurs dimensions ; mais le drapeau français, avec ses trois couleurs, dominait par le nombre, car il est encore le signe de ralliement des Canadiens, qui l'arborent avec bonheur dans leurs fêtes publiques et privées.

Des centaines de personnes se foulaient sur le rivage, quand Mougenot et ses amis atteignirent l'embarcadère.

On se faisait les adieux.

Le bruit des baisers s'unissait au bruit des sanglots, des rires et

[1] Embarcadère pour les vapeurs.

des soupirs, et des ordres qui se croisaient, se heurtaient, se confondaient dans la mêlée.

La scène cependant avait plutôt un caractère de gaieté que d'affliction, car la nécessité des séparations fréquentes a détendu les liens de l'affection domestique sur le continent américain. On se voit avec plaisir, mais on se quitte sans regret; on vit plus pour la société que pour la famille, plus pour soi que pour la société.

Dans la multitude, les engagés et ceux qui devaient faire partie de l'expédition étaient reconnaissables à leur capot de laine grise noué au-dessus des hanches par une ceinture rouge.

Parmi eux circulait un homme de haute taille qui surveillait activement les apprêts du départ. Il avait la figure ouverte et bienveillante, quoique d'un dessin rude et grossier et d'une carnation presque cuivrée. Il pressait ceux-ci, gourmandait ceux-là, donnait un commandement à l'un, un éloge à l'autre, et tous paraissaient avoir pour lui une profonde déférence.

— Tiens, dit Alfred à la vue de cet individu, notre voyageur de l'auberge Jolicœur.

— Quel voyageur? demanda négligemment Mougenot, préoccupé de mille pensées diverses.

— Mais ce voyageur qui nous a raconté des histoires si effrayantes.

— Je ne me rappelle pas.

— Bon, à quoi rêves-tu donc? Tu ne te souviens pas de l'auberge où nous avons passé la nuit en allant de Québec à Trois-Rivières, lors de ton fameux duel?

— Ah! oui... et tu disais?

— Que voici l'homme dont tu as écouté si avidement les récits.

— En effet, dit Mougenot, rendu à lui-même. Ne t'a-t-il pas dit qu'il aurait la direction?...

— De l'expédition; c'est vrai.

— Prends garde, mon frère, dit Yureska en poussant doucement l'étudiant.

Un mouvement s'opérait dans la foule, qui se fendit pour livrer passage à sir Georges Simpson, accompagné de quelques personnes de sa suite.

Apercevant Alphonse Mougenot, il s'en approcha avec une affabilité particulière.

— Nous sommes donc bien déterminé ? dit-il en lui tapant familièrement sur l'épaule.

— Pardon, monsieur, fit le jeune homme, honteux d'avoir été prévenu et se découvrant respectueusement.

— Votre ami, sans doute ? continua le gouverneur en désignant Alfred, qui se retirait à l'écart.

— Oui, monsieur.

— Et vos domestiques ? Vous en avez deux, m'avez-vous dit, je crois ?

Alphonse devint d'un rouge écarlate.

Heureusement Tête-de-Renard s'était avancé devant Yureska.

— En voici un, dit Mougenot en baissant la tête.

— L'autre est bien jeune, fit sir Georges, dont l'œil perçant avait néanmoins dévisagé Yureska.

Alphonse eut une inspiration soudaine.

— C'est, dit-il, un jeune Indien que, dans le temps, mon père a ramené du Nord-Ouest et qui a été élevé avec moi.

Un sourire qui disait mille choses effleura les lèvres du gouverneur.

— Bien, bien, dit-il, venez avec moi que je vous recommande au patron de la flottille, maître Pierre. C'est un excellent homme, vous suivrez ses conseils. Voici, de plus, une lettre qui vous servira près des chefs des différentes factoreries. Surtout ayez en eux une confiance absolue, sans quoi vous vous exposeriez aux plus grands dangers.

Tout en causant, ils étaient descendus sur la berge où l'homme de l'hôtel Jolicœur continuait d'accélérer les préparatifs.

— Maître Pierre, lui dit sir Georges, je vous présente deux amateurs pour la rivière Rouge ; ayez le plus grand soin d'eux. Vous les déposerez au fort Garry ; vous m'en répondez.

S'étant penché à son oreille, il ajouta quelques mots à voix basse.

Maître Pierre répondit par un hochement de tête affirmatif et un regard incisif à Mougenot qui détourna les yeux.

Le gouverneur monta lestement alors sur une chaloupe échouée sur le sable, et s'adressant aux voyageurs :

— Allons, mes enfants, dit-il, il est temps de se mettre en route.

Qu'on boive le coup du départ, qu'on se dise au revoir, et démarrons !

Les domestiques de sir Georges versèrent une rasade de rhum aux engagés, qui portèrent un toast à leur amphitryon, et chacun s'assit dans le canot qui lui était assigné.

Ces canots, longs de vingt-cinq à trente pieds, larges de quatre à cinq, profonds de vingt pouces, portent habituellement trois à quatre tonneaux de marchandises ; neuf à dix hommes les montent.

Ils sont faits avec des bandes d'écorce de bouleau levées sur l'arbre, pendant l'hiver, au moyen d'eau chaude et appliquées sur des varingues de frêne ; le tout calfeutré avec de la gomme ou de la résine. Quoique ces frêles embarcations doivent faire flotter des poids considérables et résister à des courants impétueux, à des tempêtes terribles, elles sont si légères que deux hommes suffisent pour les transporter sur leurs épaules à plusieurs lieues de distance.

L'embarquement s'était opéré aux cris de : Vive le Canada ! vive le gouverneur Simpson !

Mougenot et Robin furent placés dans le canot en chef où se tenait le patron Pierre. Quant à Yureska, Alphonse ne put, malgré ses instances, obtenir qu'on la mît à côté de lui. Alfred avait bien songé à lui céder son siége, mais cet arrangement eût pu éveiller des soupçons ; l'étudiant et lui résolurent, après un moment de réflexion, d'attendre à la première station pour la ramener près d'eux ou effectuer un changement.

L'esquif de maître de Pierre prit la tête de la flottille, qui se rangea à quelques mètres du rivage ; puis, le gouverneur ayant commandé le silence, un des secrétaires fit l'appel nominal des voyageurs.

Lorsqu'il fut terminé, les assistants poussèrent une triple salve de hourras, et, tandis que les femmes agitaient des mouchoirs, les hommes leurs coiffures, le guide cria :

— Voyageurs, à vos pagaies !

Mais à cet instant, un Indien arriva courant sur la plage.

— Je veux partir, dit-il en mettant les pieds dans l'eau pour gagner les embarcations.

— Est-ce que tu es engagé ? lui demanda un employé de la Compagnie en le retenant.

— Non, mais je veux partir !

Il tenta de sauter dans une chaloupe ; on le crut ivre et on l'arrêta ; ses cris, pour se défendre, pour se dégager, furent étouffés par la voix vibrante des bateliers, qui déjà ramaient en cadence et répétaient le refrain d'une chanson qu'avait, suivant l'habitude, entonnée maître Pierre.

Cette chanson, naïve, touchante, une des plus populaires du Canada, qui a trouvé un écho dans tous les coins du désert américain, jusque dans les glaciers du cercle polaire, laissez-moi vous la redire en entier :

A la claire fontaine,
M'en allant promener,
Je trouvai l'eau si belle,
Que je m'y suis baigné.
Il y a longtemps que je t'aime,
Jamais je ne t'oublierai.

Je trouvai l'eau si belle,
Que je m'y suis baigné.
Sous les feuilles d'un chêne,
Je me suis fait sécher.
Il y a, etc.

Sous les feuilles d'un chêne,
Je me suis fait sécher;
Sur la plus haute branche,
Le rossignol chantait.
Il y a, etc.

Sur la plus haute branche,
Le rossignol chantait.
Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai.
Il y a, etc.

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai;
Tu as le cœur à rire,

Moi, je l'ai à pleurer.
Il y a, etc.

Tu as le cœur à rire,
Moi, je l'ai à pleurer.
Comme j'ai perdu ma maîtresse,
Comment m'en consoler ?
Il y a, etc.

Comme j'ai perdu ma maîtresse,
Comment m'en consoler?
Pour une rose blanche
Que je lui refusai.
Il y a, etc.

Pour une rose blanche
Que je lui refusai.
Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier.
Il y a, etc.

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier,
Et que le rosier même
Fût à la mer jeté.
Il y a longtemps que je t'aime,
Jamais je ne t'oublierai.

L'air doux et mélancolique de la romance s'accorde parfaitement avec le mouvement mesuré des pagaies. Il attendrit et entraîne tout à la fois. Les Anglais et les Américains, et jusqu'aux sauvages, l'ont appris des Canadiens, et souvent on le leur entend chanter.

Alphonse et Alfred se laissèrent bien vite captiver par son charme et joignirent leurs accents au concert des voyageurs.

Comme maître Pierre achevait le dernier couplet, ils remarquèrent un homme qui courait à toutes jambes sur le rivage.

— En v'la un qu'a l'air pressé. Baptême! comme il arpente ! dit un des rameurs.

— C'est un Indien ! dit un autre.

— Il a perdu sa squaw ! reprit le premier.

— Crè-tu pas?

— Pas tant de jabotages, les amis, et ramons un peu ferme ! ordonna le guide. Appuyez à droite, que nous rangions les îles Dorval par le nouveau *chenail*.

L'escadrille louvoyait en effet vis-à-vis des trois îles Dorval, qui émergent du Saint-Laurent à deux milles environ de Lachine et sur l'une desquelles le gouverneur sir George Simpson s'est construit une délicieuse villa.

Peu après, les voyageurs débouchèrent dans le lac Saint-Louis, au confluent de l'Outaouais ou Ottawa avec le Saint-Laurent.

L'Indien qui semblait suivre la flotte, disparut aux regards sous un massif de saules et de peupliers.

— Ce gaillard-là a envie de nous rejoindre à Sainte-Anne, dit Alfred à Mougenot.

— Qu'est-ce que cela peut te faire? répliqua l'étudiant qui songeait à tout autre chose.

— Oh ! rien, mais je crois bien l'avoir vu quelque part.

— Possible ! dit Mougenot toujours distrait et tâchant de se tourner pour lancer un coup d'œil à Yureska.

— Eh ! ne renuez pas comme ça, jeune homme, ou vous nous feriez chavirer, lui cria le patron.

Cependant la Huronne avait aussi, de son canot où elle pagayait comme un engagé, distingué l'Indien alors qu'il s'enfonçait derrière les arbres.

— On dirait que c'est Baptiste ! pensa-t-elle.

CHAPITRE III

OU IL EST DÉMONTRÉ QU'UN VOYAGE EN PAYS SAUVAGE EST PLUS AISÉ A LIRE QU'A EXÉCUTER. — QU'EST DEVENUE LA HURONNE ?

Le soleil brillait alors dans toute sa splendeur et se réfléchissait comme un mouvant brasier dans les flots du lac Saint-Louis. Quoique les arbres et la campagne fussent encore dépouillés de leur parure d'été, quoique des glaçons voguassent encore çà et là à la cime des vagues, et quoique dans les criques des îlets, dans les échancrures du rivage, apparussent des plaques de neige, on sentait déjà les premières haleines embaumées du printemps. Elles pénétraient le corps pour l'échauffer et le disposer aux suaves caresses de l'espérance.

Une bonne brise nord-ouest, aidait la flottille à remonter le cours si rapide du Saint-Laurent, principalement près de sa jonction avec l'Outaouais, dont les eaux jaunâtres et boueuses, tranchent vivement sur celles de l'autre fleuve, qui sont pures et d'un vert transparent.

Les rameurs faisaient force de pagayes pour refouler le courant, et s'excitaient, dans leur pénible tâche, par des chants animés. C'est qu'il est difficile et fatigant le métier de batelier au service de la Compagnie de la baie d'Hudson ! Songez qu'indépendamment de ses

hommes d'équipage et leur bagage ou *butin*, chaque canot porte à son bord, soixante-cinq paquets de marchandises, six cents livres de biscuit, deux cents livres de porc, trois boisseaux de pois, une hache, une corde de touage, une chaudière, une éponge pour assécher l'embarcation, de l'écorce, de la gomme pour la réparer et deux toiles cirées recouvrant cette cargaison. Alexandre Mackenzie a eu bien raison de dire : « En voyant un de ces frêles vaisseaux ainsi chargé, surchargé, avec son plat bord à six pouces de l'eau, un Européen se croirait perdu sur un pareil bateau ; mais les Canadiens sont si experts qu'il arrive peu d'accidents. »

Vers trois heures de l'après-midi, on commença à découvrir la pointe de l'île Perrot et, peu après, la paroisse Sainte-Anne. Cette paroisse est la dernière de l'île de Montréal, qui a trente-deux milles de long sur dix de large et a été surnommée, à cause de sa fertilité, le Jardin du Canada.

Sainte-Anne est baignée par l'Outaouais fleuve, que les *voyageurs* prennent pour gagner les grands lacs ; mais à son pied il existe un rapide très-violent et l'on s'arrête forcément pour faire le premier *portage* : ce qui veut dire que, dans les places où les cours d'eau sont obstrués par des rochers infranchissables, il faut atterrir, haler les canots sur le rivage, les hisser, avec la cargaison, sur ses épaules, et transporter le tout jusqu'à l'endroit où la rivière redevient navigable. Certains portages ont jusqu'à une lieue de longueur.

L'Outaouais est jalonné de ces portages qui rendent sa navigation aussi rude que périlleuse.

A Sainte-Anne, les voyageurs font donc une halte ; mais elle a un but indépendant du portage, car, à partir de ce lieu seulement, les Canadiens considèrent qu'ils se mettent en route, et ils ont conservé la pieuse habitude d'aller offrir leurs dévotions dans l'église du village et d'implorer la protection de sa sainte patronne.

Le guide Pierre donna l'ordre du débarquement, en annonçant qu'on repartirait au bout d'une heure et qu'on coucherait sur le rivage du lac des Deux-Montagnes.

Yureska, Mougenot et Robin, et la plupart de leurs compagnons s'en furent à la chapelle pour y faire une prière, tandis que les moins religieux d'entre eux se précipitaient dans une misérable taverne, établie au bord du fleuve.

Un Indien, assis dans un coin, guettait avec impatience leur arrivée.

C'était Baptiste, le Huron dont Yureska avait repoussé les propositions de mariage. Attablé devant une bouteille de whiskey, il invita quelques-uns des voyageurs à trinquer avec lui. Les conviés n'eurent garde de refuser. Tout en buvant, on causa; et tout en causant Baptiste exprima son désir de prendre part à l'expédition.

— Je suis arrivé trop tard, vois-tu, mon frère, dit-il, en s'adressant plus directement à l'un des canotiers qui paraissait regretter son engagement ; oui, je suis arrivé trop tard, car j'aurais voulu monter aux Pays d'en Haut. Je donnerais bien de l'argent pour n'avoir pas manqué cette occasion. Maintenant, je serai forcé d'attendre encore une année. Ça me fait un grand tort.

— C'est donc toi qui nous suivais tout à l'heure? dit l'engagé.

— Oui, c'est moi.

— Ah ! pourquoi nous suivais-tu ? Les canots sont pleins, tu n'auras pas de place. Le patron est dur, c'est Pierre le bien nommé.

— Mais si quelqu'un était malade ? insinua Baptiste.

— Oh ! nous nous portons tous comme des chênes.

— Buvons un autre coup. A votre santé !

Tout en choquant leurs verres, l'Indien fit un signe à l'engagé.

Ils sortirent sans qu'on prît gardé à eux et Baptiste dit à son interlocuteur.

— Voyons, mon frère, veux-tu me céder ta place? Je te donne vingt-cinq piastres.

— Pas pour un diable, répondit le Canadien.

— Allons, je t'en donne trente.

— Non, que je te dis.

— Quarante.

— Baptême ! marmotta l'engagé, quarante piastres, deux cents francs, la moitié de mon salaire pour toute la durée de l'expédition ; c'est une belle somme.

— C'est dit? demanda Baptiste.

— J'en veux cinquante.

— Tiens, les voilà, dit l'Indien en lui mettant dans la main cinq billets de dix piastres.

Le Canadien les compta rapidement, puis se glissa dans un chemin creux qui conduisait à Montréal.

Déjà, le patron Pierre commandait à ses hommes d'opérer le portage.

L'intrusion de Baptiste ne fut pas d'abord remarquée. Une bouteille d'alcool dont il avait eu soin de se munir, lui avait concilié les gens du bateau que montait l'engagé, à qui il s'était substitué, et la supercherie passa alors inaperçue.

Les canots furent remis à flot au lac des Deux-Montagnes, et maître Pierre, d'un ton puissant et harmonieux, chanta l'*Adieu du Voyageur canadien* au pays natal :

Aux approches du soir, aux sons lents de l'airain,
Nos voix à l'unisson, nos rames en cadence,
Quand l'ombre des forêts se perd dans le lointain,
A Sainte-Anne, chantons l'hymne de la partance.

Ramons, camarades, ramons ;
Les courants nous devancent,
Les rapides s'avancent,
La nuit descend sur les vallons.

Et pourquoi dérouler la voile en ce moment ?
Nul zéphyr n'a ridé la surface de l'onde ;
Mais si, loin du rivage, Éole nous portant
Rend la rame au repos, entonnez à la ronde :

Soufflez, soufflez, brise, aquilons,
Les courants nous devancent,
Les rapides s'avancent,
La nuit descend sur les vallons.

Rives de l'Ottawa, l'astre pâle des nuits
Nous attend sur vos flots. Rends-nous les vents propices,
Patronne de ces lieux, toi qui nous y conduis,
Donne à l'air la fraîcheur ; voguons sous tes auspices.

Soufflez, soufflez, brise, aquilons,
Les courants nous devancent,
Les rapides s'avancent,
La nuit descend sur les vallons.

Rien de plus poétique, par une belle soirée, que ce chant, quand le chœur est enlevé par une centaine de bateliers à la voix musicale, quoique forte.

— N'est-ce pas que c'est beau ! s'écriait Alphonse enthousiasmé. Cela vaut mieux, à mon avis, que le concert le plus délicatement composé et exécuté dans la salle la mieux décorée du monde. Ah ! je ne suis pas surpris que Washington Irving ait dit : « Ce n'est pas sans émotion que l'on aperçoit quelquefois un bateau glissant, à la clarté du soleil couchant, sur la surface d'un lac dont les eaux limpides sont labourées en cadence au bruit de ces vieilles et gracieuses chansons, ou saluant, dès l'aurore, par des harmonies mâles et naïves, les rochers de quelqu'une des rivières du Canada. »

La nuit était venue quand on s'arrêta de nouveau pour souper et se reposer.

Ni Alphonse, ni Alfred n'avaient ramé. Cependant ils étaient épuisés de fatigue. C'est qu'ils avaient dû aider à faire le portage et garder, pendant plus de onze heures, une position gênante dans leur canot.

Les voyageurs allumèrent des feux pour cuire leurs aliments et se mirent à danser aussitôt qu'ils eurent soupé. La bacchanale se prolongea très avant dans la nuit et elle incommoda fort nos amis, qui, n'ayant pas dormi depuis deux jours, soupiraient pour le sommeil.

A cinq heures, le lendemain, tout le monde fut debout. L'étudiant et le sculpteur avaient les membres roides, la tête lourde, le corps brisé de lassitude, car il leur avait fallu coucher, comme les autres, à la belle étoile, avec la terre pour matelas, la voûte céleste pour rideau et une simple robe de buffle pour édredon.

Yureska, d'une constitution plus nerveuse et plus endurcie aux exercices corporels, n'éprouvait aucun malaise. Ce fut elle qui encouragea les jeunes aventuriers.

— Ce ne sera rien, leur dit-elle. Dans quelques jours, vous serez rompus au métier. Les premiers moments seuls sont douloureux.

— Mais je suis parfaitement bien, dit Alphonse, rougissant de sa faiblesse.

— J'en suis enchantée, répondit la jeune fille en souriant de cet accès d'amour-propre.

— Ne pourrais-tu, amie, venir dans notre canot? reprit l'étudiant avec un regard passionné.

— Non, non, fit-elle coquettement. Près de toi, mon frère...

Elle tressaillit et resta court.

— Qu'as-tu donc? demanda Mougenot étonné.

— Rien... rien... je t'assure.

La Huronne commettait un mensonge, car ce qui lui avait coupé la parole c'était la vue soudaine de Baptiste.

Appuyé contre un arbre, l'Indien fixait sur elle des yeux étincelants de jalousie.

Alphonse se retourna, mais soit que Baptiste eût prévu ce mouvement, soit tout autre motif, il se retourna aussi, et l'étudiant ne le distingua point des autres voyageurs qui roulaient aux environs leurs couvertes avant de se rembarquer.

— Baptiste ici! je m'en doutais, se disait en elle-même Yureska, je dois me méfier de lui.

Et sa main se porta vivement sur la garde d'un couteau de chasse dont la gaîne était attachée à sa ceinture.

— Vrai, dit Alphonse fort bas, vrai, ma bonne Marie?..

— Chut! plus de ce nom, interrompit-elle en posant le doigt sur ses lèvres.

— Enfin, tu serais mieux avec nous. Si tu le veux, je demanderai au patron; je suis sûr qu'il ne me refusera pas. Tu sais que je lui suis spécialement recommandé. J'alléguerai que j'ai besoin de tes services.

— Non, mon frère, répondit-elle avec une inflexion douce, mais ferme; nous nous trahirions si nous étions si près l'un de l'autre. Je regrette de te refuser; mais la prudence me conseille de le faire, et je me conformerai à ses avis jusqu'à ce que nous ayons terminé notre entreprise. C'est assez causé sur ce sujet. Voilà qu'on pousse les canots à l'eau, je vais à mon poste.

Alphonse, oublieux et indiscret comme tous les amoureux, tendit la main pour lui presser la sienne.

— Y songes-tu? est-ce que je ne suis pas un engagé? lui dit-elle le rire aux lèvres.

On repartit, toujours en chantant et favorisé par un temps délicieux pour la saison. Les rives de l'Outaouais sont peu remarquables. Généralement plates et couvertes de pinières ou de broussail-

les, elles ne présentent d'autres accidents de terrain que quelques chutes comme celles des Chaudières, près de la rivière Rideau, qui se jette dans le fleuve par un escarpement à pic de quarante pieds d'élévation. Le voyage est néanmoins très-incommode. A chaque pas, on rencontre un portage ou une décharge, sorte de bas-fond où les hommes doivent aborder pour traîner les canots au moyen d'un cable.

A part ces détails, les bords de l'Outaouais revêtent une uniformité attristante jusqu'au portage du lac Nipissing auquel on arrive après dix-huit jours de navigation.

Alors la scène change, en coupant à angle obtus vers le lac Huron par la rivière Française. Longue de vingt-quatre lieues, cette rivière roule comme un torrent sur un lit de roches tourmentées, creusé entre des falaises sourcilleuses et intersecté de rapides dangereux comme celui des Pins, de la Faufille, de la Parisienne. A ce point, on a un pied dans le désert : les derniers murmures de la civilisation s'éteignent.

Le trajet du portage Nipissing au lac Huron demande trois jours.

Longitudinalement, ce lac a deux cent quarante milles ; sa largeur est de deux cent vingt. Sa profondeur de cent cinquante brasses. Il se trouve à trente pieds au-dessous du lac Supérieur, la plus vaste étendue d'eau intérieure connue, car elle mesure trois cent quarante milles sur cent quarante, avec une profondeur égale à celle du lac Huron et une élévation de six cent vingt-sept pieds au-dessus du niveau de la mer. Les deux mers sont reliées par un chenal naturel nommé canal Sainte-Marie. Sur son littoral, quelques Indiens, des Bois-brûlés et des Canadiens ont bâti un village appelé Sainte-Marie. Les habitants vivent du produit de la pêche du saumon et du poisson blanc, très abondant dans ces parages, et du commerce qu'ils font avec les employés des compagnies des mines de cuivre du lac Supérieur.

Un mois après son départ de Lachine, le parti commandé par maître Pierre aborda à Sainte-Marie et se reposa deux jours à la maison Ermatinger[1].

Nul événement fâcheux n'avait troublé le voyage. Robin et Mougenot commençaient à s'habituer à leur nouveau genre de vie. Le

[1] Les factoreries de la baie d'Hudson sont appelées *forts* ou *maisons*.

patron avait conçu une véritable affection pour eux. Toute la bande qui s'était un peu moquée et de leur gaucherie et de leur lassitude au début, paraissait les chérir. Alfred faisait au bivac le portrait des aventuriers, Alphonse leur contait des histoires ; c'était d'autant plus charmant qu'Yureska était en santé parfaite et que le ciel était toujours d'humeur excellente.

Les craintes que la présence imprévue de Baptiste avait inspirées à la jeune fille semblaient futiles ; car, sauf l'incident de la première couchée, non-seulement elle n'avait pas eu à se plaindre de lui, mais il ne lui avait adressé ni une parole ni un simple coup d'œil. Je ne sais même point si Yureska n'était pas, malgré son amour pour Mougenot, blessée de cette indifférence. Les femmes sont toutes semblables . civilisées ou sauvages, leur vanité est excessive. Les attentions des hommes qu'elles détestent le plus les flattent autant peut-être que les câlineries des hommes qu'elles aiment le plus.

Mais si Baptiste avait l'air de ne plus penser à elle, Yureska avait bien innocemment enflammé le cœur d'un nouvel amant.

C'était Tête-de-Renard.

A la vérité, l'Indien n'avait pas avoué à la Huronne l'impression qu'elle lui causait. Il était respectueux, dévoué pour la jeune fille et plein de sollicitude pour Alphonse. Mais avec son instinct de femme, Yureska l'avait deviné. Elle lui savait gré de sa réserve et l'en récompensait par mille délicatesses plutôt faites pour accroître que pour réprimer la passion naissante de Tête-de-Renard.

Mougenot ne soupçonnait pas cet attachement ; cependant il éprouvait un sentiment de répulsion inexplicable pour l'Indien, et ses prévenances le taquinaient, l'irritaient même, loin de gagner sa reconnaissance.

Il lui en voulait presque d'avoir été placé par le hasard dans le canot d'Yureska. Souvent toutefois il se reprochait franchement sa dureté pour l'Indien, et s'efforçait sérieusement de le traiter avec plus d'égards.

Telle était, en apparence, la position respective de nos principaux personnages quand ils quittèrent la maison Ermatinger pour gagner le fort Williams, situé à la tête du lac Supérieur, vis-à-vis de l'île Royale, à cent soixante lieues de la paroisse Sainte-Marie.

Maître Pierre avait décidé de longer la côte septentrionale du lac.

Cette côte est frangée de caps titanesques, dont quelques-uns ont jusqu'à mille pieds de haut, et de dunes sablonneuses d'une effrayante stérilité. La plaine au loin est déserte et nue. Les plantes saxatiles elles-mêmes y sont rares. On dirait qu'elles n'y poussent qu'à regret et que la végétation a horreur de cette zone désolée, volcanique, produit de quelque horrible révolution souterraine. Des strates de gneiss et de feldspath superposées, veinées par des dykes énormes de conglomérat composent le bassin du lac, au milieu duquel paraissent de nombreuses îles, la plupart aussi stériles que ses bords et des rochers porphyriques de toute grandeur, de toute forme, ceux-ci en pains de sucre, ceux-là en biseau ; d'autres droits et tournés comme des colonnes, d'autres encore voûtés comme des portiques gigantesques et sous lesquels passerait facilement un navire de haut bord.

Durant une semaine le beau temps continua, et déjà les voyageurs espéraient qu'ils toucheraient sans encombres au port, quant vers la fin du huitième jour, le vent fit une saute aussi subite que violente du nord au sud-ouest, et aussitôt la flottille fut dispersée en tous sens.

Il se faisait tard, le soir penchait ses ombres à l'horizon.

Maître Pierre, qui s'était muni d'un porte-voix, avant de traverser les lacs, essaya de donner des ordres pour maintenir les canots en ligne, mais sa voix ne fut pas entendue ; car, en quelques minutes la tempête s'était déchaînée avec une rage inouïe. Le lac rugissait comme une bête fauve dans ses barrières de granit. Ses vagues petites, moutonneuses et pressées déferlaient furieusement contre les légères embarcations. L'ouragan avait des colères plus terribles, plus sauvages que sur un océan. Quiconque n'a point navigué sur les Grands Lacs de l'Amérique septentrionnale ne peut se faire une conception exacte des formidables tourmentes auxquelles un seul coup de vent les met en proie. Le chiffre des sinistres dont ils sont, chaque année le théâtre, est épouvantable. Si la véracité des rapports du *Lloyd* n'était reconnu on refuserait d'y croire.

— Il faut, dit maître Pierre, nager vers le rivage, et tâcher de l'atteindre avant la nuit ; c'est notre seule chance de salut. Allons, enfants, du courage et des bras !

On ne chantait plus, on ne riait plus dans les canots ; chacun travaillait silencieusement, les uns à pagayer de toutes leurs forces ;

les autres à vider les embarcations que des lames bouillonnantes emplissaient à chaque instant.

Les Canadiens marmottaient des fragments de prières, souvenirs de leur enfance ; Alphonse songeait à Yureska dont le canot s'était perdu dans le crépuscule, et Robin contemplait en artiste le spectacle de la tempête.

Tout à coup un éclair fulgurant déchira les nuages qui s'étaient amoncelés sur la tête des voyageurs ; à sa lueur, on distingua plusieurs esquifs épars et luttant contre les éléments déchaînés. L'un d'eux, ballotté comme une épave par des paquets d'eaux tumultueux, semblait près de sombrer dans l'inexorable abîme. Mougenot, en le voyant, lâcha un cri et se précipita dans le lac.

Son mouvement avait été si prompt qu'on n'avait pu le retenir.

Une averse qui succéda à l'éclair le déroba aux regards.

Alfred demeura stupéfait cloué sur son banc.

Les hommes de l'équipage étaient trop affairés, trop occupés d'eux-mêmes pour s'inquiéter de cet incident.

La voix du patron rivalisait d'éclat avec les grondements du tonnerre, le mugissement des ondes et le glapissement des rafales.

— Ferme ! ferme ! mes braves. J'aperçois un phare. Nous approchons de la baie. Vivement ! gare à ce chicot sur la droite. C'est cela ; bien. Appuyez à gauche, maintenant ! Encore un coup ! Piquez bravement sur la vague. Nous y sommes !...

En effet, le canot arrivait à une grêve, où le flot qui l'avait apporté le laissa à sec en se retirant.

Une foule de gens encombraient cette grêve et prêtaient leur assistances aux voyageurs, dont les embarcations et les marchandises avariées étaient jetées pêle-mêle sur le rivage.

Encore étoudi de l'acte de Mougenot, Alfred aida à transporter les canots et leur cargaison sous un appentis voisin, car ils étaient enfin parvenus au fort Williams, alors un des plus vastes comptoirs de la Compagnie de la baie d'Hudson.

La nuit était tout à fait venue. Il pleuvait à torrents.

Maître Pierre fit à la lueur des torches l'appel.

Vingt voyageurs et deux canots manquaient.

— Qu'on allume des feux sur la côte, dit-il, et qu'on sonne de la trompe. Ces signaux pourront être utiles à ceux qui sont en retard.

Il s'approcha ensuite de Robin, qui se tenait, triste, abattu, appuyé contre un poteau du hangar.

— Eh bien ! à quoi rêvons-nous, mon jeune ami ? Ce n'était rien ; une risée. Nous y avons échappé. A présent, le plaisir. Je vais vous présenter au chef de la factorerie, un bon vivant... Mais qu'avez-vous donc ?

— Est-ce que vous ne savez pas, bourgeois ?... commença le sculpteur.

— Mais, à propos, votre ami, M. Mougenot, où est-il ?

Alfred lui raconta, d'une voix profondément émue, la scène du lac.

— Comment ! il s'est jeté à l'eau ? fit maître Pierre.

— Oui, monsieur.

— Vous voulez dire qu'il est tombé, car il n'est pas possible.... Pauvre jeune homme.

Robin pleurait, et je crois bien que des larmes mouillaient les paupières du bon guide, lorsqu'on annonça l'arrivée d'un nouveau canot.

Ils coururent au rivage mus par une même pensée.

Mais ce bateau ne contenait pas Mougenot, quoique Yureska fût à son bord.

Elle eut bien vite appris ce qui s'était passé. Domptant ses émotions, la Huronne dit à Robin d'un accent résolu :

— Il faut le sauver ! Demande une chaloupe au patron, il te la prêtera, et j'irai au secours d'Alphonse.

Maître Pierre ne fit pas de difficulté pour donner sa chaloupe, mais il s'opposa formellement à ce que le sculpteur accompagnât Jean, ou Yureska, si on le préfère.

Celle-ci, bien que harassée et ruisselante d'eau, car son embarcation avait failli chavirer, sauta dans le canot avec Tête-de-Renard et partit, malgré tout ce qu'on put lui dire pour l'empêcher d'exécuter cette périlleuse tentative.

Caché au milieu de la foule, Baptiste mâchonnait entre ses dents, avec un ricanement farouche :

— Enfin ! si je ne suis pas vengé, je suis bien près de l'être !

Le patron entraîna Robin dans le fort.

C'est un parallélograme haut d'un étage, terrassé et entouré d'une

palissade de cèdre, flanqué à ses angles de tourelles sur lesquelles sont braquées quelques couleuvrines pour intimider les Indiens.

Des centaines de cabanes et de tentes jonchent la campagne environnante. Une haute colline les protége contre les bordées de neige et les formidables ouragans qui ravagent cette région.

Robin reçut du chef et des officiers de la factorerie une hospitalité toute cordiale.

Quand il eut changé de vêtement et pris quelque nourriture, dont il avait un besoin impérieux, il s'installa dans la salle commune près d'un vaste foyer, devant lequel fumaient, les uns assis, les autres accroupis ou étendus sur des peaux de buffle, une trentaine d'employés de la Compagnie de la baie d'Hudson et de guerriers indiens, aussi remarquables par la diversité de leurs costumes que de leurs traits. Les Indiens parlent français, et l'un d'eux, vieillard blanchi par les hivers, racontait les anciennes prouesses des Ojibbeways, cette race puissante, jadis cantonnée sur les bords du lac Supérieur, où elle livra, tant sur terre que sur mer, des combats si meurtriers à la tribu des Renards.

Ses récits, faits dans ce langage pittoresque, métaphorique, particulier aux races incivilisées, intéressèrent peu à peu Alfred Robin qui endormit un moment son anxiété en les écoutant.

« — Mes frères, dit le vieillard en terminant la narration d'une rencontre où un de ses parents, Bi-am-wa-nah, avait enlevé cinq chevelures à leurs ennemis, mes frères désirent savoir pourquoi les valeureux Ojibbeways ont abandonné la contrée. Je vais le dire à mes frères.

» Ma-se-wa-pi-gan, mon glorieux ancêtre, était un grand medawin[1], aimé de Manitou.

» Une fois, après un long jeûne, il rêva un rêve dans lequel il vit des esprits sous forme d'hommes ayant peau blanche.

» Ils s'approchèrent de lui avec un sourire sur leur visage et les mains étendues vers le soleil levant.

» Ma-se-wa-pi-gan communiqua ce songe aux principaux chefs et magiciens de la tribu qu'il avait réunis à un festin de viande, de caribou et de chair de poisson. Il les informa qu'il croyait que les

[1] Sorcier.

esprits qu'il avait vus dans son rêve l'appelaient à l'orient et qu'il irait vers eux.

» Pendant douze lunes, Ma-se-wa-pi-gan se prépara à son voyage par des jeûnes et des présents aux Manitous.

» Il construisit aussi un fort canot, y plaça une grosse provision de viande boucanée, et partit, sans autre compagnon que sa femme, pour aller visiter les esprits qu'il avait vus dans son rêve.

» C'est ainsi que Ma-se-wa-pi-gan s'éloigna de Lapointe [1], où il avait son wigwam. Il descendit le Grand-Lac, bas, bien bas, et passa devant diverses tribus d'hommes rouges parlant des langages différents.

» Il alla toujours jusqu'à une distance de trois hivers. S'étant alors arrêté pour construire sa hutte, il aperçut de la fumée qui montait derrière une montagne.

» Ma-se-wa-pi-gan alla derrière la montagne ; il trouva là une loge occupée par les esprits blancs qu'il avait vus dans son rêve.

» Ils l'accueillirent bien, lui donnèrent des présents, des couteaux et des haches en fer, des colliers de verre et du drap rouge.

» Ma-se-wa-pi-gan revint après vers les gens de sa tribu et leur montra les présents sacrés qu'il avait reçus.

» L'année suivante, il retourna vers les esprits blancs ; les Ojibbeways l'accompagnèrent en emportan tdes peaux de castor pour en faire présent aux esprits blancs, qui leur donnèrent en échange des armes à feu qui font la terreur des ennemis.

» Mais, depuis ce temps, nos guerriers désertèrent Lapointe et le pays des Grands Lacs. Il y a de cela huit cordons de vie ! »

Comme le sachem achevait cette légende, la porte de la salle s'ouvrit et Alphonse Mougenot, le costume dans un désordre inimaginable, dégouttant d'eau, se précipita dans les bras de Robin.

En voyant le canot d'Yureska sur le point de couler bas, il avait cédé à une irrésistible impulsion de voler à son aide. Il aurait infailliblement péri, si une embarcation ne l'eût recueilli à son bord. Et cette embarcation, après mille peines, mille dangers de naufrage, venait enfin d'aborder dans la baie du fort Williams.

Ces explications eurent lieu, on le conçoit, dans une chambre

[1] Village indien sur le lac Supérieur.

particulière où Alfred conduisit son ami pour qu'il revêtît un autre habillement.

— Mais, Marie, comment est-elle ? car tu m'as seulement dit qu'elle avait échappé à cette affreuse tempête, s'écria tout à coup Alphonse.

— Elle... Marie... elle est bien, je crois qu'elle repose, balbutia Alfred, qui eût craint d'inquiéter Mougenot en lui apprenant qu'Yureska était à sa recherche.

CHAPITRE IV

PERDUE, RETROUVÉE, REPERDUE.

Le lendemain, le soleil se leva radieux sur un ciel sans nuages. Suivant l'habitude qu'il avait prise depuis qu'ils étaient en voyage, Alfred fut debout avec l'aurore. Alphonse, qui avait passé une nuit agitée, dormait en ce moment. Robin s'habilla et sortit doucement pour ne pas troubler son sommeil. Tout le monde était déjà sur pied dans la factorerie et aux alentours. Quittant le fort, le jeune homme descendit vers le rivage pour respirer le grand air du matin. A peine fut-il hors de l'enceinte qu'un spectacle charmant autant que nouveau frappa ses regards.

Le poste est établi, comme nous l'avons dit, au bas d'une haute colline, non loin du lac, dont les ondes paisibles reluisaient aux rayons du soleil comme un immense creuset d'argent en fusion. Le long de la grève, et jusque dans les profondeurs d'une onduleuse vallée, s'élevaient des centaines de tentes de toute forme, de toute dimension ; les unes en toile blanche, les autres en peau de buffle ou en écorce de bouleau ; celles-ci arrondies au sommet comme des ruches, celles-là pointues comme des pics. La plupart étaient couvertes d'ornements fantastiques. Des nuées d'enfants grouillaient

devant ces tentes et se mêlaient à des bandes de chiens innombrables ; à des troupes de chevaux à demi sauvages, qui paissaient le gazon ou tondaient les jeunes pousses des arbustes.

C'était le camp des Indiens et des métis venus de différents points du territoire pour faire la traite des pelleteries avec les facteurs du fort Williams.

On n'y trouvait cependant pas que des Indiens, mais des Canadiens ou *mangeux de lard*, des Anglais, Irlandais, Écossais, Russes, Américains, Africains, et même des Océaniens, car le fort Williams est au printemps un immense *emporium* où des négociants de toutes les nations se donnent rendez-vous. C'est même à cette époque le théâtre d'un long carnaval, assurément l'un des plus curieux qu'on puisse voir.

Il était à peine six heures du matin et déjà une animation bruyante régnait dans le camp. Des figures hideusement sauvages, des costumes bizarres se montraient sur tous les points. Dans cette masse d'hommes hetérogènes, on pouvait reconnaître des représentants des principales tribus du nord-ouest : des Ojibbeways, des Shoshonees, des Menomonees, Winnibagoes, Dacotas, Gros-Ventres, Indiens-de-sang, Serpents, Pieds-noirs, Nez-percés, Têtes-plates, et jusqu'à des Comanches. Les uns fumaient gravement accroupis sur l'herbe ; les autres jouaient ou préparaient leurs armes, tandis que les femmes apprêtaient le repas du matin. Cet assemblage de races diverses, d'accoutrements divers était d'un aspect saisissant.

Le sculpteur se disposait à en prendre un croquis quand une altercation violente l'attira près de deux Indiens qui, agenouillés à terre, semblaient jouer aux dés. Ce n'était, toutefois, pas avec des dés, mais avec des noyaux de prunes qu'ils jouaient. Ils en avaient huit, dont quatre étaient distingués par des figures. Ces figures indiquaient la valeur du noyau. La première et la seconde étaient censées représenter, chacune, un épervier à la queue fourchue, c'est-à-dire l'aigle de guerre ; la troisième et la quatrième montraient une tortue, symbole de la terre, car, d'après la cosmogonie indienne, la terre a été formée sur le dos d'une tortue ; les quatre autres n'avaient pas de signe particulier, par conséquent pas de signification.

Pour jouer ce jeu, on place les huit noyaux dans un cornet d'écorce, ou dans la paume de la main, et on les lance dans l'espace ;

si les numéros 1 et 2 tombent la figure en l'air, la partie est gagnée; si une seule de ces figures tombe la figure en l'air, ainsi que 3 et 4, la partie est aussi gagnée. Les autres numéros, 5, 6, 7, 8, sont nuls.

En s'approchant des joueurs, Robin remarqua que l'un d'eux était Baptiste, le Huron, qui les avait rejoints au rapide de Sainte-Anne. Son partenaire était un grand Assiniboine, maigre et sec comme un pin.

Ils se disputaient chaudement.

Baptiste criait qu'il avait gagné l'enjeu, composé de plusieurs peaux de castor ; l'Assiniboine jurait ses Grands Manitous qu'il en avait menti.

Un cercle de curieux ne tarda pas à se nouer autour des deux adversaires.

— Langue de serpent, je te dis que tu te trompes et que ces peaux m'appartiennent ! clamait le Huron.

— Et je te dis, descendant de mule, que tu ne les auras pas, riposta l'Assiniboine.

— Tu vas voir, reprit Baptiste, qui se leva et mit le pied sur le paquet de fourrures.

L'autre grinça des dents et s'élança sur son antagoniste, mais Baptiste sortit aussitôt de sa gaîne un long couteau bowie qui éraffla le visage du Peau-rouge à l'instant où ceuli-ci allait l'étreindre.

La rage de l'Assiniboine redoubla.

— Lâche ! tu es lâche comme une femmelette ! vociféra-t-il en reculant de quelques pas.

— Tue-le, tue ce bâtard de demi-visage-pâle ! criaient les sauvages témoins de la scène.

Alfred Robin, craignant un meurtre, fit un mouvement pour s'interposer ; mais une voix familière l'arrêta avec ces mots :

— Laissez-les, laissez-les se battre, jeune homme. Votre intervention ne servirait de rien, sinon à vous exposer inutilement.

Le sculpteur se retourna.

C'était Pierre, le guide, qui venait de lui parler.

Pendant ce temps, l'Assiniboine avait rapidement ramassé une courte massure, armée d'une boule de silex, et en dirigeait un coup terrible contre la tête de Baptiste.

Le Huron, se jeta de côté pour éviter le tomahawk, mais son pied glissa sur le gazon humide de rosée, et il tomba un genou à terre.

En même temps, la formidable massue s'abattait lourdement sur son épaule.

L'Assiniboine et les autres Peaux-rouges poussèrent un cri de triomphe auquel le malheureux Baptiste répondit par un gémissement de douleur, en roulant, évanoui, sur le sol.

Son vainqueur allait le frapper de nouveau ; mais quelques blancs amenés, comme Alfred, par le bruit, sur le théâtre du combat, l'en empêchèrent.

On emporta Baptiste au fort, et l'Assiniboine, promenant autour de lui un regard de défi, ramassa les fourrures causes de la rixe et se retira fièrement sous une tente voisine.

— J'espère que cet acte de brutalité ne restera pas impuni, dit Alfred au guide.

— Pas impuni! bast! s'il fallait punir tous les crimes qui se commettent dans le désert, la Compagnie de la baie d'Hudson n'aurait pas assez de ses quinze cents employés pour en faire des bourreaux. Vous n'êtes pas au bout, vous en verrez bien d'autres, jeune homme. Souvenez-vous, en tous cas, qu'à partir de ce poste, vous n'avez guère d'autre justice à attendre que celle que vous rendrez vous-même. La prudence doit vous guider, ne frappez pas sans motif, mais n'attendez jamais qu'on vous ait frappé le premier pour faire prévaloir votre droit.

— Triste ressource, et triste pays! murmura Robin. Mais dites-moi, ajouta-t-il avec vivacité, le canot parti à la recherche de mon ami est-il revenu ?

— Pas encore, répondit Pierre, dont les yeux venaient de se fixer sur le lac.

— Pensez-vous?... commença Alfred.

— Je ne sais ; je ne sais; peut-être ce canot aura-t-il été poussé par la tempête sur un des îlots voisins de la côte ; peut-être... Il me semble que j'aperçois quelque chose.

— Je ne distingue rien, fit le sculpteur dont les regards interrogeaient avidement l'horizon.

— Oh ! reprit celui-ci en souriant, vous n'avez pas encore l'œil exercé, jeune homme. Quand vous aurez, comme moi, fait une

vingtaine de campagnes dans le Nord-Ouest, vous y verrez mieux. Cependant, je m'étais trompé, ce n'est pas une embarcation, ou si c'en est une, elle est abandonnée.

Alfred frémit.

— Suivez-moi, dit le guide ; il y a dans la cour du fort un observatoire ; nous y monterons et peut-être découvrirons-nous vos gens.

Ils furent bientôt sur la terrasse de cet observatoire, du haut duquel la vue embrasse un cercle de plus de dix milles de rayon du côté du lac.

Cependant Alfred ne découvrit pas d'abord ce qu'il cherchait.

— Voyez-vous quelque chose? dit-il en tremblant.

— Oui, répondit Pierre. Je vois mieux à présent. C'est un canot naufragé.

— Pourvu que ce ne soit point celui de Jean, mon Dieu! dit le sculpteur.

— Ce n'est pas probable, car ce canot doit appartenir à quelque Indien ; je le reconnais à ses peintures.

— Je cours chercher mon télescope de route.

— C'est inutile, jeune homme, car voici ceux que vous attendez.

— Yures...

Alfred s'arrêta court, en sentant qu'il allait trahir le sexe de leur prétendu domestique.

Mais le guide lui frappa sur l'épaule avec bonhomie et dit en souriant :

— Yureska ; achevez, jeune homme.

— Comment, vous sauriez ?

— Bien des choses, jeune homme.

Robin stupéfait ne répliqua point.

Le guide poursuivit d'un ton bienveillant :

— Oui, c'est elle qui revient, j'en suis sûr. Elle est accompagnée de votre engagé, Tête-de-Renard ; n'est-ce pas ainsi que vous l'appelez ?

Alfred interdit fit un geste affirmatif.

— Ce sont eux ; je distingue fort bien maintenant leur canot, continua Pierre, comme s'il se parlait à lui-même. Allons, tant mieux ; c'est une brave fille ; j'aurais vraiment été fâché qu'il lui arrivât malheur. La voyez-vous, ajouta-t-il, en désignant du doigt,

un esquif qui se détachait d'un îlot éloigné d'un demi-mille environ.

— Je vois comme un point noir, balbutia le sculpteur.

— Bon, ce point noir, c'est le canot que vous désirez.

— Mais comment avez-vous pu découvrir ?...

— C'est là mon secret, jeune homme. Soyez convaincu toutefois qu'il est bien placé. Je ne vous vendrai pas. Et pour vous le prouver... donnez-moi votre main.

Alfred avança machinalement sa main ; le guide la pressa d'une façon si particulière que le premier s'écria aussitôt :

— Quoi ! vous...

— Oui, je suis des vôtres.

— Un des Fils de la Liberté.

— Chut ! le mot est imprudent même dans le désert. Ne le prononcez jamais. La Compagnie de la baie d'Hudson a des espions, aussi alertes et aussi dangereux que ceux des établissements. Mais en ma qualité d'ancien, laissez-moi vous donner un avis : Défiez-vous de ce métis que vous étiez prêt à secourir il n'y a qu'un instant. Il vous en veut à vous, à votre ami et plus encore à la jeune Huronne qui vous accompagne. J'ai quelque habitude et une certaine expérience de la vie, et j'ai remarqué que ce Bois-brûlé cachait un projet de vengeance. Il aurait été heureux pour vous qu'il eût été tué dans la rixe de tout à l'heure.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, dit Alfred au comble de l'étonnement, car il ignorait les vues que Baptiste avait eues sur Marie.

— Plus tard, vous me comprendrez, dit le guide. Seulement prévenez M. Mougenot. Au surplus, je surveillerai notre Indien, et s'il ne meurt pas du coup qu'il a reçu, je ferai en sorte qu'il retourne à son village. De cette façon, j'aurai rempli une partie des instructions du Maître.

Il prononça ces dernières paroles plutôt comme un à-parté qu'en s'adressant au sculpteur.

La surprise de ce dernier croissait de plus en plus.

— Du Maître ! répéta-t-il.

— Mais oui, du Maître, Poignet-d'Acier, si vous aimez mieux.

— Je n'y suis pas, murmura Alfred.

A son tour, le guide abaissa un regard surpris et incisif sur son interlocuteur.

— Vous ne connaissez pas Poignet-d'Acier ? dit-il, après un moment de silence et d'un ton singulier.

— Mais non, je vous assure.

— Ah !

L'accent de cette exclamation était gros de réflexions. Alfred était, cependant trop préoccupé pour s'en apercevoir.

Il y eut une pause ; Pierre examinait vivement le sculpteur qui, pour se donner une contenance, tenait ses regards attachés sur le canot dont la coque légère rasait avec rapidité la surface du lac.

Le visage d'Yureska était distinct.

Assise à la poupe, la tête dolemment penchée sur son épaule, elle paraissait en proie à une profonde tristesse.

Voulant la rassurer tout de suite sur le compte d'Alphonse, Robin éleva en l'air son casque de fourrure et l'agita joyeusement.

Son signal fut bientôt remarqué de la Huronne, qui y répondit par un regard éloquent de gratitude et se mit, dès lors, à ramer vigoureusement.

Peu de minutes après, Alfred lui prenait les mains avec effusion

La tentative de la noble jeune fille avait failli lui être funeste. Ballottés par la tempête, Tête-de-Renard et elle étaient restés sur le lac une partie de la nuit, puis une bourrasque avait jeté leur canot sur un îlot, où ils s'étaient vus forcés d'attendre qu'il fît jour pour s'orienter. Les angoisses d'Yureska, les dangers qu'elle avait affrontés dans cette entreprise sont indescriptibles. La jeune fille était trop modeste pour les raconter, trop heureuse de ce qu'Alphonse était sauvé, pour y songer encore. Alfred se hâta de la conduire à la chambre de Mougenot. Je n'essayerai pas de dépeindre le bonheur des deux amants en se retrouvant sains et saufs, après cet incident où un dévouement réciproque manqua d'être fatal à l'un et à l'autre. Alphonse ne pouvait se lasser de serrer dans ses bras sa charmante et courageuse Marie ; et le cœur de celle-ci était si plein de joie qu'elle lui rendait passionnément ses caresses. Je n'ai pas besoin de dire qu'Alfred partageait la félicité de ses amis, qui, les mains dans les mains, les regards noyés d'amour auraient pu oublier qu'ils étaient entourés d'indiscrets, si Robin n'eût jugé prudent de mettre un terme à leurs transports.

— Allons, c'est assez, monsieur Jean, dit-il gaiement à la jeune fille. Vous êtes fatigué, n'est pas ? Quelques heures de repos vous sont nécessaires. Couchez-vous. Pendant que vous dormirez, Alphonse et moi nous visiterons le poste.

Cet arrangement ne plaisait pas fort à Mougenot, mais il avait trop de bon sens pour ne pas en apprécier la sagesse. Un regard suppliant de Marie acheva de le décider, et il sortit avec Alfred.

Ils se rendirent à la salle à manger et déjeunèrent avec les employés du fort. C'est une vaste pièce dans laquelle on peut aisément mettre deux cents couverts. Elle est ornée du buste d'un hardi pionnier du désert américain, Simon Mac Tavish, citoyen de Montréal, fondateur de la célèbre Compagnie de pelleteries du Nord-Ouest. A la muraille pendent divers tableaux, entre autres, un beau portrait en pied de l'amiral Nelson, le combat naval du Nile, et une magnifique carte géographique des territoires de la baie d'Hudson, par M. David Thompson. C'est la plus exacte et la plus complète qui existe. On regrette qu'elle ne soit pas publiée. Mais le gouvernement anglais, représenté par la Compagnie de la baie d'Hudson, a trop peur d'initier le monde aux richesses qu'il possède dans l'Amérique du Nord pour répandre un pareil document.

Des bosses et des langues de bison, avec deux succulentes poules de prairies, du saumon frais et fumé, et une délicieuse tarte aux poires formaient le menu du repas, qui parut à nos deux voyageurs le plus exquis qu'ils eussent jamais fait, car, depuis bien des jours déjà, ils étaient privés des délicatesses de la table. En route, ils n'avaient à manger que du lard et du biscuit dur comme la pierre, et quelquefois, par hasard, un canard au goût nauséabond, ou un poisson à demi cuit.

Alphonse et Alfred firent surtout honneur à la tarte aux poires.

Ces poires n'étaient pourtant pas de l'espèce des nôtres. Elles provenaient de l'arbuste que les Canadiens appellent le *poiré*, sorte de sorbier très-commun dans l'Amérique du Nord, qui pousse en buissons hauts de sept à huit pieds et donne pour fruits une baie rouge, qu'on conserve en la faisant sécher ou en en faisant des confitures.

Après le déjeuner, arrosé de vieux vin de Porto, le principal facteur montra aux jeunes gens les magasins et les ateliers de la Compagnie. Ces magasins étaient encombrés d'objets de pacotille : c'étaient

des étoffes et des habillements aux couleurs violentes, des armes, des ustensiles, des parures de fabrication grossière, et une immense quantité de fusils montés en cuivre.

On destine ces articles à la traite des pelleteries et à l'équipement des trappeurs.

Dans une vaste salle, plusieurs commis étaient occupés devant un comptoir à recevoir des lots de pelleteries que leur apportaient des Indiens.

Ces Indiens entraient deux par deux, s'approchaient du comptoir avec leur lot de fourrures ; les commis les examinaient, acceptaient les bonnes, rejetaient les mauvaises, et, faisant ensuite des coches sur une taille semblable à celle dont on se sert chez les boulangers, ils remettaient l'échantillon à l'Indien et gardaient la souche par devers eux. Chaque coche représente la valeur d'une peau de castor, base de la numération dans la traite des pelleteries. Quand sa taille est marquée, l'Indien sort et passe au magasin d'approvisionnement où il reçoit des marchandises en proportion du prix auquel ses pelleteries ont été évaluées.

Ce mode d'échange est très-rapide et très-facile.

On conçoit bien que les bénéfices de la Compagnie sur ces pauvres sauvages sont énormes, incalculables. Pour un morceau d'écarlate ou quelques grains de verre, ils donnent souvent des fourrures qui après se vendent plusieurs milliers de francs sur nos marchés.

A la vue de ce trafic odieux, Alfred Robin, nature libérale et équitable s'il en fut, avait peine à contenir son indignation. Il faisait des efforts inouïs pour ne pas éclater. Pierre, le guide qui les accompagnait, devina les impressions du sculpteur, car il lui dit à voix basse pendant que le facteur donnait quelques ordres à un employé :

— Du calme ! du calme ! jeune homme; si on soupçonnait ce qui se passe en ce moment dans votre esprit, vous n'auriez pas grand'chance d'aller jusqu'à la mission de Vancouver.

Alfred tressaillit si brusquement qu'Alphonse lui demanda ce qu'il avait.

— Rien, rien, répondit Robin en cherchant à lire sur la physionomie du guide le sens de cette nouvelle révélation.

Mais le visage de Pierre était aussi impassible qu'un marbre.

Mougenot, songeait plus à Yureska qu'à ce qui l'environnait.

Aussi, après sa question à son ami, était-il retombé dans ses rêveries.

— Je veux vous parler, il le faut, dit Alfred en prenant la main du guide et la serrant avec violence.

— Il est vraiment fort, quoique grêle et maigre, murmura Pierre sans lui répondre, il tient de Poignet-d'Acier, ça se sent.

— Vous dites? demanda Robin.

— Je dis, jeune homme, que, comme nous avons quelques jours à passer au fort Williams, et qu'il fait un temps superbe, si votre ami et vous désirez faire un tour à la chasse, je suis à votre disposition.

— Volontiers, repartit Alfred, espérant que le guide voulait lui ménager une occasion pour causer en liberté.

— En ce cas, allez prendre vos fusils, et nous partirons sur-le-champ.

— Partir! où ça? demanda Alphonse, qui était à cent lieues de la conversation.

— A la chasse! cela te va-t-il, méchant distrait? répliqua Robin.

— A la chasse! Oh! non, ce n'est pas possible, dit Mougenot, qui eût préféré une tendre causerie avec la Huronne à tous les exploits cynégétiques du monde.

— Viens toujours, lui souffla son ami à l'oreille. Il s'agit d'une affaire importante.

— Importante! une chasse?...

— Viens, te dis-je.

Et, prenant congé du facteur, Alfred entraîna Alphonse vers la pièce où ils avaient déposé leurs armes.

— Mais que veux-tu faire à la chasse? demandait obstinément Mougenot.

— Je te le dirai, ou plutôt tu l'apprendras toi-même en nous accompagnant.

— Mais, Marie?

— Mon Dieu! elle dort. Ne peux-tu la quitter un instant?

— J'avoue que cela m'est pénible... J'ai des pressentiments...

— Ta! ta! ta! Idées de vieille femme!

— Enfin...

— Tête-de-Renard veillera sur elle ; donne-lui tes instructions, s'écria Alfred riant de bon cœur.

Alphonse appela Tête-de-Renard et le chargea de prendre soin de Marie pendant leur absence ; puis, les aventuriers, ayant passé chacun un fusil double en bandoulière sur son épaule, rejoignirent Pierre, qui les attendait devant le fort.

— Je suppose, dit-il, que vous savez monter à cheval.

— Sans donte, répondit Alfred.

— En selle donc, car je veux vous faire voir ce que vous n'avez jamais vu, jeunes gens.

— Qu'est-ce ?

— Vous le saurez en le voyant.

Ils enfourchèrent trois petits *ponies* des prairies à la crinière courte, mais drue et hérissée comme un buisson d'épines. Ces animaux étaient fougueux, difficiles à manier ; heureusement pour Mougenot et Robin qu'ils étaient maîtres en fait d'équitation, sans cela ils eussent été désarçonnés avant d'avoir fait dix pas.

Les chevaux furent mis au grand trot.

On courut à cette allure pendant une heure sans pouvoir tenir une conversation suivie ; car le chemin était montueux, raboteux et semé d'obstacles : tantôt il fallait franchir une rivière, tantôt des broussailles, dans lesquelles les chevaux n'entraient que sous la contrainte de l'éperon. Parfois ils traversaient un gué dangereux, et parfois ils contournaient des précipices effrayants à donner le vertige.

A mesure, cependant, qu'ils s'éloignaient de la côte du lac Supérieur, le sol devenait moins rocheux et la végétation prenait son empire.

Enfin, après avoir longé une lisière de grands cèdres rouges et de tamaracks, ils débouchèrent tout à coup dans une gorge luxuriante de verdure. C'était ce que les voyageurs appellent ordinairement un canon, c'est à-dire le lit desséché d'une rivière. Des arbres magnifiques, chargés d'une riche frondaison, bordaient de chaque côté cette vallée, dont le fond était tapissé d'un épais gazon tout diapré de fleurs aux nuances chatoyantes, et dont les corolles embaumées remplissaient l'air de parfums. Sous la feuillée, des milliers d'oiseaux exécutaient, en chantant leurs amours, un harmonieux con-

cert qui complétait le charme irrésistible de cette séduisante oasis.

— Pied à terre et pas un mot, dit Pierre à ses compagnons.

Étant descendus de cheval, ils attachèrent leurs montures à des sapins, dans un fourré; puis ils se glissèrent, le guide en tête, entre les cèdres, sur le versant droit du canon. A son extrémité, ce canon tournait brusquement à gauche et se perdait dans des massifs d'arbres à perte de vue.

— Doucement, doucement! soufflait de temps en temps Pierre, qui marchait le dos courbé en deux avec une circonspection extrême.

Soudain, il se baissa tout à fait en faisant signe à nos jeunes gens de l'imiter.

— Et maintenant, attention! leur dit-il d'un ton à peine perceptible.

Alfred et Alphonse, suivant de l'œil la direction de son regard, virent alors une scène fort curieuse.

A cent mètres d'eux, à quelques pouces de terre, apparaissait une grande roche, plate et nue, dont la teinte grisâtre tranchait vivement sur le vert d'émeraude de la mousse, dans lequel elle était sertie.

Sur cette roche, une douzaine, au moins, de faisans décrivaient une vaste circonférence en se croisant les uns les autres, avec une célérité et une précision merveilleuses. Au centre du cercle, un grand coq, les ailes déployées, la huppe dressée sur la tête, faisait la roue et se pavanait d'un air martial et provocateur.

Un bruit sourd comme celui du tonnerre ne tarda pas à se faire entendre.

C'était la réponse à son cartel que lui envoyaient d'autres coqs, dont l'un se détacha subitement de la bande et vint attaquer l'audacieux faisan. Le combat s'engagea avec acharnement. Les deux champions rivalisaient d'ardeur et de bravoure. Les coups de bec, les coups d'ergots se succédaient sans trêve ni merci; la roche était rayée par les griffes des lutteurs; les plumes volaient de toutes parts, et je ne sais trop qui des deux adversaires serait resté maître du champ de bataille, si Alphonse n'eût été pris d'une irrésistible envie de tousser à laquelle il fut obligé de céder.

Aussitôt la ronde cessa comme par enchantement, et tous les faisans s'envolèrent avec un vacarme étourdissant,

— Diable de sabat! s'écria Alfred; il était si intéressant que je n'ai pas même songé à lâcher un coup de feu à ces oiseaux.

— Vous avez bien fait, car votre fusil est sans doute chargé à balle, et vous trouverez, dans quelques instants, meilleur gibier pour exercer votre adresse. A présent que la *danse des perdrix* (comme on appelle ici le jeu dont vous venez d'être témoin) est finie, nous allons appuyer davantage à droite, et, avant une demi-heure, nous serons au terme de notre excursion. Suivez bien ma piste et mes mouvements et faites aussi peu de bruit que possible, car il faut dès aujourd'hui vous habituer à marcher sans laisser d'empreinte sur le sol, à comprendre sans parler, à rire sans éclat, à vous remuer sans frôler le feuillage des bois.

S'étant enfoncés dans le fourré, ils s'avancèrent silencieusemen en observant de leur mieux les instructions de Pierre, qui filait entre les arbres avec la légèrete d'une antilope.

Parvenu au bord d'une petite rivière, le guide se retourna pour engager nos amis à redoubler de précautions. Ils firent deux ou trois cents pas sur le rivage, puis ils rentrèrent sous le bois, à un endroit où le cours d'eau se bifurquait autour d'uu îlet. Il était ombragé par ces arbustes à fleurs blanches comme la neige que les Canadiens appellent *arbre à castor*, et les botanistes, *magnolia glauca*. Une des branches était barrée, à une demi-portée de fusil, par une forte digue, haute de sept à huit pieds, et construite avec tant d'art qu'ou eût dit qu'elle était l'œuvre des hommes.

— Bon, murmura Pierre en s'arrêtant de nouveau; nous avons le vent pour nous. Si vous êtes prudents, nous ferons belle chasse.

— N'est-ce pas là une chaussée de castors? s'enquit Alphonse, se rappelant ce que son père lui avait raconté de l'industrie de ces intelligents animaux, qui abattent des arbres énormes, les équarissent avec leurs dents, arrêtent des rivières considérables et savent se bâtir de véritables maisons ayant deux étages, des chambrettes très-soignées, de huit à neuf pieds de hauteur. Leurs dents et leurs griffes, voilà leur scie et leur hache; leur queue, voilà leur truelle.

— Vous l'avez dit, c'est une chaussée de castors, et leur village est derrière; vous apercevez le faîte des cabanes, répondit le guide au jeune homme. Couchons nous à plat ventre, afin de ne pas être découverts, car la colonie a des sentinelles vigilantes. Si l'une d'elles nous apercevait par hasard, elle frapperait trois fois l'eau avec sa

queue, et tous les castors plongeraient au fond ; par conséquent notre chasse serait manquée. En voyez-vous deux qui se promènent déjà sur la terrasse? Ne tirez pas tout de suite. Quand ils seront en nombre suffisant, nous ferons feu tous les trois ensemble. Maintenant, au repos, et plus un geste, jusqu'à ce que vous me voyiez ajuster.

Dix minutes après, cinq détonations se faisaient entendre. Quatre castors restaient morts sur le talus; les autres disparaissaient confusément dans la rivière.

Les chasseurs coururent ramasser leur proie. Trois des castors étaient superbes ; Pierre estima leurs peaux à trente francs pièce. Quant au quatrième, c'était un jeune de peu de valeur comme fourrure. « Nous le ferons cuire ; la queue des jeunes castors est un mets des plus friands. » dit le guide, tandis qu'Alfred et Alphonse contemplaient le remarquable travail que les castors avaient fait pour établir leur campement aquatique. La digue consistait en un grand pin jeté en travers de la rivière, devant lequel ils avaient fiché une estacade de pieux reliés entre eux par des lianes et disposés en forme de batardeau, avec du sable, des cailloux et de la glaise. Cette digue mesurait six pieds de large ; elle était surmontée d'une plateforme où les castors aiment à se chauffer au soleil, et munie, à chacune de ses extrémités, d'une petite écluse destinée à l'écoulement du superflu des eaux.

Dans le bassin se dressaient une centaine de cabanes dont le toit terrassé seul était apparent.

L'inspection de ce travail hydraulique terminée, les jeunes Canadiens chargèrent le gibier sur leurs épaules et reprirent le chemin du canon. Mais un désappointement les attendait au lieu où ils avaient laissé les chevaux, car des Indiens maraudeurs avaient volé ces animaux. Il était presque nuit quand nos chasseurs constatèrent la disparition de leurs montures. Ils résolurent néanmoins de continuer la route à pied, après avoir mangé quelques provisions qu'ils avaient emportées dans leurs gibecières.

Depuis leur départ, il se passait au fort Williams des scènes que nous devons rapporter.

Baptiste, qui n'avait été qu'étourdi par le coup de massue que lui avait asséné son ennemi, s'était promptement remis. Sauf une cuisante douleur à l'omoplate, il se sentait vigoureux et alerte. Il

ignorait qu'Yureska fût revenue ; mais dans la soirée, il la vit qui traversait la salle commune et quittait le poste pour aller à la rencontre d'Alphonse dont l'absence prolongée commençait à l'inquiéter.

Poussé par le démon du mal, Baptiste marcha sur la trace de la jeune fille.

Elle sortit du camp en se dirigeant vers un bouquet d'épinettes qui couronnait une haute falaise, à un mille des tentes environ.

Aveuglé par ses mauvais instincts, le métis ne s'aperçut pas qu'une forme humaine le suivait avec autant de persistance qu'il suivait lui-même Yureska. Celle-ci s'assit au sommet de la falaise et se laissa aller à une douce méditation, encouragée par les ombres vaporeuses du crépuscule qui estompaient mollement les rives dentelées et les vagues lutines du lac Supérieur.

Baptiste se plaça brusquement à son côté et chercha à encercler sa taille dans ses bras.

Yureska bondit comme une panthère ; mais le Huron était agile et robuste ; il réussit à la rasseoir près de lui.

— Écoute, disait-il d'une voix altérée, je t'aime ! Tu le sais, j'ai juré que tu serais à moi, et ce que je jure, je sais le tenir. Tu m'appartiendras, et jamais nul autre...

— Va-t'en, vipère ! s'écria Marie en se débattant avec toute la vigueur dont elle était capable.

— Oh ! tu ne m'échapperas pas ! tu ne m'échapperas pas ! Je veux t'avoir et je t'aurai ! disait l'Indien s'efforçant toujours de l'étreindre. Oui, je t'aurai ! ou tu mourras, et nous mourrons ensemble, continuait-il d'un ton sardonique.

Et de ses doigts crispés il lacérait les vêtements et la peau de la malheureuse enfant, qui, dans un mouvement convulsif pour le repousser, tomba à la renverse sur le tronc d'un arbre et se fit à la tête une blessure, d'où le sang jaillit à flot.

Yureska perdit connaissance.

Enfiévré par la résistance qu'elle lui avait opposée, Baptiste, écumant de rage, de luxure, se précipita sur sa victime. Mais à ce moment, la forme humaine qui l'avait suivi comme une ombre se dressa derrière l'arbre au pied duquel Marie gisait insensible ; un éclair brilla dans la demi-obscurité, un cri perçant troubla le calme solennel de la soirée, et Baptiste s'affaissa près de la jeune fille.

Il était mort : la lame d'un long couteau de chasse lui avait transpercé la poitrine.

— Ainsi périssent tous ceux qui insultent le Grand-Aigle-Noir de l'Assiniboine ! proféra la forme humaine, qui, saisissant le cadavre par les cheveux, décrivit prestement sur le crâne, avec la pointe de son coutelas, une ligne qui partait de la nuque et allait la rejoindre en passant au-dessus des oreilles et sur le front. Ensuite, il planta ses pieds sur les épaules du Huron, tira la chevelure à lui, l'enleva et agita en l'air ce hideux trophée en vociférant une exclamation de triomphe.

Cette opération n'avait pas pris une minute.

Du pied, l'Assiniboine poussa le corps mutilé qui roula dans le lac avec un bruit lugubre.

Marie demeurait toujours inanimée sur le roc.

— Cette vierge fera l'ornement du wigwam du Grand-Aigle-Noir, s'écria le chef.

Après ces mots, il descendit en courant vers le camp, revint promptement avec un cheval, plaça sur la selle, devant lui, Yureska évanouie, et partit à toute bride dans une direction occidentale.

La nuit achevait d'abaisser son voile sur les campagnes du Nord-Ouest.

CHAPITRE V

OU LE GRAND MAITRE DE LA LOGE CANADIENNE REPARAIT ET OU ALFRED ROBIN CHASSE LE BUFFLE ET COURT UN GRAND DANGER.

Cependant les trois Nemrods s'avançaient vers le fort.

En traversant un petit bois de pins, ils entendirent le galop d'un cheval qui venait de leur côté.

— Mettons-nous à l'écart et voyons ce que c'est, dit Pierre.

— Que voulez-vous que ce soit ? répondit Alfred.

— Je l'ignore comme vous, jeune homme. Mais dans ce pays, il fait bon d'être toujours sur ses gardes et d'avoir l'œil ouvert sur ce qui se passe autour de soi. Imitez mon exemple et cachez-vous dans le fourré. Le cavalier suit cette piste. Il passera évidemment près de nous. Dans un moment, nous serons renseigné sur son compte.

Le son des sabots du cheval devenait de plus en plus sensible.

— Cet individu doit être pesamment chargé et pressé, car l'allure de son cheval est étrangement lourde et saccadée, dit encore le guide qui s'était blotti, avec les jeunes gens, derrière un gros buisson de houx.

Le ciel était marbré de nuages sombres au milieu desquels la lune

apparaissait et disparaissait tour à tour, en produisant sur la terre des jeux de lumière et d'ombres fantastiques.

Nos aventuriers s'étaient arrêtés dans un ravin profondément encaissé entre des roches couvertes d'arbres résineux. Le sentier qui coupait ce ravin n'avait que quelques pieds de large. Aussi, quand la lune brillait, l'éclairait-elle comme en plein jour ; mais lorsqu'un nuage la couvrait, il demeurait plongé dans d'épaisses ténèbres.

A mesure que le cavalier approchait, Mougenot se sentait pris d'un indéfinissable malaise.

— C'est singulier, dit-il à Robin, mais j'ai comme la fièvre ; je ne tiens pas en place.

— Bah ! la fraîcheur de la nuit ! répliqua négligemment celui-ci.

— Silence ! fit le guide.

En ce moment, les rayons de la lune tombaient perpendiculairement sur le sentier et déjà le bruit d'une respiration haletante était perceptible.

Un sauvage, monté sur un cheval ruisselant d'écume, parut à l'entrée du ravin.

Sur le devant de sa selle, il soutenait un corps humain dont les jambes ballottaient contre le cou de l'animal, comme si ce corps eût été privé de vie.

A cette vue, une sueur froide baigna les tempes d'Alphonse ; un voile s'étendit sur ses yeux ; il voulut crier, sa langue était paralysée ; il voulut bondir, ses jambes se dérobèrent sous lui.

La vision dura ce que dure un éclair, une nuée masqua aussitôt l'astre des nuits et tout retomba dans une impénétrable obscurité.

Ni Alfred, ni Pierre n'eût été capable de dire ce que le cavalier avait avec lui sur sa selle, quoique l'un et l'autre eussent remarqué qu'il paraissait porter un grand fardeau.

Mais un cri, un cri déchirant, sorti enfin de la poitrine de Mougenot, leur apprit ce que c'était que ce fardeau.

— Marie ! Marie ! exclama-t-il en recouvrant l'usage de ses facultés et se précipitant sur les pas du ravisseur.

Ce dernier était déjà hors de toute atteinte.

Alfred essaya d'arrêter son malheureux ami.

— Non, non ; laisse-moi, je le rejoindrai, je le rejoindrai ! laisse-moi, te dis-je, faisait Mougenot en courant comme un fou dans le

bois et au risque de se fracasser le crâne contre les arbres ou de tomber dans quelque fondrière.

Les instances du guide jointes à celles de Robin finirent néanmoins par lui rendre un peu de calme. Ceux-ci ne croyaient pas à vrai dire, que ce fût Yureska qu'enlevait l'Indien. Cette présomption était, d'ailleurs, si invraisemblable que leur esprit se refusait à l'accepter. Mais les sens d'un amant ne le trompent pas plus que son cœur, quand il s'agit de celle qu'il aime. Alphonse avait vu, bien vu. Il était sûr de son assertion. On lui arrachait Marie. S'il consentit à suspendre sa poursuite, c'est parce qu'il en reconnut l'inutilité, l'impossibilité actuelle, et non, comme le supposa Alfred, parce qu'il se remettait d'une hallucination momentanée.

— Perdue ! perdue ! s'écriait le pauvre Mougenot en se tordant les mains de désespoir.

Puis il ajoutait un instant après avec une sombre énergie :

— Oh ! je la retrouverai ! je la retrouverai !

Accablé par sa douleur, il tomba à genoux, éleva ses mains vers le ciel et dit d'une voix navrée :

— N'est-ce pas, mon Dieu, que vous me la ferez retrouver ?

Puis, il fondit en larmes.

Ce chagrin était si vrai, si touchant que, malgré la rudesse de son caractère, le guide en fut ému.

— Je crois et j'espère que vous vous trompez, jeune homme, dit-il avec un accent pénétré ; mais, si le malheur voulait que vous eussiez raison, soyez persuadé que j'employerais tout mon pouvoir pour vous faire rendre cette jeune fille. Allons, relevez-vous et en avant ! Une fois au fort, nons aviserons !

— Oui, du courage ! appuya le sculpteur, dont les doutes étaient ébranlés.

— J'en aurai, répliqua Mougenot en essuyant les pleurs qui inondaient son visage.

Ils se remirent silencieusement en marche.

En arrivant au fort, la disparition d'Yureska ne fut que trop constatée.

Aucune recherche n'était cependant possible à cette heure avancée de la nuit.

Dans son impatience, Alphonse voulait prendre des chevaux et voler sur la trace du ravisseur. Alfred et Pierre durent presque user

de violence pour l'empêcher d'exécuter ce projet insensé. Le lendemain, il était un peu moins agité. On fit des perquisitions. Le départ soudain du Grand-Aigle-Noir, chef puissant des Assiniboines, fut découvert; mais on l'attribuait au meurtre de Baptiste, dont le cadavre avait été repêché dès le matin dans la baie.

Il ne paraissait guère probable que le Grand-Aigle-Noir se fût chargé d'une femme, alors qu'il était contraint de fuir pour éviter la justice des blancs.

Plus on tentait de pénétrer ce mystère et plus il s'épaississait.

Que faire? que résoudre?

Le plus sage était sans doute de renoncer à la Huronne; mais Alphonse n'y pouvait songer. Son amour n'était pas de ceux qu'amoindrissent les revers. Loin de là, ils ne servaient qu'à l'attiser.

— J'irai à la recherche de Marie, répétait-il ; j'irai, dussé-je être seul, et je la retrouverai où je succomberai dans mon entreprise.

Tête-de-Renard encourageait cette folle idée, car lui aussi était cruellement affligé de l'enlèvement d'Yureska. Alfred, tout en opposant des raisonnements à leur dessein, avait résolu d'accompagner son ami, s'il s'obstinait à vouloir partir.

— Attendez encore une semaine, disait Pierre. Alors, les gens d'hiver [1], arriveront et vous monterez avec la brigade vers la rivière Rouge, dans les environs de laquelle est cantonnée la tribu d'Assiniboines que commande le Grand-Aigle-Noir.

L'observation était sage ; mais quel amant a jamais prêté l'oreille à la voix de la sagesse?

— Plutôt me suicider que de rester un jour de plus ! répondait Alphonse aux représentations de ses amis.

Alfred, désolé, était à bout d'objections, quand une vieille Indienne entra dans la chambre où ils tenaient conseil.

Cette femme, enveloppée dans une couverte en haillons, était affreuse à voir.

— Que viens-tu faire ici ? lui demanda brusquement Pierre, en s'approchant d'elle pour la chasser.

[1] On appelle ainsi ou *winterers* les trappeurs qui passent l'hiver sur le territoire de la Compagnie, et sont annuellement relevés par les engagés venus au printemps de Lachine.

— Je viens, dit-elle, donner un avis à mes frères.

— Va-t'en, drôlesse ! dit Pierre, la poussant vers la porte.

— Laisse-la, mon frère; peut-être nous apporte-t elle un bon renseignement, car c'est une meda [1], je le reconnais, intervint Tête-de-Renard.

— Que me donnerez-vous en récompense, si je vous apprends où est allé le Grand-Aigle-Noir ? dit la sorcière.

— Ce que tu voudras, répondit vivement Mougenot.

— De l'eau de feu ? dit la vieille.

— Oui ; mais où est-il ? dépêche !

— Donne d'abord l'eau de feu, mon frère.

Tête-de-Renard tendit à la meda une bouteille de whiskey dont elle s'empara avec une avidité dégoûtante. Elle porta aussitôt la bouteille à sa bouche, but copieusement en faisant claquer sa langue contre son palais, et s'écria tout à coup :

— Eh bien ! le Grand-Aigle-Noir a pris le chemin du lac du Caribou; que mon frère y aille et il l'y trouvera.

— Le lac du Caribou ! où est-il ? s'écria impétueusement Alphonse.

— Loin ! bien loin, jeune homme ! répliqua le guide.

— Mais encore ?

— Près du poste de Cumberland, à quelques cinq cents lieues d'ici.

— Cinq cents lieues ! répéta Mougenot stupéfait.

— Mais oui, un peu plus, un peu moins, c'est à peu près cela, dit froidement le guide.

— Mais j'aurai rejoint l'Indien avant...

— Douteux, jeune homme. Il est même peu probable que vous le rattrapiez jamais. Et si vous m'en croyez, vous abandonnerez cette affaire à la Providence. D'ailleurs, cette femme n'existe peut-être plus... car comment supposer qu'elle se serait laissée enlever sans se débattre ni pousser des cris ?

L'idée qu'Yureska fût morte n'avait pas encore frappé Alphonse; il pâlit et s'appuya à Robin pour ne pas tomber.

Durant ce dialogue, l'Indienne s'était esquivée en emportant la bouteille de whiskey.

[1] Sorcière.

Il y eut une pause de quelques instants.

— N'importe! dit enfin Alphonse, mon devoir m'appelle à la poursuite du ravisseur, et je veux partir immédiatement.

Pierre le voyant déterminé, lui dit :

— Je ne m'opposerai pas davantage à votre entreprise, quoique je la regarde comme insensée, et qu'à mon avis, il vaudrait mieux attendre le départ de nos gens. Je demanderai pour vous au facteur en chef, une escorte de quatre hommes et des chevaux; vous battrez la campagne environnante. Mais si vous voulez écouter un bon conseil, vous ne vous éloignerez pas beaucoup du fort.

— Merci! dit Alphonse qui courut faire ses préparatifs de départ.

Le guide s'adressant alors à Robin :

— Vous irez avec votre ami, n'est-ce pas? Veillez alors à ce qu'il ne se hasarde pas dans l'intérieur des terres, et se tienne près du bord de la rivière qui descend du lac de la Pluie. Si votre chasse vous entraîne jusqu'au Ouinipeg, ce qu'à Dieu ne plaise! vous trouverez au poste de la maison Norway un parti de trappeurs, commandé par Poignet-d'Acier. N'oubliez pas de vous présenter à lui. Adieu, maintenant, et bonne chance!

Une demi-heure après la petite troupe, composée de sept individus, quittait le fort Williams, chacun d'eux parfaitement équipé et armé pour une longue route.

Les premières journées furent employées à fouiller le littoral du lac Supérieur.

Ils touchèrent au Grand-Portage de la Montagne sans avoir rien découvert. Au pied de ce portage, formé par une effrayante cataracte de cinquante mètres d'élévation, ils s'arrêtèrent à une station de la compagnie, et apprirent que deux Indiens, dont l'un pouvait bien être une femme déguisée, s'étaient embarqués, la veille, sur un des cours d'eau qui mènent au territoire des Assiniboines.

Aussitôt les chevaux furent abandonnés, Mougenot se procura deux canots d'écorce et on se mit à remonter cet affluent.

La navigation était pleine de difficultés. On partait avant l'aube; on ramait jusqu'à midi, heure à laquelle on abordait pour dîner, puis on se rembarquait et on luttait contre le courant jusqu'au coucher du soleil.

Mougenot se montrait néanmoins insensible aux fatigues et aux

privations. Le premier debout, il était toujours le dernier couché, car une fois à terre, il faisait des perquisitions sur le bord de la rivière dans l'espoir d'obtenir un indice qui le mît sur la piste d'Yureska. Çà et là il recueillait quelques inforr .tions fournies par des trappeurs ou des Indiens, mais elles étaient tellement vagues et incohérentes, qu'elles servaient plutôt à embarrasser son esprit qu'à le guider. Il était certain cependant qu'un canot les précédait d'assez près; souvent, en effet, ils trouvaient au lieu de leur escale des traces de feu récent et même brûlant encore. Mais ils avaient beau accélérer la marche, rogner les quelques heures nécessaires à la réparation de leurs forces, ils ne réussissaient pas à atteindre 'embarcation qui les devançait.

Au bout d'une semaine ils traversèrent le lac des Bois, mieux nommé par les Indiens Pub-be-kwak-wang-gaw-san-gi-e-gun (lac des Collines de Sable), car le bois est clair-semé et rabougri sur ses rives, jonchées de moles arénacés.

Parvenus, quelques jours après, au détroit des Doues, dans le lac Ouinipeg, Alphonse, Alfred et Tête-de-Renard eurent une conférence. Devaient-ils se rendre aux plaines de l'Assiniboine par la rivière Rouge, ou couper transversalement le lac, qui a près de trois cents milles de long, et prendre des informations à la maison Norway, bâtie sur un promontoire à son extrémité supérieure?

Mougenot penchait pour les plaines de l'Assiniboine, où sont campées plusieurs familles indiennes de ce nom; Robin eût préféré pousser tout droit à la maison Norway, car il se rapprochait ainsi du terme de son voyage et se conformait aux instructions de Pierre. Tête-de-Renard hésitait entre les deux routes, quand on signala un grand nombre de canots arrivant de l'est.

— Ce sont sans doute les chasseurs de la colonie Selkirk, dit Alfred, se rappelant les paroles de Pierre.

C'était en effet, la brigade expéditionnaire, qui part bis-annuellement des forts Garry et Stone sur la rivière Rouge pour aller chasser le buffle.

Cette brigade comptait une foule d'individus de races différentes: Indiens, Canadiens, Écossais, Anglais, Bois-brûlés, tous dans la force de l'âge, vigoureux et vaillants.

Un homme la commandait, avec plusieurs sous chefs. A sa pro-

fonde surprise, Alfred Robin reconnut dans cet homme, le Grand-Maître de la loge Canadienne des Fils de la Liberté.

Ce dernier ne parut pas étonné de voir le sculpteur.

— Je vous attendais, lui dit-il affectueusement; je suis heureux de vous trouver en bonne santé. Désormais je serai pour vous le capitaine *Mathieu*, dit Poignet-d'acier, et rien autre chose.

— Ah! je comprends les demi-mots de Pierre, pensa Robin.

— Il confia au capitaine Mathieu le malheur arrivé à Mougenot et la perplexité où ils étaient.

— Cette jeune fille est perdue, dit aussitôt le commandant. Mais il faut laisser à votre ami ses illusions. Il fait mal, suivant moi, celui qui arrache une illusion honnête au cœur d'un homme, car c'est lui enlever une fleur parfumée pour y substituer un vide horrible. Décidez-le à venir avec nous ; je le distrairai si je ne parviens pas à guérir la blessure que lui a causée cette perte. Du reste, il est préférable pour vous de vous diriger vers la Saskatchaouane ; car du poste Assiniboine jusqu'ici, nous n'avons pas rencontré un seul canot; si l'Indien ravisseur n'a pas changé de direction depuis le Grand-Portage de la Montagne, il a dû continuer vers le lac du Caribou, comme vous l'a déclaré la meda au fort Williams.

— Vous allez donc de ce côté? demanda Alfred.

— Oui, et nous avons rendez-vous avec les gens de la station Cumberland sur le lac à l'Esturgeon.

— Si loin?

— Voyage d'une vingtaine de jours ; pas davantage! J'espère qu'il ne vous effraye pas. Quand on a eu le courage de venir de Montréal à ce point et qu'on se propose d'aller jusqu'au fort Vancouver...

— Vous sauriez? s'écria Robin qui devint rouge comme un atocas [1].

— Oui, je sais que vous aimez une belle jeune fille, tyrannisée par ses parents et que vous êtes en train de faire un voyage de deux mille lieues pour l'enlever. Cet acte n'est pas des plus louables. Mais si l'audace, la bravoure, la patience peuvent faire excuser quelque chose, c'est bien çà. Pour moi, Alfred, je vous absous de tout mon cœur.

[1] Fruit assez semblable à la groseille, mais plus gros.

Ces paroles furent prononcées avec un attendrissement qui ne pouvait manquer d'étonner l'artiste. Elles semblaient un oubli de celui qui les avait dites. C'était la deuxième fois que Robin remarquait en lui ces mouvements d'abandon. Il jeta sur le commandant un regard presque interrogateur. Mais celui-ci ne voulut pas y faire attention.

— C'est une affaire arrangée, dit-il avec une brusquerie familière, vous venez avec nous et je vous aiderai à mettre la main sur votre homme.

Alfred transmit à Mougenot la proposition du capitaine Mathieu, en ajoutant qu'il l'avait connu dans le temps, et qu'on pouvait compter sur lui.

Alphonse accepta, plus par lassitude peut-être que par conviction ; il commençait à désespérer. Les fatigues et le chagrin avaient altéré sa constitution. Alfred craignait qu'il ne tombât sérieusement malade.

Ils franchirent en sept jours le Ouinipeg, désagréable masse d'eau qui a cent lieues de long, quinze de large, et qu'on peut considérer comme le centre de l'Amérique septentrionale. Au nord, ses rives sont des falaises de granit et de basalte assez accidentées, mais au sud et à l'ouest, elles sont basses, marécageuses, perdues sous d'interminables forêts de joncs qui nourissent des essaims d'oiseaux aquatiques, depuis le royal cygne-trompette mesurant de quatre à cinq pieds de long, jusqu'au petit canard *dos de toile*, le plus estimé de tous les palmipèdes à cause de la saveur exquise de sa chair.

Le malaise général qu'éprouvait Alphonse Mougenot avait redoublé pendant le trajet, soit à cause de l'espèce de flux et reflux auquel est soumis le Ouinipeg soit à cause des miasmes méphitiques qui se dégagent de son bassin.

A la maison Norway il dut se mettre au lit. Ce fut bien malgré lui, car un Bois-brûlé qu'ils rencontrèrent à ce poste, lui assura avoir vu le Grand-Aigle-Noir et Yureska près du fort Cumberland.

La brigade de Mathieu devait repartir le surlendemain pour rejoindre celle de Cumberland au lac du Cèdre et entrer immédiatement en campagne. Alfred voulut rester à Norway afin de soigner son ami. Mais celui-ci refusa d'y consentir.

— Non, non, lui dit-il, laisse-moi ; suis les chasseurs. Cela vaudra mieux. Marie a besoin du bras d'un ami, tu es assez le

mien pour la secourir si tu le peux. Va sans perdre de temps. Je te retrouverai dans quelques jours à Cumberland.

Le sculpteur se laissa persuader et se remit en route avec le parti de chasseurs ; Tête-de-Renard demeura avec Alphonse pour le servir et le guider quand il serait guéri.

La brigade rencontra les gens de Cumberland vis-à-vis de l'embouchure de la rivière Basquiau. Ils constituaient une immense caravane de plus de cinq cents personnes, menant un grand nombre de chevaux, de chariots, et traînant à leur suite une meute formidable.

La réunion offrait un de ces spectacles frappants qui marquent nos souvenirs d'un sceau indélébile. Il est vraiment beau, a dit un des peintres du Nord-Ouest[1], le chasseur bois-brûlé au milieu de ses grossiers attelages de bœufs, de ses sauvages *ponies*, de ses limiers à la mine de loups. Il y a quelque chose dans son port libre, ferme, hardi, et pourtant d'un abandon gracieux dans la noblesse de sa stature, qui éveille au premier coup d'œil un vif intérêt, une curiosité indicible de connaître son histoire. Cette histoire, on peut la lire sur ses traits bronzés et dans la chevelure flottante qui couvre ses fortes épaules. Sa veste, d'un bleu sombre, pailletée de boutons de cuivre poli ; sa longue écharpe couleur de sang, son petit bonnet moitié tartare, son large pantalon d'elk ou de chevreuil, jusqu'à ses bizarres mocassins, tout en lui respire le sauvage, le merveilleux, le romantique. En effet, telle est la couleur de son histoire. Aucun roman écrit sur les scènes des solitudes de l'ouest et de la vie de chasseur ne peut égaler l'étrangeté de son éphémère odyssée. Les nuances variées de sa complexion, depuis l'ocre de l'Indien avec ses cheveux noirs comme le plumage du corbeau, jusqu'au ton chaud d'un teint blond mordu par le hâle, avec une barbe ardente, tous les contrastes les plus saisissants se rencontrent chez cette race mystérieuse. Avec le sang maternel, elle a hérité de l'amour natif du désert et de la vie aventureuse du sauvage, tandis qu'on peut, avec le sang du père, remonter à ces mœurs demi-sociales qu'elle montre toujours, quoique entièrement bannie

[1] Le Pionnier, sous cette signature, *le Sport*, a publié, l'année dernière, e courte mais admirable relation de la vie du désert américain. Je lui ai emprunté quelques saisissantes images.

de tout contact avec la société éclairée par sa position géographique et lointaine.

Mêlés aux Indiens purs et aux blancs, ils sont encore plus étranges, et l'assemblée d'une grande brigade de chasseurs défie les plus vives couleurs de l'imagination. Leurs charrettes ont la forme des nôtres, mais elles sont en bois. Dans leur construction il n'entre pas un clou, pas un morceau de métal, et les roues sont cerclées avec des bandes de peaux de buffle, appliquées fraîches, qui se contractent en séchant et remplacent très-bien le fer, car ces charrettes sont fortes, durables et résistent à des fardeaux énormes, à des voyages annuels de sept à huit cents lieues.

Mathieu, dit Poignet-d'Acier, fut nommé chef de l'expédition par le vote libre de tous les chasseurs qui, procédant par le suffrage universel à la manière des Indiens, élurent ensuite des capitaines chargés d'agir sous ses ordres.

L'effectif de la bande pouvait être de six cents hommes et d'une centaine de femmes pour dresser les tentes, faire la cuisine et vaquer aux menus travaux du camp.

Suivant l'habitude, les chefs tinrent aussitôt conseil et promulguèrent le règlement suivant :

1° Aucun buffle ne sera poursuivi le dimanche.

2° Personne ne devra s'écarter, s'attarder ou se porter en avant sans permission.

3° Nulle chasse ne commencera avant qu'ordre soit donné par le commandant en chef.

4° Chaque capitaine, avec ses hommes, devra, à tour de rôle, faire patrouille et monter la garde du camp.

5° Pour la première violation de ces lois, le coupable sera privé de sa selle et de sa bride.

6° Pour la seconde, le coupable sera dépouillé de son habit.

7° Pour la troisième, il sera fouetté.

8° Quiconque sera convaincu de vol, même de la valeur d'un nerf de bête, sera amené au milieu du camp, et le crieur appellera trois fois son nom, en ajoutant chaque fois : VOLEUR !

9° La résistance aux ordres du chef pourra être punie de mort.

Si les articles de ce code étaient rigoureux, ils devaient être plus rigoureusement appliqués encore, car sans une discipline sévère, inflexible, il serait impossible, en le conçoit, d'obtenir des chasseurs

du désert la soumission et l'ordre indispensables à la direction d'une pareille multitude d'hommes armés et toujours prêts à céder aux impulsions d'une nature passionnée.

La brigade Mathieu s'ébranla en se dirigeant vers le nord. En tête allaient les éclaireurs et les coureurs des bois, qui ont pour mission d'avertir les chasseurs de l'approche des buffles. On cheminait avec précaution, tantôt sous les sombres arcanes d'une forêt vierge, tantôt à travers des champs de riz sauvages, tantôt dans des marais tourbeux où les chevaux enfonçaient jusqu'aux genoux. Le soir, on faisait généralement halte sur le bord d'un ruisseau, les charrettes rangées en cercle, les brancards en dehors. Dans l'enceinte de ce rempart, des femmes élevaient les tentes, et, à l'intérieur, on allumait de grands feux pour éloigner les carnassiers, et surtout le terrible wolverenne, le tigre du Sahara américain. Des sentinelles étaient aussi postées à l'entour du camp, autant pour en défendre l'accès aux bêtes féroces que pour le tenir à l'abri des surprises des Indiens maraudeurs.

Cette vie nouvelle, brûlante d'émotions, plaisait fort à Alfred Robin, qui, au milieu du mouvement journalier oubliait parfois Alphonse et jusqu'au but de son entreprise.

Une nuit, il fut éveillé par des jappements affreux, auxquels ne tardèrent pas à répondre, comme de sinistres échos, les hennissements et les beuglements des bêtes de somme épouvantées.

— Les loups aboyeurs de la prairie ! s'écria Poignet-d'Acier dont il partageait la tente.

— Est-ce une attaque ? questionna Alfred en se levant.

— Non ; mais ce sont les avant-coureurs des buffles. Bientôt nous commencerons la chasse. Il faut nous apprêter.

Le capitaine Mathieu sortit pour donner des ordres.

Deux heures avant le jour, trois cents hommes, montés sur les meilleurs chevaux et armés de carabines, de pistolets et d'épieux quittèrent le camp, qui fut confié à la garde des piétons et des valétudinaires.

Tous les chiens suivaient les cavaliers.

Au moment où l'aurore teignit de pourpre les hautes herbes de la prairie, un bruit sourd, prolongé et saccadé, comme des décharges successives d'artilleries se fit entendre.

L'air était si pur qu'on distinguait aisément à plusieurs milles

devant soi ; car rien n'est comparable à la profondeur lumineuse du ciel américain par une belle matinée d'été. Les moindres objets se dessinent devant le rayon visuel aussi nettement que s'ils étaient découpés à l'emporte-pièce.

Les sons augmentaient de minute en minute ; ils se détachaient pour ainsi dire. La terre frémissait et une sorte de brouillard follet commençait à monter vers le Nord. Les courriers et les éclaireurs Indiens se replièrent sur le gros des chasseurs en criant :

— *Tahara ! tahara !* (Les buffles ! Voici les buffles.)

Sur l'ordre de Mathieu, la petite armée se déploya lentement en ligne cintrée comme un croissant. Aux cornes du croissant, on distribua les chiens. Puis les chefs se placèrent à quelques pas, en avant de leurs pelotons respectifs ; le commandant général occupant le milieu de la ligne.

Chaque homme inspecta ses armes et prépara ses munitions.

Vers huit heures du matin, le nuage de vapeur montait de plus en plus, semblant rétrécir insensiblement les bornes de l'horizon. Cependant, le tremblement du sol avait cessé. Les chevaux ronflaient et tressautaient entre les jambes des cavaliers ; quelques longs mugissements retentissaient d'intervalle en intervalle ; et des nuées d'oiseaux de proie planaient sur la brigade en déchirant l'air par des cris aigus.

Peu à peu, des taches noires maculèrent la prairie. Elles grossirent à mesure que les chasseurs avançaient dans le plus grand silence. Des panaches, tournoyant comme des frondes, apparurent au-dessus de ces taches. C'étaient les buffles agitant leurs queues pour chasser les taons acharnés à leurs corps.

Une forte odeur de musc les devançait.

Ils s'étaient arrêtés, en escadrons aussi pressés qu'une fourmilière, plus développés que le regard ne pouvait porter. Çà et là, dans cette masse compacte de ruminants, à sa haute stature, dominant les autres, à ses cornes droites et effilées, et surtout à son air superbe, on pouvait reconnaître un taureau, préposé à la garde du troupeau.

Les chiens observaient, en avançant, le même silence que les hommes.

A un demi-mille environ de la gent encornée, le capitaine Mathieu, qui tenait à la main un guidon, éleva ce guidon en l'air.

C'était le signal. Chacun des sous-chefs en fit autant, et les hommes placèrent cinq balles dans leurs bouches, deux de chaque côté des joues, la cinquième entre les dents.

Les chevaux, éperonnés, partirent comme l'éclair, tandis que les chiens, comprenant le mouvement, s'élançaient sur les côtés pour cerner les buffles et leur couper la retraite.

Bientôt ces derniers ébranlèrent la plaine par des mugissements de tonnerre, et, autant par peur que par instinct de résistance, se serrèrent les uns contre les autres pour recevoir la terrible avalanche des chasseurs, que précédait une fusillade incessante dont chaque coup faisait une victime dans ce mur de quadrupèdes. Les carabines étaient rechargées presque aussi vite qu'elles étaient déchargées ; car les chasseurs ne se donnaient pas la peine de bourrer leur arme, mais versaient rapidement dans le canon un peu de poudre, sur laquelle ils crachaient, pour ainsi dire, avec les lèvres, une balle, faisant descendre le tout à la culasse en frappant la crosse de la carabine sur le pommeau de leur selle.

Pour reconnaître le gibier, chaque chasseur dardait sur les pièces qu'il avait abattues, une flèche que terminait une petite flamme et un numéro matricule, sa marque distinctive et celle du peloton auquel il appartenait.

Durant quelques minutes, les buffles atterrés se laissèrent passivement égorger. Mais, quand leurs rangs se furent éclaircis, quand la stupéfaction de la première attaque se fut calmée, ils se raffermirent et se précipitèrent individuellement ou par groupes pour faire face à l'ennemi. Le vacarme était affreux; la confusion inénarrable. Bœufs, hommes, chevaux, chiens, en moins de rien, tout fut confondu dans untourbillon de fumée et de poussière. Les cris les plus épouvantables, les plus stridents, se croisaient, se heurtaient dans ce choc effrayant des forces humaines et animales. Malheur au tireur maladroit, au cavalier inexpérimenté ! Le buffle fonçait sur lui, tête basse, l'œil rouge de fureur, plantait les cornes dans le poitrail de sa monture et les lançait l'un et l'autre à plusieurs mètres de distance.

Il y avait un pêle-mêle général : enivrés par le bruit du combat et l'odeur de la poudre, les hommes frappaient aveuglément et faisaient un effroyable massacre sans s'inquiéter de la rage de leurs adversaires et des blessures souvent mortelles qu'ils en recevaient.

La tombée de la nuit seule mit fin à cette monstrueuse tuerie, où plus de douze cents buffles furent couchés à terre.

Dans la bagarre, Mathieu, malgré une surveillance toute particulière, avait perdu de vue Alfred Robin, et celui-ci, qu'excitait une ardeur bien naturelle, avait oublié les conseils qu'on lui avait donnés. Il s'était témérairement attaqué à un jeune taureau ; l'animal, blessé à l'épaule, s'était à son tour jeté sur le cheval de son agresseur, avec une irrésistible furie et lui avait labouré le flanc.

La douleur fit bondir le cheval ; Alfred perdit la tête et rendit les rênes à la bête, qui prit aussitôt le mors aux dents et partit avec la rapidité de la foudre, sans que son maître pût la retenir.

Après vingt minutes d'une course effrénée, l'un et l'autre roulaient du haut d'un escarpement sur le bord du lac du Caribou.

CHAPITRE VI

SCÈNES DE LA VIE INDIENNE ; UN PRISONNIER BLANC.

Tel que le démon d'une légende allemande, le Grand-Aigle-Noir dévorait l'espace en emportant sa proie.

Quand, affaiblie par la quantité de sang qu'elle avait perdue, Yureska revint à elle, un moment elle put se croire transportée dans le royaume des âmes. N'eût-elle pas eu, comme tous les descendants de la race indienne, une prédisposition au merveilleux, que l'étrangeté de sa situation, la vivacité de la couche d'air qu'elle traversait et les splendeurs du firmament qui se déroulait majestueusement au-dessus de ses yeux, devaient, presque nécessairement, lui faire croire à quelque chose de surnaturel.

Ses paupières, après s'être un instant ouvertes, se refermèrent.

Yureska cherchait à recueillir les derniers souvenirs de ce qui avait été, pensait-elle, sa vie terrestre.

Peu à peu, l'étourdissement de ses facultés cessa ; sa mémoire s'éclaircit ; elle se rappela le village de Lorette, Alphonse, son cher amant, leur voyage, le fort Williams et les odieuses tentatives de Baptiste. Mais là s'arrêtait le fil conducteur de son esprit. Qu'était-il arrivé ?

La jeune fille rouvrit les yeux. A la faveur d'un rayon de lune, elle put voir qu'elle était entraînée avec une rapidité vertigineuse, dans une campagne sans limites. Mais où? par qui? pourquoi? Problèmes insolubles!

Une cuisante douleur à la tête la rendit à demi à la réalité. Elle fit un mouvement, aussitôt comprimé par une étreinte de fer.

— Je souffre, murmura Marie en français.

— Que dis-tu, ma sœur? demanda-t-on en algonquin, langue que parlent la plupart des tribus indiennes comprises entre le lac Supérieur, la baie d'Hudson, le lac de l'Esclave et les montagnes Rocheuses.

L'accent de la voix était dur, étranger. Yureska tressaillit, mais ne répondit pas.

L'idée qu'elle avait quitté notre monde reprenait de l'empire sur son cerveau, quand une violente secousse accompagnée d'une chute plus violente encore la ramena complétement sur cette terre.

C'était le cheval de l'Assiniboine qui, épuisé par la course qu'il avait fournie, venait tout à coup de s'abattre. Son maître n'essaya point de le relever; mais il saisit Yureska dans ses bras et la transporta à une hutte de branchages, dont un menu filet de fumée révélait la présence à une faible distance.

Quatre Indiens occupaient cette cabane.

Un coup d'œil du chef Assiniboine suffit pour les faire sortir. Le Grand-Aigle-Noir déposa alors Yureska sur une couche de mousse et de sapinette, puis il alluma une torche de résine et se rapprocha de la jeune fille, qui le considérait avec une muette surprise.

— J'ai sauvé la vie à ma sœur, la Rose parfumée des prairies, dit-il en se baissant pour examiner la blessure qu'elle avait au front.

— Qui es-tu? et que me veux-tu? s'enquit alors Marie dans le dialecte empoyé par l'Assiniboine.

— Je suis un grand chef, plus redouté de toute la famille indienne que le carcajou ne l'est des animaux de la forêt. J'ai pris à mes ennemis, les visages-pâles, les Knisteneaux et les Corbeaux, autant de chevelures que j'ai voulu. On me nomme le Grand-Aigle-Noir. Les gens qui sont ici m'obéissent. Je leur ai commandé d'enlever aux blancs les chevaux et les pelleteries qu'ils pourraient leur prendre. Ils ont fait maintenant assez de butin; nous allons retour-

ner à nos loges, où tu occuperas, parmi mes femmes, la place d'honneur dans mon wigwam.

Ces explications furent données avec l'orgueilleuse emphase que le sauvage déploie dans ses moindres actes.

Yureska ne savait que répondre. Sa condition ne lui permettait, du reste, guère d'observation. Elle était à la merci de l'Assiniboine, et connaissait trop bien par instinct et par ouï-dire les mœurs de la race qui lui avait donné le jour, pour essayer une résistance ouverte. Il valait mieux s'informer du lieu où elle était et attendre du temps l'occasion de déjouer les projets du Grand-Aigle-Noir; car en supposant qu'elle eût pu les combattre, sa blessure l'en empêchait en ce moment. Aussi, après une minute de réflexion, et tandis qu'il pansait sa plaie avec des herbes aromatiques, Yureska le questionna adroitement et apprit le meurtre de Baptiste et l'enlèvement dont elle était la victime.

— Dors à présent, ma sœur, car nous lèverons le camp dès l'aurore, dit l'Indien quand il eut achevé son pansement, avec toute la dextérité d'un praticien consommé.

Mais Yureska était trop agitée pour s'abandonner au repos. Elle passa le reste de la nuit à méditer une évasion.

Le lendemain, le Grand-Aigle-Noir et ses hommes se mirent en route, emmenant une quarantaine de chevaux, attachés par leur longe à la queue les uns des autres, et dont quelques-uns étaient chargés de paquets de pelleteries dérobés comme eux.

Prenant la soumission apparente d'Yureska pour un acquiescement, le chef assiniboine la plaça sur un cheval à côté de lui et passa une partie de la journée à lui parler de son amour et du bonheur dont elle jouirait dans son wigwam.

— L'abondance y régnera toujours, vois-tu? Rose des prairies, lui disait-il, je suis un chasseur habile. Les plus belles peaux de vison et de renard argenté, tu les auras pour faire tes tuniques et je te donnerai autant de wampums que tu en pourras souhaiter pour les broder et te fabriquer des colliers!

L'amoureux Assiniboine perdait son temps et ses fleurs d'éloquence, mais Yureska le laissait complaisamment parler; elle semblait même l'écouter avec plaisir, car la dissimulation seule pouvait la sauver.

La troupe ne longeait pas le bord du lac, de peur de rencontrer

des partis de trappeurs qui lui eussent fait payer chèrement le vol des chevaux ; elle suivait une lisière de bois à une dizaine de milles à l'intérieur des terres.

Sur le soir, les Indiens entrèrent dans une grande plaine marécageuse, entre-coupée de bouquets de saules et de peupliers blancs. Un large ruisseau serpentait au milieu de la plaine que paraissait envelopper une profonde forêt.

Yureska pensa que l'endroit était propice à une évasion. Qu'elle parvînt à franchir le ruisseau, gagner la forêt, et elle aurait chance d'échapper à son persécuteur, car, aidée par la nuit qui approchait, elle réussirait peut-être à se cacher dans le fourré et atteindre ensuite les rives du lac Supérieur où les Indiens n'oseraient probablement pas la suivre.

La jeune fille montait parfaitement à cheval. Elle avait reconnu que le sien était vif, plein de feu. Elle résolut de risquer l'aventure.

Profitant donc d'un instant où le Grand-Aigle-Noir avait les yeux détournés, Yureska piqua son *pony* qui se précipita à toute vitesse vers le ruisseau. Mais la pauvre fille n'avait pas songé que e sol était aqueux et mouvant. Les jambes de sa monture s'empêtrèrent bientôt dans ce terrain marneux, adhérent comme de la glu. Et l'animal haletant, s'arrêta, incapable d'avancer ou de reculer.

Yureska était si désolée d'avoir manqué son coup que, si elle avait eu une arme, elle s'en serait indubitablement frappée.

Tout en riant de sa mésaventure, les Indiens se mirent en devoir de la dégager, ce qui n'était pas chose aisée, car son cheval avait enfoncé jusqu'au poitrail, et le terrain était si mou qu'il cédait à la moindre pression. Quiconque eût voulu arracher la jeune fille à cette position critique se serait abîmé, perdu. Il fallut abattre quelques arbres et les jeter en travers du marais pour aller la délivrer. Quant au pony, il était impossible de le tirer du bourbier. On l'abandonna à son malheureux sort.

— Tu vois, ma sœur, lui dit le Grand-Aigle-Noir, enchanté du dépit qu'elle éprouvait, tu vois que les Manitous me protégent et qu'ils t'ont destinée à faire l'ornement de ma demeure.

Néanmoins, pour assurer plus efficacement sans doute cette protection de ses dieux, le chef fit attacher les poignets de la captive et décida qu'on camperait à une portée de fusil de cet endroit.

Les premières ombres de la nuit s'épandaient sur la campagne;

Marie contemplait tristement le coucher de la nature, et les Indiens pétunaient autour du feu, quand un hurlement farouche s'éleva du sein de la forêt.

— Les loups ! dit un des Peaux-rouges.

— Taisez-vous ! fit le chef à ses hommes.

Il s'étendit tout de son long, colla son oreille contre la terre et écouta.

Un second hurlement retentit. Il était plus rapproché que le premier.

— Ce sont les loups, murmura l'Indien qui avait déjà parlé.

Le cri lugubre d'un hibou sembla répondre aux hurlements.

— Vous voyez bien que ce ne sont pas les loups ! dit le Grand-Aigle-Noir, en se relevant. Si ça avait été les loups, nos chevaux se seraient remués ; ils auraient henni, tandis qu'ils n'ont pas bougé. Ce sont ces lâches d'Ojibbeways. Ils nous ont suivis...

Une grêle de flèches, accompagnée du terrible *houp* de guerre, coupa la parole au chef, qui saisit rapidement Yureska par la taille, se jeta avec elle sur un cheval et s'élança vers l'orée de la forêt.

Vingt-cinq ou trente Indiens firent en même temps leur apparition dans la clairière.

Ils s'emparèrent des compagnons du Grand-Aigle et des chevaux qu'ils conduisaient ; puis la bande se divisa et une partie se lança à la poursuite du chef.

Grâces aux ténèbres et à l'avance qu'il avait sur eux, celui-ci put leur échapper toute la nuit. Yureska ne chercha point à le gêner dans sa fuite ; car elle présumait, avec raison, que si elle passait aux mains des Ojibbeways, elle tomberait de mal en pis. Par fierté de caractère, le Grand-Aigle-Noir ne la violentait pas ; les autres n'auraient pas manqué de lui faire subir d'odieuses brutalités. Le lendemain matin, espérant que la poursuite avait cessé ou s'était égarée, l'Assiniboine et sa prisonnière prirent quelques heures de repos. Mais aussitôt qu'il fit grand jour, l'Aigle-Noir déchira en morceaux son capot de daim, et attacha ces morceaux aux pieds de son cheval pour que l'empreinte trompât l'œil des ennemis.

Il avait délié Yureska, en lui faisant promettre qu'elle n'essayerait plus de se soustraire à sa puissance et en la menaçant de mort si elle manquait à ce serment.

La jeune fille monta en croupe derrière lui, et ils chevauchèrent du côté du Grand-Portage. C'était la meilleure voie pour éviter les Ojibbeways; et maintenant qu'il n'avait plus avec lui sa bande de chevaux volés, le Grand-Aigle-Noir appréhendait moins de rencontrer les visages pâles, quoiqu'il les craignît cependant encore à cause de la Huronne.

Ils n'avaient rien mangé depuis la veille; mais le désir d'échapper aux ennemis leur avait ôté l'appétit. Cependant, vers le milieu de la journée, les aiguillons de la faim se firent sentir. Les deux cavaliers descendirent de cheval pour chercher quelques fruits nourrissants. Mais la saison n'était pas assez avancée et aucune baie n'était mûre. Ils durent se contenter de quelques épis verts de zizania ou riz sauvage et de l'herbe appelée par les Indiens tige à flûte, parce qu'elle est creuse et qu'ils s'en servent pour fabriquer leurs instruments de musique. Ses jeunes pousses et ses racines forment un aliment substantiel, dont les Peaux-rouges sont très-friands.

Pendant que nos fugitifs faisaient un sobre repas, leur cheval se reposait dans la rizière, dont les hautes touffes le recouvraient entièrement.

Ils n'osaient allumer du feu, dans la crainte d'attirer l'attention des poursuivants. Cette précaution n'était pas inutile; car, tandis qu'ils mangeaient, les Ojibbeways passèrent à quelques pas d'eux. A l'extrémité de quatre perches, à chacune desquelles on avait fixé un petit cercle de bois, ils portaient attachées les chevelures des infortunés compagnons du Grand-Aigle-Noir. Ce sanglant trophée disait assez le destin qu'ils réservaient au chef assiniboine, si jamais ils le rattrapaient.

— Les vils assassins! dit-il, à cette vue; ils s'abattent vingt sur un seul, comme des loups poltrons sur un corps mort. Mais je me vengerai; j'irai jusque dans leurs cabanes, je leur reprendrai ces chevelures, et j'emmènerai leurs femmes et leurs enfants en captivité, après avoir massacré tous leurs guerriers.

Comme le chef proférait ces mots à voix basse, en surveillant le défilé rapide des Ojibbeways, près de la rivière, son cheval exhala soudain un long hennissement qui fit aussitôt retourner les ennemis.

Ils s'arrêtèrent et apprêtèrent leur armes.

Quelques-uns d'entre eux, munis de carabines achetées ou sous-

traites, aux agents de la Compagnie de la baie d'Hudson, mirent pied à terre et pénétrèrent avec précaution dans le champ de riz où bondissait le cheval du Grand-Aigle-Noir, qui flairait les juments des Ojibbeways.

Heureusement, l'Assiniboine l'avait dessellé pour le laisser paître et avait caché ses harnais dans des buissons. Lui-même, un fusil double aux mains, guettait tous les mouvements de ses adversaires. Agenouillée derrière lui, Yureska attendait, anxieuse, le résultat de leurs recherches. Elles ne furent pas longues. Les Ojibbeways se contentèrent de s'emparer du cheval et poursuivirent leur route.

— Partons, dit la Huronne, dès qu'ils se furent éloignés.

— Non, répondit le chef; les loups-cerviers rôdent encore dans les environs. C'est un piége qu'ils nous ont tendu, mais le Grand-Aigle-Noir ne se laisse pas prendre comme un oisillon imprudent.

L'Assiniboine prévoyait juste. Au bout d'une heure, trois Ojibbeways se remontrèrent au détour d'une éminence située au nord de la rizière.

Ils étaient à cheval et étudiaient attentivement, du regard, le terrain qui ondulait devant eux.

— Ne bouge pas, ma sœur, dit l'Aigle-Noir, en ajustant un des cavaliers.

— Quoi ! tu le tuerais ! dit involontairement Marie.

L'Indien se prit à rire d'un rire muet.

Les cavaliers marchaient doucement en redoublant de circonspection.

Soudain, deux coups de feu résonnèrent simultanément et deux Ojibbeways roulèrent sur le sol. Le troisième tourna bride et s'enfuit.

— Vite! vite, ma sœur ! saute sur un cheval et filons ! s'écria le Grand-Aigle-Noir qui venait de tirer ses deux coups de fusils.

Yureska ne se le fit pas répéter. Avec la souplesse d'une jeune panthère, elle s'élança sur un des chevaux; l'Assiniboine enfourcha l'autre et ils partirent à fond de train. Une troupe de Peaux-rouges ne tarda pas à voler sur la trace des fuyards ; mais, comme ils se dirigeaient vers les postes des blancs, les Ojibbeways se relâchèrent insensiblement de leur poursuite et finirent par y renoncer.

Une fois sur la route ordinaire des trappeurs, près du lac Supérieur,

le chef et sa captive ne furent plus inquiétés. Le premier ne parcourait cependant cette route qu'avec répugnance. Pour rassurer la jeune fille, il lui dit qu'il la reconduisait au fort Williams. Yureska se défiait bien de l'Indien ; mais, n'ayant aucune connaissance des régions où ils se trouvaient, elle ne pouvait raisonnablement tenter de le quitter. Où était-elle ? Où serait-elle allée ? Elle entretenait un secret espoir de se croiser avec quelques chasseurs de la Compagnie. Mais cet espoir fut déçu. Une nuit, l'Assiniboine la fit embarquer dans un canot d'écorce et, depuis ce moment, ils tournèrent le dos au lac Supérieur. Yureska n'était pas assez ignorante pour ne point s'en apercevoir. Elle en fit la remarque au chef, qui répliqua d'une manière évasive, et lui ordonna péremptoirement de céder à sa volonté. Yureska fléchit naturellement. N'était-elle pas au pouvoir de l'Indien ? Du reste, il la traitait avec douceur, et même avec une déférence que n'ont point, d'ordinaire, les siens pour les femmes. Ils vivaient de gibier aquatique, de poisson et d'œufs qu'ils trouvaient dans les nombreuses îles semées sur leur route.

Dans l'une de ces îles, au pied du portage du Rat, embouchure de la rivière Ouinipeg, dans le lac des Bois, Yureska sauva la vie du Grand-Aigle-Noir.

Voulant pêcher, l'Assiniboine avait barré la tête d'une cascade d'un petit cours d'eau, et avait planté, au bas, une grande quantité de pieux derrière lesquels il avait tressé une claire-voie d'osier, en creusant une fosse au bas de la claire-voie. Il ouvrit ensuite le barrage ; l'eau se précipita du faîte de la chute sur l'estacade, et s'écoula dans la fosse. Les poissons qui descendirent avec le flot furent retenus par la claire-voie, et l'Indien eut bientôt fait une pêche abondante.

Pendant ce temps, Marie recueillait des baies pour assaisonner le poisson. La chaleur était accablante. L'Aigle-Noir s'étendit sous un merisier pour s'y reposer. Pendant qu'il sommeillait, un hideux reptile se dressa dans l'herbe, en s'approchant de lui. Il avait la grosseur du bras, cinq ou six pieds de long, un corps flexible, cuirassé d'écailles jaunâtres qui luisaient comme des pierreries aux rayons du soleil. Par moment, il s'arrêtait, tendait au vent sa gueule enflammée, puis l'abaissait et touchait légèrement de la langue les feuilles et les herbes, comme s'il eût été à la quête d'une

piste ; puis il sifflait et recommençait à glisser silencieusement en raccourcissant de plus en plus l'intervalle qui le séparait du dormeur.

Ses petits yeux brillaient de l'éclat des diamants.

Déjà il n'était plus qu'à deux pas de l'Indien, et se hissait sur sa queue pour s'élancer sur lui, quand un cri perçant réveilla ce dernier et, en même temps, le monstre retombait sur le gazon, partagé en deux tronçons.

— Merci, ma sœur ; le Grand-Aigle-Noir n'oubliera jamais ce que tu viens de faire pour lui, dit à Marie l'Assiniboine en lui tendant la main.

La jeune fille, encore tremblante de son action, regardait tour à tour et l'affreux animal qui se tordait dans les convulsions de l'agonie, et la hachette avec laquelle elle lui avait tranché le corps. Et, pourtant, elle ne savait pas que cet animal était le terrible serpent à sonnettes, le plus dangereux des reptiles de l'Amérique septentrionale.

Yureska avait réellement sauvé la vie à l'homme qu'elle détestait le plus au monde. Il lui renouvela ses protestations de reconnaissance. Mais lorsqu'elle lui parla de la ramener au fort Williams, il fronça les sourcils, et la jeune fille vit bien qu'il refuserait toujours de se séparer d'elle. C'est que le Grand-Aigle-Noir était sérieusement épris de sa belle captive, et qu'il avait résolu de l'épouser aussitôt qu'il serait rentré dans son village. En vain, Yureska lui aurait-elle dit qu'elle en aimait un autre : par vanité, il ne l'aurait pas crue ; en vertu de sa supériorité masculine, il ne l'aurait pas écoutée.

Ils poursuivaient leur navigation vers le Saskatchaouane, où ils entrèrent à la fin de juin. Quittant alors leur route fluviale, ils s'enfoncèrent dans les terres vers le nord.

Un matin, ils découvrirent un monticule, sur lequel s'élevaient des constructions étranges. C'étaient des échafaudages faits avec quatre pieux fichés en terre et recouverts d'une claie chargée de corps et de divers objets.

Ce monticule était un cimetière indien. Le Grand-Aigle-Noir, qui avait tué un daim la veille, déposa, suivant l'habitude, les meilleurs parties du gibier sur un des monuments où gisait le squelette d'un de ses *patras* ou ancêtres.

Ce pieux devoir rempli, le Peau-rouge dit à Yureska :

— Notre voyage est terminé. Tout près d'ici est mon wigwam. Tiens, voici une de mes squaws qui s'avance.

En effet, une jeune Indienne arrivait près d'eux. Elle pliait sous le poids d'un *tikkinago*, sorte de berceau plat, curieusement décoré de peintures et de verroteries qui, retenu au front par un *apekum*, courroie de cuir, sert aux mères à porter leurs enfants jusqu'à l'âge de deux et trois ans. Le tikkinago est une planche de bois léger avec un rebord inférieur et supérieur. L'enfant est placé entre les rebords et maintenu solidement par une couverture et un bandage de drap. L'orgueil des Indiennes est de garnir cette bande de rubans et de broderies. Du rebord supérieur, pend un joujou brillant pour attirer l'attention du marmot. Entre les talons des filles, on met de la mousse de façon à faire prendre aux pieds une position rentrée. Entre les talons des mâles, la mousse est ajustée pour déterminer une position parfaitement droite des pieds.

Le berceau ne quitte jamais la mère. Elle le porte partout où elle va, le dépose à côté d'elle quand elle s'arrête et le reprend dès qu'elle repart.

— Tu ne diras point à cette squaw que tu es une vierge, dit encore le Grand-Aigle-Noir à Yureska, qui n'avait pas repris les habits de son sexe.

Elle fit un signe d'assentiment.

La femme du chef s'était tout à fait approchée et comblait son époux de respectueuses tendresses, auxquelles il répondait d'un air froid et distrait.

L'Indienne jeta sur Yureska un regard inquisiteur aiguisé par la défiance. Malgré le déguisement de la jeune fille, elle pressentait déjà une rivale. L'œil d'une femme qui aime un homme est la plus pénétrante de toutes les polices.

Le retour du chef dans le village assiniboine fut salué par des fêtes qui durèrent plusieurs jours. Il présenta Yureska comme un jeune Dacotas qui s'était égaré en se rendant au fort Carleton. Les Assiniboines firent bon accueil à leur hôte et lui donnèrent une cabane semblable aux leurs, qui étaient faites d'écorces de bouleaux, en forme de ruche.

Ensuite, le Grand-Aigle-Noir rassembla le conseil des chefs, ra-

conta l'insuccès de son expédition, et une chasse au daim fut décidée.

Cent guerriers furent choisis pour y prendre part.

Les sorciers consultèrent le vol des oiseaux et le déclarèrent favorable.

Avant de s'éloigner, le Grand-Aigle-Noir les ayant réunis sur les bords de la rivière du Caribou, chanta la chanson de chasse en s'accompagnant d'un tambourin formé avec un cercle recouvert de peaux d'elk, entre lesquelles on avait mis cinq ou six galets :

« O mes amis, assis autour de moi, je donne maintenant mon attention au métaï.

» Qui fait couler cette rivière? C'est l'Esprit; il fait couler cette rivière.

» Examinez-moi bien, mes amis ; examinez-moi et comprenez que nous sommes compagnons.

» Qui a fait marcher le peuple? Un oiseau a fait marcher le peuple.

» Je vais me mettre en marche, et si j'aperçois quelque animal, je tirerai sur lui.

» Je frappe ton cœur, j'atteins ton cœur ; ô animal, c'est ton cœur que j'atteints, c'est ton cœur.

» Je me rends semblable au feu.

» Je puis attirer l'eau d'en haut, d'en bas et d'autour de moi.

» Je peux rendre semblable aux morts ; je l'ai fait pour un homme.

» Je peux rendre semblable aux morts ; je l'ai fait pour une femme.

» Je peux rendre semblable aux morts ; je l'ai fait pour un enfant.

» Tel que je suis, mes amis, tout animal ; tout animal je le frappe juste, mes amis. »

Les chasseurs écoutèrent en silence l'hymne cynégétique. Ils partirent les uns à cheval, les autres à pied, armés de lances, d'épieux, d'arcs, de flèches et de quelques carabines. Leur cantonnement était si proche des territoires giboyeux que, le jour même, ils dépistèrent un troupeau de daims.

Alors, dans une clairière du bois, ils entourèrent, une immense surface, avec des piquets en forme de nasse, devant une

fuite où les animaux avaient coutume de passer. Puis la troupe se dispersa dans la forêt en battant le fourré et poussant de grands cris. Les daims effrayés se jetèrent dans l'enceinte clôturée dont l'ouverture fut aussitôt fermée et où les Assiniboines les assommèrent facilement.

La nuit venue, les Indiens campèrent sur le théâtre de leurs exploits et se livrèrent à un copieux banquet avec la chair et la graisse de leurs victimes.

Au festin, succédèrent les chants et les jeux.

Pendant qu'ils s'abandonnaient à ces tumultueux plaisirs, deux des leurs qu'ils avaient détachés à la découverte d'une nouvelle proie à chasser le lendemain, rentrèrent au camp en criant :

— Un visage pâle! un visage pâle!

Et ils montraient un prisonnier qu'ils avaient fait dans leur excursion.

CHAPITRE VII

OU LE LECTEUR EST TRANSPORTÉ DANS UN OSSUAIRE ET UN COLISÉE DE NOUVELLE ESPÈCE, ET OU IL RETROUVE DEUX AMIS RÉUNIS.

Alfred Robin avait été un moment étourdi par sa chute. La fraîcheur du soir le ranima bientôt. Il se leva, secoua ses membres pour s'assurer qu'il n'était pas blessé et examina son cheval, qui soufflait bruyamment à côté de lui.

L'animal s'était cassé la jambe en tombant : il n'y avait plus de service à en attendre.

Cette découverte plongea Robin dans une vive perplexité. Il ne savait où il était, quel parti prendre? Sa course l'avait porté à plusieurs milles des chasseurs, dans une direction qui lui était complétement inconnue. Par quelle voie revenir sur ses pas, rejoindre la brigade?

Alfred s'assit près de son malheureux coursier.

Le soleil, tel qu'un immense brasier allumé à l'occident, colorait de rouge les grandes herbes de la prairie et les ondes paisibles du lac du Caribou, qui se déployait aux pieds du jeune homme. Une folle brise, tout imprégnée des âcres senteurs du foin, courait dans l'air, dont les échos redisaient les chants du rossignol américain. Cette brise chassait, éparpillait devant elle des milliers d'insectes

ailés, tournoyant au-dessus du lac en bataillons épais, et que poursuivaient de leurs sauts répétés les poissons blancs et les *dorés*, aux écailles scintillantes comme la poudre de rubis.

Tandis que notre jeune homme réfléchissait à ce qu'il devait faire, un cerf de haute taille, porteur d'un bois magnifique, s'approcha légèrement du lac, souffla sur l'eau afin de l'éclaircir, et se mit à boire, en relevant de temps en temps la tête, pour lâcher un bramement de plaisir.

C'était le wapïti, connu des trappeurs du Nord-Ouest sous le nom de daim rouge.

Alfred, le trouvant à portée, l'ajusta et fit feu. La pauvre bête s'affaissa sur les genoux en exhalant un cri plaintif, et roula, morte, sur le sable de la grève.

Ce gibier rappela à Robin qu'il n'avait rien pris depuis le matin, et que la faim est une créancière impitoyable. Taillant donc, tant bien que mal, avec son couteau de chasse, une tranche dans un cuissot du wapïti, il alluma du feu avec une bourre enflammée et des branches sèches, et fit cuire sa venaison.

Son estomac restauré, Alfred se remit à songer à sa situation.

Le soleil s'était couché; une gaze transparente flottait sur le lac; la profondeur du ciel augmentait; les demi-teintes du crépuscule commençaient à estomper les objets, et des milliers de lucioles diamantaient l'atmosphère et la plaine.

On ne pouvait guère se mettre en route à pareille heure. Alfred résolut de camper sur le bord du lac. Cependant, avant de se coucher, il pensa à son cheval, et, quoiqu'il n'eût aucun espoir de l'utiliser jamais, il lui apporta de l'eau dans son chapeau, et déposa près de sa bouche du gazon frais cueilli le long du rivage.

Ensuite, Robin choisit une place derrière une roche, se fit un lit de mousse, renouvela l'amorce de sa carabine et de ses pistolets, qu'il plaça à sa droite, et s'étendit pour dormir. Il reposait depuis une heure à peine, quand des sons perçants le réveillèrent. Se levant en sursant, il saisit ses armes. Une bande d'animaux, aux yeux brillants comme des charbons embrasés, l'entouraient. Alfred reconnut tout de suite en eux les *coyottes* ou loups des prairies. Ils avaient été attirés par le cheval blessé et le cadavre du daim. On les voyait galoper dans la nuit comme une légion de noirs démons. Et leurs

jappemens réitérés, mêlés aux hénissements d'angoisses du cheval, que déjà ils déchiraient de leurs dents, remplissaient l'espace d'une horrible cacophonie.

Robin était brave; en maintes occasions il avait fait bon marché de sa vie. Pourtant, à cette vue, il sentit un frisson glacial glisser dans ses artères, une moiteur froide baigna ses tempes; en un mot il eut peur. Quelque peu de prix que l'homme attache à l'existence, il est certains aspects de la mort qui l'épouvantent.

L'effroi du chasseur ne fut heureusement pas long. Il avait un de ces tempéraments esclaves de la volonté morale que possèdent les hommes forts. D'un coup d'œil, Alfred embrassa la situation. Faire face aux loups eût été folie. Robin en eût-il tué cinq ou six avec ses armes que son danger n'aurait pas diminué. Fuir au milieu d'eux n'était pas possible. Il n'y avait qu'un moyen de leur échapper : c'était de se jeter dans le lac et de tâcher de gagner une île qui apparaissait à un demi-mille environ de la rive. Les loups ont une aversion prononcée pour l'eau; et, à moins d'y être obligés, il est rare qu'ils traversent une rivière. Alfred ne balança pas, et, passant rapidement sa carabine sur son épaule, ses pistolets à sa ceinture, il entra dans le lac avant que les carnassiers ne l'eussent aperçu.

Par bonheur, l'eau était assez basse, et Robin put aborder à l'île en marchant sur le lit du lac; car, quoique excellent nageur, l'idée que, s'il fallait se mettre à la nage sa poudre serait avariée, le contrariait sérieusement.

Il passa le reste de la nuit à surveiller ses terribles ennemis, dont il entendait distinctement les aboiements, du lieu où il faisait sentinelle. Il craignait, qu'après avoir dévoré les deux quadrupèdes, il ne leur prit fantaisie de venir le poursuivre dans son refuge; mais il n'en firent rien, et disparurent avec les premières lueurs de l'aurore.

Voyant qu'ils étaient partis, Alfred revint sur la terre ferme et tâcha de s'orienter. Pendant quelques jours, il erra tristement dans la prairie sans pouvoir découvrir une piste. Avec sa carabine, il pourvoyait abondamment à sa subsistance. Mais ses munitions s'épuisaient, et le moment approchait où, à moins d'un secours providentiel, elles lui manqueraient complétement.

Un soir, comme il se couchait sur les premières branches d'un

gros arbre, pour être à l'abri des bêtes fauves, il lui sembla percevoir l'écho de détonations lointaines d'armes à feu.

Alfred écouta attentivement pour bien préciser le lieu d'où venaient les sons. Il espérait qu'ils étaient produits par la brigade de chasseurs à laquelle il appartenait, et, le lendemain, il partit aussitôt que l'aube parut, en se dirigeant vers l'endroit où il lui semblait qu'on avait tiré des coups de fusil la veille.

La contrée était montueuse et accidentée. En parvenant au sommet d'une éminence, Alfred fut tout à coup frappé par un spectacle unique. Au bas de l'éminence, une plaine d'un mille de diamètre s'arrondissait comme un vaste bassin. Elle était jonchée de squelettes énormes et d'ossements dont les lignes sèches et anguleuses, les surfaces d'un blanc mat tranchaient hardiment sur le vert foncé d'une végétation luxuriante. Au centre de cet ossuaire, se dressait une haute colonne, monument funèbre érigé avec des crânes de bisons. Elle était là pour rappeler la victoire de l'homme sur les fauves.

Mais ce cimetière remontait à des années, sans doute, car l'herbe avait insolemment poussé dans les carcasses, et des buissons de framboisiers et d'amélanchiers y avaient même planté leurs racines.

— La mort, c'est le commencement de la fin ; rien ne s'éteint ici-bas et tout se succède, murmura Alfred en découvrant ce prodigieux entassement de restes animaux.

Ce n'était pas, toutefois, l'heure des longues méditations philosophiques. Robin continua à suivre la cime des collines dans une direction orientale.

Ses pas avaient maintenant un but. Aussi marchait-il avec plus d'assurance et de célérité que les jours précédents. Si, en effet, rien ne décourage autant un homme que l'absence d'un point sur lequel il puisse fixer ses regards, rien ne relève son moral abattu comme la découverte de ce point, si imperceptible que soit d'ailleurs le rayon lumineux qui le lui fasse entrevoir.

Alfred Robin avançait donc rapidement et presque gaiement, persuadé de rejoindre bientôt les trappeurs, et surtout le capitaine Mathieu, pour qui il éprouvait une irrésistible sympathie.

Le terrain s'exhaussait de plus en plus vers l'est, où un pic de granit fermait l'horizon.

En en approchant, l'artiste fut frappé par des clameurs stridentes. Au-dessus du pic, il distinguait de grands oiseaux de proie, qui planaient en décrivant de grands cercles concentriques, fondaient comme la foudre derrière la montagne ou s'élevaient perpendiculairement jusqu'aux cieux. Ils étaient si nombreux que, parfois, le soleil en était obscurci. Alfred gravit le pic, curieux de savoir ce qui attirait cette nuée de volatiles. L'ascension présentait des difficultés. Mais, en s'aidant des buissons et des anfractuosités de la roche, l'aventurier réussit, après deux heures d'un pénible exercice, à atteindre une plate-forme qui commandait une vue des plus étendues.

Le tableau du champ mortuaire devant lequel Alfred s'était arrêté naguère, si grandiose cependant, était insignifiant en présence de celui qui s'étala subitement sous les regards du voyageur. La plume est sèche, le pinceau sans couleur pour reproduire de pareilles images, fréquentes pourtant sur le territoire de la baie d'Hudson. Figurez-vous une vallée profonde, bastionnée de falaises inaccessibles, déchirée par un ruisseau torrentueux, dont les eaux fougueuses écument en rugissant aux flancs des rochers qui la surplombent ; remplissez le vallon d'un amas monstrueux de bœufs sauvages inanimés, écorchés, à demi dépécés, dont des centaines de loups, de carnivores de la terre et de l'air, lacèrent les carcasses rouges et palpitantes ; « voyez s'agiter et battre des ailes sur ces monceaux de chairs sanglantes l'oiseau des grandes curées, le vautour à la tête chauve, à l'œil farouche, au bec recourbé plus tranchant que l'acier, aux grosses pattes jaunes armées de griffes non moins acérées que le bec ; voyez-le disputer ardemment, victorieusement sa proie aux plus féroces quadrupèdes de la forêt, comme s'il était le Génie souverain en l'honneur de qui a été immolée cette colossale hécatombe; voyez tout cela sans frémir, sans fermer les yeux, si vous le pouvez ; et puis, entendez, si vous l'osez, les croassements, les cris de toute espèce, de toute note, le cliquetis des dents qui broient les os, les vociférations sans nom, les rauquements horripilants qui jaillissent de cette arène immense, où une partie de la création animale vivante festine sur une partie de cette création morte ; imaginez les combats des terribles convives, leur ivresse, leur rage, leur agonie, leur exaltation, et vous n'aurez qu'une pâle idée de la représentation dont notre héros devint tout à coup le spectateur.

Elle n'est cependant, je le répète, point rare dans le Nord-Ouest et suit immédiatement tout *carnage*[1] de buffles.

Les chasseurs, après avoir massacré un troupeau, enlèvent aux bisons leur peau, leur langue, leurs bosses, leurs cornes et quelques quartiers de viande. Le reste est abandonné aux fauves, qui n'attendent pas toujours le départ des hommes pour se précipiter sur les cadavres et commencer leur banquet.

Souvent même, il est nécessaire d'en tuer un grand nombre pour pouvoir *dresser* les buffles, c'est-à-dire les dépouiller des parties dont on a besoin.

Alfred ne s'attendait pas à rencontrer un aussi hideux théâtre de tuerie et de bataille. Il resta quelques minutes interdit, contemplant avec stupeur le drame sanglant qui se jouait sous ses pieds. Combien incolores, éloignées de l'original étaient les descriptions qu'il en avait lues à Québec ! Comme la nature était plus âpre dans ses tons, plus invraisemblable dans ses traits, que les récits des voyageurs, les conceptions les plus téméraires de l'esprit humain.

A un mille de ce colisée naturel, et au delà d'une lisière de merisiers, qu'arrosait le torrent, Robin aperçut un camp, entouré de charrettes, et au milieu duquel des groupes d'hommes et de femmes paraissaient activement occupés près de grands feux allumés devant les tentes.

Au drapeau qui flottait sur l'une de ces tentes, le jeune homme reconnut que c'était le camp de la brigade Mathieu. Cette découverte rafraîchit son esprit et il chercha un sentier qui pût le conduire à la station des chasseurs. Il n'était pas facile d'y arriver, car la montagne sur laquelle Alfred se trouvait était taillée à pic, sauf du côté par lequel il avait monté.

Pour se rendre au camp, il fallait absolument qu'il revînt sur ses pas, descendît la hauteur et la contournât à sa base, en marchant toujours à l'est. Mais là, s'offrait encore un obstacle formidable, sinon infranchissable : c'était un fourré de houx et de mesquite. Alfred ne se dissimulait pas la difficulté qu'il courait à traverser ce bois ; comptant néanmoins trouver quelque piste de daim, il se décida à prendre cette voie.

[1] Terme usité par les chasseurs canadiens pour désigner un abattis de buffles.

Tout le reste de la journée, il fureta le long des épineux halliers, mais sans succès. Ils étaient tellement épais, tellement entrelacés, que nulle créature humaine ne pouvait y pénétrer sans le secours d'une hache.

Vers le soir, Robin, fatigué de ses allées et venues infructueuses, se coucha pour se reposer, au pied d'un tamarack. Le lendemain, il recommença ses perquisitions, qui l'entraînèrent à plusieurs milles de la montagne. Il éprouvait une accablante lassitude morale, et le dégoût de la vie reprenait de l'empire sur son cerveau. Mais il évoqua l'image de Victorine, Victorine qu'il aimait tant, qu'il avait perdue et qu'il était peut-être sur le point de revoir. Cette pensée ranima Alfred : il poursuivit résolûment ses investigations. Enfin, il crut que la réussite allait récompenser ses efforts : une clairière étroite, mais qui s'étendait à perte de vue, s'ouvrit sur sa droite. Alfred y entra et marcha jusqu'au coucher du soleil. La nuit l'obligea à une halte. Il alluma du feu, fit rôtir une *tourte* qu'il avait tuée et se mit à la dévorer avec le rude appétit des gens qui se livrent à de longs exercices au grand air.

Pendant qu'il mangeait, il lui sembla entendre un bruissement de feuilles derrière lui. Saisir sa carabine, se retourner et fouiller le bois d'un regard anxieux fut pour Robin l'affaire d'un instant. Mais le frôlement avait cessé et aucun objet suspect n'apparaissait. Alfred se dit que c'était la brise qui lutinait dans les arbres ou un oiseau qui rentrait au nid, et il replaça son arme sur le gazon pour continuer son repas.

Une minute après, deux mains nerveuses l'étreignaient fortement au cou et le clouaient pour ainsi dire à sa place. Un cri strangulé s'échappa de sa gorge et il perdit connaissance.

Alors, d'un massif de buissons, contre lesquels l'artiste était assis, bondirent deux Peaux-rouges, à demi vêtus et le visage et la poitrine bigarrés de peintures jaunes, vertes et bleues, qui leur donnaient un aspect repoussant. Leur premier soin fut de s'emparer des armes d'Alfred, le second de le dépouiller de sa toque et de sa tunique en cuir d'élan, soutachée à la manière indienne. Puis les deux voleurs délibérèrent sur ce qu'ils devaient faire de leur victime. L'un voulait la scalper et emporter sa chevelure au village.

— Non, Bec-de-Corbeau, disait l'autre, non, tu ne peux le tuer. Les visages pâles ne sont pas loin. Leur nombre dépasse le nôtre.

Ils se jetteraient comme des loups sur nos loges et vengeraient sur nous et les nôtres le sang que nous aurions versé.

— Comment le sauront-ils, Nuage-de-Pluie? objecta l'autre avec humeur.

— Le vent du soir ira le murmurer à leurs oreilles.

— On croira que ce sont les wolverennes...

— Non! non! je m'oppose à ce que tu le tues. Lions-lui les mains derrière le dos et menons-le au Grand-Aigle-Noir.

— Je ne suis pas de cet avis, répondit Bec-de-Corbeau, ce visage-pâle nous appartient, et je ne vois pas pourquoi nous le donnerions au chef. Le renard ne cède jamais sa proie au carcajou.

— Mais le grand Ononthio enverra contre nous ses hommes rouges et ils nous massacreront comme ils l'ont déjà fait, il y a huit hivers, à Selkirk.

Cette menace suspendit les dispositions homicides de Bec-de-Corbeau, car le grand Ononthio, ou gouverneur du Canada, est très-redouté des Indiens du territoire de la baie d'Hudson, surtout depuis que les troupes anglaises leur ont donné la chasse en représailles de quelques meurtres qu'ils avaient commis. C'est à la suite de cette guerre qu'une partie de la tribu des Assiniboines a quitté les bords de la rivière de ce nom pour aller s'établir sur ceux du lac du Caribou.

— Écoute-moi, mon frère, reprit Nuage-de-Pluie, le voyant ébranlé, garrottons-le et conduisons-le au Grand-Aigle-Noir.

Ils tissèrent promptement une corde avec des lianes, attachèrent Alfred par les poignets, et Bec-de-Corbeau le tira de son évanouissement, en le piquant avec une longue lance qu'il tenait à la main.

La nuit était brillamment étoilée. Les Indiens firent lever Alfred et le poussèrent devant eux comme une bête de somme. Durant deux heures, ils marchèrent en silence. Le jeune homme aurait bien voulu interroger les sauvages, mais il ne comprenait pas leur idiome, et ceux-ci n'entendaient ni le français ni l'anglais Alfred était cependant moins inquiet de sa situation qu'on ne serait tenté de se l'imaginer. Peut-être même la préférait-il à celle qui l'avait précédée. La première était pleine d'angoisses et pouvait se terminer par une mort cruelle et solitaire ; la seconde avait, malgré son incertitude, quelque chose qui souriait presque à la nature romanesque du jeune artiste.

— Au moins, se disait-il, je vais voir les sauvages chez eux, et si je reviens de ce voyage, j'en rapporterai des impressions réelles.

Une âcre odeur de fumée et des lueurs étincelantes lui apprirent enfin qu'ils approchaient d'un camp. Sa curiosité était vivement excitée ; il se mit dès lors à examiner avec autant d'attention que de sang-froid ce qui se passait autour de lui.

Le bivac était celui des Assiniboines, commandés par le Grand-Aigle-Noir. Ils chantaient et dansaient devant des feux ardents. Leurs grandes tailles athlétiques se dessinaient en noir dans un cercle de lumière, dont les ténèbres ambiantes doublaient l'éclat. On eût dit d'une ronde macabre ou plutôt d'un conte d'Hoffmann galvanisé par la baguette de quelque puissant magicien.

Alfred fut conduit au Grand-Aigle-Noir, au milieu des Indiens qui l'accablaient d'invectives sur son passage. Non contents de l'injurier, ils lui crachaient à la face, le souffletaient, le pinçaient, le piquaient de leurs flèches, et lui brûlèrent même l'épiderme avec des tisons enflammés.

Le Grand-Aigle-Noir leur ordonna de mettre fin à leurs persécutions.

— Qu'est-ce que le jeune visage pâle venait faire près des loges des braves Assiniboines ? lui demanda-t-il en français.

Alfred le regardait, se souvenant l'avoir vu quelque part ; mais où ? Il n'aurait pu le dire à ce moment.

Le chef continua, en agitant un long calumet dont le tuyau était garni de plumes de faucon, symbole de son omnipotence.

— Les tiens ont, par leurs ruses et leurs sorcelleries, forcé mes guerriers à quitter les plaines giboyeuses de l'Assiniboine et à chercher d'autres territoires de chasse ; prétendent-ils nous éloigner encore de ces lieux ? Les vaillants Assiniboines ne reculeront pas au delà, et ils rendront aux visages pâles tous les coups, toutes les blessures qu'ils en ont reçu. Les ossements de nos pères crient vengeance. Nos bras sont armés. Le Grand-Esprit veille sur nous. Nous marcherons au combat guidés par Athaensie, et malheur, malheur à nos lâches ennemis !

L'Aigle-Noir accentua cette menace par un cri guttural que répétèrent longuement les échos de la forêt.

Alors seulement, Alfred se rappela qu'il l'avait vu au fort Williams,

où il jouait aux noyaux de prunes avec Baptiste ; il se rappela aussi que c'était lui qu'Alphonse accusait d'avoir enlevé Marie.

— Il est facile d'éclairer mes doutes! se dit-il, et sans se préoccuper de sa position critique, il s'adressa froidement au chef :

— Mon frère, comment t'appelles-tu ?

— Le Grand-Aigle-Noir, répliqua superbement l'Assiniboine, fier de son nom comme de seize quartiers de noblesse.

Alfred savait déjà une partie de ce qu'il voulait savoir, il reprit adroitement :

— Mon frère est un grand chef. Sa bravoure est célèbre dans les établissements des visages pâles. On en parle dans le wigwam du grand Ononthio. Et les blancs du fort Williams vantent sa valeur.

L'Aigle-Noir se redressa de toute sa hauteur sous la caresse de cette habile flatterie qu'il se hâta de redire dans leur langue aux Peaux-rouges amassés autour d'eux.

— Les visages pâles n'ont pas vu les dix-sept chevelures qui ornent ma cabane, dit-il avec une explosion d'orgueil.

— Mais ils n'ignorent pas que mon frère à ravi ces dix-sept chevelures à ses ennemis, s'empressa de répliquer Alfred en cherchant le moyen d'amener la conversation sur le terrain où il pourrait en profiter.

— Savent-ils aussi, demanda l'Aigle-Noir, que, parmi les dix-sept chevelures, il y en a quatre prises à leurs trappeurs?

Alfred ne put retenir un mouvement d'horreur, qu'il comprima tout de suite, et il dit :

— Ils le savent et disent que mon frère a récemment scalpé un Huron au fort Williams.

— Un chien de métis! fit l'Assiniboine avec un geste de mépris.

— Ils disent encore, continua Alfred, les yeux attachés sur le visage de l'Indien, ils disent encore que mon frère leur a enlevé la plus belle fleur de leurs loges.

Un sourire de satisfaction glissa sur les lèvres de l'Aigle-Noir ; mais il répondit avec calme :

— Les visages pâles ont souvent la langue croche.

Puis il fit signe d'emmener le captif.

Alfred avait surpris le sourire du chef. Assurément ce dernier était cause de la disparition d'Yureska. La brusquerie avec laquelle il avait rompu l'entretien venait de le prouver.

Cette certitude rendit le brave artiste plus joyeux peut-être, que si on lui eût annoncé sa mise en liberté. Ses bourreaux ne semblaient pourtant pas disposés à le relâcher. Ils l'attachèrent solidement au tronc d'un arbre, et quatre d'entre eux furent préposés à sa garde.

Le lendemain, après l'avoir hissé sur un cheval, on lui lia les jambes, à l'aide d'une sangle passée sous le poitrail de la bête, et il partit avec deux sauvages, également à cheval, et qui étaient chargés de le conduire au village assiniboine, pour y attendre le retour des chasseurs, qui prononceraient alors sur son sort.

L'un des Peaux-rouges savait quelques mots d'anglais.

Alfred l'interrogea et apprit que le Grand-Aigle-Noir n'était revenu que depuis peu de jours au village, et qu'en arrivant il était accompagné d'un jeune garçon.

— Et mon frère a-t-il vu ce jeune garçon? s'enquit l'artiste.

— Je l'ai vu, ce n'est pas un visage-pâle, ce n'est pas un Peau-rouge, et ce n'est pourtant pas du sang mêlé qui coule dans ses veines.

Ce renseignement était précieux, car Yureska, quoique descendant d'une famille qui jamais ne s'était alliée aux blancs, avait la peau plus fine et moins tannée que celle des Indiens qui mènent une existence sauvage.

— Mon frère n'a-t-il pas remarqué que ce garçon avait une marque au front, reprit Alfred, se souvenant d'une légère cicatrice que la Huronne s'était faite à cette place en tombant?

Mais, cette fois, le Peau-rouge ne répondit pas. Soit qu'il suspectât les intentions du captif, soit qu'il ne sût rien de plus, il s'enferma dès lors dans un mutisme d'où Robin ne réussit pas à le tirer.

Dans l'après-midi, ils touchèrent au village assiniboine composé de deux à trois cents huttes éparpillées sur la rive droite de la rivière du Caribou.

Une troupe de femmes, d'enfants, et quelques vieillards, qui n'a-

vaient pas suivi la chasse, accoururent à la rencontre du prisonnier. Les uns et les autres eussent été enchantés de lui faire subir de mauvais traitements. Mais le Grand-Aigle-Noir avait sans doute prévu ce cas et donné des instructions contraires, car un des gardiens du jeune homme parla aux sauvages qui cessèrent aussitôt, quoiqu'en grondant, leurs démonstrations hostiles.

Pour le coup, Alfred bénissait sa captivité, qui allait sans doute le réunir à une amie doublement chère. Comme il lui tardait de la voir, de l'entendre! Son cœur battait fort, je vous jure, en entrant dans la bourgade indienne: et ses regards volaient diligemment de tous côtés, dans l'espérance d'apercevoir le visage aimé de la jeune fille.

Mais cette espérance fut déçue. Yureska n'était pas dans les groupes de curieux qui affluaient sur leurs pas. Une pensée atroce se glissa dans l'esprit d'Alfred... Les Assiniboines auraient-ils égorgé la Huronne ?

On le descendit de cheval et on l'introduisit dans une cabane au milieu du village. Là, ses mains furent déliées, et une vieille Indienne lui apporta quelques épis de maïs grillés, avec de l'eau dans un vase de bois. Alfred avait une soif brûlante; il but à longs traits; mais il lui fut impossible de toucher à la nourriture. L'idée que Marie était morte l'obsédait de plus en plus. Elle le poursuivit toute la nuit comme un horrible cauchemar. Aussi, peignez-vous sa surprise et sa joie, en voyant, le lendemain, Yureska entrer dans la cabane où il avait été enfermé.

Une troupe d'Indiens des deux sexes la suivait.

Oubliant qu'on l'avait fixé à un poteau de la hutte, Alfred fit un mouvement pour se jeter dans les bras de la Huronne.

Par un signe rapide, imperceptible pour les autres spectateurs, elle l'engagea à modérer son émotion et à ne pas montrer qu'il la connaissait. Elle lui raconta brièvement ensuite son histoire depuis le fort Williams, et lui dit que les gens du village l'avaient chargée de demander au prisonnier s'il était Français ou Anglais, car les Indiens de l'Amérique septentrionale ont, en général, beaucoup plus de haine pour les Anglais que pour les Français.

La réponse d'Alfred, transmise par Yureska, parut satisfaire les assistants, qui se retirèrent peu à peu, laissant les deux jeunes gens

causer ensemble, mais sous la garde des guerriers qui avaient amené Robin au village.

— Et Alphonse? s'écria Marie, quand ce dernier lui eut appris par quelle série d'incidents il était tombé entre les mains des Assiniboines.

— Il est au fort Cumberland, répondit Alfred, qui avait prévu cette question et ne voulait pas effrayer la jeune fille en lui faisant connaître la maladie de leur ami.

— Oh! qu'il me tarde de le voir! soupira-t-elle.

— Songeons à nous échapper, dit Robin, en abaissant un regard sur ses liens.

— Nous essayerons, répondit Marie à voix basse; par malheur, je ne sais au juste où nous sommes et peut-être nous perdrons....

— Essayons toujours; si tu as un moyen, ma sœur, employons-le. Une fois hors d'ici, nous tâcherons de rejoindre la brigade qui ne doit pas être à une grande distance.

— Eh bien, dit Marie, je connais une plante dont le suc fait dormir; si je puis la trouver dans les environs, je mêlerai quelques gouttes de ce suc à la sagamité des deux sentinelles... Tiens-toi prêt la nuit prochaine; car le Grand-Aigle-Noir et son parti de chasse reviendront bientôt et tout délai pourrait nous être funeste.

Alfred attendit la nuit avec une impatience facile à concevoir Quelques heures après le coucher du soleil, ses gardiens s'endormirent profondément; par malheur la lune se leva et resplendit de tout son éclat sur la terre. Cette circonstance était grandement défavorable au projet du prisonnier. Il pensait même que la Huronne ajournerait la tentative d'évasion; mais au moment où il allait céder au sommeil, la porte de la cabane s'ouvrit doucement et Yureska entra.

En un clin d'œil elle eut tranché les liens de Robin.

— Partons! lui dit-elle, en lui mettant dans la main le couteau dont elle s'était servi.

Ils s'élancèrent vers la porte; mais comme ils allaient la franchir, un animal monstrueux déboucha d'un champ de maïs et leur barra le passage.

CHAPITRE VIII

ÉVASION. — LE CAPITAINE MATHIEU. — LES PIEDS-NOIRS.

Cet animal était un ours colossal, le formidable ours gris des montagnes Rocheuses, à en juger par l'apparence.

Revenus de l'effroi instinctif que leur avait causé une apparition aussi inopinée, Alfred et Yureska allaient se précipiter sur l'ours, quand celui-ci se leva sur ses pattes de derrière, et des sons humains sortirent de sa gueule, armée d'une double rangée de dents qui luisaient à la clarté de la lune comme des lames de couteau

— Suivez-moi et pas de bruit, dit le monstre.

Il se retourna après ces mots, et, retombant sur ses quatres pieds, il se mit à marcher vers le champ de maïs d'où il était sorti.

— Viens, mon frère, dit Yureska à Robin qui ne savait trop s'il devait en croire ses sens.

Et, comme il résistait, la jeune fille ajouta :

— Ce n'est pas un ours, mais quelque blanc qui a pris ce déguisement pour nous sauver.

Il avait semblé à Alfred qu'il reconnaissait la voix du prétendu quadrupède ; mais il n'en était pas bien sûr, et il n'aurait pu dire où il l'avait entendue.

Toutefois, il garda ses observations pour lui et s'avança avec Marie derrière l'ours.

En arrivant au bout du champs de maïs, ce dernier s'arrêta tout à coup et fit signe à ses compagnons de l'imiter.

Ils obéirent à cette muette invitation, et s'étendirent au milieu des épis, sur la rive du champ.

En avant s'ouvrait une étroite pelouse, tout argentée par les rayons de la lune, et bornée par une haute forêt.

La nuit était paisible, fraîche et pure.

Mais son calme venait d'être soudainement troublé par le cri d'un goglu.

— Ce cri-là n'est pas le cri d'un oiseau, j'y mettrais ma tête à couper, dit l'ours, dont la grosse tête frôlait l'oreille de Robin.

— Le capitaine Mathieu ! dit à voix basse, le jeune homme au comble de la surprise.

— Chut ! Voici cet oiseau de malheur qui recommence son chant. Il doit y avoir des Indiens sous le fourré. Êtes-vous armé ?

— Je n'ai qu'un couteau, répondit Alfred.

— Et la jeune fille ?

— Moi, je n'ai pas besoin d'armes, dit Yureska.

— Tu te trompes, ma sœur. Il est toujours bon, même pour une femme, d'être armée dans ce pays. Tiens, prend ceci, et n'oublie pas de t'en servir si l'occasion s'en présente.

Il lui tendit un pistolet à deux coups, qu'il avait retiré des plis de son ample fourrure.

Alfred reçut un autre pistolet, également extrait des mystérieuses profondeurs de la dépouille de Martin.

— Mais vous ? dit le premier, voyant que Mathieu ne conservait aucune arme pour lui.

— Oh ! moi, c'est différent ; les Indiens ne m'attaqueront pas ; j'en réponds.

— Bah !

— Non, par préjugé religieux, ils respectent les ours, qui leur inspirent d'ailleurs un invincible effroi. Mais silence, encore une fois ! et ayons l'œil au guet.

Le goglu lançait toujours de temps en temps ses gammes stri-

dentes, dont le son paraissait se rapprocher. Cependant aucun autre bruit n'interrompait la tranquillité de la campagne.

Alfred se figurait que le capitaine Mathieu s'était trompé, lorsqu'un frou-frou de branchages attira subitement son attention vers l'entrée du bois.

Il ne tarda pas à apercevoir une ombre qui se mouvait lestement sous le couvert, en se dirigeant vers la pelouse.

D'autres se traînaient sur la trace de la première. Alfred en compta six.

— Ce sont des Knisteneaux, murmura le capitaine à son oreille. Ils sont en guerre avec la tribu d'Assiniboines qui est campée ici, et ils profitent, sans doute, du départ des guerriers pour envahir leur village.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Robin du même ton.

— Je ne le sais pas encore. Il faut attendre. Les circonstances dicteront notre conduite. Mais voici une autre troupe de Peaux-rouges qui débûche... là-bas... entre ces deux chênes... à gauche... c'étaient eux qu'appelait probablement tout à l'heure le cri du goglu. Ayons l'œil ouvert et feu ! si l'une de ces vermines nous flaire. A dix pas d'ici, sur la droite, j'ai remarqué un enclos où les Assiniboines ont enfermé des chevaux. C'est là qu'il faudra courir, si nous sommes découverts. Vous m'entendez ? Et si par hasard nous nous séparions, portez-vous du côté où vous entendrez le gouglottement d'un dindon.

Comme il achevait ces instructions, un Indien, qui rampait en tête de la première bande, atteignait la lisière du champ de maïs, à quelques pas seulement du capitaine Mathieu, et tout près d'Yureska.

— Il va me voir, que faut-il faire ? dit-elle, d'un ton presque imperceptible.

— Ne crains rien, ma sœur ; mais dérange-toi un peu que je passe devant toi, répliqua Mathieu.

Soit que le Peau-rouge eût entendu parler, soit que l'agitation des épis au mouvement du capitaine, lui eût donné des soupçons, il fit une halte, ramassa son corps comme une bête fauve prête à s'élancer sur une proie, et un couteau brilla dans ses mains.

Seul, il paraissait vouloir traverser le champ, car les autres sau-

vages le tournaient à droite et à gauche, sans doute pour cerner le village assiniboine.

— Dois-je tirer ? dit Alfred.

— Non, laissez-moi faire, répliqua le capitaine.

Et bondissant hors de sa retraite, il tomba, plus rapide que la foudre, sur le Peau-rouge, dont le corps se tordit aussitôt comme un serpent qu'on écrase.

Les convulsion ne durèrent qu'une minute. L'Indien ne proféra pas une plainte, et cessa de remuer, pendant que l'ours se refourrait agilement dans le champ.

— Partons ! dit il.

— Mais cet homme? dit Alfred en désignant le Knisteneau allongé, maintenant immobile sur le gazon.

— N'ayez pas d'inquiétude. Il est allé rejoindre ses ancêtres.

— Comment ?

— En ma qualité d'ours, je l'ai étouffé; mais venez vite, dit le capitaine, en les entraînant sur la pelouse vers une enceinte clôturée.

La porte de cette enceinte consistait en deux traverses de bois fixées par des liens d'osier à deux poteaux. Elle fut immédiatement enlevée. Robin et Yureska se préparaient à monter deux des chevaux qui paissaient dans le parc, quand ils s'aperçurent qu'ils n'avaient ni bride, ni selle.

Cette observation fut faite au capitaine.

— On y a pourvu, répliqua-t-il froidement en exhibant deux longes en *watap*, arbrisseau dont les racines filandreuses servent, dans le Nord-Ouest, à fabriquer le fil et la corde.

Les jeunes gens saisirent ces longes, les placèrent dans la bouche des deux bêtes en manière de bridon, et sautèrent sur leur dos, pendant que le capitaine Mathieu se débarrassait de sa peau d'ours pour enfourcher aussi un quadrupède.

Ils se précipitèrent hors de l'enclos avec la célérité de l'éclair; mais avant qu'ils eussent gagné le bois, le cri de guerre des Knisteneaux retentit derrière eux, et une grêle de flèches les assaillit.

— Pressez les chevaux, nous sommes découverts! dit le capitaine en talonnant sa monture.

Alfred, au même instant, laissa échapper une exclamation de douleur.

— Qu'as-tu, mon frère? s'enquit Marie, en le voyant tressaillir et chanceler sur son cheval.

— Rien, répondit Robin, qui essayait de se raffermir.

Par une voltige aussi prompte qu'habile, le capitaine se rapprocha de lui et arracha une flèche qui s'était fichée dans l'épaule du jeune homme.

A la faveur de la lune, et sans suspendre son galop, il examina la pointe de cette flèche.

— Nous avons de la chance, dit-il; elle n'est point empoisonnée. Souffrez-vous beaucoup, mon ami?

— Un peu, mais c'est supportable, repartit Alfred.

— Tant mieux, si c'est supportable; car je crains que nous n'ayons une longue course à fournir. Les Indiens nous donnent la chasse. Entendez-vous les sabots de leurs chevaux? Allons, poussons les nôtres!

La forêt où ils étaient entrés se composait de grands arbres, assez espacés pour laisser passer la lumière des astres, et aux troncs assez dégarnis pour permettre à des cavaliers de la parcourir sans se heurter à leurs rameaux.

Les hurlements des Indiens volaient, pour ainsi dire, en croupe derrière les fugitifs. De temps en temps, les derniers pouvaient distinguer leurs ennemis, dont les corps à demi nus, bariolés de peintures éclatantes, apparaissaient à travers les éclaircies. De temps en temps aussi, les flèches pleuvaient autour d'eux et aiguillonnaient leur fuite. Mais toujours des vociférations diaboliques remplissaient le bois.

— Il faut changer de tactique ou ces coquins-là vont nous rattraper, se dit le capitaine Mathieu.

A l'instant où il prononçait cette réflexion, un Indien que portait un grand cheval vigoureux arriva sur la Huronne. D'une main le sauvage dardait une longue lance, de l'autre il brandissait un casse-tête. Avec les genoux il conduisait sa monture.

L'entendant venir, Yureska se retourna, ajusta le Knisteneau avec le pistolet que lui avait remis Mathieu, et fit feu.

Le Peau-rouge exhala un rugissement farouche. Il avait été touché; mais la balle n'avait fait que labourer l'omoplate et la blessure

était peu grave. L'Indien fondit sur Yureska, qui tira une seconde fois et manqua son but. La lance du Knisteneau lui effleurait déjà les chairs, quand une main nerveuse étreignit celui-ci à la gorge et l'enleva comme un enfant de dessus son cheval.

Un gémissement rauque jaillit de la gorge du Peau-rouge, dont les doigts se détendirent. Sa massue et sa lance tombèrent sur le sol, où il roula bientôt lui-même à moitié étranglé.

Cet incident s'était accompli dans l'espace de quelques secondes, et sans retarder la fuite et la poursuite.

— Pied à terre! cria Mathieu, qui venait ainsi de sauver la vie à Yureska.

Un large cours d'eau se déployait sous leurs regards.

Dans un massif de joncs, sur le bord de cette rivière, le capitaine avait caché un canot.

Les trois fuyards abandonnèrent les chevaux et se jetèrent dans cette embarcation, qui quitta le rivage alors que les Indiens l'atteignaient. En constatant la disparition des blancs, ils redoublèrent de cris. Quelques-uns essayèrent de mettre leurs chevaux à la nage; mais la violence du courant les contraignit bientôt de remonter sur la berge.

Pendant ce temps, nos amis faisaient force de rames. Quand ils jugèrent qu'ils étaient suffisamment loin pour n'avoir plus à redouter les armes des Peaux-rouges, ils se reposèrent en s'abandonnant au fil de l'eau.

Le capitaine pansa la blessure de Robin, heureusement fort légère, et se fit raconter l'histoire d'Yureska.

— Pour moi, dit-il ensuite, je me doutais bien qu'Alfred avait été pris par les sauvages. Laissant la brigade sous les ordres d'un de mes capitaines, je me suis mis en quête de lui. Un Assiniboine que je rencontrai, et à qui je donnai une goutte d'eau de feu, me dit que son chef, le Grand-Aigle-Noir, avait capturé un visage pâle. Ce visage pâle devait être celui que je cherchais. Je me dirigeai donc vers les loges des Assiniboines. En y arrivant, je m'affublai de la peau d'un ours gris, car, ainsi que je vous l'ai dit, les Indiens vénèrent cet animal comme un Manitou, et je me cachai pour surveiller les mouvements de ces démons de Peaux-rouges. C'est ainsi que j'appris qu'Alfred était au village et que je découvris la tente où on l'avait enfermé.

— Merci de votre attachement pour moi, monsieur, dit Robin en tendant la main au capitaine.

— Bon, bon, vous me remercierez une autre fois, jeune homme, répliqua-t-il d'un ton trop brusque pour ne pas être affecté.

Il y eut un moment de silence gênant.

— Mais ce canot ? demanda Alfred.

— Ce canot, c'est celui qui m'a amené aux loges des Assiniboines. Nous sommes sur la rivière du Caribou, et, dans deux jours, nous débarquerons au camp.

— Il me tarde d'y être, soupira Marie.

— A propos, dit Alfred, devinant la question que la jeune fille n'osait faire, à propos, Alphonse...

— Un Bois-brûlé nous a apporté de ses nouvelles avant mon départ du camp. Il avait quitté la maison Norway et se dirigeait par terre sur Cumberland dans l'espoir de nous rejoindre en route.

— Tu ne m'avais pas dit, mon frère, qu'il fût resté à la maison Norway, dit Yureska d'un ton de reproche.

Alfred baissa la tête.

— Il a eu une petite indisposition ; mais elle est passée, rassure-toi, ma sœur, dit le capitaine.

Ils continuèrent leur voyage sans accident.

Le surlendemain, à la tombée de la nuit, ils rentrèrent au camp où les chasseurs apprêtaient un grand festin, tout en faisant du *pemmican*.

Le pemmican est la base alimentaire des chasseurs et des voyageurs dans les déserts de l'Amérique du nord. Il consiste en un hachis de chair de bison, mêlé à la graisse bouillante de l'animal, et renfermé dans un sac fabriqué avec sa peau, par paquets de soixante à soixante-dix livres chaque, que l'on nomme *taureau*.

Dans la journée, on avait abattu plusieurs centaines de buffles, et la brigade se régalait de bosses, de langues, de cervelles et surtout d'os à moelle, dont les métis et les Indiens sont extrêmement friands. Ont-ils tué un buffle, ils lui coupent la cuisse ; avec l'os brisent le frontal du ruminant et enlèvent sa cervelle qu'ils font cuire sous les cendres chaudes, soit dans le crâne, soit dans un morceau de peau. Pour les os à moelle, ils les placent sur des tisons ardents, jusqu'à ce qu'ils jugent cuite la substance médullaire.

Ils la retirent avec des bâtons pointus et en dévorent des quantités effrayantes. La somme de viande qu'absorbent ces rudes estomacs est au surplus presque inconcevable. Ils reçoivent de la Compagnie sept à huit livres de chair par jour, sans compter le poisson. Il est vrai qu'ils ne mangent pas de pain et rarement des légumes. Mais un trappeur blanc ou indien de l'Amérique septentrionale digérera aisément la moelle d'une demi-douzaine de bœufs.

Alfred Robin s'amusa considérablement de ces assauts de goinfrerie auxquels se livraient, avec une bruyante gaieté, les hommes de la brigade, pendant que boucanaient de gros quartiers de venaison étendus sur des lianes, et exposés à la fumée odorante d'un feu lent de branches vertes et de grappes de gymnocladas; ou que bouillonnaient, avec un sourd grondement de cataracte, les flots de graisse destinés à la confection des énormes saucissons de pemmican.

Le lendemain, les paquets de peaux, les provisions de bosses et de langues fumées, et contenus dans des paniers de joncs, en forme de bourriche, furent, avec les *taureaux*, chargés sur les charrettes, et la petite armée de chasseurs se divisa, une partie pour retourner aux forts Stone et Garry sur la rivière Rouge, l'autre à la maison Cumberland.

On était au mois d'août. Il faisait une chaleur excessive, qui incommodait beaucoup Alfred, déjà fatigué de cette longue et laborieuse pérégrination.

Après quelques jours d'une marche pénible, ils aperçurent les blancs versants des monts Basquiaux, situés à quatre mille pieds du niveau de la mer, et le point le plus élevé de l'Amérique septentrionale, entre l'Atlantique et les montagnes Rocheuses.

A la station Cumberland, sur l'île du Pin, Alfred fut informé qu'Alphonse était parti pour le poste Carlton, en compagnie d'un Indien chinook et d'un vieux trappeur libre, de grande réputation, nommé Nick Whiffles[1]. Dans le portrait de l'Indien chinook, l'artiste n'eut pas de peine à reconnaître Tête-de-Renard, le sauvage qui avait apporté la nouvelle que Victorine était à la mission Vancouver, et qui était resté à Norway pour soigner Mougenot.

Quant au trappeur libre, il ignorait complétement qui il était.

[1] Voir *les Pieds-Noirs*.

— Je vous conduirai jusqu'à Vancouver, mes amis, dit le capitaine Mathieu aux jeunes gens. J'ai quelques affaires à régler au delà des montagnes Rocheuses, et si ma société ne vous déplaît pas, je serai charmé de faire route avec vous.

On conçoit qu'ils acceptèrent avec empressement cette proposition, car indépendamment des services que le capitaine leur avait rendus, son expérience de la vie du désert et le pouvoir prestigieux qu'il exerçait sur tous les agents et employés de la Compagnie de la baie d'Hudson donnaient infiniment de prix à ses services.

Ils s'embarquèrent avec une dizaine d'hommes sur la rivière Saskatchaouane, superbe cours d'eau qui traverse les plus belles plaines du monde, aujourd'hui incultes, quoique d'une fertilité luxuriante, et où poussent en abondance les plantes que l'on trouve sous les zones torrides.

Après trois semaines de navigation sur ce beau fleuve, et sans avoir pu rattraper Mougenot, qui semblait fuir devant eux, les aventuriers touchèrent au fort Edmonston, élevé au milieu des territoires de chasse des sanguinaires Pieds-noirs.

A ce point, on laisse les canots ; et on fait une quarantaine de lieues dans les terres pour gagner le fort Assiniboine sur la rivière Arthabaska ou la Biche.

D'après les renseignements qu'ils avaient obtenus, ils étaient à peu près certains de rejoindre Alphonse à ce fort, car il ne les précédait plus que d'une journée.

Ils montèrent donc gaiement à cheval, par une brillante matinée du mois de septembre. Leur troupe se composait de douze personnes, en comptant Yureska. La pays était escarpé, tourmenté, volcanique, hérissé de roches bitumineuses.

Quoique les chevaux fussent robustes, ils n'avaient fait que sept lieues au coucher du soleil. Le capitaine Mathieu ordonna de camper. Deux hommes furent postés en sentinelle sur les hauteurs voisines; on attacha les chevaux à des piquets; un grand feu fut allumé, et, aussitôt qu'on eut soupé en commun, les voyageurs, s'enveloppant dans leurs robes de buffalo, s'étendirent près du foyer pour se reposer.

Ils dormaient tous profondément, quand un cri lugubre et aigu comme les notes d'un clairon, ce cri qu'on n'entend jamais sans

frémir dans les solitudes du Nouveau-Monde, le *houp!* de guerre des Pieds-noirs les éveilla tous en sursaut.

Chacun se précipita sur ses armes.

— A genoux, en rond, et tirez sur les brigands du désert! commanda le capitaine Mathieu, que sa présence d'esprit n'abandonnait jamais.

Mais la nuit était sombre : le feu s'était éteint, et l'on ne distinguait pas à dix pas devant soi.

Un silence funèbre avait succédé au cri des Peaux-rouges.

Rangés en cercle autour de leur chef, un genou à terre, le doigt sur la détente de la carabine, l'œil fouillant les ténèbres, les voyageurs attendaient, dans une fiévreuse anxiété, une nouvelle manifestation de l'ennemi invisible qui les avait surpris.

Qu'étaient devenues les sentinelles? Égorgées, sans doute, car on ne les voyait pas, on ne les entendait pas.

— Surtout, quoi qu'il arrive, tâchez de me suivre, dit le capitaine à Robin.

— Oui...

La détonation d'une arme à feu lui coupa la parole.

— Encore un de ces bandits de moins, dit le capitaine en rechargeant sa carabine, tandis que ses hommes tiraient vers un rocher où, à la lueur du premier coup, ils avaient aperçu une vingtaine de sauvages qui s'apprêtaient à fondre sur eux. Les Pieds-noirs portaient aussi des fusils et des pistolets. Ils répondirent vivement aux visages pâles et blessèrent mortellement trois des leurs.

— Ils vont se jeter sur nous ; si nous demeurons une minute de plus, nous sommes perdus, dit Mathieu à Robin.

— Que faut-il faire?

— Nous disperser, afin qu'ils nous croient plus nombreux ; mais pour vous, ne me quittez pas.

Alfred voulut se tourner pour donner ce conseil à Yureska ; mais le capitaine le saisit par le bras et l'entraîna avec une impétuosité irrésistible, en criant d'une voix qui domina le crépitement de la fusillade et les clameurs des Indiens.

— En fuite, frères, et chacun pour soi!

Ils ne savaient quelle heure il était, et priaient Dieu que la nuit se prolongeât car l'obscurité était leur meilleure égide contre la fé-

rocité des Pieds-noirs. Malheureusement, vingt minutes après l'engagement, l'horizon commença à blanchir à l'est.

— Voici le jour, dit le capitaine en s'arrêtant pour s'orienter.

Il se trouvait seul avec Alfred Robin, dans une contrée rocailleuse, plantée çà et là de colonnes basaltiques, entre lesquelles poussait, comme à regret, une végétation maigre et étiolée. Cette contrée était une de celles que les Canadiens appellent, dans leur langage figuré, *Pays de Misère*.

Mathieu grimpa sur un rocher du sommet duquel la vue embrassait un vaste périmètre.

Il en redescendit bientôt.

— Les sauvages sont sur notre piste, dit-il ; je crois, cependant, que nous leur échapperons si nous parvenons à franchir une rivière que j'ai aperçue à notre droite. Venez.

A une demi-portée de fusil, roulait un torrent qui descendait des montagnes par une suite de chutes dont quelques-unes étaient fort élevées.

— Nous ne pourrons jamais le traverser, dit Alfred, en arrivant sur le bord d'une de ces cataractes, tombant d'une roche à pic qui avait plus de quarante pieds de hauteur.

Maître Mathieu ne répondit pas et se mit à étudier le terrain.

L'aurore éclairait alors le paysage.

Des lianes, des saxifrages, des mélèzes, et des pins rabougris défendaient les abords de la cascade, dont les tourbillons écumants s'irisaient aux premiers feux du jour.

Au loin, dans la plaine, on distinguait parfaitement une multitude d'Indiens qui marchaient vers le torrent à pas précipités.

— Plutôt mourir dans ce gouffre qu'entre leurs mains! s'écria Alfred, cédant à un accès de désespoir.

— Pas de faiblesse, jeune homme! lui dit sévèrement Mathieu. La Providence ne délaisse pas ceux qui ont confiance en elle. « Aide-toi, le ciel t'aidera. » Souvenez-vous toujours de cette maxime. Et, tenez, il me vient une idée. Peut-être sommes-nous sauvés. Avez-vous du sang-froid?

— Je ne sais trop...

— Venez toujours. Vous fermerez les yeux si la peur vous prend.

Il écarta les broussailles qui masquaient le bord de la chute, et cria bientôt à Robin :

— Vous sommes sauvés.

Le rocher qui formait la cataracte était perpendiculaire. En se déversant, la masse d'eau, qui arrivait d'en haut, faisait un angle entre lequel et la roche s'allongeait un intervalle vide assez spacieux pour admettre un homme sans qu'il se mouillât. Le couloir avait quinze à vingt mètres de long, ce qui constituait la largeur du torrent, et à son extrémité apparaissait l'autre rive.

Les deux chasseurs s'engagèrent résolûment dans cette galerie inter-aquatique, et ramenèrent soigneusement les buissons sur l'entrée.

Ils atteignirent le milieu sans encombre et s'y arrêtèrent durant quelques heures pour attendre que les Pieds-noirs, las de les chercher, se fussent retirés. Ensuite ils sortirent avec précaution par l'issue de l'autre extrémité et examinèrent les lieux.

Les deux bords du torrent étaient déserts. Fatigués de la poursuite ou supposant que les fugitifs avaient péri dans l'abîme, les Indiens avaient abandonné la piste.

Alfred et Mathieu avaient faim; mais la région dans laquelle ils étaient entrés ne produisait rien. Nul animal, nul volatile ne se montrait sur ce steppe désert. Quelques pâles lichens apparaissaient seulement çà et là. Ils étaient de l'espèce désignée par les hommes du Nord sous le nom de *tripe de roche*.

— C'est un triste met, car il occasionne souvent de violentes coliques; mais si nous avions un vase, pour le faire cuire, je m'en contenterais encore, dit le capitaine en indiquant du doigt la plante en question.

— Je possède une petite timballe dans ma carnassière, dit Alfred.

— Ah! tant mieux.

Ils allumèrent du feu dans le creux d'un rocher et se firent, avec la tripe de roche, une sorte de bouillie, assez semblable à la gélatine liquide. Cette bouillie n'était pas des plus agréables; mais ventre affamé n'a point de palais.

Leur chétif repas achevé, les voyageurs se remirent en marche, en allant à l'ouest et en suivant une ligne qui devait, d'après leurs calculs, les conduire à Edmonston, où ils espéraient retrouver ceux de leurs compagnons qui auraient échappé aux Pieds-noirs. Cependant ils s'éloignèrent, et pendant cinq jours, errèrent de côté et d'autre, en proie aux tortures de la faim, dans le Pays de Misère.

Les moustiques et les maringouins leur faisaient une guerre cruelle qui doublait le poids de leurs maux. Si près d'Alphonse et d'Yureska, ne sachant s'il les reverrait jamais, Alfred Robin était devenu sombre et morose. La fermeté et les exhortations du capitaine ne réussissaient pas toujours à triompher de l'abattement qui s'était emparé de lui. Mathieu paraissait insensible aux privations; mais quand, parfois, son regard s'abaissait sur le visage amaigri du jeune homme, un frissonnement l'agitait, et des larmes mouillaient ses paupières. Il souffrait évidemment de toutes les souffrances d'Alfred, et sa douleur était d'autant plus aiguë qu'il faisait des efforts surhumains pour la concentrer en lui-même.

Une après midi qu'ils cheminaient tristement à la base d'une montagne dont la cime, couverte de neige, se perdait dans les nues, Mathieu poussa tout à coup une exclamation.

— Que voyez-vous donc? lui demanda Robin, sortant de sa rêverie.

— Un trappeur libre ; tenez, l'apercevez-vous sur la pointe de ce rocher. On dirait qu'il est à l'affût.

CHAPITRE IX

DE CHARYBDE EN SCYLLA.

Il était à plus de cent mètres d'élévation, blotti dans un renfoncement qui lui permettait de voir sur le plateau supérieur sans être vu.

Ce plateau était boisé, à l'exception d'une longue saillie projetée, comme un promontoire, au-dessus du vide.

— Quelle sorte de gibier peut attendre cet homme? demanda Alfred au capitaine. Depuis l'attaque des Pieds-noirs, nous n'avons pas rencontré le moindre animal...

— C'est vrai, jeune homme ; mais nous nous sommes rapprochés des montagnes Rocheuses, dont ce pic doit être une des sentinelles avancées, et le chasseur qui est là-haut pourrait bien guetter un daim traqué par les loups. Je ne me trompe pas. Entendez-vous des hurlements !

— Très-bien.

— Arrêtons-nous ici ; nous serons témoins de la chasse, et lorsqu'elle sera finie, nous tâcherons de nous aboucher avec le trappeur.

Du lieu où ils étaient, on distinguait parfaitement la saillie dont

le faîte s'abaissait comme un toit et finissait brusquement à un pan de roche qui partait verticalement des premières assises de la montagne.

Alfred et Mathieu causaient encore quand un animal de forte taille, la tête chargée de grands andouillers plats, débuqua du bois. Il allait très-vite, la langue pantelante, comme après une longue course. Derrière lui arrivèrent, presque en même temps, une meute de loups qui, en sortant du fourré, se serrèrent les uns contre les autres, de façon à occuper toute la largeur de la saillie et à acculer leur proie jusqu'au bord du précipice.

Le daim s'arrêta devant l'abîme, en mesura du regard la profondeur, et se retourna vers ses impitoyables ennemis, qui trottaient lentement en cherchant à l'entourer. Il n'avait que deux partis à prendre : sauter dans le gouffre ou tenir tête aux carnassiers ; mais, de ces deux partis, ni l'un ni l'autre ne pouvait le sauver. Si la chute du haut du rocher eût été mortelle, un combat avec une bande de loups ne l'eût pas été moins. Un coup de fusil mit fin à ses embarras en mettant fin à ses jours. Le bruit de la détonation intimida les loups, qui rentrèrent précipitamment dans la forêt, tandis que l'affûtier, ayant rechargé sa carabine, montait sur le plateau pour saigner la victime.

— Maintenant, dit Mathieu, nous pouvons rejoindre ce brave chasseur ; il doit avoir une cabane dans les environs ; nous nous y reposerons ; et, en tout cas, nous ferons un bon souper ce soir. Allons, courage, jeune homme ! Vous voyez que j'avais raison en vous disant que Dieu n'abandonnait jamais ceux qui luttaient contre la mauvaise fortune. Bon, vos jambes ont repris leur élasticité.

— Dites-moi donc, je vous prie, capitaine, pourquoi les loups chassent ainsi le daim ? demanda Robin, à qui l'espérance avait effectivement rendu une partie de ses forces et de sa souplesse.

— C'est bien simple, jeune homme. Les loups ont l'habitude de chasser ensemble les grandes espèces de la race animale, depuis le chevreuil jusqu'au buffle et au grosses-cornes, qu'ils surprennent au gîte, ou à qui ils coupent la retraite en le poussant, par une ruse, à la crête d'un précipice comme celui-ci. Si le trappeur n'eût tiré le daim, ce dernier se serait rué sur les loups, en aurait éventré quelques-uns, et serait enfin tombé sous le nombre. Heureusement que la saison n'est pas avancée et que la faim ne les pressait pas

trop, car, sans cela, ils ne l'auraient pas si facilement laissé, et le chasseur eût lui-même couru grand risque de servir à leur festin.

Tout en causant, ils atteignirent le plateau.

— Bonjour, mon cousin[1], dit Mathieu en tendant la main au trappeur.

Celui-ci jeta sur les arrivants un regard soupçonneux.

— Bonjour, répliqua-t-il rudement, mais en refusant la main qu'on lui offrait.

Sans s'offenser de la réception, le capitaine reprit :

— Mon cousin, nous nous sommes égarés, après avoir été poursuivis par les Pieds-noirs. Depuis cinq jours nous errons à l'aventure dans le Pays de Misère, n'ayant pour toute nourriture qu'un peu de tripe de roche. Veux-tu nous donner à manger? On m'appelle Poignet-d'Acier !

— Poignet-d'Acier! tu es Poignet-d'Acier! dit le trappeur, d'un ton qui exprimait autant d'admiration que de surprise.

— Oui.

— Alors tu es un brave. Je te connaissais de réputation, je suis content de connaître ta personne. Tu as fait trembler plus d'une fois, jusque dans leurs repaires, ces vermines de Peaux-rouges. C'est un honneur pour moi de prendre ta main ; donne-la-moi. Ton camarade et toi, vous trouverez un abri sous ma hutte, une place à mon feu. Mais vous avez besoin de vous restaurer. Buvez un peu de sang chaud : il n'y a rien de meilleur pour réparer une constitution affaiblie.

— Tu dis vrai, mon cousin, répliqua le capitaine Mathieu, en faisant signe à Robin de remplir sa tasse du sang qui sortait d'une large ouverture que le chasseur avait faite au cou du daim.

Mais cette boisson, chère aux trappeurs, répugnait à l'artiste. Il n'y voulut point goûter, malgré les instances de son compagnon, qui en avala une notable quantité.

— Comme ma cabane est à quelques milles d'ici, je vais, dit le chasseur, allumer du feu, et nous mangerons une grillade de cette venaison.

Tandis qu'il faisait rôtir un quartier de daim, suspendu au-dessus

[1] Les voyageurs du Nord-Ouest s'appellent généralement : « mon frère ou mon cousin. »

du feu par une broche de bois placée sur deux petites fourches, Alfred se mit à examiner leur hôte.

C'était un homme jeune encore, mais vieilli avant l'âge par une vie de privations ou d'excès, peut-être des deux à la fois. Son visage n'appartenait ni à la famille blanche ni à la famille rouge, il participait des deux. Il avait les pommettes saillantes, le teint hâlé des Indiens, mais le front bombé, les yeux bien ouverts et le nez correct d'un Européen. Le cachet du métis était imprimé sur son costume comme sur sa face. Étrange était aussi ce costume. Sa longue chevelure, que sillonnaient de longs fils argentés, flottait autour de son cou en nattes entremêlées de rubans multicolores, et s'échappait d'un large chapeau de paille de riz écrasé de plumes aux nuances chatoyantes. Une chemise de chasse en cuir passé, blanchi à la pierre ponce et bordé de curieuses broderies en rassade, tombait sur ses genoux, auxquels venaient se rattacher des mitas ou guêtres, ornées de franges en piquants de porc-épic chargés de perles fausses. Il était chaussé de mocassins bizarrement ouvragés. Mais ce qui le caractérisait surtout, c'était une couverte écarlate, dont il s'était affublé après avoir tué le daim, et dans laquelle il se drapait comme dans un manteau. Une ceinture rouge serrait sa chemise au-dessus de ses hanches, et à cette ceinture pendaient des pistolets, un couteau et un calumet indien.

— Tu es, à ce que je vois, un trappeur libre, mon cousin, dit le capitaine à cet individu pendant qu'il apprêtait le repas.

— Oui, je suis un trappeur libre, un franc trappeur, un ennemi juré de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui nous fait payer trop cher le droit de trapper sur son territoire. Cinq cents peaux de castor par an! n'est-ce pas une monstruosité, à présent que le gibier diminue de jour en jour? Ah! le bon temps des grandes chasses n'est plus. Je me souviens, moi qui vous parle, d'une époque où l'on n'avait pas besoin de sortir de sa cabane pour faire des provisions de venaison. C'était comme une fourmilière d'animaux à fourrures dans tout le désert. Mais les compagnies ont tant détruit, tant détruit, que bientôt il n'y aura plus moyen de vivre dans ce pays où jadis nous nagions dans l'abondance. A peine puis-je nourrir trois femmes! ajouta-t-il avec un soupir de regret.

— Trois femmes! répéta Alfred étonné.

— Eh oui, seulement *trois*! reprit le trappeur croyant que

l'étonnement du jeune homme était causé par la *modestie* de ce chiffre ; oui, *trois* seulement, mais autrefois j'en avais bien plus, castors et buffles ! j'étais un chasseur en renom ; les squaws savaient bien qu'avec moi elles ne seraient pas exposées à mourir de faim, même pendant les plus rigoureux hivers ; aussi les plus belles se disputaient-elles la faveur de partager mon wigwam. Aujourd'hui, ce n'est plus cela ; le poil et la plume ont quitté les bords des lacs ; ils remontent vers le nord. Certaines espèces ont déjà disparu. Dans quelques années le castor et le buffle manqueront. Et déjà un franc trappeur a bien de la peine à suffire à ses besoins. Mais, nos grillades sont cuites, j'ai là quelques fruits *d'arbre à pain*, mangeons.

L'arbre à pain, ainsi nommé par les Canadiens, est un pin, qui produit des cônes farineux très-nourrissant.

Durant le repas, le trappeur dit à ses convives :

— Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez été attaqués par les Pieds-noirs ?

— Oui, répondit Mathieu ; ils nous ont attaqués une nuit, sur la route d'Edmonston au fort Assiniboine.

— Y a-t-il longtemps de cela ?

— Cinq jours seulement.

— Alors vous aviez dans votre parti une jeune squaw ?

— Non, répliqua le capitaine.

— Je m'entends, continua le trappeur ; cette squaw n'appartient pas aux tribus du désert. Elle vient des établissements, de Québec, et elle avait un habillement d'homme.

— Yureska ! s'écria Alfred.

— C'est son nom, dit le trappeur ; ma foi, c'est une fière créature, et si je ne lui déplaisais pas...

— Vous l'avez vue ? elle a échappé aux Indiens ? Où est-elle ? dites-le-moi, je vous en prie, interrompit Robin, avec un empressement qui fit sourire le chasseur.

— Ah ! ah ! vous aussi, vous en seriez amoureux, mon jeune gars, dit-il d'un ton un peu narquois.

— Non ; mais où est-elle ? de grâce répondez-moi.

— Castors et buffles ! elle est dans ma cabane où mes femmes la soignent, pas de très-bon cœur, je vous assure, étranger, car elles sont jalouses en diable, et il y a de quoi, ma parole.

— Vous dites qu'elle est malade !

— Oh ! peu de chose, un accès de fièvre ; ça allait mieux ce matin.

— Comment se fait-il qu'elle soit chez vous ?

— Mais parce que je l'y ai amenée, répliqua le trappeur en riant.

Et il raconta à ses hôtes qu'il avait acheté la Huronne aux Pieds-noirs. Ceux-ci après avoir égorgé et scalpé les blessés de la brigade, s'étaient emparés d'Yureska et l'avaient tirée au sort. Elle échut en partage à un vieux chef, qui se dirigea aussitôt avec elle vers les montagnes Rocheuses dans le but de la vendre à quelqu'un des trappeurs libres qui font, dans ces parages, la traite des pelleteries pour leur propre compte et qui, véritables sultans du désert, attachent plusieurs femmes à leurs inconstantes amours. Ce sont, pour la plupart, des Indiennes, des Bois-brûlés et quelquefois, mais rarement des blanches. Elles accompagnent le trappeur dans ses expéditions, portent son bagage (car lui ne doit avoir souci que de ses armes), dressent sa tente, cuisent ses aliments et servent ses caprices.

Le maître d'Yureska rencontra notre trappeur, nommé Louis le Bon, et lui vendit sa prisonnière contre une bouteille de rhum et une demi-livre de poudre.

Louis le Bon n'avait fait cette acquisition que pour la placer au nombre de ses rouges odalisques ; mais en apprenant l'histoire de Marie, il avait changé de projet et promis à la jeune fille de la mener à la maison Jasper, dès qu'elle serait remise d'une fièvre putride dont elle avait été saisie en arrivant à la cabane de son protecteur.

Je n'essayerai pas de vous peindre le plaisir d'Alfred en recevant ces renseignements. Il avait hâte d'embrasser son amie. Aussi, dès qu'ils furent rassasiés, Robin, Mathieu et leur nouvelle connaissance dépecèrent le daim, et, chargeant sur leurs épaules sa peau et les meilleurs quartiers de viande, se dirigèrent vers la cabane du trappeur.

Quoique le sol fût encore sablonneux, on voyait çà et là des places couvertes de végétaux, annonçant que les bornes du Pays de Misère n'étaient pas loin.

Après une heure de marche, tantôt sur une lande stérile, tantôt

à travers ces petites oasis dont je viens de parler, ils débouchèrent dans une plaine magnifique, où la nature étalait avec amour les trésors de sa fécondité.

Le contraste de cette vallée avec le steppe qu'ils avaient tant fatigué de leurs pas, arracha un cri d'admiration à notre artiste.

— Mon Dieu ! que c'est beau ! et qu'il doit faire bon vivre ici¡ exclama-t-il.

Le soleil couchant secouait ses gerbes d'or pourpre sur le vallon. Vous eussiez dit qu'il était tapissé par la main des fées, si brillantes, si variées étaient les teintes des milliers de plantes qui le couvraient.

Les voyageurs descendirent vers un petit ruisseau qui ondulait mollement à l'ouest, sous de larges feuilles de nénufar aux fleurs blanches et jaunes, que rasaient de ses ailes diaphanes tout un monde de libellules et d'insectes bourdonnants.

— Fameuse place pour un trappeur ! dit le capitaine à leur guide.

— Oui, passable. Il y a, au bout de ce ruisseau, un petit lac où s'est établie une colonie de castors, et j'ai fait assez bonne chasse, l'hiver dernier. Les alentours de la prairie ne sont pas mauvais non plus. On y trouve du buffle, de l'orignal, du caribou et de l'ours. Ce canton était une vraie mine de richesses il y a quelque temps ; mais les Indiens l'ont éventé, et j'ai toujours peur qu'un jour ou l'autre, ils ne me jouent quelque méchant tour.

— Est-ce que vous demeurez seul ?

— Seul avec mes femmes. J'avais un compagnon, mais il est mort de froid l'hiver dernier, en revenant de visiter nos piéges à martre; et... Castors et buffles !

— Qu'y a-t-il ? demanda Alfred, surpris de cette exclamation, faite d'un ton qui indiquait la colère et l'inquiétude.

Louis le Bon s'était baissé. Il examinait avec attention des impressions de pieds humains marqués sur les bords humides du ruisseau.

— Castors et Buffles ! répéta-t-il en se relevant. Les Janktons ont passé par ici. Doublons le pas, mes amis ; je crains bien que nous arrivions trop tard.

— Que veut-il dire ? dit Robin au capitaine, tout en courant sur les traces du trappeur, qui arpentait le terrain avec la plus grande célérité.

— Les Janktons sont des sauvages maraudeurs, les écumeurs de cette contrée, répondit Mathieu.

— Cela ne m'explique pas...

— Il appréhende sans doute qu'ils...

— Je m'en doutais, malédiction ! s'écria Louis le Bon.

Relevant la tête, Alfred aperçut à quelque distance devant lui, et, dans un pli de la vallée, les ruines fumantes d'une grande cabane. Tout autour, le sol était battu, couvert de débris, comme s'il avait été le théâtre d'une lutte vigoureuse entre plusieurs personnes.

Le trappeur considéra un instant les décombres noircis, et, d'une voix sourde, il prononça ces mots :

— Je me vengerai !

Et une minute après :

— Poignet-d'Acier, tu m'aideras, n'est-ce pas? On rapporte que tu es fort, que tu es habile et rusé; eh bien! accompagne-moi, et je te promets belle occasion d'exercer ce poignet, qu'on dit plus inflexible que le métal.

— J'irai avec toi, mon cousin, dit simplement le capitaine.

Alfred était stupéfait par cette scène inattendue, dont les détails lui échappaient, quoiqu'il comprît bien que le feu avait été mis à la hutte de Louis le Bon, que ses femmes avaient disparu, et avec elles la Huronne.

C'était un rude coup dont la destinée frappait le pauvre jeune homme, lui qui s'était fait, dans son cœur, une si grande fête de revoir Yureska !

— Les Indiens ont pris à l'est, voici leur piste; allons, en avant ! dit le trappeur.

— Mais, observa Mathieu, ils doivent avoir beaucoup d'avance sur nous.

— Quelques heures; ce qui ne nous empêchera pas de les rattraper ce soir, car j'ai près d'ici quatre chevaux qu'ils n'auront sans doute pas enlevés.

— Où sont-ils?

— Dans une île du lac.

Ce lac s'étendait à un demi-mille de la cabane incendiée. En arrivant sur le bord, Louis le Bon se déshabilla, se jeta à l'eau et nagea jusqu'à une île, d'où il revint bientôt monté sur un cheval et en conduisant deux autres par leurs brides.

Le trappeur aborda, remit rapidement ses vêtements; les trois aventuriers renouvelèrent l'amorce de leurs armes, sautèrent en selle et partirent au galop à travers une prairie dont les hautes herbes montaient jusqu'à leurs genoux.

A en juger par les traces, les Indiens devaient être huit, tous à pied, et quatre femmes les accompagnaient. On reconnaissait les unes et les autres aux empreintes de mocassin laissées sur la terre molle.

La nuit n'était pas encore venue quand le capitaine Mathieu, à qui sa haute taille donnait un avantage sur ses compagnons, annonça qu'il distinguait un nuage de fumée à un mille environ.

— Ce sont nos voleurs! s'écria impétueusement Louis le Bon; ours et buffles! précipitons-nous sur eux et hachons-les!

— Non, dit le capitaine, pas de guerre ouverte. Procédons par ruse, cela vaudra mieux. Vous et moi, nous allons mettre pied à terre; ce jeune homme gardera les chevaux; nous nous glisserons jusqu'au camp des Indiens, et tâcherons de leur reprendre vivantes les malheureuses femmes; car si nous tombions à l'improviste sur eux, ils pourraient bien les égorger avant de nous laisser le champ libre.

— Ton avis est bon, Poignet-d'Acier, répliqua le trappeur en hochant affirmativement la tête.

Alfred aurait bien voulu accompagner les deux chasseurs, mais le capitaine s'y opposa formellement, et notre ami resta avec les chevaux à cet endroit.

Mathieu et Louis le Bon parvinrent inaperçus en face du bivac indien, et se tapirent derrière un buisson d'amélanchier.

Le trappeur ne s'était pas trompé. Il avait été victime des Janktons. Accroupis près d'un feu, les voleurs se gorgeaient de whiskey qu'ils avaient pris dans la cabane du trappeur avant de la brûler.

Trois femmes prenaient part à ces libations, et excitaient même les Indiens à boire. L'une avait sur les épaules une couverture rouge, l'autre une couverture bleue, la troisième une couverture verte.

— Mes squaws, dit le trappeur en les apercevant.

— Il paraît qu'elles ne sont pas fâchées de la compagnie, répliqua Mathieu avec un sourire.

— Erreur, mon cousin. Les commères sont fines. Elles n'aiment

pas plus les Janktons que toi et moi, car ils n'ont aucun égard pour elles, et les traitent comme des bêtes de somme; mais elles ont, vois-tu, sur le bien et le mal, leurs idées à elles. Je suis sûr qu'elles se proposent d'enivrer les Indiens et de s'échapper quand ils dormiront comme des brutes.

— Possible, mon cousin, possible, mais leur fidélité pourrait bien recevoir un accroc?

— Oh! c'est un détail dont je me soucie comme d'une balle perdue. Mais je ne vois pas l'Indienne des établissements.

— La Huronne?

— Oui. Ours et buffles! s'ils avaient touché à un cheveu de sa tête!

— La voici! regarde; elle est étendue derrière ce lot de pelleterie qu'ils t'auront enlevé aussi, sans doute.

En effet, Yureska, les pieds et les mains liés, était couchée à côté d'un gros paquet de fourrures. Aux lueurs projetées par le feu, on découvrait son visage pâle, mais résigné, tourné vers le ciel.

— Que décidons-nous? dit Louis le Bon.

— Les Janktons sont tous armés de carabines. Si nous attendions qu'ils fussent tout à fait ivres?

— Ce n'est pas mon opinion, répliqua le trappeur, que la jalousie commençait à picoter; nous avons chacun trois coups à tirer; avec cela, on démolit six hommes. Ils sont huit; ainsi donc, nos armes déchargées, les chances demeureront en notre faveur, car les squaws nous prêteront leurs ongles et leurs dents.

Ce plan souriait peu au capitaine ; naturellement opposé à l'effusion du sang; mais, sans plus attendre, Louis le Bon avait, d'un coup de carabine, tué un Indien qui pressait amoureusement la squaw à la couverture bleue.

Avec ses pistolets, il coucha aussitôt à terre deux autres Janktons; le reste de la troupe, abruti par les spiritueux, et s'imaginant qu'ils étaient surpris par une armée d'agresseurs, se dispersa dans la prairie, en proie à une irrésistible panique.

Aucune des femmes ne les suivit.

— Ours et buffles! il était temps, s'écria le trappeur en se précipitant vers les misérables créatures qui, terrifiées, se cachaient la face dans leurs couvertures.

Le capitaine Mathieu courut à Yureska, coupa les liens dont elle

était garrottée, et l'assit sur le paquet de pelleteries, car l'émotion l'avait presque paralysée.

— Ah! mes belles, il paraît que vous avez du goût pour les vermines ; mais je ne m'accommode pas de ces plats-là, moi! disait Louis le Bon à son trio féminin. Allons! debout! et chargeons sur nos épaules le butin dont m'avaient dépouillé ces serpents à sonnettes. Des fourrures pour plus de cent louis, mes cornes, mon mobilier, mes trappes, mes effets, et jusqu'à ma provision de whiskey, voyez-vous ça, les gredins !... sans compter mes femmes ! On vous en donnera des brins de fille comme ceux-là pour les gâter ! tas de bandits ! Voyons, La Vipérine, dépêchons, mademoiselle pas pressée ! Et toi, Crapaude, pas de ces fainéantises ; ce sac n'est pas trop lourd pour toi. Tu préférais faire des mamours à cet affreux Peau-rouge, hein ? Que je t'y reprenne un peu, et malgré toute ma tendresse pour tes beaux yeux, je te ferai faire connaissance intime avec la baguette de ma carabine. Frétillante, tu porteras la grande chaudière. Comme tu m'as eu l'air plus sage que ces vilaines gourgandines, il est juste que tu sois récompensée. Ohé ! capitaine, êtes-vous prêt? Vous avez eu tort de ne pas m'imiter. Les scélérats ne sont pas loin. Ils reviendront ; détalons au plus vite.

Tandis que le trappeur stimulait ainsi son monde, en ramassant çà et là les objets dont les Janktons l'avaient dépouillé, Alfred, cédant à l'ardeur de son âge, accourait avec les chevaux.

Vous dire sa joie, en retrouvant Yureska saine et sauve, n'est pas en mon pouvoir. L'heure n'était pas propice aux longs épanchements. Les trois hommes tinrent conseil et résolurent de retourner auprès du petit lac passer le reste de la nuit. Tout le bagage fut placé sur le dos des chevaux. Louis le Bon rechargea ses armes et la troupe se remit en marche, Yureska donnant le bras à Robin.

— A-t-on des nouvelles d'Alphonse?

Telle avait été la première question de la jeune fille.

— Hélas! aucune ; mais nous avons bien lieu de croire qu'il est arrivé sans encombre à la maison Jasper.

— Puisse-t-il, mon Dieu, en être ainsi ! soupira Marie.

— Mais toi, ma sœur? s'informa Robin.

Yureska lui redit l'histoire que leur avait contée le trappeur, en

ajoutant qu'il avait eu pour elle les égards d'un frère et qu'elle lui devait bien certainement la vie.

— Ce matin, ajouta-t-elle, comme ce brave homme était absent, des Indiens nous surprirent. Nous essayâmes de nous défendre, mais sans succès. Après nous avoir désarmées, les assaillants pillèrent la cabane, la livrèrent aux flammes, et ils nous emmenaient captives, lorsque le capitaine Mathieu et Louis le Bon nous ont délivrées.

— Quel bonheur d'être enfin réunis ! dit Alfred en pressant doucement le bras de la jeune fille sous le sien.

Yureska allait lui répondre, mais une éblouissante clarté qui jaillit tout à coup sous leurs yeux l'en empêcha.

— Ours et buffles ! la prairie est en feu ! proféra le trappeur en arrêtant les chevaux.

— En feu ! répéta machinalement Alfred.

— Oui, en feu ! Quelques tisons auront roulé de la cabane et enflammé les fougères qui l'environnaient.

— Alors, obliquons à droite ou à gauche, pour éviter l'incendie, dit le capitaine Mathieu.

— Impossible, repartit brusquement Louis le Bon ; à droite et à gauche s'étend un marais infranchissable. Il faut rétrograder au risque de rencontrer encore les Janktons. Ah ! Poignet-d'Acier, vous avez commis une faute grave en les ménageant. Quand on trouve un serpent sur son chemin c'est folie que de ne pas l'écraser. Battons en retraite, car le feu marche à pas de géant et, avant un quart d'heure, il envahira cette place.

La petite troupe fit volte-face; mais, comme elle achevait ce mouvement, des glapissements sinistres s'élevèrent de différents points de la prairie.

— Ce sont les maudits Janktons qui se rappellent ; nous sommes pris entre deux dangers ! dit le trappeur Louis, en s'arrêtant de nouveau pour écouter.

CHAPITRE X

COMME QUOI L'AUTEUR, EN DÉVOILANT PLUSIEURS MYSTÈRES, OUBLIE, PEUT-ÈTRE A DESSEIN, D'EN TRANCHER UN ASSEZ IMPORTANT.

— Ah! s'écria-t-il, après un moment de silence anxieux, ce que je redoutais arrive. Les scélérats viennent de mettre le feu à l'autre bout de la prairie. D'ici à quelques minutes, nous serons enfermés dans un cercle de flammes.

Il disait vrai.

Les Janktons, s'étant aperçus de l'incendie allumé vers le lac, avaient lancé une torche embrasée au milieu des grandes herbes sèches, devant eux. Attisée par une forte brise, la conflagration faisait des progrès foudroyants, en arrière et en avant des aventuriers. Du côté de la cabane, elle se présentait comme un immense croissant dont les cornes dévorantes tendaient rapidement à se rejoindre et dont l'effrayante figure, d'un rouge blanc à sa base, s'empourprait en s'élevant à l'horizon, roulait à son sommet des nuages rougeâtres pailletés d'étincelles et pâlissait l'azur du ciel où les étoiles, naguère si brillantes, n'apparaissaient plus que comme des points vagues, incertains. Du côté des Indiens, le feu affectait, dans sa course, la forme d'une flèche, dirigée sur nos amis.

Un pétillement sec, lugubre avant-coureur, précédait le terrible

fléau. L'air commençait à s'échauffer. Des millions de flammèches flottaient dans l'espace et tombaient en pluie ardente sur les malheureux, de plus en plus menacés par l'incandescence de ce brasier torréfiant, qui mesurait un mille au moins de rayon.

Les femmes du trappeur éclatèrent en sanglots.

— Ours et buffles! allez-vous cesser vos pleurnicheries, satanées sorcières ! leur cria-t-il.

Et comme elles continuaient, il ajouta :

— Taisez-vous, vipères, où je vous laisse boucaner ici!

La menace produisit un effet excellent sur les squaws et mit aussitôt fin à leurs lamentations.

Yureska s'appuyait, calme et résignée, au bras de Robin qui, véritable artiste, contemplait avec amour les flamboyants décors que la combustion dressait autour d'eux.

— Il faut pourtant sortir d'ici, dit Mathieu, d'un ton rêveur.

— C'est ce à quoi je songe, mon cousin, répliqua Louis le Bon. D'où vient le vent?

— Il me semble qu'il vient de l'est.

Le trappeur plongea la main dans sa carnassière, en tira une plume et la laissa aller.

— Oui, il vente de l'est! murmura-t-il après avoir suivi du regard la direction que prenait la plume. C'est tant mieux. Nous avons une chance de nous tirer d'embarras. Battez du briquet, Poignet-d'Acier, et mettez le feu à la prairie dans le sens du vent; comme cela nous nous ouvrirons un passage.

Cette idée était excellente. Le capitaine Mathieu s'empressa de l'exécuter.

Pendant que le nouvel incendie, activé par les souffles du soir, déployait ses ailes en avant des voyageurs et volait à la rencontre du premier, rasant tout et frayant une voie praticable sur son passage, le trappeur faisait monter deux de ses femmes sur un cheval, la troisième avec Yureska sur un autre, et chargeait le dernier de ce qu'il avait de plus précieux.

Il saisit cet animal par la bride, le capitaine prit de même celui qui portait les squaws et Alfred la monture de la Huronne.

Cette disposition était, on le conçoit, destinée à calmer les chevaux, effrayés par les lueurs, les crépitations de l'embrasement et

qui faisaient des difficultés pour avancer sur la route brûlante qu'il fallait parcourir jusqu'au lac.

Elle réussit à merveille. A minuit, hommes, femmes et chevaux campaient sur la berge du lac et s'y reposaient, en sûreté, des fatigues de cette émouvante journée.

Le lendemain, en s'éveillant, Alfred Robin fut frappé par un sombre tableau de désolation. La prairie, si luxuriante, si richement émaillée, la veille, n'offrait plus au regard qu'une vaste étendue de terrains noirâtres, parsemés de broussailles décharnées, squelettiques, et d'où s'exhalait une odeur nauséabonde.

Tandis que, appuyé à un arbre, il considérait tristement cette scène mélancolique, on lui toucha familièrement l'épaule.

— Eh bien, jeune homme, que pensons-nous de l'existence des chasseurs? Elle a ses vicissitudes, n'est-ce pas? Et vos blasés de la civilisation ignorent qu'il est des impressions bien autrement vives que celles qu'on reçoit dans les salons, au contact du beau monde? N'aimeriez-vous pas ce genre de vie?

— Pour dire la vérité, il ne me charme que médiocrement, répliqua l'artiste qui, au premier mot, avait reconnu le capitaine Mathieu. J'avoue cependant qu'il peut avoir ses attraits pour certaines natures cruellement éprouvées par les passions, continua-t-il, en regardant fixement son interlocuteur.

— Comme la mienne, n'est-ce pas? repartit, avec un sourire Poignet-d'Acier, qui devinait la pensée d'Alfred.

— Je n'ai pas dit cela, murmura l'artiste confus.

— N'importe, jeune homme, je suis bon diable; je ne vous en veux pas de votre allusion. Elle est trop juste pour que je m'en formalise. Vous avez bien touché, j'ai eu quelques orages dans le cours de mon existence. Et qui n'en a eu? Vous-même, mon enfant, quoique à votre printemps seulement, n'avez-vous pas déjà été rudement secoué? En 1838, après la révolution, votre tête était à prix. Maintenant, vous voici lancé dans un voyage de deux mille lieues par amour. Ne rougissez pas. Ce n'est point une mauvaise action que celle que vous avez entreprise. Et puisque nous y sommes, causons-en un peu. Voyons, soyez franc; quels sont vos projets?

Cette question, faite à brûle-pourpoint par un étranger, souleva une irritation dans l'esprit d'Alfred. Malgré sa reconnaissance pour

le capitaine et le penchant qui l'entraînait vers lui, il se révoltait parfois contre l'empire que ce mystérieux personnage exerçait sur sa volonté. Le visage du jeune homme révéla les sentiments qui l'agitaient, car Mathieu poursuivit, sans attendre sa réponse :

— Vous vous trompez, mon ami ; c'est par affection pour vous, et non par une curiosité puérile que je vous interroge. Ne sais-je pas bien ce qui vous a amené ici, vous, M. Mougenot et la Huronne? En 1839, votre imagination enthousiaste s'ennuyait du repos qui avait succédé aux troubles politiques. Elle demandait un aliment à son besoin d'activité, et vous vous êtes épris de Mlle Victorine de Nelsac ; est-ce bien cela ?

— Qui a pu, monsieur...? balbutia Alfred.

— Bon, vous l'avez d'abord aimée par besoin d'activité, disais-je. Les parents étaient riches, vous pauvre, premier obstacle ; ils sont nobles ou prétendent l'être, ce qui est pis ; vous sans famille avouée, second et infranchissable obstacle. Ces empêchements ont joué leur rôle habituel. Ce qui n'était que caprice au début, est devenu amour violent, passion en quelques mois. Vous êtes beau, fougueux, poëte ; Mlle Victorine est tendre, passablement romanesque. Elle vous a payé de retour, comme on dit. Et un soir, vous avez formé le projet d'aller vous marier aux États-Unis... N'est-ce point cela?

— J'avoue...

— Mais, reprit Poignet-d'Acier, toujours souriant, M. de Nelsac ne voyait pas la chose comme vous. Une lettre anonyme l'avertit de votre dessein, et il aposta quelques *boulés* qui, au moment même où vous alliez vous embarquer, s'emparèrent de vous et de Mlle Victorine. On la conduisit...

— Comment, vous sauriez, monsieur... ? s'écria Robin, en ouvrant de grands yeux.

— Patience, jeune homme. On la conduisit donc aussitôt à New-York, où elle fut déposée à bord d'un navire, le *Tonquin*, si j'ai bonne mémoire, qui appareillait pour Astoria, poste américain dans le Pacifique. Le même agent qui l'avait menée à New-York prit passage avec elle sur le *Tonquin*, et, d'Astoria, la transporta à une maison de dames religieuses, près du fort Vancouver, sur le Rio-Columbia.

— Mais, dans quelle intention? demanda Alfred, qui prêtait maintenant une oreille attentive au récit du capitaine.

— Dans l'intention de lui faire prendre le voile. Elle gênait ses parents, qui ne lui pardonnaient pas et ne lui ont pas encore pardonné d'avoir écouté vos déclarations. Il y a des parents comme cela qui, sous couleur de veiller au bonheur de leurs enfants, les tueraient plutôt que de ne pas leur imposer leurs goûts et leurs fantaisies.

Après cette réflexion, où perçait une teinte d'amertume, Poignet-d'Acier fit une pause.

— Qu'est-elle devenue? dites-le-moi, monsieur, je vous en conjure ! s'écria Robin en lui saisissant la main.

— J'ai eu, répondit-il lentement, de ses nouvelles par un ami, avant de quitter la rivière Rouge. Cet ami revenait de Vancouver, d'où il était parti au commencement d'avril. Ainsi, elle se portait bien, il y a environ six mois.

— Mais, ce n'est pas tout, dit Alfred d'une voix altérée par l'émotion.

— Je vous comprends, mon ami, répliqua le capitaine avec bonté ; vous craignez qu'elle n'ait prononcé des vœux irrévocables. Rassurez-vous.

— Oh ! merci, merci, mille fois, monsieur ! dit le jeune homme, en pressant chaleureusement la main du capitaine contre sa poitrine. Croyez que ma gratitude...

— Bast ! bast ! ne parlons pas de cela, répondit Mathieu, que l'attendrissement de l'artiste gagnait malgré lui.

— Oh ! répétez-moi qu'elle est libre !

— Libre, comme vous, mon ami ; c'est-à-dire, entendons-nous, elle ne s'est liée par aucun serment. Ni les prières, ni les menaces n'ont pu triompher de sa détermination ; mais on la tient à l'œil et son enlèvement ne me paraît pas chose aisée. Voilà pourquoi je me suis permis, tout à l'heure, de vous demander quels étaient vos projets, jeune fou ?

Ces derniers mots furent prononcés avec un tel accent de tendresse, qu'Alfred se sentit remué jusqu'au fond des entrailles.

Mais le capitaine reprit aussitôt son calme ordinaire et répéta sa question.

— Mon Dieu, je n'en ai point encore, répondit distraitement Robin.

— Voilà bien les jeunes gens ! dit Mathieu en donnant une petite

tape sur la joue de l'artiste ; désirent-ils une chose, ils ferment les yeux et se jettent tête basse du côté où elle luit sans calculer ni la distance ni les difficultés, sans même songer aux impossibilités. Aussi dépensent-ils souvent en pure perte des forces et un temps précieux. Mais enfin vous avez bien un plan, mon ami ?

— Ma foi, non. Nous nous sommes mis en route avec l'espoir que les circonstances nous aideraient. D'ailleurs Yureska s'était chargée de l'affaire.

— Ah ! cette Huronne ! Votre ami veut l'épouser, n'est-ce pas ?

— Il n'a pas d'autre souhait ; mais quoique Yureska l'aime, elle ne paraît pas disposée à l'exaucer. Un préjugé de race la retient.

— Singulière créature ! murmura le capitaine.

Puis il ajouta d'un ton plus élevé :

— N'a-t-elle pas été élevée avec Victorine ?

— Oui, elle est sa sœur de lait. Elles seraient sans doute restées ensemble ; mais la mère d'Yureska étant morte pendant que celle-ci était en bas âge, le père se remaria à une Indienne fière, vaniteuse et ennemie des blancs, la Corneille-Noire, qui ne voulut pas que sa belle-fille fréquentât Victorine. Depuis lors, les deux jeunes filles ne se virent plus guère qu'à la dérobée. Mais la mutuelle affection qu'elles avaient sucée au même sein ne s'est jamais démentie, car dès qu'Yureska apprit l'existence de Victorine par un Indien, elle nous proposa d'aller la voir et la délivrer s'il était possible.

— Et, en vrais Canadiens écervelés, vous n'avez pas pensé à prendre la voie de mer ?

— Pardon ; je l'aurais fait, car le trajet est plus facile ; mais il fallait trouver un navire, et j'étais informé qu'il n'en partirait point cette année des ports de l'Atlantique pour Vancouver.

— Et votre retour ? car enfin vous ne vous proposiez pas, j'imagine, d'offrir pour cadeau de noces à une jeune fille délicate comme Mlle de Nelsac une pérégrination de six mille milles à travers les tribus sauvages et les territoires incultes du Nord-Ouest ?

— Je confesse, dit Alfred en souriant, que je n'avais pas envisagé cette perspective.

— Elle vous attendait cependant. A moins, continua le capitaine de son ton narquois, que vous n'eussiez préféré vivre en aimable communion d'idée et de procédés avec les Têtes-plates, les Nez-

percés, les Chinooks, les Pends-d'oreille et les Indiens de Sang, société ordinaire de la Colombie.

Alfred ne répondit pas à cette boutade ; il paraissait tourmenté par une idée obsédante.

— Je parie que vous avez une question à m'adresser? lui dit Mathieu.

— J'en conviens, monsieur, mais je n'ose.

— Ne suis-je pas quelque peu votre ami ?

— Eh bien ! monsieur, s'écria Alfred avec la vivacité d'un homme qui cède, quoiqu'à regret, à un irrésistible besoin d'épanchement, eh bien, vous qui me connaissez si bien, savez-vous ce que c'est que ceci ?

En disant ces mots, il tirait de son capot un portefeuille de maroquin et en extrayait un sachet octangulaire en cuir marqué de signes rouge.

A cette vue, Bras-d'Acier détourna brusquement la tête.

— Et cela? ajouta Robin en sortant de sa poitrine un sachet parfaitement semblable au premier, mais qui pendait à son cou par une fine chaîne d'or.

Soit ignorance, soit effort inouï de volonté, le capitaine ramena sur son interlocuteur un visage serein, et répondit tranquillement en regardant les deux amulettes :

— Ma foi, jeune homme, je ne sais ; mon art divinatoire ne va pas jusque-là ; ces brimborions sont très-curieux. De qui les tenez-vous ?

Alfred était trop ému pour avoir saisi le mouvement passager de Bras-d'Acier. Ce qu'il savait de son histoire, il le conta au capitaine avec les incidents de la mort de Mariette, la pauvre marchande de gâteaux de la porte Prescott.

Pendant ce bref récit, fait d'une voix navrée, le capitaine Mathieu demeura impassible. Pas un muscle de sa face ne bougea ; mais un observateur attentif eût peut-être remarqué que ses dents étaient violemment serrées les unes contre les autres ; que ses lèvres blêmissaient et que des gouttes de sueur se montraient à la naissance de ses cheveux.

— Malheureuse enfant ! Et vous avez veillé à ses funérailles? dit-il sourdement, quand Alfred eut terminé.

— N'était-ce pas mon devoir ?

— Oui, jeune homme, c'était votre devoir; mais tant d'autres ne font pas le leur!

L'arrivée d'Yureska coupa court à cet entretien.

— Comment vas-tu, aujourd'hui, ma sœur? s'empressa de lu dire Bras-d'Acier.

— Mieux, reprit-elle; ma fièvre est passée, et je viens vous demander de partir.

— Es-tu donc assez forte pour nous suivre?

— Oh! oui, s'écria-t-elle. Est-ce que l'idée de voir bientôt Alphonse ne me soutiendra pas? Il n'y a pas pour plus de trois jours de marche d'ici à la maison Jasper; les femmes de Louis le Bon me l'ont dit; je suis sûre de ne pas manquer de vigueur en route.

— Je vais, dit Bras-d'Acier, tout organiser pour le départ.

Il s'approcha du trappeur, qui fourbissait ses armes, tandis que les squaws apprêtaient le déjeuner.

— Quel est ton dessein, mon cousin? lui dit-il.

— J'ai envie de retourner sur le territoire des Grands-Couteaux [1], répliqua Louis. De longtemps la chasse ne sera profitable dans ces parages. Les frontières de l'Orégon sont giboyeuses, j'y planterai ma tente cet hiver. Quant à toi, Bras-d'Acier, si tu veux gagner la maison Jasper, je te fais présent de trois chevaux. Tu trouveras sur ta route, en suivant la branche sud de la rivière Pembina, des *caches* où j'ai renfermé des sacs de pemmican et de poudre.

Le capitaine voulut lui payer ses chevaux; mais Louis le Bon refusa obstinément.

— Je suis heureux de te rendre un service, mon cousin, dit-il. Une autre fois tu m'obligeras. Aujourd'hui, j'ai ce plaisir; ne le gâte pas par tes offres! Si même une de mes femmes...

— Merci, merci, mon cousin! s'écria le capitaine en riant.

— Enfin, c'est comme tu voudras; mais sois certain que je te la donnerais de bon cœur, et au choix, dit le trappeur d'un ton qui ne permettait pas de suspecter un instant la sincère cordialité de ses propositions.

Mais ni les chatteries de Vipérine, ni les robustes appas de Crapaude, ni la provoquante carnation de Frétillante, n'avaient séduit

[1] Les Indiens et les trappeurs désignent souvent les Américains par cette appellation.

le capitaine. Il renouvela ses remercîments au généreux Louis le Bon; on déjeuna solidement, d'un cuissot du daim tué la veille ; les trois amis enfourchèrent leurs montures, saluèrent une dernière fois le trappeur et ses compagnes, et s'acheminèrent vers les sources de la rivière Pembina.

Ils n'avaient pas emporté d'aliments; mais les caches du trappeur leur fournirent plus de nourriture qu'il ne leur était nécessaire. Ces caches sont des silos, que les voyageurs et chasseurs du Nord creusent dans la terre, et où ils déposent des provisions qu'ils retrouvent ensuite aux époques de disette. Des marques particulières en indiquent la place.

Quatre jours ne s'étaient pas écoulés, quand les trois cavaliers entrèrent dans la vallée Jasper, à cinq lieues des montagnes Rocheuses, dont les pics altiers se confondent avec les cieux.

Un lac étroit arrose cette vallée, d'où descendent les eaux impétueuses de l'Arthabaska, qui court se perdre au nord, vers le 55e degré de latitude dans le lac du même nom.

La maison Jasper, célèbre comme dernière station avant les montagnes Rocheuses, s'élève au pied du lac. C'est une chétive habitation, construite par un pauvre trappeur qui, comme beaucoup d'autres dans l'Amérique du Nord, a, sans s'en douter, immortalisé son nom, en s'établissant sur un point alors presque totalement inconnu du reste du monde.

Tout le pays circonvoisin, sur une étendue de plus de cent milles, porte, en effet, ce nom : lac Jasper, vallée Jasper, mont Jasper, rivière Jasper, etc.

La vallée est très-fertile, les cours d'eau poissonneux, les gorges attenantes giboyeuses ; et, quoique le froid sévisse rigoureusement l'hiver, quoique la chaleur y écrase l'été par sa lourdeur de plomb, la vallée Jasper me semble, en raison de sa position topographique, destinée à devenir un jour le centre d'une colonie riche et puissante.

Cependant, elle ne possédait, en 1843, qu'une maison ceinte d'une palissade de pieux de cèdres, avec quelques hangars à l'extérieur.

Ces hangars sont appropriés aux chevaux dont se servent les employés de la Compagnie de la baie d'Hudson pour gagner le campement des Barges, au delà des montagnes Rocheuses, où commence à être navigable la rivière Columbia, qui va se verser dans el

Pacifique, après avoir baigné un littoral de près de cent quatre-vingt-dix-sept mille milles carrés.

Le cœur d'Yureska battait fort en approchant de la station. Un pressentiment lui disait que c'était là qu'elle reverrait Alphonse, dont elle était séparée depuis bientôt quatre mois. Aussi marchait-elle en tête de la colonne, pressant ses compagnons, se dressant sur ses étriers, et aiguisant ses regards pour distinguer au loin le premier signe de son bien-aimé.

Mais son impatience fut déçue ; Mougenot ne se montrait pas.

Quand ils ne furent plus qu'à quelques pas du poste, la jeune fille se prit à trembler. Des craintes affreuses l'assaillirent. Elle ralentit instinctivement l'allure de son cheval. Elle l'aurait arrêté tout à fait, si elle eût été seule.

— Allons, du courage, ma sœur ! lui dit Alfred en faisant un geste au capitaine, qui lança sa monture au galop et fut en un instant à la porte de la station.

Trois ou quatre individus accoururent à sa rencontre.

Mathieu échangea rapidement quelques paroles avec eux, et, se levant sur ses étriers, agita son chapeau en criant :

— Hourra ! Mougenot est ici !

— Soutiens-moi, mon frère, dit Marie, qui pâlit et s'affaissa sur sa selle.

En rouvrant les yeux, la jeune fille se trouva dans les bras de son amant. Il l'avait assise au pied d'un arbre et baignait d'eau fraîche son visage décoloré.

Je passe sous silence la scène qui suivit ; elle est de celles que la parole et la peinture flétrissent quand elles s'avisent d'essayer de les reproduire. Comme l'impalpable poudre d'or qui glace les ailes du papillon, elles enchantent l'âme, mais se fanent dès qu'on les touche du doigt.

Le voyage d'Alphonse Mougenot, depuis la maison Norway, avait comparativement été aussi paisible que celui de ses amis avait été accidenté. A part son inquiétude sur leur sort, il n'avait éprouvé qu'un chagrin sérieux, la mort de Tête-de-Renard, qui s'était noyé, en voulant *sauter* un rapide près de la station Carleton. Quant à lui, il jouissait d'une santé parfaite et se sentait tout disposé à continuer le voyage.

Cependant la saison était avancée. L'automne avait mordoré la

chevelure des arbres; les nuits se faisaient froides, et l'hiver signalait déjà son approche par de fréquentes gelées. Les gens de Jasper conseillèrent aux voyageurs d'attendre le printemps pour se remettre en route. Ceux-ci fermèrent l'oreille aux avis, et partirent après quelques jours de repos.

Ils s'étaient munis de raquettes et de vêtements de fourrure.

Bien leur en prit, car, à la gorge du Bol-de-Punch, entre les pics Brown et Hooker, ces colosses des montagnes Rocheuses, dont la cime domine de cinq mille mètres le niveau de la mer, une tempête de neige les força à quitter leurs chevaux pour continuer le chemin à pied. Le pays a un aspect sauvage terrifiant. Des masses énormes de granit surplombent le sentier tortueux et abrupt que l'on suit dans l'encaissement des montagnes. Parfois ces masses se détachent de leur base et roulent avec un fracas horrible au fond de profonds ravins ; parfois elles barrent le passage ; il faut que le piéton les gravisse en se taillant à la hache des escaliers dans leurs flancs ; parfois, en tombant, elles détournent le cours d'un torrent et causent de vastes inondations.

Quand le temps est beau, la *traverse* des montagnes Rocheuses exige une semaine ; mais quand la pluie a défoncé les sentiers, ou quand la neige les a couverts, cette même traverse demande souvent un mois. Heureux alors celui à qui elle n'a pas été fatale !

Nos aventuriers s'étaient renforcés de deux engagés métis. Ils avancèrent à petites journées, marchant tantôt en raquette, et tantôt escaladant avec les pieds, les genoux, les mains, des pitons presque inaccessibles; tantôt aussi franchissant quinze ou vingt fois dans la même journée des torrents impétueux, au milieu desquels ils entraient fréquemment jusqu'aux aisselles et d'où ils sortaient couverts de glaçons. La nuit, ils reposaient dans des trous pratiqués sous la neige, les pieds tournés vers un feu que chacun d'eux était obligé d'entretenir tour à tour. Ajoutez à ces fatigues, à ces souffrances, qu'Alfred et Alphonse furent pris du *mal de raquettes*[1], que la réverbération de la neige donna à Yureska des brûlements d'yeux, et vous aurez une idée amoindrie des incroyables tourments contre lesquels ils eurent à lutter avant d'atteindre le campement des Barges.

[1] Mal des plus douloureux. Il est produit par l'échauffement que causen au pied les courroies qui servent à attacher les raquettes.

Je puis certifier au lecteur que, loin d'exagérer, je passe sous silence la moitié des tortures qui attendent le voyageur assez imprudent pour tenter de franchir les montagnes Rocheuses du nord à la fin de l'automne.

Au campement des Barges la caravane fit une halte de quelques jours pour se rétablir.

Elle s'embarqua ensuite dans deux grands canots, sur le rio Columbia, fleuve dangereux, entrecoupé de rapides, de récifs et de remous, mais dont les rives merveilleuses semblent avoir thésaurisé toutes les beautés naturelles que l'imagination d'un artiste peut rêver. Ce ne sont que forêts majestueuses, campagnes superbes, murailles de balsalte qui de loin font l'effet de forteresses avec leurs tourelles, leurs créneaux, leurs mâchecoulis, leurs batteries. La faune est à l'égal de la flore. On rencontre sur ces bords enchanteurs les animaux des deux hémisphères, depuis l'ours blanc du Nord jusqu'à la panthère des régions méridionales. depuis le grand hibou polaire jusqu'au colibri des tropiques.

Admirateurs passionnés de la nature Alfred et Alphonse ne se lassaient pas de contempler le panorama magique et incessamment varié qui se déroulait à leurs regards.

Un jour qu'ils venaient de doubler la pointe du fort des Nez-percés, à la jonction de la rivière de ce nom avec le Columbia, Alfred aperçut tout à coup, en avant d'eux, un canot de forme bizarre. Il était peint en rouge et apparemment monté par quatre individus : deux aux deux bouts et deux au milieu. Les premiers ramaient ; les seconds étaient immobiles. On ne voyait, du reste, que la tête de ces derniers, dont le corps était emprisonné dans un sac de peau.

— Vous voulez savoir ce que c'est que cette embarcation? dit le capitaine Mathieu aux jeunes gens ; c'est un convoi funèbre de Chinooks. Des deux têtes qui sortent de ce sac de peau, l'une est vivante, c'est probablement celle d'un esclave ; l'autre est morte, c'est assurément celle d'un grand guerrier. Cela est horrible, n'est-ce pas ? Mais une chose plus horrible c'est que l'esclave sera transporté, lié au cadavre, dans un lieu où il restera trois jours sans nourriture, après quoi un autre esclave sera chargé d'étrangler ce malheureux. Voilà comment la tribu des Chinooks honore les funérailles de ses chefs.

— Mais il faut délivrer ce pauvre homme ! s'écria Alfred.

— Il faut, répondit Mathieu, laisser les sauvages agir à leur guise, si nous ne voulons pas être égorgés par eux. Les peuplades qui habitent le rio Columbia sont les plus sanguinaires du Nord-Ouest ; prenons garde de nous attirer leur ressentiment.

Ce fut le dernier incident notable qui précéda le débarquement de la petite expédition au fort Vancouver, fondé en 1824 par le docteur John Mac Longhlin, sur une éminence près du Columbia et à trente lieues de la mer.

Il est l'entrepôt d'un commerce considérable et ressemble assez au fort Williams pour qu'il soit inutile d'en donner une description.

En atterrissant, le capitaine Mathieu, prit Robin à l'écart et lui dit :

— Jeune homme, avez-vous confiance en moi?

— Oh ! monsieur, je serais bien ingrat...

— Bon ; ainsi vous suivrez en tous points la ligne de conduite que je vous tracerai.

— Je vous le jure.

— Pas un mot de vos projets à qui que ce soit. Aux questions qui vous seront adressées, répondez que la passion des aventures seule vous a attirés ici vous et M. Mougenot. Tâchez aussi d'avoir de la patience. C'est la vertu essentielle à qui veut réussir dans une entreprise. La Huronne passera pour ma femme ; il le faut. Elle est prévenue et consent à jouer ce rôle. J'espère que M. Alphonse ne sera pas jaloux ! ajouta-t-il en souriant.

Alfred souscrivit à tout et commença, avec Mougenot, des explorations dans les environs du fort, pour tromper les heures qui leur paraissaient mortellement longues.

Le capitaine Mathieu et Yureska avaient quitté la factorerie deux jours après leur arrivée.

On était en décembre 1843.

Durant un mois on n'en entendit pas parler.

L'attente commençait à peser aussi lourdement à Mougenot qu'à Robin. Ils se surprenaient même à accuser le capitaine, quand ce dernier rentra à Vancouver, par une belle matinée de la fin de janvier 1844.

— C'est fait ! dit-il aux deux amis dont les regards les pressaient de questions.

Et, les entraînant dans une chambre particulière, il leur raconta qu'Yureska, ayant repris les vêtements de son sexe s'était rendue à la Mission, où elle avait eu plusieurs entrevues avec Victorine de Nelsac Pendant ce temps, le capitaine courait à Astoria, espérant y trouver un des navires américains affectés au service de ce poste. Son espoir s'était heureusement réalisé, un brick était mouillé dans la rade d'Astoria. Mathieu retint quatre passages, et retournant promptement à la Mission, décida, au moyen d'Yureska, Victorine à les accompagner. L'évasion du couvent était d'autant plus facile que la jeune fille sortait presque tous les jours, pour visiter quelques familles indiennes du voisinage.

Une fois en fuite, elle et Yureska avaient revêtu des habits d'hommes, et elles étaient maintenant, sous ce costume, à bord du brick américain.

En écoutant ce récit, Alfred ne se possédait plus de joie. Il pleurait, baisait les mains du capitaine, et poussait des exclamations folles.

— Venez, monsieur, menez-nous vers elle, dit-il quand son émotion se fut un peu apaisée.

— Non, mon ami, ma tâche est finie. M. Mougenot et vous descendrez en canot jusqu'à Astoria, et dans deux jours, s'il plaît à Dieu, vous ferez voile pour New-York.

— Quoi ! vous ne nous accompagnez pas, monsieur ? exclama Mougenot surpris.

Le capitaine sourit tristement et répliqua :

— C'est impossible, jeune homme, ma vie n'appartient plus aux civilisés, ils en ont brisé tous les ressorts moraux. Ce qui reste de force physique, je le donne volontiers au désert. Mon canot est là qui vous attend, partez et que le ciel vous protége !

— Laissez-moi, de grâce, vous faire une question ? dit Alfred d'une voix suppliante.

— Faites, mon ami.

— Eh bien, qui êtes-vous?... et par quel lien vous suis-je attaché?

Un nuage passa sur le front du chasseur ; mais il répondit avec une grave fermeté :

— Pour vous, comme pour le reste des hommes, je suis et dois être, mon ami, le capitaine Mathieu, surnommé Poignet-d'Acier, rien autre chose. Prenez néanmoins ce paquet, vous l'ouvrirez dans dix ans d'ici et pas avant. Vous me le promettez, n'est-ce pas?

— Je vous le jure, monsieur, dit Alfred, d'un ton mouillé de larmes.

Et il serra dans son portefeuille un paquet scellé que l'étrange capitaine venait de lui remettre.

— A présent, adieu, jeunes gens! et soyez heureux! cria celui-ci en sortant précipitamment de la chambre.

Deux minutes après, et avant qu'ils fussent revenus de leur stupéfaction, les sabots d'un cheval résonnèrent dans la cour du fort.

Alfred et Alphonse se jetèrent simultanément à la fenêtre et virent le capitaine Mathieu, qui remontait au galop le Colombia, dans la direction des montagnes Rocheuses.

CONCLUSION

Un jour du mois d'avril de cette même année, deux Indiennes étaient assises dans un cabaret du village Laprairie, sur la rive gauche du Saint-Laurent, à deux lieues environ de Montréal.

L'une et l'autre fumaient en échangeant de rares paroles et en trempant fréquemment leurs lèvres dans un verre de gin chaud placé devant elles.

Vieilles toutes deux, et affreusement défigurées par une maigreur cadavéreuse qui mettait en relief tous les os de leur face, elles semblaient les vivantes incarnations de ces images que les artistes du moyen âge sculptaient, avec une sorte de sombre passion, dans leurs monuments légendaires.

— Dis-moi, mon frère, demanda à l'hôtelier celle qui paraissait la moins âgée, dis-moi, la bête-à-feu[1] arrivera-t-elle bientôt ?

— A midi juste, je te l'ai déjà dit, répliqua-t-il sèchement.

— Il est onze heures et demie, sortons, la Corneille-Noire, reprit l'Indienne en s'adressant à sa compagne.

[1] Convoi de chemin de fer.

Elles quittèrent la taverne et s'acheminèrent lentement vers l'embarcadère du chemin de fer, au bord du Saint-Laurent.

Là, elles s'assirent sur une pièce de bois, devant la gare, et continuèrent de fumer pendant quelques moments en silence.

Il faisait doux, quoique la neige drapât encore les campagnes de leur épais manteau d'hiver, et que le Saint-Laurent n'eût pas encore rompu ses barrières de glace. L'air était calme, tiède, légèrement moite ; le ciel avait une teinte uniformément grise comme l'argent non poli ; cependant le temps était clair ; les objets se détachaient si vivement à l'horizon qu'on voyait très-nettement les maisons qui bordent les quais de Montréal. Du lieu où s'étaient arrêtées les deux Indiennes on pouvait même suivre, avec le regard, la route tracée sur la glace pour aller à la ville. Cette route avait, au reste, la couleur brun sale qui lui est particulière aux approches du printemps, quand elle a cessé d'être reblanchie par la chute des neiges. Quelques branches de sapin desséchées, jaunies, foulées aux pieds des chevaux, marquaient encore, çà et là, la place qu'avaient occupée les balises destinées à indiquer la piste aux voyageurs durant les tempêtes. La glace avait perdu ses tons de cristal. Elle était terne, spongieuse, *pourrie*, pour me servir du terme canadien. Des mares énormes la trouaient de distance en distance ; et de ces mares bondissaient de petites vagues qui, en courant à la superficie déjà attaquée par quelques chauds rayons de soleil, grésillaient comme l'huile en bouillonnant dans une poêle à frire. A des intervalles inégaux un mugissement sourd couvrait le bruit. C'était le Saint-Laurent qui, avide du grand air, après quatre mois de captivité, ébranlait les murs de sa prison. Quelques grands oiseaux de proie planaient majestueusement sur le fleuve, que croisaient, à tout instant, des bandes de cygnes et de canards sauvages.

Le tableau communiquait ce serrement de cœur que donnent toutes les choses animées ou inanimées, naturelles ou artificielles qui s'en vont en ruines.

Malgré son apathie ordinaire et l'indifférence des gens de sa race et de son âge pour les scènes de la création, la Corneille-Noire observait avec un intérêt réel la décomposition des glaces. Elle marmottait des paroles inintelligibles, en regardant tour à tour le fleuve et la ligne du chemin de fer de New-York, qui s'allongeait démesurément à sa gauche.

Tout à coup, elle tressaillit en disant :

— Voici la bête-à-feu !

Et, du bout de sa pipe, elle indiqua un panache de fumée qui ondulait, dans le lointain, au-dessus du railway.

— Tu vas être bien contente de revoir Yureska! fit l'autre Indienne.

Un rire sardonique contracta les traits de la Corneille-Noire.

— Yureska, a, dit-elle, fait prévenir la femme de son père, qu'en revenant des Pays d'en Haut, elle épouserait un visage pâle ; la femme de son père a consulté Ouaïche, l'Esprit qui connaît l'avenir ; et Ouaïche a répondu à la Corneille-Noire qu'Yureska ne serait pas la femme d'un visage pâle ; et elle ne le sera pas ; le sang du dernier des Hurons ne doit pas dégénérer.

Comme elle achevait cette déclaration d'une voix saccadée et sentencieuse, des sifflements aigus et un roulement prolongé annoncèrent l'arrivée du train.

Parmi les voyageurs qui en descendirent, vous eussiez distingué deux couples charmants : c'était Alfred Robin donnant le bras à Victorine de Nelsac ; jeune femme pâle, frêle, d'une angélique beauté, qu'il avait épousée à New-York; et c'était, — ne l'avez-vous pas deviné? — Alphonse Mougenot avec sa Marie, mais sa Marie qui avait remplacé son costume national par la toilette de nos élégantes et qui avait enfin promis de lui accorder sa main en rentrant à Québec.

A la vue de sa belle-fille, ainsi vêtue, la Corneille-Noire se prit à trembler de fureur, et au lieu de s'avancer vers Yureska, elle se cacha dans sa couverte et entraîna l'autre vieille derrière l'embarcadère.

— Ma sœur, lui dit-elle, en contenant mal son irritation, retourne à l'auberge ; voici de l'argent : régale-toi d'eau-de-feu, en attendant la Corneille-Noire.

Puis, enveloppée jusqu'aux yeux de sa longue couverte, l'Indienne revint seule près du convoi.

— Un traîneau! criait Alphonse.

Mais, contrairement à l'habitude, il n'y avait point de voitures à la station.

— Je doute que vous puissiez vous rendre à Montréal aujourd'hui, monsieur, dit au jeune homme un employé du chemin de fer.

— Et pour quelle raison, je vous prie ?

— Parce que la glace est mauvaise et qu'on craint une débacle.

— Bah ! répliqua Mougenot, je connais cela, c'est une frime pour rançonner les voyageurs yankees et leur faire payer double prix le trajet d'ici à la ville ; mais nous sommes moins étrangers que nous n'en avons l'air. Au surplus, nous donnerons ce qu'on nous demandera.

— Cherchez dans le village, dit l'employé, mais je vous répète qu'il y a du danger.

Quelques carrioles qu'on distinguait sur la *traverse* affermirent Alphonse dans l'idée que le péril était moins imminent que l'assurait le commis. Après une courte délibération avec ses amis, il entra dans Laprairie où un charretier consentit à les transporter, pour un louis, à Montréal.

Tous quatre prirent place dans le traîneau, en riant franchement de la pusillanimité des autres voyageurs qui s'étaient décidés à coucher au village.

Deux chevaux vigoureux tiraient le *slé* dont les patins s'enfoncèrent tout entiers dans la glace poreuse, de sorte qu'il ne glissa plus bientôt que sur le fond de sa caisse, ce qui fatiguait beaucoup l'attelage.

La Corneille-Noire, le visage masqué par sa couverte, suivait le véhicule par derrière, les jambes plongées jusqu'aux genoux dans la glace et la neige en fusion.

— Pauvre femme ! dit Alphonse, touché de compassion, si nous la faisions monter ?

Il adressa cette proposition à l'Indienne, qui répondit par un mouvement de tête négatif.

En approchant du milieu du fleuve, la marche devenait de plus en plus pénible ; le traîneau grinçait, les chevaux haletaient, des flocons d'écume tombaient de leurs naseaux fumants ; le charretier jurait, des craquements effrayants retentissaient à chaque minute.

Les jeunes gens ne riaient plus ; ils avaient même suspendu leur causerie ; Victorine se serrait timidement contre son Alfred, et Marie, troublée par un indicible sentiment de crainte, tenait ses yeux attachés sur l'Indienne qui, taciturne et la tête basse, piétinait dans l'eau à quelques pas de l'équipage.

— Bourgeois, dit tout à coup le conducteur, il faut débarquer ;

la glace est trop pourrie en cet endroit, j'ai peur que la carriole ne *cale* [1].

— Va toujours, poltron! répliqua Alphonse.

— Non, non, débarquez, insista le charretier en arrêtant ses chevaux.

— Mais c'est impossible, ces dames vont se mouiller...

— Il a raison, intervint Alfred, en montrant à Mougenot une longue flaque d'eau qui coupait la traverse. Descendons, nous ferons le tour de la mare en portant nos amies dans nos bras.

Il sauta sur la piste et Alphonse en fit autant.

A ce moment, le pont naturel oscilla comme s'il avait été remué par quelque cataclysme sous-marin, des déchirements successifs, accompagnés de mugissements formidables remplirent l'air; toute la puissante structure de congélation s'effondra, fut mise en pièces, et, en moins de rien, des caps de glaces jaillirent du sein des ondes, en se ramassant, s'amoncelant, s'étageant les uns sur les autres, s'entre-choquant, se fracassant, s'écroulant, pour se réunir, se heurter, s'entasser encore avec un vacarme que je ne saurais comparer qu'à la décharge simultanée de cent pièces d'artillerie.

Mougenot et Robin avaient été instantanément séparés du traîneau par une large crevasse, devant laquelle s'était dressé tout aussitôt un mur de glaçons, haut de vingt pieds, et que les eaux écumantes, toutes chargées des monstrueux débris de leur cachot, renforçaient sans interruption, en poussant des hurlements de bêtes fauves.

Et derrière ce mur se jouait un drame affreux.

La carriole avait été brisée; les deux femmes, le charretier et les chevaux se débattaient dans un vaste abîme, formé autour d'eux par l'accumulation des banquises, et qui ressemblait à un lac ouvert au sein des montagnes polaires.

Debout, au faîte de ces falaises improvisées, la tête et les épaules nues, le corps ruisselant d'eau, la Corneille-Noire, pareille au génie de la mort, se repaissait de ce spectacle avec une avidité féroce.

Après quelques efforts infructueux pour atteindre les bords du gouffre, le charretier exhala un cri d'angoisse et disparut sous les flots.

Cependant Yureska et Victorine, soutenues par leurs vêtements,

[1] Enfonce.

tâchaient aussi de gagner les crêtes glacées de l'abîme. La première, sachant nager, poussait et encourageait l'autre. Enfin elles touchèrent la rive si désirée. Yureska, s'y cramponnant d'une main, aida de l'autre Victorine à se hisser sur cette rive. Mais la tâche était d'une difficulté que seul le désespoir, arrivé à son paroxysme, pouvait essayer de surmonter, car les ongles éraflaient la glace ou glissaient à sa surface de verre.

Et déjà les malheureuses femmes, épuisées, levaient leurs yeux au ciel pour lui adresser une prière suprême, quand la Corneille-Noire s'approcha de l'eau, se courba, saisit Victorine par les bras, et, se redressant avec vigueur, l'amena sur les glaçons.

— Sauve-moi aussi, mère... les forces m'abandonnent... cria Yureska d'une voix suffoquée et en lâchant prise.

— Jamais la noble postérité de Kondiaronk ne s'abâtardira ; le Grand-Esprit l'a défendu ! répliqua la Corneille-Noire, avec un ricanement diabolique.

Et elle se précipita dans la tombe liquide, qui se referma en tournoyant sur les deux Huronnes.

Le lendemain, on lisait dans un journal de Montréal ;

« La débacle des glaces a eu lieu, mercredi dernier. Elle a été, comme il arrive trop souvent, signalée par un de ces terribles accidents dont l'imprudence est presque toujours la cause. Quatre de nos compatriotes, MM. Alfred R..., sa femme, M. Alphonse M... et une jeune fille inconnue, revenant par New-York d'une exploration dans le Nord-Ouest, ont voulu traverser le fleuve, malgré les sages conseils d'un employé du chemin de fer. Ils partirent de Laprairie dans un traîneau à deux chevaux, conduits par le nommé Victor Lemulot. Ils étaient au milieu du fleuve, quand les glaces se rompirent soudainement. MM. R... et M... sautèrent du traîneau sur un glaçon, et parvinrent à atteindre le quai, grâce aux secours que leur portèrent de courageux citoyens. Mme R... fut entraînée sur l'île Sainte-Hélène, où on l'a recueillie à demi morte de froid et de frayeur. Quant à la jeune fille elle s'est noyée, avec le charretier et une

vieille Indienne, que l'on suppose être du village de Lorette, près Québec.

» Les cadavres de ces infortunés n'ont pas encore été retrouvés.

» Nous apprenons, avec un profond regret que tout le monde partagera, qu'à la suite de cette catastrophe, M. Alphonse M... a perdu la raison. C'est un de nos jeunes gens les plus distingués, qui avait su, par sa haute intelligence et son travail, se conquérir une place brillante dans la littérature franco-canadienne: »

— Mais Alfred Robin?

— Il vit très-heureux, dit-on, avec sa femme, dans un ravissant cottage, que vous ne manquerez pas d'admirer, si jamais vous visitez les chutes de Lorette.

— Et la lettre que lui avait remise le capitaine Mathieu, avant de quitter le fort Vancouver?

— Mon cher lecteur, je tâcherai de vous répondre dans un prochain volume. En attendant, rappelez-vous M. Villefranche, le héros de notre prologue, et vous saurez ce que c'était que le capitaine Mathieu.

FIN

TABLE

	Pages
PROLOGUE.	1
PREMIÈRE PARTIE : Québec.	17
DEUXIÈME PARTIE : Scènes de la vie canadienne.	95
TROISIÈME PARTIE : Le Désert américain. . .	217
CONCLUSION.	251

IMPRIMÉ PAR CHARLES NOBLET,

48, RUE SOUFFLOT 48.

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Feb. 2008

Preservation Technologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

THE LIBRARY OF CONGRESS

WERT
BOOKBINDING
Greenville, Pa.
July—Aug 1985
We're Bound Bound

LIBRARY OF CONGRESS
0 020 639 007 4